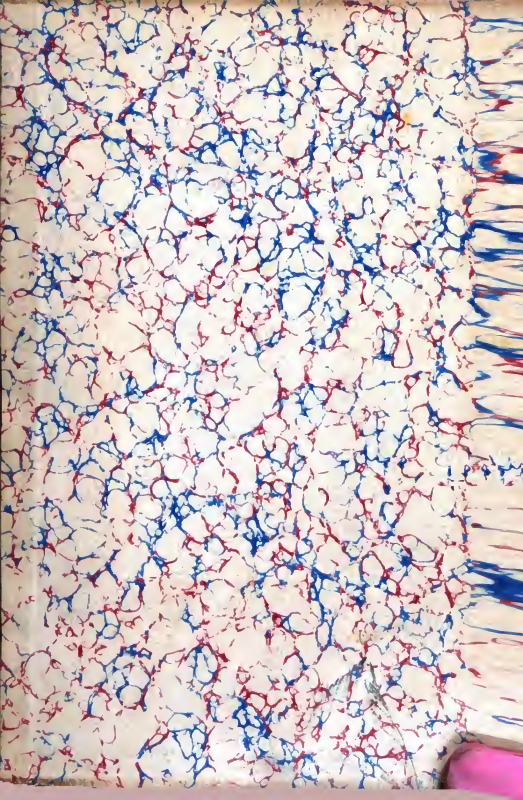


· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·



Grande Sala 0.8

6-IV-12



III 6 IV 12



MÉMOIRES
D'UN CAISSIER

MIRECOURT. — TYP. DE L.-PH. COSTET & C^{ie}.

78230

MÉMOIRES
D'UN
CAISSIER

PAR
ADOLPHE BELOT & JULES DAUTIN

DEUXIÈME PARTIE



PARIS
ACHILLE FAURE & C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS
18, RUE DAUPHINE, 18

1868
Tous droits réservés



MÉMOIRES D'UN CAISSIER

DEUXIÈME PARTIE

I

Dix-sept ans se sont écoulés.

Par une belle matinée du mois de mars 1862, un homme qu'à sa mise on pouvait indifféremment prendre pour un rentier en négligé ou un ouvrier en toilette, traversait le carrefour de l'Observatoire et s'engageait dans la rue de Notre-Dame-des-Champs.

Au bout d'une quarantaine de pas, il entra, à gauche, dans le couloir d'une maison et demanda :

— M. Syramin ?

— Il est chez lui, répondit le concierge.

L'homme monta rapidement l'escalier jusqu'au second étage, où il sonna.

Un grand et beau jeune homme, de vingt-deux à vingt-trois ans, vint lui ouvrir.

— Pardon, monsieur Syramin, dit le visiteur en s'inclinant, de vous déranger si matin.

— Il n'y a pas de mal, monsieur Tourol.

— C'est demain que j'inaugure mon établissement.

— Je ne l'ai pas oublié.

— Alors vous avez songé à refaire ces bottes, comme nous en étions convenus.

— Je les ai finies hier soir. Elles sont du plus beau vermillon, et, cette fois, vous en serez content, j'espère.

— Voyons.

Ils entrèrent dans une grande pièce éclairée par deux fenêtres avec balcon sur le jardin, et encombrée çà et là de châssis entoilés, de chevalets, de mannequins, de palettes, et de ces mille objets disparates que la fantaisie [d'un artiste accumule successivement et pêle-mêle dans un atelier.

Au milieu se dressait un grand tableau représentant le *Petit Poucet tirant à l'Ogre ses bottes de sept lieues*.

M. Tourol, maître cordonnier, avait emprunté ce sujet aux Contes de Perrault pour s'en faire une enseigne, et le peintre avait dû l'exécuter sur ses indications.

— Voilà ! fit celui-ci en montrant le tableau. Etes-vous satisfait ?

— Certes ! répondit M. Tourol après quelques secondes d'examen, voilà des bottes parfaitement conditionnées... Et, ajouta-t-il avec complaisance, il n'y a pas à dire que je ne m'y connais pas... c'est ma partie !

— Vous pouvez faire enlever ce tableau quand vous voudrez.

— Tout de suite ! il faut qu'il soit posé avant demain

matin. Je serai ici dans une heure avec deux commissionnaires. En attendant, je vais vous payer.

M. Tourol compta sur un meuble la somme convenue ; puis, jetant un nouveau regard sur le tableau :

— Ma foi, dit-il, je ne regrette pas mon argent. C'est joliment travaillé. Cela vous fait honneur.

— Vous savez, dit le peintre, ce que vous m'avez promis ?

— Quoi donc ?

— De ne dire à personne que ce tableau est de moi.

— Bah !... sérieusement ?

— Très-sérieusement.

— Vous avez tort. Cela vous amènerait de la clientèle.

— Peu importe.

— Allons, soit !... Mais qui diantre me disait donc que les artistes n'étaient pas modestes ?

M. Tourol sortit, le peintre jeta à son tour un regard mélancolique sur son œuvre.

— Bah ! murmura-t-il, où est le mal après tout ? De plus forts que moi ont été obligés de faire du métier pour arriver à l'art... Il n'y a tels que les impuissants pour s'ériger en puritains et crier à la profanation.

Une voix qui l'appelait le tira de sa rêverie.

— C'est toi, mère, fit-il en se retournant, déjà levée ?

Il courut embrasser une femme de quarante-cinq à cinquante ans qui lui tendait les bras.

Bien que le temps, et surtout le chagrin eussent blanchi ses cheveux et fatigué ses traits, il était facile de reconnaître dans cette femme la compagne dévouée qui avait aidé et consolé Causson, qui l'avait relevé

dans les défaillances de la dernière lutte, et avait continué à l'aimer en dépit de la honte où ses égarements l'avaient plongée.

C'était elle, en effet, Clémence.

Et ce jeune homme à la figure intelligente et sympathique, qui ne dédaignait pas de consacrer un talent déjà reconnu, à rendre sur la toile les fantaisies de M. Tourol, c'était son fils, Richard.

On devine ce qui s'était passé.

Clémence avait laissé Richard à Montreuil, chez M^{me} Prévot, pendant plusieurs mois, jusqu'à ce que le bruit causé par le procès et la fuite de Causson se fût éteint. Richard, qui avait alors six ans, n'avait absolument rien su de ces événements. Aujourd'hui encore il les ignorait.

Chez M^{me} Prévot, il avait fait des questions :

« — Pourquoi son père ne venait-il pas le voir ?...
« pourquoi sa mère le laissait-elle si longtemps à Montreuil ?... pourquoi ne le ramenait-on pas à Paris, au milieu des siens ? »

M^{me} Prévot, d'accord avec Clémence, lui avait répondu que son père était en voyage... bien loin, et pour très-longtemps ;... que sa mère était occupée à déménager, et qu'elle le reprendrait avec elle quand tout serait fini.

Il s'était contenté de ces raisons ; puis il avait cessé de songer à tout cela. M^{me} Prévot était parvenue à l'amuser et le distraire si bien qu'il ne s'était ensuite séparé d'elle qu'avec regret.

Le nom de Causson venait d'acquérir une si triste célébrité, que Clémence ne pouvait le porter plus longtemps. A cette répugnance toute personnelle venaient

s'ajouter les injonctions de Causson lui-même, et son propre désir, à elle, d'écarter autant que possible une flétrissure de son enfant. Elle avait donc changé ce nom contre celui de Syramin, qui avait appartenu à son grand oncle maternel, et qui ne lui rappelait que d'heureux souvenirs d'enfance.

C'est sous ce dernier nom qu'elle avait loué un petit appartement à Passy, où elle avait vécu quatorze ans avec Richard. C'est sous ce nom également que la mère et le fils étaient connus maintenant rue Notre-Dame-des-Champs.

Richard ne s'était même pas aperçu de cette substitution. Il s'était accoutumé, sans la moindre difficulté, à ce nom de Syramin ; il le portait avec confiance, et son ambition était de l'illustrer.

Quant à son père, il en avait parlé souvent d'abord, puis plus rarement. Et toujours sa mère lui répondait :

— Il est en voyage, il reviendra plus tard...

Enfin, un jour, elle lui avait dit les larmes aux yeux :

— Mon pauvre enfant, ton père est mort.

Elle le croyait comme elle le disait.

En effet, deux ans s'étaient déjà écoulés depuis la fuite de son mari, et elle n'avait reçu aucune nouvelle.

A ces craintes succéda plus tard une douloureuse certitude : Causson ayant continué à garder le silence.

On comprend, sans qu'il soit besoin de l'expliquer, combien il lui avait fallu de courageuse résignation pour surmonter son chagrin, combien de travail et d'efforts pour gagner sa vie et celle de son enfant, pour le faire instruire... Dans l'isolement où elle s'était réfugiée avec lui, elle avait accompli cette tâche. Elle n'avait pas tardé à en être récompensée : Richard avait vite compris

quels sacrifices sa mère s'imposait pour lui, et il s'était fait un devoir de les alléger le plus possible ; en attendant, il les reconnaissait par sa soumission, ses soins, son amour.

Aussi la mère et le fils s'adoraient-ils.

Un seul dissentiment s'était élevé entre eux : c'était quand Richard, entraîné par un goût irrésistible, avait pris la résolution de faire de la peinture. Sa mère s'était alarmée et avait tenté de le détourner de cette voie. Mais déjà à cette époque, il apportait par son travail le plus fort contingent aux ressources communes ; et, il avait si bien démontré qu'il pourrait sans trop de gêne suffire seul aux dépenses de son éducation artistique, si bien promis de se jeter dans une autre carrière dès qu'il ne verrait plus dans celle-là aucune chance favorable, si bien supplié enfin, que sa mère avait cédé.

Elle n'avait pas lieu de s'en repentir. Les dispositions de Richard étaient remarquables ; ses progrès avaient été rapides. Il possédait maintenant tous les procédés de son art. Il ne lui restait plus qu'un pas à faire, le plus difficile : sortir des banalités académiques et *s'affirmer* par une œuvre originale, personnelle.

En attendant, il ne dédaignait pas, ainsi qu'on vient de le voir, de faire du métier. Peut-être trouvera-t-on qu'il était sur ce point un peu trop exempt de préjugés. Mais il eût pu invoquer plus d'une excuse : la piété filiale, la *masse* qu'il voulait mettre de côté en vue d'un voyage en Italie ; et enfin, l'habitude ! Il avait, du temps qu'il était un simple rapin, tant portraituré de bourgeoises maniérées, de nigauds cravatés en diplomates, qu'il pouvait bien se croire permis de traduire,

même pour la devanture d'un industriel, l'une des plus charmantes créations de Perrault.

D'ailleurs, M. Tourol payait largement. Aussi Richard fut-il heureux de remettre à sa mère l'argent qu'il venait de recevoir.

— Vrai ? dit-elle... tant que cela !... Mon cher enfant !

— Oh ! dit en riant Richard, ce n'est pas beaucoup payé. De si belles bottes !

Elle l'embrassa de nouveau, tout attendrie ; puis elle ajouta :

— Eh bien, et toi... tu ne gardes rien?...

— Oh ! moi... sois tranquille...

— Est-ce que tu renonces à ce voyage en Italie?... si c'était vrai !...

Il secoua la tête.

— Non ? dit-elle. Pourtant si tu savais comme je tremble à cette idée que tu seras loin de moi !... Mais alors, cette masse que tu faisais ?

— J'ai trouvé autre chose.

— Ah !... qu'est-ce donc ?

— Je n'ai pas voulu te dire ça, parce que je sais combien ce voyage t'inquiète. — Mais voici : tu sais que Melchior a vendu l'autre jour un de mes tableaux au marquis de Blave ? Or, le marquis lui a beaucoup parlé de moi ; et, comme il désire plusieurs copies des galeries italiennes, j'ai lieu d'espérer qu'il songera à ton fils pour ce travail.

— Pourquoi ne te confierait-il pas autre chose?... tu tiens donc bien à t'éloigner de moi !...

— Oh ! tu sais que non ; mais, chère mère, je te l'ai

déjà dit souvent, ce voyage aura sur mon avenir la plus heureuse influence ; il est presque indispensable.

En ce moment, on sonna.

Madame Syramin (nous donnerons désormais ce nom à Clémence) alla ouvrir, et revint bientôt avec une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, admirablement belle malgré sa pâleur et l'air de tristesse et de souffrance répandu dans toute sa personne.

II

— Comment va votre mère, ce matin, ma chère Antoinette ? demanda madame Syramin à la jeune fille.

— Je vous remercie, madame, répondit celle-ci ; elle a passé une nuit moins mauvaise que les précédentes. En ce moment, elle repose ; mais elle a toujours de tristes pressentiments. Tout à l'heure elle désirait vous parler... Si vous étiez assez bonne pour venir dans la journée ?...

— Mais sans doute, et je songeais à aller demander de ses nouvelles au moment où vous êtes entrée. Vous, mon enfant, vous paraissez bien fatiguée ; vous n'avez pas dormi, cela se voit. La nuit prochaine, s'il est nécessaire de veiller, c'est moi qui vous remplacerai.

— Vous savez que cela contrarie ma mère...

— Parce qu'elle craint de me gêner ; est-ce qu'on fait de ces façons entre voisins ?... Elle devrait com-

prendre qu'il s'agit de votre santé... Cette fois, je m'imposerais, s'il le faut.

Madame Syramin sortit et les deux jeunes gens restèrent seuls dans l'atelier.

Aux regards timides et profonds jetés par Antoinette sur Richard, un observateur eût reconnu un amour violent et difficilement contenu. Cet amour existait en effet, et il était partagé ; seulement, chez Richard, il était contrebalancé par les travaux et les ambitions de l'artiste.

Depuis trois ans ils se connaissaient, ils demeuraient l'un près de l'autre, ils se voyaient presque tous les jours. Leurs mères s'étaient liées tout d'abord, rapprochées instinctivement par une conformité inavouée de misère et de malheur. Richard, à cette époque, était déjà grave, réfléchi, travailleur ; Antoinette n'était encore qu'une enfant, rieuse et charmante. Ils avaient commencé par une camaraderie espiègle, par une amitié familière et parfois taquine de grand frère à petite sœur. Que de fois Antoinette avait dérangé Richard, et mis le désordre dans son atelier ! Elle en était quitte pour une grosse gronderie accompagnée d'un sourire. Que de fois elle avait posé devant lui... à ce point que, le matin, en arrivant, elle lui disait :

— Voyons, monsieur Richard, qu'est-ce que vous allez faire de moi aujourd'hui?... Une princesse ou une bergère ? Moi, d'abord, je veux être princesse !

Mais, depuis bientôt six mois, aux familiarités enfantines avait succédé une sorte de réserve compromettante par son excès même.

Cependant, sous ces pudeurs perçaient, par moment, les habitudes d'autrefois. Ainsi, pendant la visite que nous racontons, elle ne put s'empêcher de regarder cu-

rieusement dans l'atelier ; et, après avoir contemplé en silence un paysage inachevé, elle dit gravement et avec conviction :

— Comme c'est beau, monsieur Richard, tout ce que vous faites !

Il protesta, en retournant brusquement le tableau contre le mur :

— C'est une platitude, dit-il, en comparaison de ce que je ferai un jour.

Et, tout exalté, il lui expliqua son but, son ambition, ses espérances !... Elle l'écoutait, les yeux baissés, triste et recueillie : elle l'admirait, et elle était prise en même temps d'un frisson involontaire.

Un coup de sonnette interrompit cet entretien.

— Bon ! voilà M. Tourol qui vient chercher son ogre, fit Richard.

Il alla ouvrir.

Un instant après, il revint, la figure épanouie, l'œil brillant de joie : il tenait une lettre à la main.

— Quand je vous le disais, Antoinette ! s'écria-t-il.

— Qu'est-ce donc ? demanda M^{me} Syramin qui venait de rentrer.

— Enfin ! c'est décidé, maintenant, embrasse-moi.

Il courut vers sa mère et l'embrassa vivement. Puis, tout à coup, réprimant cette expansion :

— Pauvre mère ! dit-il, pardonne-moi... Je sais que cela va t'affliger... Mais, résigne-toi, il le faut... Dans quelques jours je partirai...

Elle avait compris.

— Cette lettre que tu tiens est du marquis de Blave ? demanda-t-elle tristement.

— Oui, il me prie de passer, ce soir, chez lui. Tu comprends ? il va me commander ces copies. Je t'en prie, ajouta-t-il en voyant sa mère prête à pleurer, sois raisonnable ; il n'y a pas à s'affliger, au contraire !... C'est de l'argent d'abord... mieux que cela ! des études qui me fortifieront, des inspirations nouvelles... C'est mon avenir qui se décide !

Quoi qu'il fit pour la contenir, sa joie éclatait : il se réalisait, enfin, ce rêve longtemps caressé ! Il reviendrait de là complètement trempé. Qui sait ? Peut-être une auréole au front !... Que de chefs-d'œuvre à contempler, à méditer !... Autant de sources d'inspiration !... autant de défis !... N'en relèverait-il aucun ? Il se sentait plein d'ardeur ;... il avait toutes les audaces ;... nulle gloire qu'il ne pût conquérir !

Douce et généreuse jactance, dont il faut, hélas ! rabattre dans la réalité ; mais, sans laquelle il n'est pas de véritable artiste !

Il ne songeait plus au chagrin de sa mère ; il ne s'apercevait pas du coup douloureux que venait de ressentir Antoinette. Celle-ci, à la pensée de cette prochaine séparation, s'était assise, prête à défaillir, et elle écoutait, pâle et immobile, avec une sorte de terreur, cette explosion d'enthousiasme.

Enfin, il eut conscience du mal qu'il causait ; il revint caressant près de sa mère, lui demanda pardon, et M^{me} Syramin ne put qu'embrasser en pleurant ce fils chéri et admiré. Puis il vit Antoinette sombre et consternée ; il alla vers elle et lui demanda ce qu'elle avait.

— Je n'ai rien, dit-elle d'un ton glacial.

Elle ajouta, en se levant :

— Ma mère est peut-être éveillée et m'appelle. Il faut que j'aille voir...

Elle sortit.

Huit jours après Richard, généreusement pensionné par le marquis de Blave et dissimulant de son mieux sa joyeuse satisfaction d'artiste, faisait ses adieux à Antoinette : il lui promettait de songer à elle, et en cela, il était sincère.

Antoinette, pendant cette scène, eut peine à contenir son émotion. Au moment du départ, elle se mit à la fenêtre, derrière son rideau. En voyant la voiture s'éloigner, elle sentit un serrement de cœur, et, fondant tout à coup en larmes, elle s'écria avec angoisse : — Il ne m'aime pas !

La voix de sa mère, qui l'appelait, la tira de sa rêverie sombre et désolée.

Madame Duchamp gardait constamment le lit depuis plusieurs jours ; elle n'avait d'autres soins que ceux de sa fille.

Il y avait dans le passé de cette femme un drame terrible qu'elle ne confiait à personne et qu'elle craignait surtout de laisser entrevoir à Antoinette :

A l'époque où se passaient les événements qui forment la première partie de ce récit, elle avait vingt ans, et sa beauté était remarquable. Elle habitait, avec ses parents, un village près de Melun. Elle était pauvre. Un jeune homme, Louis Duchamp, fermier du comte de la Roche-Houais, s'était épris d'elle. Elle ne l'aimait pas ; mais, contrainte par ses parents, elle avait fini par l'épouser.

Dès les premiers jours de son mariage, elle s'était montrée ennuyée et maussade chez elle, coquette au dehors.

Bientôt on avait remarqué que le comte de la Roche-Houais, qui visitait sa propriété à peine une fois l'an, ne quittait presque plus la ferme. Il avait alors cinquante ans ; mais la distinction de ses manières et sa générosité, jointes à l'aversion que la jeune fermière ressentait pour son mari, donnait au comte de grands avantages.

Duchamp n'avait pas tardé à soupçonner les intelligences qui s'établirent bientôt entre sa femme et la Roche-Houais. Il s'était mis à épier les coupables ; un jour il les avait surpris. Alors s'était passée une scène affreuse dont M^{me} Duchamp seule connaissait les détails. Le comte avait été relevé baigné dans son sang, et, vingt-quatre heures après, Duchamp avait été retrouvé noyé dans un étang voisin.

Les blessures du comte n'étaient pas mortelles ; il s'en était guéri assez promptement. Mais vainement on avait cherché à faire passer cette catastrophe pour un accident déplorable ou pour une fatale méprise : le public ne s'y était pas trompé, et la jeune femme, honnie de tous, avait dû quitter le pays, presque aussi pauvre qu'avant son mariage. Elle était alors enceinte d'Antoinette. Elle s'était réfugiée à Paris et y avait fait ses couches.

Cet épouvantable dénouement de son adultère l'avait éclairée sur l'énormité de sa faute. Une révolution s'était opérée en elle. Elle avait désormais refusé de voir le comte ; elle avait rejeté les secours qu'il lui avait offerts ; et elle avait caché sa honte dans la solitude, sans d'autre ressource que son travail, élevant péniblement sa fille, et faisant pour celle-ci ce que Clémence de son côté faisait pour Richard, mais avec le remords en plus.

Cela durait depuis dix-neuf ans.

Maintenant, épuisée par la fatigue et les privations, accablée sous le poids d'un implacable souvenir, elle achevait de mourir d'une longue maladie de poitrine, heureuse peut-être d'en finir avec une existence odieuse, mais dévorée d'inquiétude sur le sort de sa fille qui allait rester seule, dénuée de tout, sans appui.

Cette dernière crainte était si forte qu'elle lui avait fait surmonter une longue répugnance : quelques jours auparavant, elle avait confié à M^{me} Syramin pour le comte de la Roche-Houais un mot par lequel elle le priait instamment de passer le plus tôt possible chez elle. M^{me} Syramin avait porté ce billet à l'hôtel du comte, et cependant celui-ci n'arrivait pas.

Cette vaine attente redoublait ses angoisses. — Que se passait-il ? le comte était-il absent de Paris, malade ? Dédaignait-il maintenant de s'occuper d'elle, de la secourir ? Les refus d'autrefois, si semblables à des reproches, ne l'avaient-ils pas froissé ? — Et cependant, pouvait-il l'avoir oubliée ?... pouvait-il ne plus se souvenir qu'Antoinette était sa fille ?...

Tourmentée par ces préoccupations, elle croyait à chaque instant l'entendre venir ; elle avait l'oreille tendue aux moindres bruits. Le roulement de la voiture qui conduisait Richard au chemin de fer l'avait frappée, et elle avait appelé Antoinette.

— Est-ce qu'il n'est pas venu quelqu'un ? demanda-t-elle d'une voix faible.

— Non, personne, répondit Antoinette.

— Cependant j'ai entendu une voiture.

— C'est M. Richard qui part pour l'Italie.

— Ah ! fit la malade avec découragement.

Et elle murmura tout bas : — Mon Dieu ! veut-il donc attendre que je sois morte !...

La mère et la fille restèrent l'une près de l'autre, silencieuses et tristes. Enfin, vers trois heures, le comte de la Roche-Houais se présenta.

III

Malgré ses soixante-dix ans, le comte était encore très-vert et très-droit. On eût dit que l'âge et les fatigues d'une vie orageuse n'avaient aucune prise sur cette robuste organisation. Ses manières étaient les mêmes qu'autrefois, dignes, froides, hautaines.

M^{me} Duchamp, en l'apercevant fut prise d'une agitation convulsive : ses mains tremblaient et des larmes brûlantes s'échappaient de ses yeux.

Le comte s'approcha du lit, et d'une voix où ne se trahissait aucune émotion, s'excusa de ne pas être venu plus tôt : — Il était absent depuis quelques jours ; sans cela, disait-il, il serait accouru immédiatement.

M^{me} Duchamp, un peu remise, le remercia ; puis elle pria Antoinette de la laisser seule avec le comte.

Que se passa-t-il entre eux ? Nul ne le sait. Ce qui est certain, c'est que, un quart d'heure après, quand Antoinette fut rappelée par le comte, la malade, si alarmée et si anxieuse tout à l'heure, avait maintenant dans tous ses traits une expression de soulagement et de bonheur.

Antoinette, en proie elle-même à une émotion qu'elle ne s'expliquait pas, courut embrasser sa mère.

— Ma pauvre enfant, dit celle-ci, j'ai tâché jusqu'à ce jour de ne pas détruire ton illusion ; mais il faut que tu saches, enfin, la vérité : le mal dont je suis atteinte ne pardonne pas... bientôt je ne serai plus...

La malheureuse fille se mit à sangloter.

— Ecoute-moi, poursuivit M^{me} Duchamp. Il y a une heure encore, j'étais en proie à un tourment plus cruel que la maladie qui me tue ; je me demandais ce que tu deviendrais quand je ne serais plus là... M. le comte de la Roche-Houais vient de me promettre de veiller sur toi, de t'aider, de te protéger...

— Oui, madame, interrompit le comte d'une voix lente et solennelle, j'en jure, quoi qu'il arrive, que votre fille sera toujours traitée par moi comme mon enfant...

— Tu l'entends ? continua M^{me} Duchamp... Et toi, Antoinette, jure-moi que tu auras toujours pour M. le comte la soumission et le respect que tu aurais pour un père.

— Je le jure ! dit Antoinette.

Un mois après cette scène M^{me} Duchamp s'éteignit doucement entre les bras de sa fille.

Antoinette ne pouvait occuper seule le logement de la rue Notre-Dame-des-Champs, où elle retrouverait, d'ailleurs, à chaque instant, le souvenir de sa mère. Le comte, d'un autre côté, pour des raisons que l'on comprendra par la suite, ne pouvait lui offrir un refuge auprès de lui. Aussi fut-il décidé qu'elle entrerait provisoirement dans une maison religieuse de la rue de Sèvres, moitié pensionnat, moitié couvent, tenue par

des sœurs non cloîtrées. C'est en effet, dans cette maison qu'elle passa l'année 1862, recevant de temps à autres les visites du comte, et libre de sortir avec lui.

Pendant plusieurs mois, elle fut tout entière au souvenir de sa mère ; puis, peu à peu, ses regrets s'adoucirent, et alors reparut, plus vive et plus poignante qu'au premier jour, la pensée que Richard ne l'aimait pas.

Par une sorte de crainte superstitieuse et pudique à la fois, et afin de garder, s'il était possible, un reste d'illusion, elle avait évité de voir M^{me} Syramin. Mais, un jour, elle n'y put tenir : il fallait qu'elle connût son sort, qu'elle sût, à n'en pouvoir douter, si elle devait abandonner tout espoir. Elle se fit donc conduire par le comte rue Notre-Dame-des-Champs.

Madame Syramin lui reprocha doucement de ne pas lui avoir donné de ses nouvelles, de ne pas l'avoir informée de sa nouvelle demeure : — elle aurait été si heureuse d'aller la voir ! cela l'aurait un peu consolée de l'absence de son fils. Il n'était pas nécessaire d'insister pour que l'excellente mère parlât de Richard : il ne fut guère question que de lui durant cette entretien. M^{me} Syramin lut plusieurs de ses lettres à Antoinette. Tout en regrettant d'être séparé de sa mère, Richard ne laissait pas entrevoir son retour comme prochain : il parlait longuement d'études à faire, de travaux à peine commencés, puis de ses progrès, de ses espérances d'artiste ; d'Antoinette, pas un mot.

— Allons ! je ne me trompais pas ! se dit la jeune fille en sortant, le cœur serré.

Elle devint triste, au point que le comte craignait qu'elle ne tombât sérieusement malade ; vainement il l'interrogeait sur la cause de cette tristesse.

Dans le courant de novembre, il vint la voir ; mais, cette fois, il n'était pas seul. Un homme l'accompagnait, qui parut frappé de la beauté d'Antoinette, et, tout le temps que dura cette visite, ne la quitta pas du regard.

— Eh bien ! mon cher Maheurtier, demanda le comte à son compagnon, dès qu'ils furent sortis, comment trouvez-vous ma pupille ?

— Admirablement belle, répondit Maheurtier.

C'était lui, en effet, l'ancien directeur de la *Caisse centrale des Capitalistes*, l'ancien patron de Causson. Après le procès et la fuite de son caissier, il avait continué à gérer la société dont il était le fondateur, jusqu'en 1853, époque à laquelle il avait abandonné les affaires, avec une fortune de plusieurs millions.

Il avait aujourd'hui à peine cinquante ans, et il en paraissait au moins soixante, tant il était fatigué, usé. Cependant, deux choses, dans sa physionomie, étaient restées jeunes, son regard et son sourire.

Il parla d'Antoinette au comte avec une chaleur et un enthousiasme dont celui-ci ne fut pas médiocrement surpris. Puis il voulut revoir M^{lle} Duchamp, et chaque fois, il la quitta plus vivement épris.

Peu de choses, dans le passé de M. de la Roche-Houais, lui étaient inconnues : il n'ignorait pas le drame qui s'était accompli autrefois dans la ferme occupée par Duchamp, et il lui était facile de deviner que le comte considérait Antoinette comme sa fille. C'est donc à lui qu'il confia son amour.

Le comte, aux premiers mots qu'il prononça, eut sur les lèvres un sourire narquois et regarda du haut de ses soixante-dix ans ce précoce vieillard.

— Allons donc ! mon cher Maheurtier, fit-il, vous n'y

songez pas ! c'est une folie, si vous étiez seulement un gaillard de ma trempe !

Mais Maheurtier ne plaisantait pas. Vainement le comte, redevenu sérieux, lui fit de sages observations : il ne voulut pas l'écouter.

— Mon intention, dit-il, n'est pas d'épouser **votre** pupille malgré elle ; je ne vous demande **qu'une** chose, c'est de lui faire comprendre **quelle** impression elle a faite sur moi, et **combien** je **serai** heureux qu'elle ne me repoussât pas.

Et, comme M. de la Roche-Houais ne paraissait pas disposé à accéder à cette demande :

— Ecoutez, fit Maheurtier en lui touchant le bras et en le regardant en face, ne me refusez pas, vous me forceriez à exiger !...

Exiger ! Pour quiconque connaissait la fierté hautaine du comte, il semblait impossible qu'un pareil mot fût prononcé devant lui. Et cependant autrefois Causson avait déjà remarqué que Maheurtier, un jour, au milieu d'une vive discussion, avait tout à coup imposé sa volonté au comte, en employant cette même injonction. Ici encore la Roche-Houais ne répliqua pas. Il éprouva seulement un tressaillement nerveux à peine perceptible ; puis il eut l'air de prendre la chose en plaisanterie :

— Allons, soit ! fit-il d'un ton dégagé, du moment qu'il vous faut un complice pour commettre une folie, autant moi qu'un autre !

Le soir même, il alla voir Antoinette. A sa grande surprise, quand il lui parla de l'amour de Maheurtier, elle ne témoigna ni étonnement ni répulsion ; elle parut même touchée de l'impression qu'elle avait faite sur lui et disposée à l'écouter. Ainsi en jugea le comte ; mais

ce n'était au fond, que de l'indifférence et peut-être une douce pitié pour un amour que ses dédains rendraient malheureux.

Maheurtier, dès lors, lui fit visite presque tous les jours. Elle l'accueillit avec une faveur de plus en plus marquée. Il était impossible qu'elle l'aimât : son cœur était plein de l'image d'un autre ; mais elle ne put rester insensible aux vifs témoignages de tendresse et de dévouement qu'il ne cessait de lui prodiguer. Elle lui en était tout au moins reconnaissante, et elle sentait naître en elle une douce et consolante amitié qui diminuait un peu l'amertume de ses regrets.

Elle en vint ainsi à se persuader que, sous l'influence de ce sentiment nouveau, le souvenir de Richard cesserait peu à peu de la poursuivre, et qu'elle recouvrerait, avec le temps, le calme et la tranquillité. Aussi, quand le comte lui parla de la possibilité, de la convenance d'un mariage avec Maheurtier, n'éleva-t-elle aucune objection ; elle demanda seulement quelques semaines pour réfléchir. Elle voulait, avant de prendre une détermination de cette importance, chercher un dernier éclaircissement, tenter une dernière épreuve.

Elle alla trouver M^{me} Syramin. Mais l'accueil de celle-ci, les nouvelles qu'on lui donna de Richard, les lettres qu'on lui lut, tout cela fut l'exacte répétition de ce qu'elle avait vu et entendu deux mois auparavant. Cependant, elle eut une minute d'espoir : ce fut quand, impatiente de frapper un coup décisif, elle dit à M^{me} Syramin, brusquement, sans préparation :

— A propos, j'oubliais... Dans un mois, je me marie avec M. Maheurtier.

M^{me} Syramin tressaillit.

— Vous... vous mariez ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Oui, fit Antoinette qui l'observait avidement, et je venais vous demander conseil.

— Avec qui... avez-vous dit ?

— Avec M. Maheurtier.

Madame Syramin s'était un peu remise.

— Ah ! oui, fit-elle... M. Maheurtier... Mais il doit être un peu âgé pour vous...

— Vous le connaissez ?

— J'ai entendu parler de lui autrefois... Ma chère enfant, si vous l'aimez, épousez-le : c'est le plus généreux et le meilleur des hommes.

Ainsi donc, il n'y avait plus d'illusion possible !

Au désespoir d'Antoinette vint s'ajouter une sorte de colère et de dépit qui précipita sa détermination. Trois semaines après cette visite, elle épousait Maheurtier.

Madame Syramin informa son fils de ce mariage comme d'une nouvelle qui lui ferait plaisir, à cause de l'intérêt qu'il portait à son ancienne voisine. Mais elle reçut de lui une lettre désolée où se peignait le plus violent amour et la plus cruelle déception : il accusait Antoinette de l'avoir méconnu, dédaigné, et sa mère de ne pas l'avoir prévenu à temps ; il était accablé, sans force et sans courage...

— Qu'ai-je fait ?... s'écria la pauvre mère en arrosant cette lettre de larmes, pourquoi ne m'a-t-il pas confié cet amour ?... ou pourquoi ne l'ai-je pas deviné ?

IV

Le 12 janvier 1863, quelques jours après le mariage de Maheurtier et d'Antoinette, le trois-mâts l'*Asiatic*, venant de Rio-Janeiro, entrait dans les bassins du Havre.

Parmi les passagers qui descendirent à terre et se dirigèrent vers le bâtiment de la douane, on distinguait un homme de taille moyenne, au regard inquiet et timide, à l'air souffrant. Ses cheveux et ses favoris étaient entièrement blancs ; on aurait pu le prendre pour un vieillard, quoiqu'il n'eût pas plus d'une cinquantaine d'années.

Au moment où il entrait avec ses compagnons de voyage dans le bâtiment de la douane, les passagers du brick le *Mercure*, arrivés de la Vera-Cruz, durant la précédente marée, faisaient enlever leurs malles que les inspecteurs venaient de visiter.

Un de ces passagers, gros, trapu, rougeaud, le crâne dénudé, les yeux malades, la figure entourée d'un foulard comme s'il souffrait d'un violent mal de dents ou d'une fluxion, laissa échapper un cri de surprise, en apercevant le précoce vieillard dont nous avons parlé ; et, se cachant derrière une pile de malles, se mit à l'observer attentivement.

Une heure environ après, lorsque la visite de la douane fut terminée, le passager de l'*Asiatic* appela un commissionnaire, et, le chargeant de son unique valise, se

dirigea avec lui vers l'hôtel de la Marine. Aussitôt le passager du *Mercure* en fit autant pour ses bagages et désigna à son commissionnaire le même hôtel.

Ils arrivèrent en même temps à destination, et, lorsqu'on leur demanda leurs noms pour les inscrire sur le registre de l'hôtel, l'un des voyageurs répondit qu'il s'appelait : Sallard, l'autre : Iriel.

On proposa à ce dernier les chambres portant les numéros 6, 11, 14 et 15.

— Peu importe, fit-il, donnez-moi le 15. Je pars demain.

Et, tandis que son commissionnaire s'engageait avec le garçon dans l'escalier, il s'informa des heures de départ du chemin de fer pour Paris.

— Six heures et onze heures, lui répondit-on.

— Bien. Je partirai à onze heures.

Et il suivit sa malle.

Ce fut le tour de Sallard. Il n'hésita pas plus que son compagnon. Celui-ci avait choisi le numéro 15 :

— Donnez-moi le numéro 14, dit-il.

Ces deux chambres n'avaient primitivement formé qu'une seule pièce, coupée maintenant en deux par une cloison dans laquelle était pratiquée une porte. Si les voyageurs se connaissaient, on laissait cette porte ouverte ; dans le cas contraire, on la condamnait, c'est-à-dire qu'on la fermait à double tour et qu'on emportait la clé. Iriel et Sallard paraissant étrangers l'un à l'autre, le garçon condamna la porte.

Les deux voyageurs demandèrent à dîner dans leurs chambres ; mais tandis qu'Iriel, en attendant qu'on le servit, se laissait aller, immobile, au cours de ses préoccupations, Sallard moins disposé à la rêverie et peut-être

plus curieux, prenait son bougeoir et inspectait dans tous les sens le logement qui venait de lui échoir. La porte dont nous avons parlé attira particulièrement son attention. Il se baissa pour en examiner la serrure, et il eut un léger sourire de satisfaction en remarquant que la volée se projetait de son côté.

Après un dîner très-sommaire, Iriel resta dans sa chambre. Sallard, au contraire, qui avait mangé d'un excellent appétit, sentit le besoin de prendre l'air et sortit.

Il fit quelques tours sur les quais et dans les rues. Il entra chez un marchand de tabac où il s'approvisionna de cigares, chez un quincaillier où il acheta un tourne-vis et des clous, enfin dans un café, où il passa le reste de la soirée. Vers onze heures, il rentra.

Iriel, pendant ce temps, s'était occupé à ranger quelques effets. Il avait notamment tiré d'une poche de dessous une bourse de cuir assez ronde, et il l'avait serrée dans sa malle, qu'il avait ensuite soigneusement refermée et dont il avait posé la clef sur sa table de nuit; Puis, il s'était couché et endormi.

Sallard, par une délicate attention, évita si bien de faire du bruit en rentrant, que son voisin ne l'entendit pas. Au lieu de se coucher, il alluma un cigare, et s'étendit dans un fauteuil, de l'air d'un homme qui a l'intention de veiller une partie de la nuit. En effet, il laissa le temps s'écouler, faisant succéder un second cigare au premier, puis un troisième au second. Enfin, vers minuit et demi ou une heure, il jeta dans la cheminée le dernier tronçon de cigare qu'il avait entre les doigts, et, se redressant sur son fauteuil, écouta. Plus un bruit dans l'hôtel ni sur le quai!

Il ôta ses souliers et les posa délicatement sur le par-

quet; puis, il se leva, prit son bougeoir, fit quelques pas dans la chambre, écouta de nouveau, et, n'entendant rien, s'approcha de la porte de la cloison.

Il posa le bougeoir sur une chaise près de lui, tira son tourne-vis de sa poche, et, avec les plus grandes précautions, se mit à extraire les vis qui retenaient la serrure. Il les enleva ainsi toutes, l'une après l'autre, avec une telle dextérité que le numéro 15, eût-il été éveillé, n'aurait probablement rien entendu.

Alors il détacha la serrure, la posa sur un meuble, et tira doucement la porte, qui s'entr'ouvrit.

Pour s'assurer que son voisin était complètement endormi, il fit passer un jet de lumière par l'entrebâillement qu'il venait de pratiquer, et il attendit : rien ! pas un mot, pas un murmure, mais seulement une respiration égale qui partait de l'autre extrémité de la chambre. Il ouvrit tout à fait la porte et entra, la main gauche étendue devant la lumière de la bougie.

A la demi-clarté ainsi répandue dans la chambre, il distingua Iriel couché, le visage tourné du côté du mur : c'était au mieux ; il se mit à l'œuvre.

Il posa son bougeoir à terre, de façon que la lumière ne donnât pas sur le lit, s'agenouilla près de la malle, tira de son gousset un de ces clous longs et effilés qu'il avait achetés, et se mit à crocheter la serrure de la malle. Mais soit que cette serrure fût d'une complication inusitée, soit que le crochet fût défectueux, il fit pendant deux ou trois minutes d'inutiles tentatives. Alors il eut un mouvement d'impatience et de colère ; il s'arrêta et parut se consulter.

Il tourna la tête et jeta un regard du côté du lit : les couvertures ne remuaient pas : même silence ; Iriel

dormait toujours. Il essaya de nouveau mais sans plus de succès !

Tout à coup une idée lui traversa l'esprit :

— La clef !... elle est ici, ... dans une poche, sur un meuble... Je suis donc fou !

Il se leva, et il eut bientôt découvert les clés sur la table de nuit. Avec précaution, il s'approcha, les prit, revint à la malle et l'ouvrit. Il fouilla dans les effets d'Iriel, trouva la bourse de cuir dont il s'empara, regarda s'il n'y avait pas autre chose à prendre et referma la malle.

Sans doute son intention était de faire disparaître tous les indices de ce vol, de telle sorte qu'Iriel, le lendemain, se demandât s'il n'avait pas plutôt égaré, perdu lui-même sa bourse. En effet, rien n'était plus facile : la malle refermée, Sallard n'avait plus qu'à poser les clés où il les avait prises, à revenir dans sa chambre, à replacer la serrure et à la revisser. Nulle trace dès lors d'effraction ; il veillait le reste de la nuit, partait par le train de six heures, et arrivait à Paris avant même qu'Iriel se fût aperçu qu'on l'avait volé.

Il revint donc, doucement, vers la table de nuit. Mais, tout à coup les draps s'agitèrent : Iriel tourna la tête, ouvrit des yeux effarés, et, voyant cette lumière, cet homme dans sa chambre, se dressa brusquement sur son lit, et s'élança sur Sallard, en criant d'une voix effrayée et vibrante :

— Au secours ! au voleur !

Sallard saisit les deux bras de son adversaire, et, fixant sur lui un regard chargé de menace :

— Taisez-vous, M. Causson ! s'écria-t-il.

Iriel tressaillit comme si une commotion soudaine l'eût frappé. Non-seulement il cessa d'appeler au secours,

mais encore il se mit à trembler de tous ses membres.

Puis, à son tour, il regarda fixement son adversaire. Le foulard qui cachait en partie le visage de celui-ci s'était dénoué et était tombé à terre.

— Lentague ! s'écria-t-il, tout à coup d'une voix sourde et étranglée.

V

C'était Lentague, en effet.

Il avait lâché les deux mains d'Iriel, — qui se tenait appuyé, sombre et morne, contre le lit, — et il se promenait, lui, tranquillement par la chambre.

— Mon Dieu, oui ! dit-il d'une voix calme et avec un air de bonhomie. — c'est moi..., Lentague ; — de même que vous, vous êtes Causson, — le Causson d'autrefois, — mon ami Causson, enfin ! — Seulement, vous êtes un peu changé : vous vieillissez, mon cher ! Comme on se retrouve, hein ? Ça ne paraît pas vous faire plaisir?... C'est mal ; — car enfin, nous sommes de vieilles connaissances, — et, de se voir comme cela accueilli par les cris : *Au voleur !... à l'assassin !... dame !* c'est peu flatteur ; mais heureusement, je ne suis pas susceptible. Eh bien ? vous ne continuez pas à appeler au secours?... Vous savez ! si le cœur vous en dit, il ne faut pas vous gêner !...

Il plaisanta quelques instants sur ce ton. Causson, triste, froidement résigné, s'était mis à s'habiller sans

lui répondre. Lentague, tout en continuant sa promenade, le regardait du coin de l'œil, avec un sourire narquois.

— Vous avez raison, fit-il, de vous vêtir, mon cher Causson ; il fait froid, et vous pourriez attraper du mal ! il faut être prudent.

Puis, reprenant :

— Vous vouliez, je crois, me faire arrêter?... Oh ! mon Dieu, rien de plus facile. Vous n'avez qu'à dire qui je suis, et ce que vous savez sur mon compte, — ça suffira. Mais il y a mieux ! — Eh ! pourquoi vous le cacherais-je ? pourquoi ferais-je de la modestie avec vous?... Tel que vous me voyez, je suis un forçat en rupture de ban... comme vous, du reste ! Que voulez-vous !... on n'est pas parfait. — J'ai eu des malheurs, mon pauvre ami, depuis que nous ne nous sommes vus. Vous savez ? — ou vous ne savez pas, peu importe, — j'avais fait trois ans à Melun... un établissement assez bien tenu !... j'étais libre, — c'est fort agréable, — mais sans un rouge liard, — et il faut vivre ! — Donc, par une belle nuit, bien noire — comme celle-ci, tenez ! — j'escalade un mur... c'était à la campagne... une maison bourgeoise, — presque complètement isolée, — je croyais les maîtres absents... je crochete une porte, puis une autre... vous comprenez ? j'entrais là comme chez moi. — Déjà le secrétaire était forcé, quand tout à coup j'entends marcher... C'est le bourgeois ; un gars solide, et pas lâche, je vous en réponds ! — Cris, tapage, lutte... deux domestiques accourent, et me voilà pris et ficelé comme un imbécile ! Le résultat, vous le voyez d'ici : quinze ans de pré ! J'en ai fait cinq à Toulon, puis trois à Cayenne... c'est bien pénible ! Je m'en-

nuyais à mourir, pas de distraction ! — Ma foi, un beau matin, j'ai pris la clé des champs. J'arrive à la Vera-Cruz, — charmant pays, — mais ça ne me va pas encore... Ce qu'il me faut, à moi, voyez-vous, c'est l'air de la patrie ! — Je m'embarque donc pour la France... et me voici !... heureux, mon cher Causson, de vous rencontrer tout d'abord, et de pouvoir vous présenter mes civilités ! Voilà, mon bon ami, mon histoire. Elle est, comme vous voyez, aussi simple qu'édifiante. Maintenant, la vôtre ? c'est plus compliqué, je parie ?...

Causson n'écoutait même pas ces odieux sarcasmes. Il releva lentement la tête, et, jetant sur Lentague un regard de froid mépris :

— Vous vouliez quelque chose de moi ? lui dit-il.

— Oh ! bien peu de chose, fit Lentague, — d'abord, comme vous savez, vous dire bonjour.

— Vous veniez me voler ?

— Par la même occasion, oui... mais ne parlons plus de cela, c'est fait...

— C'est fait !

— Dame ! voyez vous-même...

Causson eut un brusque tressaillement. Un éclair passa dans ses yeux humides ; mais il les baissa aussitôt. Il laissa échapper un profond soupir ; puis, il se rassit, la tête basse, et redevint immobile et silencieux.

Lentague poursuivit.

— Vous allez me trouver, n'est-ce pas, bien indiscret, bien familier, bien libre?... C'est vrai, et je vous demande mille pardons... Cependant, il faut le reconnaître, entre amis, ces choses-là sont permises... cela se fait tous les jours... Et puis, j'ai une excuse : je

ne suis pas en fonds, pour le moment ; — et comme vous êtes là, vous, avec un boursicot parfaitement garni... ma foi, je ne me gêne pas... j'entre sans façon.

— Assez, interrompit Causson. Vous êtes un voleur, et vous faites votre métier. C'est bien, n'en parlons plus.

Cela fut dit avec un tel dédain que Lentague tressaillit et changea de ton.

— Un voleur ! fit-il. — Oui, pardieu ! j'en suis un... je ne m'en cache pas ! après ?... Au moins, je ne me donne pas des airs d'honnête homme, moi ! je ne pose pas, et je ne regarde pas les gens de haut !... Vraiment, monsieur Causson, cela vous sied bien de faire le fier, devant moi, qui vous connais ! De voleur à faussaire, quelle est donc la différence, s'il vous plait ? Il me semble, que s'il y en a une entre nous, c'est en ma faveur : je n'ai que quinze ans de bagne à mon bilan, moi, tandis que vous en avez vingt !... Ah ça, si vous êtes un si honnête homme, pourquoi ne me faites-vous pas arrêter ? C'est facile, il me semble, et je ne vous ai pas marchandé les moyens ! Et, d'ailleurs, ma présence ici... cette serrure démontée, cette malle fouillée, votre bourse dans ma poche... que faut-il donc de plus ? Cependant vous vous taisez, vous courbez la tête... Pourquoi ?

Causson eut un mouvement d'impatience nerveuse ; mais il garda le silence.

— Je vais vous le dire, moi, pourquoi... continua Lentague. — Parce que le commissaire qui viendrait ici et qui m'empoignerait d'une main, vous empoignerait en même temps de l'autre... Voilà tout ! — Ah ! monsieur Causson, vous êtes bien imprudent, permettez-

moi de vous le dire ; — et vous avez d'étranges façons de compter, pour un ancien comptable !... Au reste, c'était déjà votre habitude autrefois ! Avez-vous donc oublié que c'est le 20 février 1845 qu'un arrêt de la cour d'assises vous a condamné à vingt ans de travaux forcés par contumace ?... Non, ces choses-là ne s'oublient pas. Mais vous ignorez peut-être que votre peine ne se prescrit que par vingt ans ; c'était seulement le 20 février 1865 que vous pouviez, sans inconvénient, rentrer en France ? Vous avancez de deux ans, un mois et quelques jours, mon cher monsieur. — Tant pis pour vous ! — Pour une cause ou pour une autre, vous vous trouvez en France avant le délai expiré : chacun peut vous courir sus ; le plus infime agent de police peut vous empoigner et vous consigner au poste. Vous ne devez pas trouver extraordinaire que je profite de cette circonstance forfuite qui vous met à ma discrétion... Aussi j'en use, comme vous voyez !

Tant d'impudence commençait à révolter Causson. Une sourde agitation grondait en lui.

— Oh !... à votre discrétion !... murmura-t-il, les dents serrées.

— Oui, certainement, à ma discrétion, et je n'en veux pour preuve que votre attitude penaude et pitoyable en face de moi.

C'était par trop d'effronterie. Causson se redressa tout à coup, et, l'œil étincelant :

— Que penseriez-vous de ceci, à votre tour : Je dis au premier venu qui entre : — « Cet homme est un forçat en rupture de ban,... arrêtez-le ! » — et me montrant, moi : — « Je suis un forçat aussi : arrêtez-moi ! » — Qu'est-ce que vous répondriez à cela ?

Ces paroles furent dites avec une telle énergie, avec un tel air de résolution, que Lentague fit un mouvement de surprise et d'effroi. Il ne reconnaissait plus Causson.

— Vous ! dit-il, vous feriez cela ?

— Pourquoi pas ?

— Parce que... vous n'êtes pas de cette force-là...

— Ah ! je ne suis pas de cette force-là !

— Non ! On ne sacrifie pas ainsi sa liberté. Il faudrait joliment haïr quelqu'un !

— Le mépris suffit. — Mais ajouta Causson, d'une voix triste, et en détournant la tête, rassurez-vous, allez ! cela ne sera pas !

— Ah ! je savais bien ! s'écria Lentague avec un ricanement de triomphe. Suis-je assez simple ! J'ai pourtant cru un moment que c'était vrai... parole d'honneur !

— Oh ! fit Causson, en hochant la tête, si j'étais seul, s'il ne s'agissait que de moi, de ma liberté, ce serait déjà fait !...

— Ta, ta, fit Lentague : votre liberté, c'est déjà quelque chose, et vous y tenez beaucoup plus que vous ne croyez vous-même. Du reste, je ne vois guère, à côté de cela, ce qui peut vous retenir...

— Ah ! sans doute, vous ne voyez pas... Vous ne comprendrez jamais qu'on meure pour une idée ou pour quelqu'un, qu'on se sacrifie... Tenez ! laissons cela, fit-il avec impatience.

Il se mit à marcher dans la chambre, en proie à une vive agitation.

Lentague s'était arrêté. Il le regardait avec une curiosité mêlée de crainte et où perçait une sorte de respect

involontaire. Mais il n'avait garde de laisser voir cette impression, et il se disposa à railler de plus belle.

— Ah ! fit-il, vous avez vos secrets... très-bien ! Je les respecte... je ne me permettrai même pas de vous les demander...

— Vous ferez bien, interrompit Causson ; si je vous les disais, vous ne me comprendriez pas !

Et avec un soupir qui trahissait une émotion profonde, il murmura : Ma pauvre femme ! mon enfant !...

Lentague n'entendit pas ces derniers mots ; mais les dédains de Causson l'irritaient de plus en plus.

— Soit ! dit-il, je ne vous comprendrais pas... Je ne suis pas digne, d'ailleurs d'être le confident de Monsieur !... Oh ! ce n'est pas que j'y tiennne absolument, allez ! — Mais, je vous l'ai déjà fait observer, mon cher Causson, vous le prenez de trop haut avec moi... quand on est dans votre position, on ne se donne pas de ces airs-là... on est plus humble...

Causson, impatienté, s'arrêta brusquement devant lui.

— Voyons ? finissons, dit-il. Vous êtes entré ici pour me voler... vous m'avez volé... qu'est-ce que vous voulez de plus ?...

— Ce que je veux ?...

— Oui, il n'y a plus rien à prendre ici, je vous le déclare... Si vous ne me croyez pas, fouillez ! Je n'avais que cet argent : quinze mille francs, gagnés péniblement en dix-huit ans de travail !... croyez-vous que je vais vous prier de me les rendre, de m'en laisser au moins une partie..., que je vais essayer de vous attendre ?... Oh ! non, je ne m'humilierai pas à ce point !... et puis, ce serait bien inutile... Vous avez votre proie : gardez-la ! Si c'est mon opinion sur vous

que vous désirez, la voici : — Vous êtes le plus lâche et le plus vil des drôles !... Je suis un forçat, soit ! mais un forçat n'en vole pas un autre ! — n'en livre pas un autre ! — Car vous me livrez forcément ! Qu'est-ce que vous voulez que je devienne, sans un sou pour vivre, pour continuer ma route?... Je ne puis même pas sortir de cet hôtel... Je suis arrêté, reconnu... Voilà ce que vous faites ! Vous voyez bien que vous êtes un misérable !... Maintenant, laissez-moi... sortez !

VI

Lentague se redressa et reprit toute son arrogance.

— Que je sorte ! fit-il avec un sourire qu'il essayait de rendre méprisant. Oh ! non pas, s'il vous plaît ! pas si sot ! On vous connaît, on sait de quoi vous êtes capable, monsieur Causson ! Je vous expliquerai cela tout à l'heure. En attendant, criblez-moi d'injures tant que vous voudrez, — ça m'est égal ! Je vous traite durement, c'est possible ; mais vous le méritez !...

Il expliqua sa conduite ; il la justifia !

Il convint qu'un forçat qui en volait un autre était le plus dégradé de tous les êtres. Mais Causson était-il un forçat ordinaire ? non. C'était un forçat *honteux*, la pire espèce ! Il faisait le vertueux, le dédaigneux : le contact d'un bandit souillait monsieur ! il se donnait l'air d'un honnête bourgeois fourvoyé dans une caverne... Soit ! Mais alors, il ne devait pas trouver extraordinaire qu'on

le traitât et qu'on le rançonnât comme un bourgeois. C'était de toute justice !

— Quand on s'est payé ces gants-là, conclut-il, il ne faut pas se plaindre qu'ils vous gênent !...

Tous ces raisonnements entremêlés de hideuses ironies.

Et, comme Causson, absorbé dans une sombre rêverie, ne répondait pas, il prit son silence pour une sorte de concession ou de défaite.

En ce moment, cinq heures sonnèrent.

— Cinq heures, déjà ! fit Lentague ; comme le temps passe en bonne compagnie ! Mais cela ne doit pas me faire oublier que je prends le train pour Paris à six heures et quelques minutes. Je vais me préparer... A propos, vous savez, monsieur Causson ? Nous partons ensemble...

Cette interpellation tira Causson de la torpeur où il s'était replongé.

— Moi ! dit-il en levant la tête ; je ne devais partir qu'à onze heures...

— Bah !... Vous me ferez bien l'amitié d'avancer votre départ... Vous voilà tout prêt...

— Maintenant je ne pars plus du tout ; je reste... il le faut bien !

— Pardon ! nous ne nous entendons plus, fit Lentague. Il faut absolument que vous partiez, non pas à onze heures, mais à six, — et avec moi, — dans le même wagon.

— Je n'ai plus de quoi payer ma place...

— Je la payerai pour vous, ne vous inquiétez pas... De même, votre dépense d'hôtel... Je m'en charge. Là ! vous ne direz pas que je ne fais pas bien les choses.

Causson ne répondit pas. Son silence fut interprété comme un acquiescement. Il fallait bien, le malheureux ! qu'il consentît. Mais, en même temps, sous cette résignation perçait un tel ennui et un tel dégoût, que Lentague en fit la remarque.

— Cette combinaison ne paraît pas vous convenir. Vous êtes peu flatté de m'avoir pour compagnon de voyage ?... Je le regrette, mais il faut en prendre votre parti. Bah ! une demi-journée est bientôt passée... Faites ce sacrifice en ma faveur ! je ne suis pas dédaigneux, moi, et je ne vous cache pas que j'aurai un véritable plaisir à faire route avec vous... La société des *honnêtes gens*, cela vous *pose* ! Je vous avouerai aussi que je serai beaucoup plus tranquille en vous voyant en chemin de fer, à côté de moi, que si je vous laissais ici, tout seul et livré à vous-même... Ne voyez là, je vous prie, mon cher Causson, qu'une nouvelle preuve de ma sollicitude et de mon attachement... Vous seriez capable, en mon absence, de faire quelque sottise... Ainsi, une fois que je serais embarqué, la fantaisie pourrait vous prendre d'écrire au commissaire de police du Havre un petit mot, par lequel vous l'informeriez de mon départ : mon nom et mon signalement seraient joints à ce billet ; et aussitôt télégraphe de jouer, gendarmes et agents de police d'ouvrir l'œil et de fureter aux diverses stations... Avant même d'être arrivé à Paris, je serais coffré, ce qui me serait désagréable, je vous l'avoue.

— Je ne songeais pas à cela, dit simplement Causson.

— Peuh ! vous êtes plus malin que vous n'en avez l'air !... En tous cas, cette idée aurait pu vous venir, et, maintenant que je vous l'ai soufflée, vous pourriez

être tenté de la mettre à exécution... Vous trouverez bon, par conséquent, que je ne vous perde pas un seul instant de vue jusqu'à notre arrivée à Paris...

Causson ne répliqua pas. Il était résigné à tout.

— Voilà qui est entendu, dit Lentague. Faisons nos préparatifs.

Il ferma la porte de la chambre de Causson, et mit la clé dans sa poche, de manière à empêcher celui-ci de sortir par le corridor.

— Maintenant, dit-il, occupons-nous des malles... Celle-ci?... bon ! je l'ai fermée moi-même !... Rétablissons aussi la clôture.

Il passa dans sa chambre, ferma la porte de communication, replaça la serrure et remit les vis.

— Bien ! dit-il, quand ce fut fini, il n'y paraît seulement pas.

Puis, il ouvrit la porte de sa chambre, et rentra, par le corridor, dans celle de Causson, qu'il trouva assis et plongé dans un sombre abattement.

— Allons ! remuons-nous, dit-il, ce n'est pas le moment de rêver.

Il sonna, fit enlever les malles et descendit avec son compagnon. Causson le laissait faire : il n'avait même plus assez de force pour témoigner la répugnance que lui inspirait le contact de ce misérable ; il se laissait aller machinalement.

Dans la salle à manger, après avoir pris un morceau, Lentague empaqueta de nouveau sa figure dans un foulard.

— Vous avez mal aux dents ? demanda le maître d'hôtel.

— Toujours, c'est chronique. Et l'air du matin pourrait me donner une fluxion, dit Lentague de l'air convaincu d'un homme qui a beaucoup souffert.

Il régla la dépense. Au chemin de fer, il prit deux places de secondes.

Durant le voyage Causson ne dit pas un mot et fit à peine un mouvement. Lentague, au contraire, était éveillé, alerte et causeur. On eût dit un brave boutiquier que sa femme avait fait lever le matin de bonne heure, et qui s'était mis en route pour les besoins de son négoce.

Lorsqu'on ne lui donnait pas la réplique, il bavardait tout seul.

Il disait : — « Il y avait hier soir un cercle autour de la lune : il est bien à craindre que nous n'ayons de la pluie aujourd'hui ! » Ou bien le nez collé à la portière : « Quel beau site !... Regardez donc, mon cher monsieur Iriel... Comme ce doit être charmant avec la verdure !... on aimerait à vivre là, en famille ! » Il avait des réminiscences historiques : — « Voilà, disait-il avec une gravité prudhommiennne, un endroit célèbre par les incursions des Normands. »

Cependant, à force de jaser, il avait fini par nouer un semblant de relations avec son voisin de gauche, un vrai bonhomme, celui-là, qui, après avoir lu son journal, le lui avait prêté. Il y avait dans ce journal la relation d'un crime affreux : un scélérat de vingt ans qui avait volé, incendié, assassiné et qu'on avait arrêté à grand'peine.

— Quelle abomination ! s'écria Lentague, en laissant tomber ses deux bras avec stupeur.

— N'est-ce pas que c'est horrible ? fit le bonhomme.

— Certes ! une telle perversité à vingt ans ! Au reste, continue Lentague, depuis quelque temps, les journaux ne parlent plus que de crimes : vols, arrestations à main armée, assassinats, incendies, attentats de toute sorte... C'est inquiétant. On ne dort plus tranquille !

— Savez-vous, fit mystérieusement le bonhomme, la cause de tout cela ?

— Non.

— Ce sont les romans.

— Vous croyez ?

— C'est sûr. Tous les criminels ont lu des romans, c'est établi aux débats. Le gouvernement devrait y veiller.

— Vous avez peut-être raison, dit Lentague avec gravité.

On arriva à Paris. Après être descendu du wagon, et pendant qu'on triait les bagages, Lentague se rapprocha de Causson, et lui dit tout bas :

— Voyons ! quittez cet air funèbre, et écoutez-moi : Pas un mot à qui que ce soit de ce qui s'est passé entre nous ? Pas de dénonciation ! Pas de lettre anonyme envoyée au parquet ou à la préfecture ! Je le saurais et vous me connaissez !... Maintenant, vous vous êtes bien conduit depuis le Havre. Vous n'avez pas été d'une gaité folle, mais j'aimais autant cela ; vous n'avez pas commis la moindre incartade, ni un geste, ni un signe de trahison, c'est bien ! En récompense, voici !

Et il lui glissa dans la main un rouleau de vingt-cinq louis.

— Ah ! vous êtes bien bon, fit Causson.

— Certainement je suis bien bon, car je pourrais vous planter là et vous tourner le dos tout simplement ; vous le mériteriez même pour vos airs de mépris... Assez causé ; je vous laisse. Allez vous faire pendre de votre côté ; moi je vais du mien.

Il fit charger ses bagages sur un fiacre, donna à voix basse une adresse au cocher, puis monta dans la voiture qui se mit à rouler. En partant, il se pencha à la portière :

— Ah ! dites donc ! cria-t-il, vous savez, mon cher Iriel ?... quand vous passerez devant chez moi, ne manquez pas de monter !... vous me ferez plaisir...

Dernière ironie ! Il sembla que celle-ci atteignit Causson. Il tressaillit, et, au moment où la voiture s'éloignait, l'idée lui vint d'appeler un sergent de ville qui rôdait près de là, de dénoncer ce misérable, de le faire suivre, arrêter. Mais une rapide réflexion lui traversa l'esprit : — Et lui, ne l'interrogerait-on pas ?... ne le retiendrait-on pas comme témoin ?... Lentague, arrêté, le dénoncerait à son tour !...

— Non ! murmura-t-il, en se contenant, ce n'est pas possible !

Après tout, qu'importait Lentague ?... Il pouvait rester libre, le misérable ! — pourvu que lui, Causson, il le fût aussi, — et qu'il retrouvât bientôt les deux êtres chéris qu'il était venu rejoindre !

Il prit, à son tour, une voiture, donna au cocher l'adresse d'un modeste et vieil hôtel garni, de la rue de la Harpe, et s'éloigna de la gare.

VII

Iriel (c'est par ce nom, sous lequel il se cachait, que nous désignerons désormais Causson) trouva un large boulevard à la place de la vieille et étroite rue où il s'était fait conduire. L'hôtel où il pensait descendre avait disparu. Il se reconnaissait à peine dans ce nou-

veau quartier. Il chercha un autre hôtel, en découvrit un rue Saint-Jacques et s'y installa.

Seul, dans la modeste chambre qu'il s'était fait donner au cinquième, il se laissa lourdement tomber sur une chaise, et se mit à réfléchir à ce qui lui était arrivé depuis vingt-quatre heures : à cette fatale rencontre avec Lentague, à ce vol effronté dont il venait d'être victime, à ces émotions qui l'avaient brisé.

En sentant, dans sa poche, à la place de la bourse bien garnie qu'il avait encore la veille, les quelques louis que Lentague venait de lui donner comme une aumône, il eut un nouvel accès de colère. Mais il le réprima bientôt. A quoi bon, en effet ? C'était fini, irréparable ! Il n'avait plus maintenant qu'à faire d'actives démarches pour retrouver sa femme et son enfant.

Il fallait qu'il se hâtât, car les ressources qu'il lui restaient étaient insignifiantes : à peine de quoi vivre deux ou trois mois. Parviendrait-il à l'atteindre en si peu de temps, ce but qu'il poursuivait et pour lequel il était décidé à braver tous les dangers ? Il en doutait. Car de quel côté diriger ses recherches ? Quelle était l'adresse de sa femme et de son enfant ? Sous quel nom se cachaient-ils ?... En province ou à Paris ?... Et s'ils étaient morts !... Il frissonna à cette idée. Puis, il se demanda comment il pourrait prendre des informations sans être reconnu, arrêté dès le premier pas ?... Des difficultés, à peine entrevues jusque-là, lui apparaissaient maintenant, redoutables, invincibles !

Il songea longuement aux expédients qu'il emploierait, mais sans pouvoir s'arrêter à rien, et il remit au lendemain pour prendre une décision.

Il dormit d'un sommeil lourd et profond. Il était grand

jour quand il se réveilla. Ils s'habilla à la hâte. Ses idées étaient moins vacillantes que la veille. Il se dit que ce qu'il avait d'abord à faire, c'était de prendre des informations dans tous les lieux où sa femme était connue autrefois; de s'emparer des moindres indices, s'il en existait encore. Il irait rue d'Enfer; rue Saint-Antoine, chez les Urbain; au besoin, chez madame Prévot, à Montreuil. Si tout cela n'aboutissait pas, il ferait un voyage dans l'Yonne, chez sa sœur, chez Frédéric Bordard, son ami... Il reprit un peu de confiance. Sa peau était halée, bistrée par l'air de la mer et le soleil des tropiques; il avait des rides profondes; il portait toute sa barbe, et elle était blanche comme ses cheveux. Quel agent de police, fût-ce Moule lui-même, aurait assez de pénétration et de mémoire pour reconnaître sous ces dehors le caissier jeune et au teint blanc et mat de 1845? Cependant Lentague l'avait reconnu au Havre! Il fallait donc être prudent, se tenir continuellement sur ses gardes...

Ces appréhensions furent assez fortes pour l'empêcher de se présenter tout d'abord rue d'Enfer, comme il l'avait projeté.

Il sortit, et se mit à se promener par la ville, au hasard. A mesure qu'il allait, il se félicitait de n'être ni observé ni suivi. Bientôt, il lui vint un peu d'assurance et de fermeté.

Il arriva ainsi au Palais-Royal, sans savoir pourquoi il se trouvait là. En ce moment, il songeait un peu moins à sa femme et à son fils. Il se félicitait de tromper la police, qui le laissait vaguer tranquillement dans Paris, et le reste de crainte qu'il éprouvait encore à la vue d'un agent, augmentait cette naïve joie.

Tout à coup, en passant dans la galerie de Valois, il lut à ses pieds, incrusté dans la dalle sur laquelle il marchait, un nom connu de lui : *Isidore Bastaud, opticien*.

Lorsqu'il s'agit de s'afficher et de se proclamer, le commerce n'hésite devant rien : pas de mur qui ne parle ! En certains endroits, les trottoirs ont l'air d'avoir été découpés dans la quatrième page d'un journal... Rien n'y échappe : on a vu, sur des tombes, le nom du marbrier plus apparent que celui du défunt.

Iriel s'arrêta.

— Isidore Bastaud... murmura-t-il ; mais j'ai connu autrefois, il y a vingt-cinq ans, un jeune homme de ce nom.

La boutique qui correspondait à l'inscription était celle d'un opticien. Iriel s'en approcha et regarda à la vitrine. Derrière les bécicles et lunettes d'approche, un homme de quarante-cinq à cinquante ans, assis à un comptoir, était occupé à ranger et à épousseter des verres de toute sorte. Iriel reconnut en lui le camarade d'autrefois, qui s'était établi depuis leur séparation et qui vaquait tranquillement à ses affaires. Il l'examina pendant une minute, afin de se rendre compte des ravages que l'âge avait pu faire dans sa physionomie, et de se figurer, par là, le changement qu'il avait dû subir lui-même. Ces ravages n'étaient pas aussi considérables qu'il l'eût désiré ; — mais il se dit que l'existence de son ami n'avait pas été tourmentée comme la sienne ; — et, qu'après tant de fatigues et de souffrances, il devait être, lui, beaucoup plus méconnaissable.

L'idée lui vint alors de tenter une épreuve. Pourquoi ne se présenterait-il pas dans cette boutique ? Il se

ferait voir, il causerait avec Bastaud : si celui-ci ne le reconnaissait pas, il pouvait désormais être sans crainte.

Il tourna le bouton de la porte et entra.

Le marchand vint à lui et se mit à sa disposition.

Iriel déclara que depuis quelque temps sa vue s'affaiblissait, se troublait, qu'il désirait remédier à cela. L'opticien s'approcha, examina ses yeux. C'était l'instant décisif !

— Je vois ce que c'est, dit-il. Vous avez un commencement de presbyopie...

Et, sans que rien indiquât qu'il eût le moindre soupçon, il se mit à chercher les verres qui pouvaient correspondre à cette infirmité.

L'épreuve était concluante. Iriel se plut à la prolonger. Il refusa quatre ou cinq échantillons que le marchand lui présentait : il se posa sous toutes les faces devant lui. Aucune marque de reconnaissance ! Enfin, il arrêta son choix sur des conserves d'un bleu tendre, qui l'empêchaient un peu d'y voir, mais dont il se déclara extrêmement satisfait. Il les paya, et sortit, tout à fait rassuré.

Il continua à se promener aux environs du Palais Royal. Tout à coup il s'arrêta, le cœur palpitant, oppressé... Il était rue Vivienne ! Son crime venait de lui apparaître, et le regardait pour ainsi dire en face. Il tâcha de conserver une allure tranquille et indifférente, et continua à suivre cette rue fatale. — Que de fois il avait passé là !... calme et insoucieux d'abord ; puis dévoré de crainte et de remords ! Il arriva ainsi devant les bureaux de la *Caisse Centrale des Capitalistes*.

Il ralentit le pas, il enfonça davantage son chapeau sur ses yeux, et raffermir ses conserves sur son nez. Le

cœur lui battait violemment. Il leva timidement les yeux au premier étage. Par qui était-il occupé?... La *Caisse Centrale* existait-elle toujours? Maheurtier était peut-être encore là?... S'il allait l'apercevoir!... Il pressa le pas. Sans y penser, il tourna à gauche et prit la rue Saint-Marc. Là encore, un poignant souvenir! — C'est dans cette maison que Lentague avait établi son fantastique cabinet d'affaires. C'est par cette même porte que lui, Causson, était entré un jour, confiant, plein d'espoir, et qu'un autre jour, il était ressorti désespéré, fou... Ainsi, une sorte d'instinct le ramenait aux lieux où son crime s'était accompli.

— Eh bien, soit! se dit-il.

Et il reprit résolument sa marche.

Il revit ainsi chacun des endroits où il avait gémi, tressailli, pleuré, traîné enfin cette longue agonie qui avait précédé la découverte de son crime: — C'est sur ce banc qu'il s'était laissé tomber un soir, et qu'il était resté plus d'une demi-heure, à regarder stupidement les promeneurs du boulevard, — sans pensée et sans décision, — ne sachant pas s'il serait le lendemain en prison, mort, ou en fuite... — C'est devant cette boutique qu'il s'était arrêté, dans une hésitation furieuse, — au moment de porter ses trente mille francs chez Léonce: il allait revenir sur ses pas, quand tout à coup avait surgi dans son esprit cette supposition folle, absurde, que Léonce n'était peut-être pas chez lui! — Place royale, où il avait pleuré devant des enfants: — Rue Mauconseil, où il avait été témoin de l'arrestation de Léonce et de Lentague: — Rue de la Monnaie, où il avait été pris d'une si énergique résolution de suicide...

La nuit était venue. Il s'accouda sur le parapet du Pont-Neuf, juste à la même place où, dix-huit ans auparavant, il s'était accoudé, à pareille heure, dans les douloureuses circonstances qui venaient de repasser dans sa mémoire : — Que ne s'était-il précipité alors, comme il en avait eu l'intention !... L'eau jaune et trouble du fleuve aurait emporté son crime et son malheur... c'eût été fini tout de suite... Au lieu de cela, il avait consenti à vivre... Il avait erré, travaillé, souffert... A quoi bon ?... Qu'avait-il fait, pour aider et consoler les siens, pour se réhabiliter ?... — Rien !... Il n'était parvenu, avec beaucoup d'efforts, de luttés, de fatigues, qu'à vivre, inutile à lui-même et aux autres !... L'avenir serait-il meilleur et plus fécond ?...

Ce n'était pas la première fois que ces sombres pensées lui venaient. Bien souvent, dans d'autres climats, elles avaient agité ses nuits sans sommeil ; — et toujours il s'était redressé, toujours il avait trouvé quelque raison plus ou moins spécieuse d'espérer et de vivre... Serait-il donc plus faible, aujourd'hui qu'il était de retour en France, qu'il allait peut-être les revoir, eux !...

Il rentra à son hôtel décidé à commencer ses recherches le lendemain.

VIII

Le lendemain matin, en effet, il se rendit rue d'Enfer. On commençait alors à démolir cette rue pour la continuation du boulevard Saint-Michel.

En apercevant de loin la poussière des démolitions, en voyant les moëllons et les platras tomber, Iriel éprouva un sombre pressentiment : Comment pouvait-il espérer de retrouver les traces de sa femme et de son enfant, quand les maisons elles-mêmes disparaissaient?... Peut-être son ancien logement n'était-il plus qu'un amas de décombres !...

Il pressa le pas... Non ! la maison était encore intacte... mais évidemment condamnée, près d'être atteinte, et le bruit des pioches et des marteaux retentissait sinistrement autour d'elle.

Il s'arrêta sur le trottoir en face, et leva les yeux au cinquième étage, vers cette terrasse où il s'était accoudé tant de fois, où si souvent son fils avait joué près de sa mère qui travaillait !... Était-il possible qu'ils fussent encore là ?... Et, au fait, pourquoi non ? Pourquoi Clémence, après un court séjour ailleurs, ne serait-elle pas revenue dans cet appartement, si plein de souvenirs doux et cruels ? Peut-être l'y attendait-elle !... peut-être dans un instant serait-il dans ses bras !

Son cœur bondit à cette idée, et les larmes lui vinrent aux yeux... Il jeta un regard sous la porte cochère. Un homme, le concierge, était occupé à balayer le couloir.

Iriel fit deux pas pour traverser la rue ; mais il s'arrêta tout à coup : Qu'allait-il faire ? Qu'allait-il demander à cet inconnu dont la mine avait quelque chose de maussade et de peu rassurant. Prononcer son nom, ce nom de Causson, qui avait acquis une si triste et si redoutable célébrité !... Quels souvenirs, quels soupçons cela n'allait-il pas éveiller !... Si cet homme allait se redresser, le regarder enfance, le reconnaître !...

Il hésita un instant ; puis il se rappela la promesse

qu'il s'était faite à lui-même de ne reculer devant rien pour l'accomplissement de sa tâche. Il refoula ses craintes, et s'approcha.

Déjà il se disposait à saluer très-poliment, à ôter très-bas son chapeau ; mais il réfléchit que cette contenance humble pourrait sembler suspecte. Il se redressa, et, à force de vouloir paraître ferme et impassible, il avait presque l'air arrogant.

Le concierge, en le voyant venir, avait interrompu sa besogne et s'appuyait sur le manche de son balai.

— Madame Causson ! demanda Iriel

— Vous dites ?... fit le concierge.

— Je vous demande M^{me} Causson, articula Iriel plus nettement.

— M^{me} Causson ?... connais pas ça !

— Cependant elle a dû habiter ici... avec son fils ?

— Puisqu'on vous dit que non !

— Voyons ! rappelez-vous... il y a peut-être douze, quinze, dix-huit ans...

— Que ça ? fit le concierge, excusez !

— Je vous parle sérieusement...

— Eh bien, et moi donc ! puisque je vous dis que nous n'avons pas ici votre particulière ! Il y a dix ans que je suis dans la maison... Cherchez ailleurs !

Iriel baissa la tête et fit quelques pas pour sortir. Tout à coup il s'entendit rappeler. Il se retourna et revint vers le concierge.

— Comment est-ce que vous appelez cette dame ? demanda celui-ci... M^{me} Causson, je crois ?

— Oui, c'est cela, M^{me} Causson, répondit Iriel, dont le cœur battait d'espoir.

— Et vous dites qu'il y a quinze ou dix-huit ans de ça ?

— Oui, environ, plus ou moins...

— Je me souviens maintenant... je vois ce que c'est. Le vieux monsieur du troisième en parle assez souvent !... C'est la femme du caissier d'une maison de banque, n'est-ce ? qui s'est sauvé un matin après avoir mangé la grenouille ?

— En effet..., c'est cela, balbutia Iriel d'une voix étranglée.

— Il paraît que ça fit un joli tapage dans la maison !... et que c'était une fière canaille que ce caissier !... Alors c'est ces gens-là que vous demandez ?... Monsieur les connaît ?

— Je les connais sans les connaître ; je suis créancier... j'avais confié des fonds...

— Ah ! très-bien ! vous venez réclamer votre argent ? Vous vous y prenez un peu tard !... Si vous voulez courir après, il est loin, votre argent !

— Je sais bien, dit Iriel, que Causson est en fuite...

— Seulement, dit le concierge d'un ton goguenard, vous espériez qu'il serait revenu ici pour vous attendre et se mettre à la disposition de la justice ?...

— Non ; mais je pensais que sa femme, son enfant...

— Tiens ! vous êtes bon encore !... Qu'est-ce que vous vouliez qu'elle fit ici, dans une maison où elle était connue ? Elle a décampé, elle aussi, et on ne l'a plus revue... Bien sûr qu'elle est allée le rejoindre à l'étranger... Ça devait être convenu d'avance ! Maintenant, vous pouvez vous adresser en Angleterre, en Amérique, en Russie... Vous savez ?... Ils ont dû faire du chemin en dix-huit ans !

Il n'y avait évidemment aucun renseignement à tirer de cet homme. Iriel lui tourna le dos : En sortant, il

l'entendit murmurer : « Gogo, va !... » Il se réjouit de cette injure : il n'avait éveillé aucun soupçon.

L'insuccès de cette première démarche ne le découragea pas.

Il se rendit immédiatement rue Saint-Antoine. Il demanda M. Urbain, graveur sur métaux. On ne sut seulement pas ce qu'il voulait dire : on ne se souvenait pas d'avoir vu dans la maison quelqu'un de ce nom, de cette profession...

Rue de Charonne, l'hôtel garni où Clémence s'était réfugiée immédiatement après son départ, n'existait plus. Au reste, elle n'avait pas dû y séjourner longtemps. Il crut donc inutile de prendre aucune information.

Il était tard. Il remit au lendemain sa visite à M^{me} Prévot, et revint à son hôtel la tête basse, triste.

Le lendemain, il partit pour Montreuil.

Les déceptions de la veille avaient déjà déteint sur son esprit : il commençait à douter. Aussi fut-il agréablement surpris en apercevant de loin la maison telle qu'il l'avait laissée autrefois. Rien n'était changé.

Il sonna. Il croyait déjà entendre dans la cour le pas vif et léger de M^{me} Prévot ; il s'attendait à voir sa figure joyeuse et avenante. Un jeune homme de vingt-cinq à trente ans vint lui ouvrir.

— Madame Prévot ? demanda-t-il.

— C'est ici ; mais elle est bien souffrante, et elle ne pourra pas vous recevoir, répondit le jeune homme.

Iriel s'informa. Prévot était mort. M^{me} Prévot, restée seule, avait fait venir auprès d'elle son neveu et sa nièce. Elle vivait avec eux ; mais, il y avait quelques mois, la pauvre dame avait été frappée d'une paralysie qui la te-

nait clouée dans un fauteuil et lui enlevait toute intelligence.

Iriel néanmoins insista et fut introduit auprès d'elle. Comme elle était changée ! Il ne l'aurait certes pas reconnue. Elle était assise auprès du feu, immobile, son œil atone stupidement fixé sur les tisons, insensible à ce qui se passait autour d'elle.

Vainement il lui parla, lui prit la main et chercha par tous les moyens à attirer son attention : il ne put rien obtenir. Enfin, il se pencha vers elle, tout près de son oreille, et prononça fortement le nom de Causson.

La malade fit un mouvement. Elle tourna lentement la tête ; son regard rencontra celui d'Iriel et parut s'animer ; elle le contempla quelques instants comme si elle eût cherché à rassembler ses souvenirs. Iriel attendait, respirant à peine...

Mais ce fut tout. Bientôt le regard de la malade se détourna ; un sourire triste et hébété erra sur ses lèvres, et, soupirant de l'effort qu'elle venait de faire, elle retomba dans son immobilité et reprit son rêve interrompu.

De nouvelles sollicitations eurent encore moins de succès, s'il est possible ; Iriel dut quitter la maison.

La route qu'il suivit pour revenir à Paris, lui rappela, comme un ironique contraste, ses jours heureux d'autrefois, et particulièrement cette excursion qu'il a lui-même racontée dans ses mémoires. Il se réfugia dans ce souvenir. Il se revit, de vingt ans plus jeune, confiant et joyeux, cheminant sur cette même route avec sa femme et son enfant, en compagnie des Urbain. Clémence marchait à côté de lui ; ils causaient. Richard, fatigué, se plaignait ; il le prenait sur son dos. Il lui semblait maintenant sentir autour de son cou ces deux

petits bras comme un collier, et il se penchait en avant sous ce cher fardeau imaginaire !

En arrivant à la barrière, il regarda autour de lui : il était seul ! Que faire ?

Pendant deux jours, il erra dans Paris, cherchant, trouvant des expédients impossibles. Puis, il comprit qu'il perdait son temps et se fatiguait inutilement. Sa sœur Louise ou Frédéric Bodard pouvaient seuls l'éclairer, le guider. A tout prix, il fallait les rejoindre !

Il prit le chemin de fer de Lyon. Il revit le bord de la rivière où il avait lutté contre Moule ; il suivit le même chemin qu'il avait parcouru, mouillé et grelottant, dix-huit ans auparavant. Comme c'était loin, et cependant, comme tout cela était présent à sa mémoire !

Il aperçut la maison de Frédéric : les persiennes étaient fermées. Il sonna, personne ne vint lui ouvrir. Il s'adressa, à côté, dans les bâtiments d'exploitation : il se présenta sous un nom d'emprunt et sous un prétexte quelconque. Alors il comprit pourquoi ses lettres étaient restées sans réponse ; pourquoi pendant tant d'années il n'avait reçu aucune nouvelle de France : Frédéric, qui lui avait promis de lui écrire en Amérique, était mort d'une chute de cheval, dans une partie de chasse, deux ou trois mois après son départ ! La maison appartenait maintenant au beau-frère de Frédéric, banquier à Joigny, qui venait y passer un jour, de temps à autre, dans la belle saison. Iriel, le garde, qui l'avait sauvé, et dont il continuait à porter le nom, avait été impliqué dans les affaires politiques, et déporté à Lambessa, où il était mort en 1853. Encore des regrets ! et rien à attendre de ce côté !

Restait sa sœur : Il arriva à Ch... dans la soirée :

Comme tout était changé là aussi ! Cette même Louise, qui ne s'était pas détournée de lui après son crime, qui lui avait pardonné et l'avait embrassé lorsque sa mère semblait le repousser... elle l'accueillait froidement, elle le revoyait avec un sentiment marqué de déplaisir et de répugnance. Et, en effet, que venait-il chercher, lui, coutumace ?... Se faire arrêter ?... Réveiller par un nouveau procès un scandale près de s'éteindre ?... Que ne restait-il où il était !... Que n'était-il mort !...

Il comprit cela et baissa la tête.

Du reste, elle aussi, elle avait de cruels chagrins : M^{me} Causson mère était morte peu de temps après son mari ; on n'y songeait plus, il y avait si longtemps ! Il avait fallu liquider la succession : Clémence n'avait pas donné signe de vie. Mais le fisc était intervenu, pour les frais du procès, et on avait eu mille difficultés. Depuis, Antoine avait voulu faire un peu de commerce, et s'était endetté. Cela se comprenait : le beau-frère d'un forçat ! C'était chaque jour, dans le village, une avanie !... On vivait comme on pouvait, misérablement, avec cinq enfants. — De Clémence et de son fils, pas de nouvelles. Étaient-ils morts ou vivants ? On ne savait.

Iriel quitta sa sœur, humblement, sans protester contre ces aigreurs excessives et injustes... Il l'embrassa sur le front, avec une émotion contenue, comme dans un suprême adieu.

En sortant du village, il prit, sans y songer, du côté du cimetière. Il s'arrêta, et, les bras appuyés sur l'humble mur de clôture, il se mit à rêver. Des croix noires et des tombes blanchâtres étaient là sous ses yeux... Où était celle de son père et de sa mère ?... En

avaient-ils seulement?... Il ne savait, mais il enviait leur sort, à eux, qui reposaient !

Il revint à Paris, le cœur brisé, mortellement triste. Et cependant, par un énergique effort de volonté, il se ranima ; il ne voulut pas s'avouer vaincu, avant d'avoir épuisé toutes les tentatives : son devoir était de lutter jusqu'au bout. Alors, pendant deux mois il se livra aux démarches les plus hardies, les plus folles, les plus compromettantes.

Enfin au commencement d'avril il se trouva épuisé de toutes les façons, — sans argent, sans espoir. Il lui restait vingt francs, et il en devait plus de trente à son hôtel. Pendant ces trois mois, il n'avait découvert aucune trace, recueilli aucune indication : il n'était pas plus avancé qu'à son arrivée.

Un matin, exténué, il s'arrêta rue Montaigne (pourquoi se trouvait-il là !) et il s'assit, sans force et sans courage, sur une borne, à l'entrée d'un hôtel. Un élégant coupé vint bientôt pour déboucher par la porte cochère, mais il dut s'arrêter, la rue étant obstruée par quatre ou cinq charrettes qui circulaient lentement à la suite l'une de l'autre.

Iriel jeta machinalement les yeux à la portière... Tout à coup il tressaillit. Dans ce coupé, à deux pas de lui, près d'une belle jeune femme, était assis un vieillard pâle et souffrant. Les traits de cet homme ne lui étaient pas inconnus. Il l'examina attentivement.

Maheurtier ! s'écria-t-il tout à coup... c'est lui !

En ce moment, la rue était libre. Le coupé prit sa course dans la direction des Champs-Élysées. Une voiture de remise passait en même temps, vide : Iriel s'y jeta vivement, et ordonna au cocher de rattraper et de suivre le coupé qui fuyait.

IX

Le cocher cingla un coup de fouet à son cheval, et le coupé ne tarda pas à être rejoint.

Les deux voitures, l'une suivant l'autre, parcoururent les Champs-Élysées, la rue de Rivoli, puis les quais jusqu'au pont d'Austerlitz. Arrivé au pont, le coupé prit à gauche et se dirigea vers la gare du chemin de fer de Lyon.

« Maheurtier partait en voyage!... Où allait-il?... Quelle était cette jeune femme qui l'accompagnait?... » Iriel s'adressa ces questions avec anxiété, une foule de suppositions lui traversèrent l'esprit; mais il n'y avait pas pour lui d'hésitation possible; dans l'état désespéré où il se trouvait, il devait suivre Maheurtier, s'attacher à lui, se faire reconnaître, implorer son pardon et son assistance.

Un doute lui était déjà venu : sa première impression ne l'avait-elle pas trompé? N'avait-il pas été le jouet d'une fausse ressemblance? Cet homme cassé et débile était-il bien Maheurtier?... Dans la salle des voyageurs, il eut le loisir de l'examiner de nouveau; il ne s'était pas mépris, c'était bien lui!

L'aborder, se faire connaître, s'excuser, implorer... il n'y fallait pas songer au milieu de cette foule. La seule chose à faire c'était de partir avec lui, de ne pas le perdre de vue, et de profiter du premier moment favorable.

On sonna pour annoncer la distribution des billets. Maheurtier se présenta au guichet.

— Brunoy... deux premières, demanda-t-il.

Iriel, qui venait immédiatement après lui, eut un soupir de satisfaction : Brunoy... à quelques lieues de Paris, seulement !

— Brunoy, — première, demanda-t-il à son tour.

Dans la salle d'attente, afin d'éviter une reconnaissance intempestive, il se tint constamment éloigné de Maheurtier, et évita de s'offrir à lui de face. Pour le même motif, en montant en wagon, il choisit un compartiment à côté du sien.

On arriva à la station. Une voiture attendait Maheurtier, qui s'y installa avec sa compagne. Mais, au moment où le cocher fouettait ses chevaux, Iriel avait déjà trouvé moyen de s'établir, clandestinement et tant bien que mal, derrière le coffre de la voiture.

On alla ainsi... un kilomètre, puis un autre. Bientôt les chevaux ralentirent le pas : on montait une allée au bout de laquelle s'ouvrait une grille. Iriel descendit et suivit à pied. Mais tandis qu'il songeait à la façon dont il allait se présenter, la voiture reprit le trot et le laissa loin derrière elle. Il eut beau doubler le pas ; il arriva au moment où la grille venait de se refermer.

Tout en songeant à sa situation, il se promenait lentement. Il fit le tour de la villa : elle était charmante, délicieusement située sur une éminence d'où l'on dominait la vallée. Derrière, s'étendait un grand parc déjà verdoyant.

La journée était magnifique. Cette rencontre imprévue, le voyage, ces circonstances toutes nouvelles, avaient secoué la torpeur d'Iriel. Ses idées étaient plus

nettes, ses pressentiments moins sombres. Au milieu de ce paysage qui s'égayait sous un clair soleil de printemps, il se sentait un peu renaître, il espérait !... Il revint à la grille, et après une dernière hésitation, il sonna.

Le jardinier refusa obstinément de lui ouvrir : Maheurtier avait défendu de laisser entrer personne.

Iriel tira un carnet de sa poche, écrivit au crayon ce seul mot : *Causson*, détacha le feuillet, et, le remettant tout plié au jardinier :

— Portez cela à votre maître, dit-il : il consentira à me recevoir.

Il attendit impatiemment le retour du jardinier.

— Veuillez me suivre, dit celui-ci.

Iriel, en entrant dans la maison, sentit son cœur battre violemment, et ses tempes se mouiller de sueur.

Un domestique le fit monter au premier et l'introduisit dans un petit salon. Maheurtier était seul, enveloppé dans une robe de chambre, assis auprès d'un grand feu. Iriel s'arrêta à la porte, muet, interdit, tremblant. Maheurtier tourna la tête vers lui.

— C'est donc vous, mon pauvre Causson ! dit-il doucement en lui tendant la main.

Iriel se précipita sur cette main, la pressa, la mouilla de larmes, en balbutiant d'une voix étouffée les mots de grâce et de pardon.

— Voyons, relevez-vous, lui dit Maheurtier avec bonté.

— Non ! je ne me relèverai pas... Non ! je veux rester là, à vos genoux... vous implorer !... Mon Dieu, est-ce possible ?... C'est comme cela que vous me recevez... après ce que j'ai fait !... Mais vous ne vous souvenez donc plus !... J'ai abusé de votre confiance... je

vous ai volé !.. Je suis un faussaire... Comment ai-je pu en venir là ?...

Et il continua de s'accuser avec une sorte d'emportement. Cet accueil redoublait ses remords et sa honte. Ses idées se heurtaient dans sa tête. Il sanglotait et pleurait. C'était comme un besoin de s'humilier, d'épancher son âme, de la charger du lourd fardeau qui l'oppressait depuis dix-huit ans.

Maheurtier, ému sous son air impassible, laissa passer cette brûlante expansion. Quand elle fut calmée :

— Voyons, dit-il, assez d'excuses comme cela ; c'est même trop... Asseyez-vous, et causons plus tranquillement.

Iriel se releva. Il s'assit, embarrassé, timide, les yeux fixés à terre.

— Ah ! fit-il avec un soupir douloureux, je suis un grand coupable.

— Pas tant que cela, fit Maheurtier en souriant ; vous êtes plutôt un grand innocent ? Comment avez-vous pu écouter les conseils de ces deux gredins ?

— Ah ! oui ! interrompit Iriel, ce sont eux qui m'ont égaré, perdu... Vous l'avez bien deviné !

— Ce n'était pas difficile. Mais, mon pauvre ami, c'était absurde !... Comment n'avez-vous pas soupçonné un piège ? Cela ne pouvait vous mener à rien.

— Si !... à la misère et à la honte... et je n'y ai pas échappé. Je n'ai pas eu plus d'intelligence que de cœur. Ah ! je mérite mon sort !

— Ils sont plus coupables que vous, je vous le répète. Et moi-même, ajouta Maheurtier avec un accent de tristesse, je ne me sens pas tout à fait exempt de reproche.

— Vous ! s'écria Iriel stupéfait.

— Mon Dieu, oui !... Voyons, nous pouvons dire cela entre nous ; sans moi, ces folles idées de spéculation ne vous seraient pas venues... Vous me voyiez réaliser des gains énormes..., et vous n'avez pu résister à la tentation !

Iriel, ému, oppressé par ces souvenirs, gardait le silence.

— Vous voyez bien ! dit Maheurtier... Lentague et Léonce n'ont fait que vous achever... Ah ! l'exemple ! ajouta-t-il.

— Non ! s'écria Iriel. Qn'avez-vous à vous reprocher ? Vous étiez libre d'agir comme bon vous semblait. Est-ce que c'était mon affaire ?

— J'aurais dû prévoir cela ! continua Maheurtier ; j'aurais dû deviner cette fièvre qui vous secouait... Mais voilà !... emporté moi-même, tout entier aux affaires, aux plaisirs, à cette existence dévorante que je menais alors, je n'observais rien à côté de moi... je vous oubliais !... Ah ! Causson, il y a un mot de vous qui m'est allé au cœur, qui m'est revenu bien souvent...

— De moi ! fit Iriel effrayé. Ah ! mon Dieu, qu'ai-je pu dire ?

— Vous ne vous en souvenez peut-être plus... mais, avant de partir, vous aviez commencé un brouillon de lettre qui a été retrouvé chez vous.

— Oui, c'est vrai, mais j'étais égaré, je n'avais plus la tête à moi... pardonnez-moi !

— Vous écriviez ceci : « deux mille quatre cent francs, trois mille francs pour un homme qui manie toute la journée de l'or, des billets de banque, des valeurs... ce n'est pas assez ! » — C'est vrai.

— Non ! non ! s'écria Iriel avec exaltation, ce n'est

pas vrai ! j'ai eu tort... je vous le répète, j'avais la tête perdue. Trois mille francs, c'est assez. On peut vivre avec cela, et content, et heureux, quand on n'a pas de tentations mauvaises. Qu'importe, du reste, que ce soit assez ou non ? Est-ce que ce n'était pas convenu ? Est-ce que vous m'aviez promis davantage ? Si je n'étais pas satisfait, je n'avais qu'à vous le dire, à demander une augmentation.

— C'est précisément ce que j'allais vous reprocher. Pourquoi ne pas vous plaindre de l'insuffisance de vos appointements ? Pourquoi ne pas réclamer ? Cela vous était bien dû, d'abord. Quand je pense qu'un millier de francs ajouté à vos appointements aurait peut-être évité tous ces malheurs.

— Oui ! s'écria Iriel douloureusement, rien ne serait arrivé ! J'ai été aussi stupide que lâche !

— Puis, autre reproche, continua Maheurtier. Vous voilà engagé dans ce borbier... vous vous agitez, vous luttez, mais chaque jour vous sentez que vous enfoncez davantage... vous ne vous tirerez pas de là, c'est évident !... Eh bien, alors, pourquoi ne pas m'appeler ? Pourquoi ne pas me confier votre faiblesse, votre embarras ?

— Je n'ai pas osé, dit Iriel, les yeux pleins de larmes.

— Pourquoi ?... Est-ce que je vous faisais peur ?... Est-ce que je n'étais pas pour vous comme un camarade, un ami, un peu oublieux, j'en conviens, mais enfin un ami ?

— Oh ! oui ! s'écria Iriel... Aussi vingt fois j'ai été sur le point de me jeter à vos genoux, de tout vous avouer... que ne l'ai-je fait !...

— Même au dernier jour, quand ce M. Roché est

venu, il aurait été encore temps. Je vous aurais tiré de là, — j'aurais confondu ces deux coquins... Enfin ! ajouta Maheurtier avec un soupir, c'est passé, n'en parlons plus !

— Si ! au contraire, parlons-en, s'écria Iriel avec exaltation. Comment ! je suis là à vous laisser dire... vous vous faites des reproches !... Est-ce que je rêve ? Est-ce que les rôles sont renversés ? Est-ce que ce n'est plus moi qui suis un voleur et un faussaire ?...

Il s'accusa de nouveau, et surtout il exalta la conduite de Maheurtier, qui, après la découverte du crime, n'avait montré ni irritation ni mépris contre le coupable ; qui avait cherché à l'excuser devant les juges ; qui avait pris à sa charge les deux cent mille francs volés, et avait désintéressé les actionnaires de la caisse... N'était-ce rien cela ?... Maheurtier tâchait vainement d'interrompre cet éloge : Iriel continuait ; il insistait surtout sur ce dernier point, le remboursement fait aux actionnaires.

Maheurtier dut le laisser dire. Et cependant il avait sur les lèvres un sourire triste et ironique à la fois... Que de choses dans ce sourire !... Cela signifiait : — Ne me remerciez pas... ce n'est ni par générosité ni par probité que j'ai agi de cette façon !... Ce trait que vous admirez n'a été de ma part qu'un calcul : je me suis délivré un certificat de loyauté à toute épreuve ; ces deux cent mille francs m'ont rapporté un million !

Il laissa Iriel dans cette erreur, et, quand il eut fini, il lui demanda :

— Et depuis cette catastrophe, qu'avez-vous fait ? qu'êtes-vous devenu ?

X

Iriel raconta tout ce que nous savons déjà : — avec quel déchirement de cœur il avait été obligé d'abandonner sa femme et son enfant ; — sa fuite ; — les dangers qu'il avait courus ; — puis, son séjour pendant dix-sept ans en pays étranger.

C'était une sombre odyssee :

En Angleterre, il lui restait à peine de quoi payer son passage. Il arrivait à Valparaiso, dénué, sans argent, sans industrie. Il travaillait comme manœuvre, comme portefaix, comme domestique. Il parvenait ainsi à vivre misérablement. — Il s'éloignait le moins possible du port, guettant l'arrivée des bâtiments français, s'informant, demandant anxieusement des nouvelles, réclamant une lettre, un mot. — Rien, toujours rien ! Frédéric, malgré ses promesses, n'écrivait pas.

Cela dura un an, deux ans, trois ans ! Et il ignorait ce que devenaient sa femme et son fils, s'ils étaient encore vivants ! Alors la nostalgie, le désespoir s'emparaient de lui. Il tombait malade ; il se voyait mourant sur un lit d'hôpital ; mais la mort ne voulait pas de lui : il guérissait.

Pendant sa convalescence, il prit une énergique résolution : revenir en France ! Peu importaient les difficultés, les dangers ; à tout prix, il le fallait ! Pour cela une certaine somme était nécessaire : pour payer le trajet, d'abord ; puis, une fois en France, pour vivre, et aider sa femme et son enfant, qui devaient être dans la misère.

Il n'estimait pas cette somme à moins de dix mille francs. Comment la gagner ? Que pouvait amasser un manœuvre, si acharné au travail, et si économe qu'il fût ?...

A Talcahuana s'exerçait une active et fructueuse contrebande : il s'y rendait et se faisait contrebandier. Cela durait près de deux ans. Déjà, en risquant mille fois sa vie et sa liberté, il avait conquis une partie de son trésor ; il touchait au but ! Mais, dans une dernière expédition, il était dénoncé par un faux frère, surpris et jeté en prison ! Au bout de quatre ans, il en sortait, ruiné. C'était à recommencer !

Forcé de quitter le littoral, et la contrebande lui étant désormais interdite, il s'associait à une troupe de chercheurs d'or. — On partait plein d'espérances : le flanc occidental des Cordillères qu'on allait exploiter, était, assurait-on, tigré de filons d'or ; les pépites surgissaient à chaque pas ; les ruisseaux roulaient des paillettes métalliques ! — Ce beau mirage ne tardait pas à se dissiper : au prix de mille fatigues et de mille privations de toute sorte, on récoltait la misère ! Le découragement et la discorde se mettaient dans la bande. — Sur la proposition d'un vieux mineur obstiné, on se dirigeait vers l'Araucanie : on allait fouiller les tombeaux pleins d'or des vieux Incas ! De tombeaux, on n'en trouvait pas trace ; mais on avait à chaque instant sur les bras des tribus d'indigènes peu soucieux de laisser violer les sépultures de leurs pères. Dans une de ces rencontres, Iriel était blessé et fait prisonnier ; mais, tandis qu'on délibérait sur son sort, il parvenait à s'échapper avec trois de ses compagnons.

Ils se réfugiaient dans les Andes, erraient parmi des

peuplades demi-sauvages, arrivaient à Rio-Negro, puis s'égarèrent dans les Pampas, où l'un d'eux succombait. Ils atteignaient enfin Buenos-Ayres.

Celui des deux mineurs qui avait supporté avec Iriel cette course effrénée à travers un continent, conseillait de s'embarquer pour Rio-Janeiro, où, affirmait-il, on était sûr de trouver des ressources. On partait donc pour Rio-Janeiro.

Là, en effet, à force de temps et de travail, ils parvenaient à monter un petit commerce d'articles de France : nouveautés, modes, quincaillerie et jouets d'enfants. — Les affaires prospéraient. Deux ans plus tard, le mineur légua, en mourant, à Iriel, devenu son ami, sa part dans l'association. — Iriel se trouvait ainsi à la tête de trente ou trente-cinq mille francs : c'était trois fois plus qu'il ne fallait pour revenir en France. Mais l'ambition s'était emparée de lui. Il voulait décupler cette somme, s'enrichir, non pour lui, mais pour Clémence et Richard, qu'il rejoindrait plus tard. — Des désastres commerciaux, des faillites survenaient, dont il réussissait à grand peine à retirer quinze mille francs... Plus d'hésitation, plus de retard ! — Il fallait se contenter de cette somme et partir... C'est ainsi qu'il arrivait au Havre... Alors, cette rencontre avec Lentague, ce vol infâme, — puis, ces trois mois de démarches incessantes, inutiles, — son désespoir et son dénuement !

Maheurtier avait écouté ce long récit avec émotion.

— On parle d'expiation, dit-il ; il me semble que ceci peut déjà vous être compté pour quelque chose... Dix-sept ans d'une existence pareille !...

— Je ne m'en plains pas, dit Iriel. J'ai mérité cela. Mais toutes ces déceptions, toutes ces souffrances même

ajoutées au remords de mon crime, eussent été peu de chose sans cette affreuse inquiétude qui me torturait : — Où sont ma femme et mon enfant ?... Ils sont malheureux, ils gémissent à cause de moi !... Peut-être sont-ils morts de misère ! Et aujourd'hui encore, après tant de démarches, je ne sais rien !...

— Ils ne sont pas morts, et vous les retrouverez, dit Maheurtier.

— Comment ? Où m'adresser ? Quel nom invoquer ? Et puis...

Il hésita.

— Tenez, continua-t-il, vous croyez sans doute que je suis accouru ici, entraîné par un mouvement du cœur, par un besoin impérieux de m'accuser, de vous demander pardon... Non ! ce n'est pas cela ! Je n'ai pas réfléchi, c'est vrai ; je me suis jeté dans cette voiture, je vous ai suivi, sans me demander pourquoi... Mais, j'y songe maintenant, si je n'avais pas été épuisé, sans ressources... je vous aurais évité au lieu de vous suivre... Jamais je n'aurais osé...

— Laissons cela, dit Maheurtier, et songeons à faire des recherches sérieuses. Je vais envoyer une note à la Préfecture de police.

— Oh ! je vous en prie... murmura Iriel d'une voix tremblante.

— Ne craignez rien, je m'arrangerai de façon à ne pas vous compromettre. D'abord, ce Lentague, il faut qu'il soit arrêté.

— Non ! non !... je vous en supplie, s'écria Iriel. Il me dénoncerait... On saurait que je suis en France, on se mettrait à ma poursuite...

— Au fait, vous avez peut-être raison.

— Il vaut mieux que je reste ignoré, caché. Vous voudrez bien m'écrire dès que vous aurez découvert quelque chose. Je vous ferai connaître le lieu de ma retraite.

— Le lieu de votre retraite, dit Maheurtier en souriant avec bonté, je le connais déjà.

— Comment ?

— Je ne veux pas que vous me quittiez.

— Vous ne voulez pas... fit Iriel, interdit.

— Sans doute ; vous allez rester avec moi... à moins pourtant que cela ne vous contrarie.

— Mais ce n'est pas possible ! s'écria Iriel. Quoi ! vous consentiriez ?... Je serais là près de vous, à chaque instant... et vous me verriez sans colère, sans répugnance !... Mais vous oubliez donc !...

— Je n'oublie rien, dit Maheurtier. Ecoutez : je suis souffrant, malade, ennuyé. Souvent les affaires me fatiguent, m'excèdent. J'ai besoin d'un homme en qui j'aie confiance.

— En qui vous avez confiance !... répéta Iriel oppressé. Et il regardait Maheurtier en se demandant si ce n'était pas là une sanglante ironie.

— Oui, en qui j'aie confiance, insista gravement Maheurtier ; et cet homme, ce sera vous, si vous le voulez bien.

— Non, je ne le veux pas !... non ! s'écria Iriel ; c'est impossible !... Mais vous ne craignez donc pas que je vous trompe encore... vous ne me connaissez donc pas ?

— C'est précisément parce que je vous connais, dit Maheurtier, que je vous fais cette proposition. Me tromper maintenant, ce serait d'un misérable, et vous n'en êtes pas un. Vous avez été faible, égaré autrefois, voilà

tout. Voyons, ajouta-t-il en souriant, qui donc trouverais-je qui soit plus disposé que vous à se dévouer pour moi ?

— Oh ! s'écria Iriel exalté, je donnerais pour vous mon sang, ma vie, et ce ne serait pas assez pour racheter mon crime !

— Voilà qui est entendu. Et maintenant, poursuivit Maheurtier, vous serez en sûreté ici plus que partout ailleurs : il n'est guère probable que la police s'avise de vous chercher chez moi...

— O Dieu, non !... Comment imaginer ?... Moi qui vous ai trahi, volé, ... vous m'offrez un refuge !... Mieux que cela, vous me rendez votre confiance !... Mais j'en suis indigne !... cela ne s'est jamais vu !... J'ai cru tout à l'heure que c'était une dérision... Non, vous parliez sérieusement... Que voulez-vous que je fasse ? Comment puis-je reconnaître tant de générosité ?

Et, s'exaltant de plus en plus, Iriel demandait des circonstances qui lui permissent de montrer son dévouement, de se sacrifier. Maheurtier l'écoutait, souriant et ému de cet enthousiasme.

Iriel n'était plus le même homme que tout à l'heure. Cette main qui s'était tendue vers lui, ce pardon, cette bienveillance inattendue, tout cela le rajeunissait de vingt ans, le relevait à ses propres yeux. Il se sentait purifié.

Son âme si longtemps engourdie sous la honte et la crainte, s'épanouissait maintenant. En même temps, ses anxiétés et ses doutes disparaissaient. Une existence nouvelle s'ouvrait devant lui ; l'avenir lui souriait. Il reverrait Clémence !... A elle aussi il demanderait pardon et... l'accorderait-elle, ce pardon ?... Il hésitait. Un doute cruel venait de s'emparer de lui.

— Il y a longtemps, dit Maheurtier, que votre femme vous a pardonné.

Et il raconta à Iriel l'interrogatoire auquel il avait assisté ; la douleur de Clémence, ses larmes, ses regrets...

— Mais depuis, dit tristement Iriel, elle a tant souffert à cause de moi, pauvre femme !... Ne m'a-t-elle pas maudit bien des fois?...

— Non, dit Maheurtier, elle est restée la même, j'en suis sûr...

— Peut-être ! Oui, elle est assez forte, assez généreuse pour cela...

Et Iriel exalta le cœur aimant et dévoué de Clémence, son abnégation et son courage, sa tendresse pour lui. Il dit combien ils avaient été heureux pendant les premières années de leur mariage, avant son crime. Elle n'avait pas dû, elle non plus, oublier cela... C'étaient des souvenirs ineffaçables !

Maheurtier, depuis quelques instants, laissait parler Iriel sans lui répondre. Il semblait plongé dans de douloureuses réflexions.

— Oui, dit-il tristement et comme répondant à sa propre pensée plutôt qu'aux paroles d'Iriel, vous êtes heureux, vous, on vous aime !

XI

Ces paroles de Maheurtier surprirent Iriel, mais il ne comprit que plus tard ce qu'elles renfermaient de douleur et d'amertume.

Il resta au Plantin (c'était le nom de la maison de campagne). Maheurtier lui parla de son récent mariage.

— Oui, dit Iriel, cette belle jeune femme que j'ai aperçue près de vous dans le coupé ?...

— C'est ma femme dit Maheurtier.

Dans la soirée, il présenta Iriel à Antoinette.

— C'est un ancien ami, dit-il. Je suis souffrant, vous savez, et j'ai besoin d'être secondé dans mes affaires. M. Iriel consent à demeurer avec nous.

Antoinette lui fit un gracieux accueil. Elle semblait, elle aussi, triste et un peu souffrante ; et, tandis qu'ils étaient tous trois réunis, Iriel ne pouvait s'empêcher de comparer la précoce vieillesse de Maheurtier avec cette jeunesse dans tout son éclat.

— C'est égal, se disait-il, il est riche, généreux ; il est si bon, si plein d'attentions pour elle... comme elle doit être heureuse !

On devait rester plusieurs jours au Plantin ; mais, à cause d'Iriel, Maheurtier proposa de retourner le lendemain à Paris. Antoinette y consentit.

— Cependant, ma chère Antoinette, dit Maheurtier, si cela vous contrarie...

— Non, dit-elle ; cela m'est égal.

Tout lui était indifférent : elle s'ennuyait autant à la campagne qu'à Paris.

On revint donc rue Montaigne.

L'hôtel était charmant, — entre cour et jardin. Iriel eut une dernière hésitation avant de s'y installer.

— Vivre ici, dans cet hôtel, sous le même toit..., à côté de lui... murmurait-il, tout songeur.

— Ah ça ! à quoi rêvez-vous là, Iriel ? lui dit Maheur-

tier. Voyons ! dépêchez-vous, allez chercher vos effets, et revenez ; j'aurai probablement besoin de vous.

Il obéit.

Maheurtier connaissait un des employés supérieurs de la Préfecture de police. Il fit une démarche auprès de ce fonctionnaire et le pria de donner des ordres pour que M^{me} Causson et son fils fussent recherchés.

— Est-ce que Causson serait rentré en France ? demanda l'employé.

— Non ! du moins je ne pense pas, se hâta de dire Maheurtier.

— Je comprends ; il vous est dû des sommes importantes, et vous supposez que M^{me} Causson détient des valeurs.

— C'est cela même, répondit Maheurtier, qui donnait ainsi un singulier démenti à son caractère et à ses habitudes.

— Nous avons à la préfecture, dit l'homme de bureau, un ancien agent qui s'est autrefois occupé de cette affaire, Moule... Mais, il y a dix-huit ans de cela ! et pas de nom... pas d'adresse... aucune indication... c'est difficile... Enfin ! nous ferons pour le mieux.

— Je vous en prie, dit Maheurtier.

Iriel fut un peu effrayé en apprenant que Moule était encore attaché à la préfecture, et qu'il allait vraisemblablement être chargé de ces démarches.

— Cette affaire oubliée qu'on lui rappelle !... se disait-il ; il va se mettre en campagne ; s'il me rencontre, il me reconnaîtra certainement ; — nous nous sommes vus autrefois de si près !

Il devint timide, circonspect ; il osait à peine sortir. Du reste, ses occupations exigeaient rarement qu'il

quittât l'hôtel, et il avait toujours une voiture à sa disposition. Maheurtier l'employait parfois comme secrétaire, et c'était tout : le besoin de ses services qu'il avait invoqué n'avait été, on le comprend, qu'un prétexte.

Tout en attendant le résultat des recherches de la police, Iriel avait donc beaucoup de loisir, et, sans y songer, en s'en défendant presque, il observait ce qui se passait dans l'hôtel.

L'attitude de Maheurtier et d'Antoinette l'avait frappé et l'affligeait. Ils étaient tristes, silencieux, ennuyés, après trois mois de mariage ! Maheurtier surtout avait un air découragé et malheureux qui le navrait. Parfois il les surprenait, dans la même chambre, assis loin l'un de l'autre, muets, presque boudeurs. D'autres fois, il voyait Maheurtier s'empressez auprès d'elle, cherchant à la ranimer, à la distraire, lui demandant, avec empressement, ce qu'elle avait, pourquoi elle était triste, ce qu'elle désirait. Elle parlait alors de sa mère, de ses regrets ; puis, Maheurtier se retirait tristement. Et Iriel se répétait : Tant d'éléments de bonheur ! et ils sont malheureux tous deux, ils souffrent !

Autre remarque : même dans l'intimité ils se disaient *vous*. — Et Iriel songeait à Clémence, aux premières années de son mariage, à ces expansions joyeuses et familières d'une tendresse partagée, à ce bonheur dans la pauvreté !

Il ne comprenait pas qu'Antoinette restât ainsi froide, distraite, maussade, en présence de cet homme qui avait tant de bontés et de prévenances pour elle et qui l'adorait.

— Mais que lui faut-il donc ? se disait-il avec colère.

Et, en effet, Maheurtier avait tous les empressements inquiets, les attentions délicates et minutieuses, les ten-

dresses humbles et exaltées de l'amour, de l'amour qui implore. Il était tout à elle, uniquement préoccupé de s'attirer un regard, un sourire en satisfaisant ses caprices, qu'il s'ingéniait à deviner et à prévenir.

Ainsi un soir, au bois de Boulogne, elle avait suivi un instant du regard une écuyère qui faisait caracoler son cheval, et elle avait dit : — Tiens ! c'est assez gentil, ce doit être amusant. Le lendemain, un magnifique cheval était amené dans la cour de l'hôtel par un maître de manège. Et Maheurtier, s'approchant d'elle, lui demandait s'il ne lui serait pas agréable de prendre des leçons d'équitation.

— Des leçons d'équitation !... faisait-elle étonnée.

— Oui, j'avais cru comprendre...

— Mais non... c'est ridicule !... A quoi songez-vous donc ?

Et Maheurtier se retirait en lui demandant pardon.

C'était comme cela presque chaque jour. Et plus il était empressé, attentif, — plus elle semblait mécontente, irritée contre lui : il supportait tout et ne se décourageait jamais.

Parfois cependant, elle avait de bons mouvements. Elle se reconnaissait fantasque, ingrate, méchante ; elle ne méritait pas ses bontés ; elle lui demandait pardon ; elle le priait de la laisser ; elle pleurait... Mais il l'interrompait bien vite : — Ce n'était pas vrai ! elle était bonne, charmante... et c'est lui qui était un maladroit !

Iriel avait été témoin plusieurs fois de ces retours. Il ne pouvait haïr cette femme : elle souffrait, elle était aussi malheureuse et aussi à plaindre que Maheurtier.

Alors, avec plus de cœur que d'intelligence, il s'était tracé un rôle impossible de médiateur. Il s'était dit : —

Tâchons de rapprocher ces deux êtres ; faisons en sorte qu'ils se comprennent et finissent par s'aimer. — Et, de son côté, il se montrait attentif, obséquieux presque jusqu'à l'importunité, auprès d'Antoinette.

Mais, par une contradiction singulière, autant les soins et les prévenances de Maheurtier lui déplaisaient, autant elle paraissait sensible aux siens. Elle lui souriait gracieusement ; elle le remerciait. Il était tout honteux de cette préférence.

Il avait essayé plusieurs fois de lui parler de Maheurtier, de sa bonté, de son amour pour elle ; mais toujours elle l'avait interrompu pour parler d'autre chose. Alors, il avait usé de détours ; mais elle le voyait venir, et ne le laissait pas achever : c'était comme la clairvoyance de la haine !

Elle eut, au commencement de mai, un caprice qui sembla plus consistant que les autres : il s'agissait de construire au Plantin une immense serre où seraient rassemblées les fleurs exotiques les plus rares. Aussitôt une légion d'ouvriers s'abattit sur la villa. Elle suivait les travaux avec beaucoup d'intérêt, attendant impatiemment qu'ils fussent terminés.

Un jour, en les visitant avec Iriel, elle lui demanda son avis sur certaines dispositions intérieures. Iriel le lui donna, et, tout ce qu'il lui dit, elle s'empressa de l'approuver.

Maheurtier venait derrière eux. En la voyant si bien disposée, il crut pouvoir ajouter quelque chose. Mais son conseil fut trouvé mauvais, détestable, ridicule. Au reste, elle ne tenait plus à cette serre ; on l'achèverait comme on voudrait ; cela lui était égal maintenant !

Elle sortit, et s'éloigna dans le jardin. Maheurtier

baissa tristement la tête. Iriel suivait du regard Antoinette. Il était irrité, furieux contre elle, et il se disait en lui-même :

— Mais comprends-le donc !... mais aime-le, malheureuse !... mais tu n'as donc pas de cœur !...

XII

La serre était décidément abandonnée : on déblaya, on enleva tout et on revint à Paris.

Antoinette ne sortait presque plus : elle vivait seule, enfermée dans sa chambre, ne voulant voir personne.

Un jour Iriel la surprit en contemplation devant un tableau sans cadre haut de vingt centimètres sur quinze. En l'entendant venir, elle fit un mouvement pour cacher cet objet ; mais elle comprit qu'elle avait été aperçue, et elle s'arrêta. Elle appela même Iriel, de peur qu'il ne se mit à faire des suppositions, et lui fit voir le tableau : c'était un portrait de jeune fille en costume de bergère, avec un chapeau à larges bords, orné de fleurs.

— Comment trouvez-vous cela, lui demanda-t-elle.

— C'est un portrait de vous ?

— Oui, quand j'avais quinze ans. Il est encore ressemblant. N'est-ce pas que c'est gentil ?...

Iriel trouva cette miniature charmante, et demanda indifféremment de qui elle était.

— Je... ne sais plus, répondit-elle un peu troublée. Et elle se hâta d'ajouter : — J'avais depuis longtemps envie d'avoir mon portrait. Ma mère consentit à me

mener chez un peintre, rue... voilà que je ne me rappelle même plus la rue !... mais j'étais bien contente, vous comprenez !...

Elle lui parla peinture : Quel bel art !... Comme on devait être heureux de pouvoir faire un tableau !... Elle ne pourrait pas, elle !...

Dans la soirée, Maheurtier, à son tour, dit quelques mots sur ce sujet, et, comme elle ne le contredisait pas et semblait même l'approuver, il lui demanda si cela ne l'amuserait pas de faire un peu de peinture, de dessin. Elle accepta. Il était ravi !

Le lendemain, l'hôtel était encombré de cartons à dessin, de boîtes de crayons, de couleurs, de chevalets, de tout l'attirail du peintre et du dessinateur.

A force d'or et de supplications, Maheurtier avait décidé un artiste célèbre à venir donner des leçons à sa femme. Elle en prit deux ou trois avec assez d'application ; puis, elle se dégoûta, se dépita, ne voulut plus ; puis recommença, et se fatigua de nouveau.

Elle avait une véritable passion pour les œuvres modernes, les tableaux de genre et les paysages.

— Oh !... les paysages !... Un jour avant son mariage, il y avait trois ans, elle en avait remarqué un à l'étalage d'un marchand... elle ne se rappelait plus où... mais elle s'était arrêtée pour l'admirer. Cela représentait une source, et, plus bas, une petite mare où barbottaient deux canes ; un jeune pâtre faisait abreuver ses vaches ; à gauche, un gros orme : le soleil, filtrant à travers le feuillage de l'orme mouchetait de plaques lumineuses les habits du petit pâtre... c'était vivant, c'était délicieux !...

Maheurtier et Iriel n'eurent plus d'autre souci que de

découvrir ce tableau, et de le lui procurer, à quelque prix que ce fût. Ils coururent chez tous les marchands de Paris. Chaque jour on lui apportait des charretées de paysages, des Corot, des Troyon, des Diaz, des Daubigny... Elle renvoyait ces pauvretés !...

Ils étaient découragés et allaient s'avouer vaincus, quand elle parut se souvenir, — elle n'était pas sûre ! — mais elle croyait bien se rappeler que le nom qui était au bas du tableau finissait en *ein*, ou en *un*, à moins pourtant que ce ne fut en *in*. Vite les noms qui se rapprochaient de cette terminaison : les Fromentin, les Amédée Julien, etc. Mais ce n'était pas encore cela !

Enfin, un petit marchand, Melchior, réfléchit en se grattant l'oreille.

— Vous dites un orme à droite ? demanda-t-il à Maheurtier.

— Non, à gauche ! un gros orme !

— Un pâtre conduisant des vaches à l'abreuvoir ?

— C'est du moins la description qu'on m'a faite.

— Bien, je vais voir cela.

Il consulta un registre.

— Oui, dit-il, après avoir tourné quelques feuillets, voilà bien votre affaire : il s'agit d'un peintre nommé Syramin.

— Oh ! enfin ! s'écria Maheurtier.

Cette exclamation allait lui coûter cher ! mais le marchand n'avait plus le tableau. Melchior lut sur son registre : vendu au marquis de Blave.

— Je le connais ! s'écria Maheurtier en sortant précipitamment.

Le marquis avait acheté ce tableau, non comme une œuvre supérieure, mais comme un essai déjà remar-

quable d'un jeune homme appelé, selon lui, à un grand avenir. Mais il s'aperçut, lui aussi, de la joie et de l'enthousiasme de Maheurtier ; il fut aussi turc que Melchior aurait été juif : il ne se défit du fameux paysage que contre un Rembrandt !

Maheurtier revint rue Montaigne, heureux, triomphant. Antoinette lui pressa la main et le remercia avec chaleur. Elle se mit à contempler le tableau ; c'était superbe ! Elle s'extasiait. Maheurtier et Iriel s'extasièrent eux aussi, — de confiance, — heureux de sa joie. Seul, le maître de dessin, fit une moue dédaigneuse et se permit quelques critiques ; il fut vivement repris ; il ne s'y connaissait pas ; c'était par envie ce qu'il en disait ; au reste, on ne se souciait plus de ses leçons... Il fut remplacé par un peintre sans valeur, qui comprit mieux son rôle.

Sous sa direction et avec son concours, elle s'appliqua à copier, à reproduire de toutes façons, sur le papier, sur la toile, cette œuvre de prédilection. Maheurtier et Iriel venaient la voir travailler ; ils la félicitaient, l'encourageaient.

Un jour, Iriel s'approchant du tableau pour mieux admirer, fixa son regard sur le nom de Syramin tracé en petites lettres brunes sur le gazon vert ; ce nom le rendit rêveur.

— Syramin, murmura-t-il, c'est singulier, il me semble avoir entendu autrefois...

— Prononcer ce nom-là ? demanda Antoinette.

— Oui, mais je ne me rappelle pas où, ni par qui. Il est probable que je me trompe. Oui, c'est une illusion.

— Moi, fit Antoinette, peu m'importe le nom... et le

peintre ! Je ne m'occupe que de l'œuvre : elle est admirable.

A ces goûts artistiques était venu s'ajouter, on ne sait pourquoi, un grain de dévotion. Elle suivit les offices, à la Madeleine, d'abord ; mais la Madeleine lui déplut. Elle préféra Saint-Sulpice : c'est là qu'elle avait prié, enfant, auprès de sa mère ! Maheurtier sollicitait la faveur de l'accompagner ; mais elle la lui refusait : il ne croyait pas, et elle ne voulait pas qu'il se contrainût à cause d'elle.

Un matin, Iriel, qui avait des affaires dans ce quartier, la vit descendre de voiture, et monter, avec Marthe, sa femme de chambre, l'escalier de Saint-Sulpice. Il entra derrière elles, par curiosité. Il les vit s'agenouiller, prier ; puis, Antoinette se tourna vers Marthe et lui dit un mot. Marthe sortit par une porte latérale. Quelques minutes après, elle revint et s'agenouilla de nouveau. Iriel allait s'en retourner, quand il les vit se lever toutes deux, et se diriger vers la porte par laquelle Marthe était sortie quelques instants auparavant. L'office n'était pas terminé.

Intrigué de ce manège, il ne put s'empêcher de les suivre. Il arriva dehors presque en même temps qu'elles. Un fiacre était près de là ; Marthe et sa maîtresse y montèrent. La voiture partit rapidement.

Où allaient-elles ainsi?... Quelle intrigue y avait-il là-dessous ?

XIII

Iriel laissa la voiture s'éloigner sans songer à la suivre. Il demeura consterné, et revint à l'hôtel, rêveur, agité par de cruels soupçons :

— Est-ce qu'elle le tromperait ? se demandait-il. Ce serait infâme !... Oh ! la misérable !... Mais non, c'est impossible !

Il n'osa pas interroger Marthe. Il se garda bien surtout de communiquer à Maheurtier ce qu'il avait vu ; mais il se promit de surveiller étroitement Antoinette.

Sa surveillance n'eut aucun résultat. Rien de pareil ne se renouvela. Antoinette, d'ailleurs, sortait plus rarement. Où était-elle donc allée clandestinement, ce jour-là ? Tout simplement rue Notre-Dame-des-Champs, chez M^{me} Syramin.

Au lieu de se cacher, elle n'aurait eu cependant qu'à dire : « J'ai connu autrefois, lorsque j'étais pauvre, une excellente femme, M^{me} Syramin ; je vais lui faire une visite. » — Mais elle n'osait pas, elle ne pouvait pas, après avoir si bien feint d'ignorer ce nom de Syramin, après avoir tant désiré, tant admiré le tableau du peintre qui portait ce nom !

Voici ce qui s'était passé entre les deux femmes :

M^{me} Syramin avait paru très-émue en revoyant Antoinette. Sa vue lui rappelait l'amour blessé, les souffrances, les lettres désolées de son fils qui essayait vai-

nement de dompter sa douleur par le travail. Elle dissimula cette impression et tâcha de parler de choses indifférentes. Mais, le nom de Richard lui revenait sans cesse à la bouche. Où était le mal, après tout?... puisqu'Antoinette ne l'aimait pas !

Elle se laissa donc aller à parler de son fils : ses progrès étaient magnifiques : il avait envoyé deux tableaux admirés de tous, les commandes affluaient. Il ne cessait de lui adresser de l'argent. Mais il y avait bien longtemps qu'il était absent !... plus d'un an !... Et il ne reviendrait pas avant quatre ou cinq mois !... Il était, en ce moment, à Florence... Il passerait par Venise et par Gènes...

Antoinette écoutait sans parler et indifférente en apparence ces naïves admirations et ces douces plaintes maternelles. Durant cette visite, elle ne dit guère que ceci : qu'elle aimait son mari, et qu'elle était parfaitement heureuse.

En se séparant, elles s'embrassèrent, souriantes. Elles étaient prêtes à pleurer toutes deux.

Cette visite eut lieu vers la fin de mai. A partir de ce moment, la peinture fut à peu près délaissée. Antoinette retomba dans de grandes tristesses ; elle restait des demi-journées, inerte, rêveuse... Plusieurs fois, Iriel la surprit essuyant, à la dérobée, ses yeux humides.

Elle parlait souvent de l'Italie :

— Comme ce doit être beau, l'Italie ! disait-elle.

Elle fit acheter des guides, des descriptions, des cartes. Elle les parcourait avidement. Elle mesurait combien il y avait de distance entre Paris et Florence, entre Florence et Venise.

Mabeurtier savait par expérience que le meilleur moyen

de lui faire accepter une chose, c'était de la demander comme une concession, pour lui faire plaisir, à lui !

— C'est étonnant, dit-il un matin, à la fin du déjeuner, plus je vais, plus je me sens fatigué, souffrant... La vie sédentaire que je mène ne me convient peut-être pas...

Antoinette ne répondit rien.

— Il me semble, continua-t-il, qu'un voyage de quelques mois me ferait du bien... Oh ! mon Dieu, peu importe où, en Angleterre, en Allemagne, en Italie...

La figure d'Antoinette s'épanouit.

— Mais oui ! fit-elle. C'est une bonne idée ; cela ne peut que vous faire du bien... Et à moi aussi, il me semble...

— Vous ! ma chère Antoinette... Est-ce que vous consentiriez ?

— Pourquoi pas ? Certainement !... L'Italie, ... justement, j'y songeais ces jours derniers. Je me disais : comme ce pays doit être beau, en cette saison surtout. Je ferais ce voyage avec le plus grand plaisir. Quand partons-nous ?

— Quand vous voudrez, ... tout de suite...

— Ah ! quel bonheur ! Vous êtes charmant, voilà une idée ravissante.

Elle frappa dans ses mains, de joie, et se leva vivement : elle était transfigurée. Elle remercia encore Maheurtier ; elle l'embrassa ! Il rayonnait.

Les préparatifs furent vite faits. Iriel devait rester, chargé de surveiller tout, de suivre quelques affaires urgentes. Le surlendemain, tout était prêt. Antoinette n'emmenait avec elle que sa femme de chambre, Marthe.

Le comte de la Roche-Houais les accompagna à l'embarcadère du chemin de fer de Lyon.

Il venait assez souvent à l'hôtel de la rue Montaigne ; il avait, lui aussi, deviné les relations, les sentiments des deux époux l'un envers l'autre. Il aurait pu s'en affliger, à cause d'Antoinette ; mais cela lui faisait surtout pitié.

Aussi, après avoir pris congé d'eux, en rentrant dans Paris, il se disait avec un léger haussement d'épaules :

— Ça n'a que cinquante ans, et ça ne sait pas se faire aimer !

XIV

Rentré à l'hôtel de la rue Montaigne, Iriel, lui aussi, faisait des réflexions, non pas ironiques et narquoises, comme celles du comte de la Roche-Houais, mais profondément tristes. Il plaignait Maheurtier ; il souffrait de sa souffrance. Il s'irritait de plus en plus contre Antoinette.

— Tant d'attention, de bonté, d'amour ! se disait-il, et rien ne la touche ! Loin de là, il semble qu'elle prenne plaisir à le torturer. — On dirait qu'elle le hait !

Il se rappelait cette sortie furtive de l'église : où était-elle allée ? qu'est-ce que cela signifiait ?... Par moment, il la supposait capable de tout. Il se trompait : Antoinette n'était ni méchante ni dépravée ; elle était malheureuse, et par suite, inconséquente et injuste.

Elle s'était mariée, le cœur plein de Richard. Elle s'était dit qu'il était perdu pour elle, que sa vie était

désormais désenchantée et sans but. Qu'importait dès lors qu'elle vécût seule, ou qu'elle épousât Maheurtier ? Elle se sentait attirée vers lui par une douce sympathie ; elle espérait que le temps et l'influence de ce sentiment paisible amortiraient peu à peu son amour et ses regrets.

Mais la passion de Maheurtier était jeune et ardente. Les premiers essais d'intimité avaient étonné, froissé Antoinette. Alors seulement elle avait compris l'imprudence de sa résolution. Maheurtier avait respecté ses résistances et l'isolement où elle s'était retranchée. Il s'était résigné à la gagner peu à peu par ses attentions, son dévouement, et par la contagion de cet amour dont son cœur débordait. Mais, au lieu de la désarmer et de l'attendrir, les soins dont il l'entourait ne faisaient que l'irriter chaque jour davantage. Ils lui étaient odieux, et elle le lui faisait cruellement sentir.

Cependant il ne se décourageait pas : peut-être l'aimait-il davantage pour ces rigueurs et ces injustices. Orphelin de bonne heure, à trente ans il n'avait su encore où placer son cœur : nulle tendresse qui eût suppléé aux affections de famille qui lui avaient manqué... Alors il s'était jeté dans une vie de dissipation et de plaisir. Mais souvent, après les folles équipées, après les joyeux propos entre amis, il lui était arrivé, seul, de regretter en soupirant que les créatures dont il faisait ses maîtresses, ne pussent pas être aimées ! N'avait-il pas pris un instant au sérieux Angéline Proutan ? Causson, autrefois, en avait souri.

Ainsi, par un contraste étrange, cet homme, si habile et si sceptique en affaires, était, dans les choses du cœur, d'une naïveté et d'une confiance presque enfan-

lines. Après avoir traversé la vie et s'être usé à ses frottements, il avait gardé les illusions et l'exaltation aveugle de la jeunesse... Pris tout à coup d'une passion folle, il s'y était abandonné sans réserve. Son unique ambition était maintenant de la faire partager; et il poursuivait cette tâche avec une de ces obstinations fiévreuses qui ne tiennent aucun compte des obstacles, qui ne les voient même pas.

Ce qu'une telle situation pouvait contenir de désastres, Iriel, plus clairvoyant, en était effrayé. Heureusement, que ses soupçons en ce qu'ils avaient de plus défavorable pour Antoinette, n'étaient pas fondés : cet amour qu'elle avait cru étouffer, elle le sentait dans son cœur aussi vivace qu'autrefois. Mais jamais la pensée ne lui était venue, qu'elle dût y céder un jour; et, si l'occasion s'en fût présentée, elle aurait lutté vaillamment.

Elle n'avait pas jugé nécessaire de chasser son cher souvenir. Quel danger, en effet? Richard n'était pas en France, et il ne l'aimait pas! Elle s'était plongée, pour ainsi dire, dans cet amour sans espoir avec une volupté farouche. De là, ces caprices soudains, irrésistibles : les fleurs, parce qu'il les aimait; la peinture, parce qu'il en faisait; l'Italie, parce qu'il l'habitait. Tout cela, spontanément, sans réflexion.

Cependant, à propos de ce voyage en Italie, après avoir accepté la proposition qu'elle avait provoquée, elle eut un mouvement d'hésitation, un frisson de crainte. C'était une imprudence : elle avait voulu se rapprocher de Richard, respirer le même air que lui... S'ils allaient se rencontrer! Quelle contenance aurait-elle? Et si son trouble la trahissait!... Mais cela ne dura qu'un instant. Elle se moqua de ses terreurs : par quel hasard

pourraient-ils se rencontrer? Elle ne savait même pas au juste dans quelle ville se trouvait Richard en ce moment!

Ils partirent.

Arrivés à Marseille, ils s'embarquèrent immédiatement pour Livourne; Antoinette, bien entendu, réglait l'itinéraire.

A Livourne, en se sentant sur le sol italien, il lui revint un peu de cette crainte qu'elle avait dédaignée au moment du départ. A Florence, où ils allèrent ensuite, même impression : c'est à peine, les premiers jours, si elle osait sortir. Bientôt elle s'enhardit. Qu'avait donc, après tout, cette rencontre, de si redoutable? Qu'en pouvait-il résulter? Elle aurait voulu qu'elle se présentât! Elle l'appelait, elle la cherchait : elle semblait lui porter une sorte de défi.

Alors ce furent des sorties continuelles, des courses du matin au soir, des visites rapides et répétées dans les musées, dans les églises, dans les villas et les palais où pouvait se trouver quelque œuvre d'art remarquable. Le soir, elle rentrait, de mauvaise humeur, fatiguée. Maheurtier n'en pouvait plus.

Un matin, elle lui dit :

— Nous allons partir pour Venise.

— Pour Venise?... Cependant nous n'avons vu ni Rome, ni Naples.

— A quoi bon? Il n'y a rien là d'intéressant...

Maheurtier n'insista pas.

A Venise, puis à Gènes, les choses se passèrent absolument comme à Florence.

Malgré la singularité de cette façon de voyager, Maheurtier n'élevait aucune objection, aucune plainte.

Seulement il était beaucoup plus souffrant qu'avant son départ.

A Gênes, quand ils eurent tout visité, il proposa de rentrer en France. Mais Antoinette refusa : — On pouvait bien attendre quelques jours, prendre le temps de se reposer ! — Elle restait maintenant toute la journée dans sa chambre, seule, ennuyée, triste. Son mari ne savait qu'imaginer pour l'égayer, pour la distraire.

Un jour qu'il attendait une lettre de Paris, il descendit lui-même au bureau de l'hôtel pour la prendre. A côté de la sienne, s'en trouvaient cinq ou six autres, dont l'une attira son attention : elle était adressée à *M. Richard Syramin, peintre, hôtel de la Croix de Malte, à Gênes*. Cette adresse lui rappela l'admiration d'Antoinette pour l'un des tableaux de l'artiste appelé Syramin.

— Comme elle sera contente de le voir ! pensa-t-il, de lui commander un autre paysage... Il faut que je lie connaissance avec lui et que je le lui présente.

Tandis qu'il faisait cette réflexion, un jeune homme entra au bureau, s'empara de la lettre qui avait attiré le regard de Maheurtier, et la parcourut rapidement avec une émotion attendrie. Maheurtier l'aborda, en s'excusant de l'indiscrétion involontaire qui lui avait fait connaître son nom ; puis, il le complimenta sur son talent, et lui dit l'admiration enthousiaste, exclusive que sa femme éprouvait pour ses tableaux.

Richard trouva ces compliments fort exagérés, surtout à propos d'une toile qui datait de trois ans. Mais Maheurtier lui laissa à peine le temps de s'étonner. Il le pria de faire pour lui un autre tableau, autant de tableaux qu'il pourrait.

— Au reste, ajouta-t-il, nous restons tous deux dans

cet hôtel. Si vous vouliez avoir la bonté de passer un instant chez moi, ma femme vous indiquerait les sujets qui lui conviendraient le mieux.

— Volontiers, dit Richard, et même... dans un instant, si cela vous convient...

— Très-bien... Je remonte et je vous attends.

Maheurtier entra dans la chambre d'Antoinette, ravi à l'idée du plaisir qu'il allait lui procurer.

Elle était étendue plutôt qu'assise sur une causeuse, dans une attitude d'accablement et d'ennui. Les rideaux étaient tirés à cause de la chaleur qui était extrême. Elle demanda à Maheurtier ce qu'il lui voulait.

— Vous ne savez pas? dit-il joyeusement... Ma chère Antoinette, je viens de rencontrer votre peintre favori, M. Syramin.

A ce nom, qui lui arrivait ainsi à l'improviste, elle poussa un cri de surprise, et elle se redressa brusquement, comme si elle eût été mue par un ressort. Mais la chambre était plongée dans une demi-obscurité, et Maheurtier ne put apercevoir sa rougeur et son trouble. Il ne vit là que la joyeuse manifestation d'un enfant dont on satisfait le caprice.

— Oui, continua-t-il, j'en ai abordé; c'est un jeune homme charmant; je lui ai parlé de vous, de l'admiration que vous inspirent ses œuvres...

— Mais non!... balbutia-t-elle d'une voix émue... il ne fallait pas...

— Pourquoi? c'est la vérité d'abord: et cela n'a pu que le flatter. Je lui ai demandé, à brûle pourpoint, un autre paysage, d'autres tableaux... je les couvrirai d'or, s'il l'exige... Il m'a promis; mais comme il s'agit de

vosre goût plus que du mien, il a été convenu qu'il viendrait s'entendre avec vous...

— Comment!... s'écria Antoinette, il a été convenu?...

— Sans doute, c'est tout naturel...

— Mais je ne veux pas!... c'est impossible! à quoi songez-vous?

Elle s'était levée et marchait avec une vive agitation. Maheurtier demeurait tout interdit en présence de cette nouvelle singularité.

— J'avais cru, dit-il tristement, vous faire plaisir.

— Moi! qu'est-ce que cela peut me faire? C'est vrai, les tableaux de ce monsieur me plaisent. Apportez-m'en tant que vous voudrez!... Mais lui! est-ce que je me soucie de sa personne? Pourquoi le verrais-je? je ne veux pas!

— Cependant, il va venir.

— Renvoyez-le, dites que je suis indisposée, souffrante. C'est la vérité.

En ce moment, Marthe ouvrit la porte et annonça :

— M. Syramin.

XV

Le nom de Maheurtier n'avait excité chez Richard aucune surprise, ravivé aucune douleur : il lui était indifférent; il ne le connaissait pas. Sa mère, en effet, s'était bornée à l'informer du mariage d'Antoinette, sans lui dire qui elle avait épousé.

Ce nom, lorsqu'elle lui avait écrit, était venu au bout de sa plume ; mais, au moment de le tracer, elle s'était arrêtée, par une honte instinctive et irréfléchie du passé, et elle avait mis à la place : un monsieur d'un certain âge, ancien banquier, très-riche. Richard n'en avait pas demandé davantage : que lui importait cet époux millionnaire qui lui enlevait celle qu'il aimait ? Elle était perdue pour lui, cela suffisait.

C'est à Florence qu'il avait reçu ce coup. A sa douleur seulement il avait compris la profondeur de son amour.

Cette enfant qui venait jouer, rôder curieusement dans son atelier, il s'en était égayé ; il l'avait admirée en artiste, car elle était belle ; puis, jeune fille, il s'était pris à l'aimer, sans se douter de la transition... Cette riche moisson de gloire et de fortune qu'il entrevoyait dans ses rêves, il fallait bien la déposer aux pieds de quelqu'un : il se trouvait toujours que c'était aux pieds d'Antoinette ; sa mère, à côté, émue, souriait. Il était parti pour l'Italie avec ces idées.

Maintenant, c'était fini... A quoi bon ?... La gloire, ainsi découronnée, ne lui apparaissait plus que comme la satisfaction d'un misérable amour-propre.

Il avait erré plusieurs jours, découragé, oisif, sans idée. Puis il avait songé à sa mère, et il s'était résigné.

Besogne de manœuvre, tout d'abord ; — mais sa douleur le poursuivant, il s'était résolu à l'étouffer dans un travail acharné, févieux. Alors avaient éclaté deux œuvres remarquables, admirées, — les meilleures, incontestablement, qu'il eut produites ; car, pour tout artiste fortement trempé, souffrir c'est grandir. Mais, aux heures de solitude et de méditation, quand la fougue de

l'inspiration et du travail était passée, on eût pu le voir sombre et abattu. La plaie de son cœur ne se cicatrisait pas, et saignait toujours... Il était arrivé depuis la veille, à Gènes.

Les paroles de Maheurtier ne l'avaient pas surpris. Il connaissait ces engouements bourgeois qui vous exaltent ou vous ravalent sans raison. L'art n'a rien à voir là-dedans. En travaillant, il ne s'occupait que de son œuvre ; mais, celle-ci achevée, il ne dédaignait pas de la placer avantageusement. Il avait donc accepté les propositions de Maheurtier, toutes pleines de munificences et de promesses.

Marthe le fit entrer dans le petit salon qui précédait la chambre d'Antoinette. Maheurtier sortit de cette chambre, dont il ferma la porte derrière lui, et alla recevoir l'artiste.

A peine seule, Antoinette se laissa retomber sur sa causeuse, en proie à une émotion et à une angoisse inexprimables... Il était là, lui !... Elle entendait le son de sa voix à travers la cloison... En même temps, une réflexion lui traversait rapidement l'esprit : qu'allaient-ils se dire ? — Elle se releva vivement, courut à la porte, regarda un instant à la serrure et prêta l'oreille.

Maheurtier commença par excuser sa femme, qui était souffrante, et qui regrettait beaucoup de ne pouvoir complimenter elle-même M. Syramin.

— Mais ce sera pour plus tard, ajouta-t-il, dans quelques jours, demain peut-être.

Richard fit en cette circonstance ce que la modestie commandait ; il s'étonna même, et en cela il était tout à fait sincère, que le paysage en question, exécuté il y

avait plus de trois ans, eût excité une aussi vive admiration. Il ajouta :

— Peut-être, après tout, y a-t-il là quelque indice de talent. Je me souviens, en effet, que plusieurs de mes amis m'ont félicité. Une... personne, entre autres, trouvait ce tableau charmant.

— Eh bien ! fit Maheurtier, cette personne dont vous parlez n'a pas pu l'admirer plus que n'a fait Antoinette...

— Antoinette ?... fit Richard en tressaillant.

— C'est le nom de ma femme, dit Maheurtier. Oui, continua-t-il, il est difficile qu'on se passionne davantage pour une œuvre d'art. Elle se souvenait d'avoir vu ce tableau, mais elle ne savait plus où... à un étalage peut-être ? Il a fallu le trouver, l'avoir.

Il raconta ses démarches, ses courses. — Richard l'écoutait à peine. Il baissait la tête, rêveur :

— Antoinette ! se répétait-il. — Est-ce que ce serait elle ?

— Vous comprenez ? reprit Maheurtier ; c'était d'autant plus difficile que ma femme, elle vous en demanderait pardon elle-même, ne se rappelait même plus votre nom.

— Ah ! elle ne se rappelait plus ?... fit Richard ; — et il ajouta, à part lui : — Suis-je fou ! où avais-je la tête ?

— Non, dit Maheurtier, elle ne se rappelait plus votre nom. Aussi ai-je désespéré un instant. Enfin, j'ai fini par découvrir, ce fameux tableau, chez le marquis de Blève.

— En effet, dit Richard, Melchior l'avait vendu au marquis.

— Et le marquis y tenait, je vous en réponds ! Il ne

voulait pas s'en dessaisir. Il a fallu lui donner à la place un Rembrandt.

— Un Rembrandt !

— Oui, vous ne vous plaindrez pas !

— Je ne tirerai pas vanité non plus de cet échange, dit Richard. Vous aurez trop laissé voir au marquis votre désir d'avoir ce paysage, et il vous aura rançonné.

— C'est possible, je ne réfléchissais pas. Vous concevez, ce paysage, à tout prix il me le fallait. Je l'emportai, triomphant...

Il raconta la joie et l'enthousiasme d'Antoinette. Elle ne savait pas la peinture, et elle s'était imaginé de l'apprendre, uniquement pour tâcher de reproduire ce tableau ; elle en avait commencé plus de dix copies.

Pendant ce récit, des bruits légers, quelques craquements s'étaient fait entendre à la porte qui communiquait du salon à la chambre d'Antoinette.

Richard écoutait tranquillement Maheurtier. Il avait pris son parti de ces exagérations : il avait décidément affaire à un de ces braves maris qui finissent par adopter les manies de leurs femmes à force de les subir.

On parla peinture, en général ; puis il fut question des tableaux que Richard pourrait exécuter pour Maheurtier. Celui-ci lui fit promettre de lui consacrer tout le temps dont il pourrait disposer.

— Vous le voyez, dit-il en souriant, je suis aussi imprudent avec vous que je l'ai été autrefois avec le marquis de Blave. Je laisse naïvement percer mon désir d'avoir le plus possible de vos œuvres... C'est à vous de n'en pas trop abuser... Ou plutôt, non ! abusez-en ; j'en serais enchanté !

C'était charmant. On allait se quitter, sauf à se revoir

les jours d'après : Richard promettait à Maheurtier d'exécuter pour son compte des tableaux certainement supérieurs à celui qui avait provoqué une admiration qu'on exagérerait sans doute !...

— Je n'exagère rien, dit vivement Maheurtier ; c'est ainsi !

— Vous avez préféré cela aux œuvres des maîtres.

— A toutes les œuvres possibles... Ah ! pardon — sauf une...

— Ah ! enfin !... fit en souriant Richard.

— Oui, continua Maheurtier ; moi, ce n'était pas mon avis ; mais ma femme préférerait, je ne sais pourquoi, une petite toile haute comme cela et large à proportion... assez médiocre, du reste ; c'est un portrait d'elle, quand elle avait quinze ans.

— Quand elle avait quinze ans ? répéta Richard.

— Oui ; singulière fantaisie. Je ne sais pas quel peintre a pu imaginer un portrait dans ces dimensions. Elle est représentée en bergère : un grand chapeau de paille, orné de fleurs ; une houlette à la main. C'est tout à fait pastoral comme vous voyez !... mais qu'avez-vous donc, monsieur Syramin ? Vous êtes tout pâle... Souffrez-vous ?

— Non, ce n'est rien, dit Richard en s'asseyant et en passant la main sur son front ; une faiblesse qui vient de me prendre... J'ai voyagé ces jours derniers... et je crains d'avoir pris quelque fièvre du pays.

— Voulez-vous que je sonne ?...

— C'est inutile. Je vous demande pardon... Voilà qui est passé. Vous disiez donc que ce portrait ?...

— Pardon à mon tour de vous entretenir de ces enfantillages, mais, comme je vous le disais, ma femme

préférerait ce portrait à des œuvres infiniment plus remarquables. Elle le cachait à tous les yeux, elle restait des heures à le contempler. Ce ne pouvait pas être, je vous le répète, pour la valeur de la peinture ; mais cela lui rappelait sans doute quelque souvenir...

Maheurtier n'acheva pas.

La porte s'ouvrit ; Antoinette parut.

XVI

Antoinette n'avait pas perdu un mot de cette conversation. Elle avait éprouvé d'abord une curiosité ardente, mêlée d'inquiétude : qu'allaient-ils se dire ? Richard savait-il qu'elle était mariée, et avec qui ? Que penserait Maheurtier ?... L'imprudence de ses caprices lui apparaissait maintenant et la faisait frissonner.

Dès le début de l'entretien, elle s'était un peu rassurée : Richard, évidemment, ne savait pas qu'elle eût épousé Maheurtier, sans quoi il aurait fait au moins allusion à leur ancien voisinage. Mais son inquiétude avait redoublé et s'était changée en une véritable terreur, quand Maheurtier s'était mis à parler de son enthousiasme pour un tableau de Richard.

Autrefois, déjà, elle avait manifesté une préférence semblable pour ce tableau. N'allait-il pas la reconnaître à ce trait ? N'allait-il pas deviner son amour ?... un amour non partagé, dédaigné, ridicule ! Sa fierté se

révoltait à cette idée. Elle tremblait de honte et de colère.

Mais non !... Richard répondait tout naturellement, sans émotion dans la voix, qu'il trouvait cette admiration bien extraordinaire, bien excessive... Et c'était tout ! pas le moindre soupçon. Elle respira.

Son parti était pris : dès le soir, elle quitterait Gênes, sans être vue, et jamais Richard n'entendrait parler d'elle. Déjà elle croyait en être quitte... Il prenait congé, lorsque Maheurtier s'était avisé de parler de ce portrait ! Plus de doute, maintenant ! Il savait tout... Alors, sans réfléchir à ce qu'elle faisait, elle avait ouvert la porte et était entrée.

Les deux hommes, surpris de cette brusque apparition, se retournèrent. Mais tandis que Maheurtier présentait Richard à Antoinette, celle-ci eut le temps de se remettre. Elle avait l'air calme, froidement poli, avec un peu de hauteur.

Elle dit à Richard qu'elle était heureuse de faire la connaissance d'un artiste de son mérite ; qu'elle avait remarqué autrefois ses essais, pleins de promesses : il y en avait un surtout, un paysage qu'elle avait voulu revoir, posséder... Au reste, elle serait enchantée d'avoir quelques-unes de ses œuvres, — plus tard, — quand son talent aurait acquis tout son développement.

Elle tâchait, en parlant ainsi, de paraître simple, naturelle ; mais le trouble dont elle était agitée, se trahissait dans sa voix, dans son attitude. Richard l'écoutait, tremblant d'émotion, n'osant lever les yeux, de peur de rencontrer les siens. Il lui répondait à peine.

Elle poursuivait ; elle voulut achever cette sorte de justification impossible. Elle plaisanta des goûts artistiques

dont elle avait été prise subitement ; mais elle avait bientôt reconnu son peu de dispositions, et elle avait mis ses pinceaux de côté. Cette fantaisie lui était venue, un jour, en regardant un assez mauvais portrait d'elle. Sa mère tenait beaucoup à ce portrait. Elle avait voulu le copier, cela lui rappelait sa mère !

Maheurtier voulut placer une observation. Elle l'interrompit sèchement. Richard se taisait.

Ce silence redoublait la malaise et l'irritation d'Antoinette : à quoi lui servaient ces détours ? Elle ne parviendrait pas à le persuader, à lui donner le change. Peut-être s'apercevait-il de ce manège, et il en riait !

Alors, pour se donner un air d'étourderie et d'inconscience, elle se mit à parler à tort et à travers : de Paris, qui l'ennuyait ; de la campagne, où elle ne se plaisait guère ; puis des voyages : celui qu'ils achevaient en ce moment l'avait fatiguée. Comment pouvait-on venir en Italie ? Comment pouvait-on y rester ? Un artiste, cela se concevait, et encore ! Au surplus, ce n'était pas elle qui avait voulu, c'était son mari ; elle ne s'en souciait pas ; elle avait cédé. Mais, Dieu merci ! c'était fini. Ils allaient rentrer en France. Ils n'en bougeraient plus. Ou plutôt, non ! ils voyageraient encore, mais ailleurs, en Allemagne, en Russie...

Elle s'étourdit quelques instants dans ce babil. Puis, Richard se leva, et prit congé d'elle en la saluant profondément. Elle lui rendit à peine son salut.

Elle était hors d'elle-même, incapable de se contraindre plus longtemps. A peine était-il hors du salon, qu'elle rentra dans sa chambre ; et, tandis que Maheurtier reconduisait Richard, elle se laissa tomber, en sanglotant, sur la causeuse : elle étouffait.

Qu'avait-elle fait?... au lieu de réparer le mal elle l'avait aggravé. Était-il possible qu'elle eût fait illusion à Richard? — Non! — S'il lui restait un doute, elle l'avait dissipé... Ce n'était pas cela qu'il fallait dire!... Elle n'aurait pas dû se montrer... Maintenant, il connaissait son amour... ridicule... Il riait d'elle!...

A cette idée, sa pudeur et la fierté aristocratique qu'elle avait dans le sang s'exaspéraient. Elle s'indignait contre Richard; elle en venait à le haïr! Elle songeait aussi aux ridicules indiscretions de son mari. C'est lui qui était cause de tout! Qu'avait-il besoin de parler de ces fantaisies, de ces engouements!... Est-ce que cela le regardait?... Est-ce qu'elle l'en avait chargé? Et quelle nécessité d'accoster ce M. Syramin, de l'attirer, de le lui présenter?... Où avait-il vu qu'elle tint à lui! Mais il était stupide, lui qui passait pour un homme intelligent!

Elle riait — d'un rire nerveux, colère, saccadé, méprisant.

Elle battait impatiemment le parquet du bout de sa bottine. Au reste, elle aurait dû prévoir cela! Pourquoi l'avait-elle laissé, un instant, seul avec Richard?...

Une violente scène conjugale était inévitable.

Maheurtier rentra. Quelque habitué qu'il fût aux caprices d'Antoinette, la scène qui venait d'avoir lieu lui semblait passer la mesure. Ce refus de voir un artiste dont elle admirait le talent, cette soudaine intervention, cette attitude violente et contenue en même temps, cette parole saccadée à propos de choses toutes naturelles; tout cela lui paraissait singulier, extraordinaire, inexplicable.

L'homme d'affaires, au sens lucide et droit, existait

encore. Que de fois les fantaisies contradictoires d'Antoinette avait révolté en lui un instinct secret ! Mais toujours il l'avait écarté, étouffé. Vainement tout lui criait qu'il s'égarait, qu'il était à la poursuite d'une illusion, d'une chimère ; il ne voulait pas entendre ; il ne voulait pas voir.

Tout à l'heure encore il avait senti sourdre en lui des doutes, de vagues soupçons indéfinis ; mais ils étaient déjà refoulés. Il revenait docilement reprendre cette chaîne douloureuse et chère.

L'accueil qu'il reçut, il s'y attendait : il le subit avec une résignation calme et triste.

Elle se leva vivement et courut au devant de lui. Ce qui se passa, on le devine. — Des reproches, des récriminations, presque des injures : — A quoi avait-il songé ? De quoi se mêlait-il ? C'était toujours ainsi, du reste. Sous prétexte de satisfaire, de prévenir ce qu'il appelait ses caprices, il la contrariait, il la rendait malheureuse ! — Et que lui faisait ce peintre ? Est-ce qu'elle lui en avait parlé depuis qu'ils étaient en Italie ? — Pourquoi ces confidences, de prime abord, à un étranger ?... Ah ! ce tableau... Elle voudrait être à Paris pour le déchirer, le fouler aux pieds, le jeter au feu ! — Cela serait fait ! — Ils allaient repartir, tout de suite ! — Elle ne voulait pas rester un instant de plus en Italie.

Il écoutait, la tête basse, humble, hasardant à peine, pour la calmer, un mot qui l'exaspérait davantage. Deux grosses larmes roulaient dans ses yeux. Elle vit ces larmes, et tout à coup elle s'arrêta...

Un doute affreux venait de lui traverser l'esprit, Jamais elle ne l'avait vu si doux, si humblement résigné :

« — Est-ce qu'il soupçonnerait quelque chose ? Est-ce qu'il aurait surpris la vérité ? Elle se rapprocha de lui, moins violente, moins irritée. — « Allons ! c'était passé ! Il fallait oublier cela... mais il avait eu tort ; qu'il en convint ! car enfin, avec un étranger, un inconnu, tout de suite, de l'intimité !... Elle aussi, du reste, elle avait eu tort, elle le reconnaissait... Pourquoi s'emporter, s'irriter ? Elle souffrait maintenant, elle se soutenait à peine. C'était sa faute ! pourquoi était-elle si impressionnable ?...

— Pardonnez-moi ! dit-elle, en lui prenant les mains.

Et elle le regardait avec un sourire à travers ses larmes.

À mesure qu'elle parlait, il était moins triste, moins oppressé. Il semblait renaître. Quand elle lui demanda pardon, il ne se contenait plus.

— Que je vous pardonne, ma chère Antoinette ! s'écria-t-il en l'attirant vers lui. C'est à moi de vous demander pardon. J'ai eu tort de ne pas vous consulter... J'ai cru bien faire ; mais je suis gauche, maladroit, comme toujours...

Il continua de s'accuser. Ils s'étaient assis l'un à côté de l'autre : elle l'écoutait, les yeux baissés, avec un vague sourire, sa main droite froissant machinalement un pli de sa robe.

— Là ! voilà qui est entendu, fit-elle tout à coup en relevant la tête avec la charmante mutinerie d'un enfant gâté. N'en parlons plus. Maintenant, continua-t-elle, je ne sais pas ce que nous faisons depuis quatre ou cinq jours dans cette affreuse ville.

— Mais sans doute, dit-il, rien ne nous y retient...

— Nous n'avons rien à voir, rien à attendre ? Je vou-

drais retourner en France, à Paris... si cela vous convient toutefois...

— Comment donc !... c'est ce que je me disais, moi aussi...

— Bien !... Alors, nous allons partir tout de suite, — demain...

— Demain, soit !...

— Non, pas demain, cela aurait l'air trop précipité... mais après-demain, par exemple.

— Demain, après-demain... quand vous voudrez, ma chère Antoinette...

Il se pencha vers elle :

— Quand tu voudras !... ajouta-t-il en baissant mystérieusement la voix.

— Bien, merci !... fit-elle en se levant. Je vais donner des ordres à Marthe.

XVII

Elle l'aimait ! C'était, depuis dix minutes, toute la pensée de Richard.

Il se hâta de quitter Maheurtier et de se réfugier chez lui. Il se laissa tomber avec accablement sur une chaise. Il était brisé de douleur et de regret.

Comment n'avait-il pas deviné cet amour ?... quand elle venait là, dans son atelier, à pas furtifs, regardant par-dessus son épaule ce qu'il peignait, riant de sa surprise, le taquinant, admirant avec passion,

critiquant de même, fouillant un peu partout avec l'indiscrète curiosité d'un enfant, ou bien timide, réservée à l'excès — et parfois, ces rougeurs subites et inexpliquées... Mais c'était de l'amour, cela ! — Il ne l'avait pas compris ! Il avait respecté ces pudeurs de jeune fille ; il avait craint de ternir cette pureté ; il avait continué son rêve seul... Nul ne l'avait deviné, pas même sa mère. — Ah ! si seulement il eût confié son amour à sa mère ! Elles seraient là maintenant toutes deux, l'une près de l'autre, s'entretenant de lui, attendant son retour, comptant les heures... Et comme il volerait près d'elles ! — Au lieu de cela... elle était perdue pour lui, perdue pour toujours !...

Il était bouleversé, il se sentait devenir fou à cette idée.

— Elle était plus belle encore qu'autrefois ! Comment avait-elle pu se décider à épouser ce vieillard ?... Hélas ! tout s'expliquait, elle avait perdu sa mère ; elle était seule, pauvre...

Cet homme s'était présenté, épris d'elle, riche. Non, sans doute elle ne s'était pas vendue à lui. Mais que pouvait-elle faire ? Qui la retenait ? Pouvait-elle deviner que son amour était partagé ?... Car il avait dissimulé, lui, son amour comme une honte, stupidement. Pas un mot, pas un regard ! Il se rappelait ses adieux, lors de son départ pour l'Italie : quelques paroles amicales, mais froides, compassées. Et depuis ? Sa mère avait dû lire à Antoinette quelques-unes de ses lettres ; qu'y avait-il pour elle ? un mot à peine, un souhait, quelque félicitation banale... — Elle s'était résignée...

— C'est égal, elle s'était souvenue de lui, elle l'avait regretté ! — Et il songeait avec un amer plaisir à cette prédilection passionnée pour des œuvres médiocres,

insignifiantes, parce qu'elles étaient de lui ! Maintenant, c'était fini. Elle avait étouffé cet amour. Il ne lui restait plus au cœur que de l'indifférence, du mépris. Il l'avait bien vu ; et d'ailleurs elle ne s'en cachait pas...

Tout à coup il s'arrêta. Une pensée rapide venait de lui traverser l'esprit.

— Mais elle m'aime encore ! s'écria-t-il avec une explosion de joie. Oui, elle m'aime !

Et il se rappela, dans les moindres détails, la scène qui venait de se passer. — Ce bruit, ces légers frôlements derrière la porte... C'était elle ! elle écoutait ! — Les indiscrétions de son mari l'avait mise hors d'elle-même... elle était entrée...

Et comme tout s'expliquait maintenant ! Ces façons détachées et hautaines, cette irritation mal contenue, ce mépris affecté... c'étaient autant de preuves, autant d'aveux !

Il était rayonnant. — Il la reverrait ! il se jetterait à ses pieds, elle lui pardonnerait... Et comme ils allaient s'aimer !

Une sombre réflexion le glaça tout à coup : elle n'était plus libre ! — A quoi bon leur amour, puisqu'ils étaient séparés, perdus l'un pour l'autre ! — Ils souffriraient, voilà tout. — Mais il se hâta de chasser cette idée.

— Qu'importe ! s'écria-t-il. Je l'aime, et je veux le lui dire. Elle saura que je souffre, moi aussi, que je suis malheureux comme elle !...

Il voulait retourner tout de suite chez Maheurtier ; mais il comprit que cet empressement pourrait paraître singulier, éveiller des soupçons : il remit la visite au jour suivant.

Le lendemain, il éprouvait une certaine hésitation : il réfléchissait, accoudé sur l'appui de sa fenêtre, à ce qu'il allait faire, lorsqu'il vit Maheurtier traverser la cour de l'hôtel, et sortir... Elle était seule !...

Il se hâta de descendre, et sonna à la porte de l'appartement de Maheurtier : le cœur lui battait... Marthe vint ouvrir. Lorsqu'elle eut répondu que Maheurtier était sorti, il insista et demanda si madame ne pourrait pas le recevoir. En même temps il remettait sa carte à la femme de chambre. Celle-ci rentra dans l'appartement, et, une minute après, elle revint dire que madame était très-souffrante et ne pouvait recevoir personne.

— Ainsi, elle me repousse ! s'écria Richard en rentrant chez lui.

Ce refus le jeta dans une douloureuse perplexité. S'était-il donc mépris ?... Peut-être ne l'aimait-elle pas !... ou bien, si elle l'aimait, peut-être voulait-elle le tenir éloigné, l'oublier !...

Ces réflexions l'agitèrent toute la nuit... Il se leva : il était aussi incertain, aussi irrésolu que la veille. Il ne savait à quelle supposition, à quel parti s'arrêter. De temps à autre, il se disait : « Elle a raison... l'oubli... il n'y a que cela !... » Puis, tout à coup : — « Mais c'est impossible ! je l'aimerai toujours !... » Il prenait alors d'énergiques résolutions : Il pénétrait chez elle, malgré Marthe ; il la verrait, il lui parlerait, et il faudrait bien qu'elle consentît à l'entendre ! Un instant après, il prenait la résolution de lui écrire.

Il entendit un bruit de voitures dans la cour de l'hôtel, et regarda : on chargeait des malles, des paquets sur un camion ; au-dessous de lui, au bas de l'escalier, une berline de voyage stationnait.

Absorbé dans ses réflexions, il regardait machinalement. Le canion s'éloigna. Presque en même temps, il vit Marthe s'approcher de la berline, — puis Maheurtier et Antoinette. — Quoi ! Elle partait ainsi sans avoir consenti à le revoir, sans qu'il eût pu lui dire un mot d'adieu !...

Dans son trouble, par une sorte d'instinct passionné, il sortit précipitamment de sa chambre et descendit l'escalier... Qu'allait-il faire ? il n'y avait pas songé ; il n'en savait rien... Il se rapprochait d'elle, voilà tout... Mais, comme il arrivait dans la cour, la voiture était déjà en marche. Il la vit qui tournait l'angle de la portecochère et disparaissait sur le quai.

Il resta un moment immobile, interdit ; puis, il remonta lentement chez lui, la tête basse, le cœur oppressé.

Mille pensées folles, désolées, lugubres, bourdonnaient dans sa tête. Il se laissait aller aux suppositions les plus invraisemblables, aux projets les plus impossibles. Il en arrivait, dans ce désespoir fiévreux, à croire que ce n'était pas vrai, qu'il ne l'avait pas vue, — qu'elle ne lui avait pas parlé, — que c'était un rêve !...

Le lendemain, il était plus abattu, mais plus calme. Il réfléchit longuement et finit par prendre une détermination.

— Oui ! se dit-il, — notre amour est impossible ! — Elle l'a compris. Elle s'est dit qu'il fallait se résigner, oublier... et, pour en arriver là, ne jamais nous revoir... C'est bien ! Moi aussi, j'aurai ce courage !

Le travail serait une puissante diversion à sa douleur : il résolut de s'y mettre tout de suite. Il avait à exécuter,

pour le compte du marquis de Blave, la copie d'une œuvre magistrale dans une des églises de Gènes. Il fit ses préparatifs avec une activité fiévreuse. Cependant, lorsqu'il voulut se mettre à la besogne, il s'arrêta, découragé : il sentit qu'il lui était impossible de travailler. Il essaya néanmoins, mais il n'arrivait à rien, il restait de longues heures à rêver devant sa toile, sans force, sans idée.

— Allons ! fit-il avec dépit, c'est impossible maintenant ! Laissons passer quelques jours. Cela viendra...

Il avait appris du concierge de l'hôtel que Maheurtier avait recommandé de lui envoyer à Paris les lettres qui pourraient lui arriver.

— Ils sont à Paris, se dit-il.

Il se sentait pris d'une violente tentation de revenir en France. Mais il y résistait.

— Non, non ! murmura-t-il, il faut du courage... j'en aurai !

Pour écarter ces idées, il se mit à relire la lettre de sa mère... — Pauvre femme ! Comme elle l'aimait ! Comme elle était triste de son éloignement ! Comme elle soupirait après son retour ! Ah ! lui aussi, il serait heureux de l'embrasser ! Il y avait pourtant dix-huit mois qu'il l'avait quittée... Dix-huit mois !... Tout entier à ses travaux, il y avait à peine songé... Mais il ne fallait pourtant pas être égoïste, ingrat... Il fallait faire quelque chose pour celle qui avait tant fait pour lui et qui l'aimait tant...

Jamais il ne s'était attendri à ce point à l'idée de revoir sa mère ; jamais chez lui ce désir, ce besoin, n'avaient été aussi impérieux. Il en faisait la remarque et s'en étonnait un peu.

— C'est bien naturel, après tout, se disait-il, je ne suis pas un fils dénaturé !...

Mais il avait cette copie à faire pour le marquis de Blave : le marquis tenait beaucoup à l'avoir, et il la lui avait recommandée spécialement. Il essayait de se remettre à l'œuvre, sans plus de succès qu'avant.

Enfin, un jour, il jeta sa palette :

— Non, décidément ! s'écria-t-il, je ne fais rien de bon... Pour traduire la pensée d'un maître, il faut la comprendre, — et je ne vois ni ne sens rien... Je suis stupide... Je ferai un nouveau voyage, s'il le faut... Enfin, je veux revoir ma mère ! Le marquis comprendra cela.

Il écrivit immédiatement une lettre pour annoncer son retour. Le soir, ses paquets étaient faits, et le lendemain matin il s'embarquait pour Marseille.

XVIII

On se figure la joie de M^{me} Syramin en recevant la lettre par laquelle Richard lui annonçait son retour. Rien, dans les précédentes, ne le lui faisait espérer. Au contraire, il y parlait de travaux, d'études à terminer, — de retard inévitable... Et tout à coup, cette détermination, ce brusque retour ! — Lui serait-il arrivé malheur ? — Cette crainte lui vint presque en même temps et lui glaça le cœur.

Mais non ! le ton de cette lettre était naturel, gai...

Pas de réticence. Il trouvait, lui aussi, qu'il y avait trop longtemps qu'ils étaient séparés... Il voulait la revoir... Il revenait pour cela...

Il y avait dans la lettre cette phrase : — « Dans trois ou quatre jours, je serai à Paris, et nous nous embrasserons. » — Elle la relut cent fois. Elle n'en pouvait croire ses yeux. Cependant elle apprêtait tout comme pour une fête. Elle allait et venait, rangeant partout, — même dans l'atelier, — où il ne voulait pas qu'on pénétrât sans lui : mais elle faisait en sorte *qu'il n'y parût pas* ! Elle était continuellement à la fenêtre.

Enfin, un matin, elle aperçut à l'extrémité de la rue une voiture de place surmontée de deux malles et de bagages. Elle poussa un cri, et descendit rapidement l'escalier. Une minute après, elle était dans les bras de Richard, qu'elle pressait dans une étreinte muette et passionnée. Il se dégagea doucement, et aida à décharger son bagage. Il apaisait, en souriant, ces effervescences de tendresse maternelle.

Remontés chez eux, elle s'assit à côté de lui, le plus près possible... Elle lui raconta son ennui, ses alarmes : il l'embrassait pour toute réponse. Puis, elle s'arrêtait pour le contempler : — Comme tu es beau ! lui disait-elle. Elle le trouvait mieux portant qu'à son départ. — Elle avait eu tort de tant s'inquiéter... Elle vaquait par la maison, légère et vive comme une jeune fille — puis revenait. Il fallut qu'il lui contât tout son voyage, point par point, sans rien omettre.

— Tu as reçu, dit-elle, le mot du marquis de Blave, où il te remercie et te complimente ?... Oui, tu me l'as écrit...

— A Venise... cela m'a fait plaisir...

— Il est venu ici l'apporter lui-même ; il voulait que cela t'arrivât par moi... C'est gentil ! Il était enchanté de tes envois... Ils sont magnifiques !...

— Tu trouves ?...

— Moi, je ne m'y connais pas... Mais, tu sais, une mère !... Quant au marquis, il les montre à tout venant, et il n'y a qu'un cri là-dessus !...

— Peut-être aujourd'hui va-t-il être mécontent, me gronder.

— Pourquoi donc ?

— Je devais faire, à Gênes, une copie à laquelle il tient beaucoup...

— Qu'importe ? Ce n'est pas si pressé ? Il a du cœur, ce marquis, et il comprendra qu'il y avait trop de temps que nous étions séparés... Dix-huit mois... quand j'y pense ! — Et, toi aussi tu en avais assez ; tu éprouvais le besoin de me revoir... tu n'y tenais plus... Avoue-le !

— Oui, bonne mère ! fit-il doucement. Et il l'embrassa.

Il parcourut tout l'appartement, — recueillant çà et là un souvenir, — se rapatriant, sans y songer. Sa mère entra avec lui dans l'atelier.

— Tu vois, dit-elle, on n'a touché à rien !

C'était à peu près exact. Il la remercia, et elle le laissa un instant seul.

Sans doute on n'avait touché à rien ! Sa mère avait à peu près respecté ce désordre, — et Antoinette ne l'avait pas augmenté. — Elle n'était plus là ! Que de fois, dans le temps, elle était venue le déranger dans son travail, — interrompre ses rêves de gloire... dont ils finissaient par se moquer tous deux...

Il s'assit, et se laissa aller à une rêverie douce et triste. Mais M^{me} Syramin revint bientôt.

— Qu'est-ce que tu fais donc là ? On dirait que tu me boudes ! — Vilain ! — Est-ce que tu rumines déjà tes peintures ? — Ah ! mais non ! — Aujourd'hui tu es à moi ; je ne te quitte pas ! — Voyons, viens te mettre à table ; le dîner est prêt... Je suis sûre que tu as besoin. — Tu ne songes pas seulement à ta santé, malheureux enfant !...

Il mangea à peine. Il était absorbé, et sa tristesse gagnait sa mère. Elle lui parla de ses succès.

— Comme ton pauvre père serait heureux, s'il voyait cela, dit-elle, les yeux humides.

Il ne répondit rien. Il y avait un sujet auquel ils songeaient tous deux, et que ni l'un ni l'autre n'osait aborder. C'était à qui ne commencerait pas. Richard, à la fin du dîner, se décida à rompre le silence.

— Le logement est toujours occupé ? demanda-t-il.

— Non, depuis la mort de M^{me} Duchamp...

— Ah ! oui... c'est vrai.

Mais elle l'avait compris. Elle vint à lui, et, lui passant un bras autour du cou !

— Tu y songes donc toujours ? dit-elle.

— Moi !... à qui donc ?

— A elle... Antoinette ?...

— Oui, fit-il avec un soupir, — je l'aimais !...

— Mon pauvre enfant ! si j'avais su !... Oh ! elle t'aurait aimé, elle aussi... Qui donc ne t'aimerait pas !... Tu as bien souffert, dis ? Tes lettres me navraient... Et tu ne me disais pas tout !... Tu t'es jeté à corps perdu dans le travail, pour oublier...

Elle continua : — Elle avait été aveugle !... Et puis

ce mariage avait été si vite fait !... Antoinette n'était plus dans la maison ; elle était venue le lui annoncer quelques jours seulement auparavant...

Il l'interrompit.

— A quoi bon tout cela ? dit-il. C'est fini, n'en parlons plus.

— C'est que toi, tu y songes encore, je le vois bien.

— Mais non !... c'est oublié, je t'assure. Et c'est toi qui viens me rappeler, je ne sais pourquoi...

— Pardon, j'ai tort. Mais je craignais que tu n'eusses encore cet amour au cœur.

— Quand je te dis que non !...

— Vrai !... Eh bien, tant mieux !... Ah ! je suis heureuse que tu me dises cela !... Va, console-toi... Il y a d'autres Antoinette... Tu en trouveras une plus belle, meilleure et qui t'aimera comme tu le mérites !...

Son orgueil maternel ne doutait de rien : il n'y avait pas de femme qui ne dût s'estimer heureuse du choix de Richard !... Il la laissait dire. Puis, on parla d'autre chose, et la soirée s'écoula assez tristement. Sans y songer, à propos de la mort de M^{me} Duchamp, M^{me} Syramin revint sur le compte d'Antoinette.

— Je ne l'ai revue qu'une fois, dit-elle, depuis son mariage.

— Tu l'as revue ? fit Richard en tressaillant.

— Oui, ici, une visite qu'elle m'a faite, il y a trois mois.

— Il y a trois mois ! répéta Richard ; et que t'a-t-elle dit ?

— Presque rien, que son mari était très-bon pour elle, qu'elle l'aimait beaucoup, qu'elle était heureuse. Je souhaite qu'elle ait dit vrai. Mais elle était pâle, elle

avait l'air triste, fatigué ! Il a bien fallu parler de toi ; et d'ailleurs il n'y avait pas d'inconvénient. Je lui ai raconté tes succès, que tu étais alors à Florence et que tu ne reviendrais pas de sitôt, car tu devais t'arrêter quelque temps à Venise, à Gênes.

— Et que t'a-t-elle répondu ?

— Je ne me rappelle pas, peu de chose.

— Et tu ne m'as pas écrit cela !

— Je m'en suis bien gardée.

— Tu as eu tort. Tu me crois donc bien faible. Tiens, nous causons d'elle, et, tu vois, je suis parfaitement calme.

— Mais pas trop.

Il s'était levé et se promenait dans la chambre, rêveur. Ils gardèrent un moment le silence.

— Tu disais qu'il y avait de cela trois mois ? demanda-t-il tout à coup à sa mère.

— Oui, à la fin de mai ou dans les premiers jours de juin. Mais pourquoi reviens-tu là-dessus ?

— Pour rien.

— Oh ! si ! fit-elle tristement, tu ne l'as pas oubliée, je le vois bien, tu la regrettes !

— Mais non ! encore une fois.

Il s'en défendit énergiquement, il se fâcha presque.

— Laisse-moi seul, je te prie, dit-il à sa mère d'un ton brusque.

Et lorsque M^{me} Syramin fut partie, il se répétait avec ravissement :

— C'est à cause de moi qu'elle est venue en Italie !

Le lendemain, il se mit en course pour ses affaires. Il alla d'abord chez le marquis de Blave, auprès duquel il s'excusa de son retour précipité.

Le marquis était trop satisfait des toiles qu'il lui avaient envoyées pour lui garder rancune de celle qu'il avait négligé de faire. Ils causèrent, et le marquis lui raconta comment il avait cédé un de ses tableaux à Maheurtier.

— Impossible de m'en défendre, dit-il. Il le lui fallait à tout prix, et, si j'avais refusé, je crois bien qu'il eût été capable de l'enlever de force. C'était pour sa femme, une jeune et charmante femme, m'a-t-on dit, dont il est amoureux fou, et dont il satisfait tous les caprices... Pauvre homme ! ajouta le marquis en riant, j'aime encore mieux ma passion que la sienne... J'ai fait bien des folies pour ma collection ; mais pour une jolie femme qu'on adore... ça n'a plus de limites !...

En quittant le marquis, Richard se rendit à l'hôtel de la rue Montaigne. Maheurtier et Antoinette n'étaient pas à Paris. Ce fut Iriel qui le reçut.

XIX

Iriel, au moment où Richard se présenta, était dans la cour de l'hôtel et se disposait à sortir. Il avait remarqué de loin ce grand et beau jeune homme. Il vint au devant de lui, et lui demanda ce qu'il désirait.

— Je voudrais parler à M. Maheurtier, dit Richard.

— Il n'est pas à Paris, répondit Iriel.

— Cependant... je croyais qu'il était de retour de son voyage en Italie.

— En effet, depuis une quinzaine de jours ; mais il est reparti presque immédiatement pour la campagne.

— Et... quand pourrai-je le voir ? demanda Richard.

— Mais, je ne sais pas ; ils n'a pas fixé d'époque pour son retour à Paris... Si vous vouliez bien me dire votre nom !

— M. Syramin.

— M. Syramin, le peintre ?

— Oui, monsieur.

— Ah ! très-bien, fit Iriel en s'inclinant ; votre nom ne m'est pas inconnu. Il a souvent été question de vous ici depuis quelques mois, — et même tout récemment encore...

— Ah ! fit Richard.

— Je crois bien ! M^{me} Maheurtier admire votre talent et elle recherche vos œuvres par-dessus tout. Mais je vous demande pardon de vous tenir ici. Si vous voulez entrer un instant ?

— Volontiers, dit Richard.

— J'informerai M. Maheurtier de votre visite, dit Iriel, et il regrettera très-vivement de ne pas s'être trouvé ici pour vous recevoir.

Une minute après, ils étaient assis en face l'un de l'autre : — le père et le fils, — sans se connaître !

L'aspect de ce jeune homme qu'il voyait pour la première fois, avait causé à Iriel une impression étrange. Du premier coup d'œil il avait remarqué sa beauté, la grâce de sa tournure ; puis, le son de sa voix l'avait fait tressaillir. Il éprouvait, en lui parlant, une émotion inexplicable. Il se sentait attiré vers lui par une sympathie irréflectie, instinctive. Déjà il avait songé à son fils, et il s'était dit en soupirant :

— Il a son âge, maintenant ! il doit être beau comme lui !...

Il céda à un vague besoin de se rapprocher de ce jeune homme, de lui sourire, de se confier à lui. Richard s'aperçut avec plaisir de ces bonnes dispositions.

Ils causèrent, et Iriel ne tarda pas à lui répéter, mais avec plus de détails, ce qu'il avait déjà appris de la bouche de Maheurtier : la préférence à peu près exclusive que témoignait Autoinette pour ses œuvres. Moitié modestie moitié calcul, Richard parut douter de cette préférence.

— Vous ne me croyez pas ? fit Iriel en se levant. Venez avec moi, et vous allez vous-même vous convaincre que je n'exagère rien.

Il le conduisit dans une petite galerie aux murs de laquelle étaient accrochés quinze ou vingt tableaux, œuvres remarquables pour la plupart. En entrant, Richard remarqua du premier coup d'œil son paysage : il était un peu isolé des autres, le plus en évidence, dans le meilleur jour.

— C'est vrai, fit-il en souriant, j'ai la place d'honneur et j'en suis tout honteux, car je ne la mérite pas. Regardez donc ces autres toiles ! il n'y en a pas une qui ne soit meilleure que la mienne.

Et il se mit à passer en revue les tableaux qui composaient la galerie, Iriel ne le quitta pas du regard ; il l'admirait en silence.

— Maintenant, lui dit-il, voulez-vous une autre preuve, plus convaincante encore ?

Il le fit passer de là dans un boudoir transformé en atelier de peinture.

Richard éprouva, en pénétrant dans cette pièce, un

frisson de crainte et d'amour. Tout, ici, lui rappelait Antoinette. Il promenait à droite et à gauche un regard timide et ardent. Un peignoir de travail était jeté négligemment sur un canapé ; non loin de là, une mignonne paire de pantoufles bordées de cygne...

— Vous voyez ! fit Iriel en montrant sur un chevalet une copie à peine ébauchée, mais déjà reconnaissable, du tableau de Richard.

— En effet, dit celui-ci.

— Et c'est peut-être la dixième... Tenez ! en voici d'autres... elle n'a pas de patience ; elle se dépîte... et elle recommence.

Ils quittèrent cette pièce et revinrent dans le salon. Iriel se laissait aller à des confidences dont il était loin de soupçonner l'indiscrétion et la portée. Il parla de l'humeur capricieuse, fantasque d'Antoinette : — C'était une véritable enfant gâtée. Elle était bonne, au fond ; mais il la blâmait, parce que tout cela fatiguait, désolait son mari dont elle était adorée. Pourtant, elle devait l'aimer, elle aussi ; comment en pouvait-il être autrement ? Il était si dévoué, si prévenant, si empressé pour lui plaire !

— Et cependant, ajouta-t-il avec un soupir de tristesse, — il y a une si grande différence d'âge entre eux !... Enfin !...

On reparla de ce qui amenait Richard. Il dit à Iriel la rencontre qu'il avait faite de Maheurtier à Gênes, et la commande, en quelque sorte illimitée, qu'il avait reçue de lui.

— Cela ne me surprend pas, dit Iriel.

— Cependant j'ai peur qu'il ne la regrette, et qu'il ne soit disposé à contremander mon travail.

— Et pourquoi donc ? fit Iriel étonné.

— Parce que M^{me} Maheurtier, qui est venue ensuite, m'a paru un peu froide à mon égard, et se soucier très-peu d'avoir d'autres tableaux de moi.

— Eh bien, vous êtes dans l'erreur. Précisément, il a été question de cela entre eux à leur retour. J'étais là. Il lui a demandé, comme toujours, son avis, et elle a répondu que plus on lui apporterait de tableaux de vous, plus elle serait satisfaite. Vous comprenez, c'est un ordre pour lui...

— Ah ! elle a dit cela ?

— Je puis l'affirmer, j'étais présent.

Richard resta un moment rêveur.

— C'est égal, reprit-il, je ne serais pas fâché d'être fixé sur ce point. Je regrette que M. Maheurtier ne soit pas à Paris. Vous dites que vous ne savez pas quand il reviendra ?

— Non. Ils avaient eu l'intention de rester à la campagne jusqu'à l'automne ; mais un changement d'idée peut survenir.

— Si ce n'était pas très-loin, cette campagne...

— Vous iriez leur faire visite ?

— Oui, — si, cependant, cela ne devait pas leur déplaire...

— Au contraire, ils seront enchantés... Rien de plus facile. C'est à quelques lieues d'ici, — au Plantin, près de Brunoy ; par le chemin de fer de Lyon, il ne faut qu'une demi-heure... Arrivé à la station, on vous indiquera.

— Bien. J'irai peut-être demain. Et puis, pour ce genre de travaux, le séjour de la campagne me ferait du bien.

— M. Maheurtier serait heureux, j'en suis sûr, de vous offrir l'hospitalité.

— Non, fit Richard en rougissant, je ne voudrais pas... je n'accepterais pas... Mais dans les environs, je trouverais peut-être un pied-à-terre pour le reste de la saison.

— Justement ! fit Iriel. Il y a, à trois ou quatre cents pas de là, une maisonnette avec un très-joli jardin. Cela pourrait vous aller. C'est à louer. Il y a un écriteau sur la porte. Vous verrez en passant.

— Bien. Je vous remercie, dit Richard en prenant congé.

Iriel le reconduisit jusqu'à la porte de l'hôtel. Il était de plus en plus sous le charme de cette physionomie vive et intelligente, de cette parole qui le pénétrait et lui allait au cœur.

— C'est beau, M. Syramin, lui dit-il en le quittant, d'avoir, à votre âge, le talent que vous avez. Vos parents doivent être heureux et fiers de vous.

— Je n'ai plus que ma mère, dit Richard. Et, c'est vrai, elle est orgueilleuse de moi. Je le lui ai reproché plus d'une fois.

— Ah ! je comprends cela ! dit Iriel d'une voix attendrie, en lui serrant la main.

Il rentra à l'hôtel, — il avait les larmes aux yeux.

Dans la soirée, Richard parla à sa mère de son intention de louer un pied-à-terre à la campagne aux environs de Paris. M^{me} Syramin se montra très-affectée de ce projet :

— Moi, qui croyais si bien te garder ici, près de moi !... dit-elle. A peine arrivé, voilà déjà que tu songes à me quitter...

— Mais non ! tu as tort de t'affliger, dit-il. Je te répète que c'est indispensable pour le travail que j'ai à faire... Ce ne sera pas une raison pour que nous soyons séparés. J'irai passer la journée là, je reviendrai le soir... De temps à autre tu viendras avec moi ; l'air de la campagne te fera du bien... C'est entendu. Embrasse-moi, chère mère.

Cette dernière raison était péremptoire. L'excellente femme ne fit plus aucune objection. Le lendemain matin, Richard partait par le chemin de fer pour Brunoy.

XX

Arrivé à la station, Richard n'eut aucune peine à se renseigner. Il marcha une demi-heure environ dans la direction qui lui avait été indiquée, et il ne tarda pas à apercevoir, au loin, sur une éminence, une maison élégante, et tout à côté un rideau de grands arbres. Ce devait être là !

Il ralentit le pas, et se mit à réfléchir à la façon dont il allait se présenter.

Bientôt il aperçut, à sa droite, une autre maison de campagne, beaucoup plus modeste, qui devait être celle dont lui avait parlé Iriel. Il s'en approcha. Au dessus de la porte d'entrée, il y avait un écriteau : *A louer, présentement, s'adresser, etc.*

Une petite porte était entr'ouverte. Il la poussa et vit, dans le jardin, un homme occupé à émonder, à sarcler...

c'était le propriétaire qui faisait un bout de toilette à son immeuble, afin de le présenter plus avantageusement aux amateurs de villégiature : Richard se donna comme tel, et fut gracieusement accueilli.

Ce n'était, comme l'avait dit Iriel, qu'une maisounette au bout d'un carré de jardin. Mais il n'en fallait pas davantage à Richard. Trois petites pièces surmontées d'une mansarde, c'était tout. En visitant cette mansarde, Richard montra au propriétaire la villa qui avait attiré tout à l'heure son attention et qui était à trois cents pas d'eux.

— C'est le Plantin, cela? demanda-t-il.

— Oui... à M. Maheurtier. Il y est en ce moment.

— Et il y passe habituellement, je crois, la saison, et même une partie de l'automne?

— L'an dernier, il allait et venait; maintenant qu'il est marié, je ne sais pas. J'ai causé tout à l'heure avec le jardinier, qui m'a dit que son maître était malade depuis quelques jours.

— Ah!... mais je vois là une voiture qui sort par la grille; elle descend l'avenue et vient de ce côté... la voilà passée. Peut-être M. Maheurtier est-il plus souffrant et retourne-t-il à Paris.

— C'est possible.

Les prétentions du propriétaire n'avaient rien d'exagéré; mais Richard ne voulut rien conclure avant de s'être informé au Plantin. Il sortit, en promettant au propriétaire de repasser dans quelques heures; — et bientôt il eut atteint le bout de l'avenue qui conduisait chez Maheurtier.

Il apprit par le jardinier que la voiture qui était partie tout à l'heure et s'était éloignée dans la direction du chemin de fer, ne contenait qu'Antoinette et sa femme

de chambre : elles allaient à Paris, et reviendraient probablement le soir ; Maheurtier s'était trouvé trop souffrant pour les accompagner. Richard, en effet, le trouva étendu sur une chaise longue, — pâle, — abattu. Il fut reçu par lui d'une façon charmante et toute cordiale.

Maheurtier lui parla tout d'abord du récent départ d'Antoinette, que Richard avait dû rencontrer en venant : son absence, du reste, serait d'un jour au plus... Elle reviendrait au plus tard le lendemain dans la matinée.

— Probablement ce soir, dit-il. Elle a quelques menus objets à prendre à l'hôtel... deux ou trois acquisitions à faire...

C'étaient là, en effet, les raisons données par Antoinette et que son mari avait acceptées sans défiance ; mais ce voyage avait un autre but.

Voici ce qui s'était passé.

Après leur retour d'Italie, Maheurtier et Antoinette étaient restés quelques jours à Paris dans leur hôtel : Maheurtier était souffrant, Antoinette était triste. Pendant ces quelques jours, il avait été plusieurs fois question entre eux de la commande faite par Maheurtier à Richard. Antoinette sur ce point avait complètement changé d'avis. Elle avait réfléchi depuis Gênes ; elle s'était dit qu'elle avait été bien maladroit, bien imprudente. Et, en effet, ce dédain subit pour les œuvres d'un artiste qu'elle avait si fort exalté, n'était-il pas inexplicable ? Cela pouvait faire naître des soupçons, et il était même étonnant que Maheurtier n'en eût conçu aucun. Il fallait réparer cette faute. Elle avait donc attribué ce mouvement irréfléchi à l'indisposition dont elle souffrait alors. Maintenant, c'était passé, son appréciation et ses préférences subsistaient : elle approuvait pleinement ce qu'avait

fait son mari, et elle l'autorisait à lui apporter tous les tableaux de M. Syramin qu'il pourrait obtenir; il était certain d'avance de lui plaire : Iriel avait entendu l'une de ces explications qu'il avait ensuite rapportée à Richard.

Puis, ils étaient partis pour le Plantin; ils y étaient depuis une dizaine de jours. Maheurtier devenait de jour en jour plus souffrant; on pouvait craindre qu'il ne tombât sérieusement malade. Antoinette était préoccupée, sombre. Elle ne songeait qu'à Richard... Quelle impression cette scène avait-elle faite sur lui? Que pensait-il! Il devait la trouver au moins singulière... Ce départ précipité, sans le revoir, alors qu'elle le savait là, tout près, dans le même hôtel! En fallait-il davantage pour lui faire comprendre la vérité?... Elle ne cessait de s'adresser ces questions. Et sur tout cela, aucun moyen de s'éclairer.

— Mais si! se dit-elle un jour, il y a un moyen! Il doit avoir écrit à sa mère. C'est certain même. Il est impossible qu'il ne lui parle pas de cette rencontre. M^{me} Syramin me lira cette partie de sa lettre, elle m'en dira un mot toujours, ou bien si elle se tait, je saurai que penser!

Ce désir de revoir M^{me} Syramin devint si vif, si ardent, qu'elle ne rêva plus qu'au moyen de le satisfaire. C'était facile, après tout : déjà, trois mois auparavant, elle avait fait une démarche semblable dont personne ne s'était douté.

Elle parla donc bientôt à Maheurtier de retourner à Paris. Mais Maheurtier était accablé, sans force. Il lui fallait un repos absolu. Le voyage ne ferait qu'aggraver son état. Alors elle dit qu'elle avait oublié en quittant Paris différents objets... qu'elle avait à faire quelques

acquisitions... indispensables ! Enfin, elle déclara nettement qu'elle allait partir.

— Cependant, dit Maheurtier, il est bien difficile, malgré ma bonne volonté, que je vous accompagne...

— Aussi je ne vous demande pas cela... Vous fatiguer, vous rendre malade ! je ne veux pas... J'irai seule...

— Seule ?

— Avec Marthe, bien entendu... Je lui ai dit de se préparer...

— Mais c'est une imprudence...

— Pourquoi ? Où est le mal ? Où est le danger ?...

— Si seulement Louis était avec vous...

— A quoi bon ?... C'est vous qui avez besoin de lui, et je ne veux pas qu'il vous quitte : vous êtes souffrant... Voyons ! n'ayez plus cet air effrayé... Quelques lieues en chemin de fer, — de jour... la grosse affaire que voilà ! Je ne suis pas une enfant !

— Mais pour vous rendre de la gare à l'hôtel ?... Si encore Iriel était prévenu.

— Nous n'avons pas besoin de lui. Marthe ira chercher une voiture de louage et j'y monterai avec elle. Ce n'est pas bien difficile. Allons, voilà qui est dit ; plus d'objection ! La voiture m'attend...

— Ah ! vous avez dit d'atteler ?

— Bien entendu... Adieu, ou plutôt au revoir, car ce soir, probablement, je serai de retour...

— Faites-vous accompagner en revenant par Iriel.

— Oui...

Une minute après elle était en voiture avec Marthe.

Cette scène s'était passée une demi-heure avant l'arrivée de Richard, et si rapidement, avec tant de précipitation que Maheurtier n'avait pas eu le temps de réflé-

chir. Aussi, tout en causant avec Richard, était-il préoccupé, soucieux. Tout à coup il s'interrompit, et, avec une vivacité dont il paraissait incapable dans l'état de langueur où il était :

— Etourdi que je suis!... s'écria-t-il en se frappant le front... Moi qui n'ai pas songé à cela!...

— Qu'est-ce donc? demanda Richard inquiet.

— Veuillez, je vous prie, avoir la complaisance de sonner...

Richard obéit.

En même temps, Mabeurtier écrivit à la hâte ces mots :

A M. Iriel, rue Montaigne, Paris.

Madame vient de partir pour Paris. Allez l'attendre à la gare. Pas une minute de retard.

— Louis, dit-il en tendant ce papier au valet de chambre qui venait d'entrer, — le coupé est-il revenu?

— Il y a un instant.

— Prenez-le et faites-vous conduire à la station. Voici une dépêche. Faites télégraphier. Ne perdez pas une seconde.

Le domestique sortit.

XXI

Antoinette était sûre de la discrétion de Marthe. Déjà, il y avait trois mois, elle s'était fait accompagner par elle chez M^{me} Syramin. D'ailleurs, elle ne lui avait pas dit le nom de cette dame. Elle lui avait parlé d'elle comme

d'une ancienne amie de sa mère, qu'elle allait voir : c'était tout simple, et il n'y avait pas là de quoi s'étonner et faire des suppositions.

La seule chose qui l'inquiétait, c'était la présence d'Iriel, qui, dès qu'elle serait entrée à l'hôtel, ne la quitterait plus. Mais elle eut bien vite tourné cette difficulté.

En arrivant à la gare, elle envoya Marthe chercher un coupé de louage. Puis, au moment de monter en voiture, elle parut tout à coup se souvenir de la vieille amie de sa mère.

— Il y a bientôt trois mois que je ne l'ai vue, dit-elle. Je crains qu'elle ne soit malade. Si j'allais lui faire visite ! J'ai le temps.

— Il n'est pas encore midi, observa Marthe.

— Oui ! Cela me retardera moins que si nous allions d'abord à l'hôtel. D'ailleurs, c'est presque sur notre chemin ! — Rue Notre-Dame-des-Champs, dit-elle au cocher.

Le coupé sortit de la gare, et prit, à gauche, le boulevard Mazas. Au moment où il tournait pour s'engager sur le pont d'Austerlitz, il se trouva arrêté quelques secondes par un embarras de charrettes. Marthe se pencha à la portière pour voir de quoi il s'agissait. C'en fut assez pour qu'un homme qui remontait le quai en voiture la reconnût.

Cet homme, c'était Iriel.

Il venait de recevoir la dépêche de Maheurtier. Il avait fait atteler en toute hâte, et il accourait au-devant des deux voyageuses.

En reconnaissant Marthe, il fit un mouvement de surprise. Il ouvrait la bouche pour l'appeler ; mais une rapide réflexion lui vint.

— Où va-t-elle? Elle est avec sa maîtresse. Pourquoi ne m'ont-elles pas attendu? Pourquoi cette voiture de louage? Pourquoi traverser ce pont?

Une curiosité ardente venait de surgir en lui. Il fit arrêter.

— Jean, dit-il au cocher, prenez le pont. Vous voyez là-bas, au milieu, cette voiture qui s'éloigne?

— Oui, monsieur Iriel.

— Suivez-la, à distance, de façon à ne pas être remarqué.

Le cocher obéit. Tout en cheminant à la suite de l'autre voiture et sans la quitter un instant du regard, Iriel songeait : — « Qu'est-ce que cela signifie? Son mari m'envoie une dépêche : *Elle est partie*. — Comme si elle venait de s'enfuir! — Il y a un mystère là-dessous, peut-être une infamie! Oh! si c'était vrai! C'est la suite de l'affaire de Saint-Sulpice. Il faut que j'en aie le cœur net! Cette Marthe qui est dans la confidence!... » — Ils traversèrent ainsi le quartier Saint-Victor, puis celui des Ecoles.

Une double crainte agissait maintenant Iriel : — Jean n'avait certainement pas reconnu Marthe; mais que penserait-il tout à l'heure, quand il verrait le coupé s'arrêter, et Antoinette en descendre? — Ne serait-il pas lui-même reconnu? Et que dirait Antoinette de cette sorte d'espionnage?

Il fallait obvier à cela. En passant près d'une station de fiacres, il descendit rapidement de voiture, renvoya Jean à l'hôtel, monta dans un fiacre et continua sa course.

Il arriva ainsi place de l'Observatoire. Il allait prendre la rue Notre-Dame-des-Champs quand le coupé s'arrêta. Il rebroussa chemin, congédia sa voiture et se mit en observation à l'angle de la rue et de la place.

Il vit Antoinette descendre seule, et entrer dans la maison devant laquelle s'était arrêtée la voiture. Marthe resta dans le coupé, à attendre sa maîtresse. Chez qui Antoinette était-elle en ce moment?... Il faisait mille suppositions. Il s'impatientait, s'irritait... Il y avait dix minutes, un quart d'heure qu'elle était là, et elle ne sortait pas!...

Tout à coup il se dit qu'en quittant cette maison, Antoinette reviendrait probablement par la place de l'Observatoire: il ne saurait où se cacher. Sa présence paraîtrait suspecte... elle se défierait, et il ne saurait rien. D'ailleurs que pouvait-il apprendre maintenant? Mieux valait s'éloigner, sauf à revenir dans la soirée prendre des informations. Il jeta un dernier regard dans la rue et revint à pied rue Montaigne.

Voici, pendant ce temps, la scène qui avait lieu chez M^{me} Syramin :

Clémence était loin de s'attendre à cette nouvelle visite d'Antoinette. En la revoyant, elle eut un mouvement de surprise, peut-être aussi d'irritation. Elle en voulait à la jeune femme de l'amour qu'elle avait inspiré à son fils, de la souffrance qu'il endurait encore à cause d'elle... Comment se faisait-il qu'elle ne partageât pas cet amour? Comment ne l'avait-elle pas ressenti la première?... L'excellente mère n'admettait pas, en ce qui concernait Richard, le dédain ni même l'indifférence. Puis, que venait-elle faire encore ici? Raviver par sa présence cette plaie mal cicatrisée? Heureusement Richard était absent et ne rentrerait que le soir. Aussi l'accueil qu'elle fit à Antoinette fut-il froid et contraint.

On parla de choses insignifiantes, banales. La conversation traînait, entrecoupée de silences gênants pour

toutes deux. M^{me} Syramin évitait de rien dire qui eût trait à Richard. Il y avait, dans ce parti pris, autant de défiance que de rancune : elle craignait de trahir involontairement l'amour malheureux de son fils ; toute indiscretion à cet égard pouvait être funeste. Antoinette, de son côté, s'était promis de ne pas amener la conversation sur ce terrain : M^{me} Syramin, pensait-elle, y viendrait d'elle-même, et prendrait soin de lui éviter des questions embarrassantes. Mais, en voyant la réserve obstinée de la mère de Richard, elle n'y tint plus. Il fallut qu'elle se décidât à rompre le silence.

— Et M. Richard ? demanda-t-elle, en s'efforçant de dissimuler sa préoccupation et son trouble, y a-t-il longtemps que vous n'avez reçu de ses nouvelles ?

— Des nouvelles de mon fils ?

— Oui...

— Mais il est ici, à Paris.

— Ah ! il est de retour ?...

— Oui. Cela vous étonne.

— Pardonnez-moi, fit Antoinette en dominant son émotion ; vous me disiez, il y a trois mois, que vous ne l'attendiez pas si tôt...

— C'est vrai.

— Aussi vous avez dû être bien joyeuse...

— Oui. Pauvre enfant ! il était malheureux, lui aussi !... Il souffrait de notre éloignement. Il n'a pu y tenir davantage... Il a laissé là ses travaux inachevés, — et il est venu... Ah ! oui j'ai été bien heureuse de l'embrasser !...

M^{me} Syramin avait les yeux humides en disant cela. La glace était rompue. Elle oublia sa résolution et continua à parler de Richard.

Antoinette l'écoutait sans perdre un mot, anxieusement : — « Avait-il parlé de leur rencontre à sa mère ? — Que lui en avait-il dit ? » — Mais rien n'indiquait qu'elle eût reçu une pareille confidence.

— Il travaille trop, continuait M^{me} Syramin ; je crains qu'il ne se fatigue... Dernièrement encore, on lui a demandé des tableaux... autant qu'il pourrait en faire...

— Ah ! fit Antoinette dont le cœur battait... Quelque riche amateur épris de son talent ?...

— Il ne m'a pas dit qui... Peu importe... Ce sont des paysages surtout qu'on veut. Et il prétend qu'il serait mieux pour travailler à la campagne qu'à Paris.

— Cela se conçoit... puisqu'il s'agit de paysages...

— Oui, mais il ne sera presque jamais ici... Je ne le verrai guère plus qu'avant son retour... Il est tellement pressé de se procurer ce pied-à-terre à la campagne, qu'il est parti ce matin, je ne sais pas au juste de quel côté... Il m'a parlé de Brunoy...

— Brunoy ! fit Antoinette en tressaillant.

— Oui. Vous connaissez ce pays ?

— Mais... oui... j'en ai entendu parler... C'est à quelques lieues de Paris seulement...

Antoinette quitta M^{me} Syramin. Elle était en proie à une agitation extraordinaire, — mélange singulier de joie, d'appréhension et d'effroi. — Pourquoi ce retour précipité ? Pourquoi ce silence de Richard au sujet de leur rencontre ? — et surtout cette subite détermination qui le rapprochait d'elle ? Ce ne pouvait être un effet du hasard ! Qu'espérait-il ? Elle ne tarderait pas à le voir !...

Mille questions se pressaient confusément dans son esprit. Elle remonta en voiture et revint à l'hôtel de la rue Montaigne, où Iriel l'attendait.

Iriel était sombre, agité. Il comptait avec impatience les minutes. Enfin Antoinette arriva ! Il reprit, en l'abordant, son air habituel, et dissimula le mieux qu'il put les préoccupations dont il était tourmenté.

Antoinette, elle aussi, avait chassé, du moins en apparence, les réflexions qui l'agitaient. Elle semblait insoucieuse, presque gaie.

— C'est moi, M. Iriel, fit-elle en souriant. Vous ne m'attendiez pas...

— Mais si ! je vous attendais...

— Comment ? c'est impossible... Il y a quelques heures, je ne savais pas moi-même que je partirais pour Paris...

— J'ai reçu une dépêche...

— De qui donc ? De mon mari ?

— Oui. M. Maheurtier m'informe de votre départ, et me dit d'aller tout de suite vous attendre à la gare avec une voiture...

— C'est singulier ! fit Antoinette un peu troublée... Nous n'étions pas convenus de cela.

— Il aura réfléchi...

— Oui, c'est cela !... il a réfléchi. Il s'est dit qu'à la gare je pourrais me trouver embarrassée... Dieu merci ! il n'en a rien été... C'est égal, il a bien fait, je lui sais gré de cette attention... Et alors, vous, en recevant cette dépêche ?...

— J'ai fait atteler, et j'ai couru au chemin de fer...

— Où vous êtes arrivé trop tard, probablement ?

— En effet, et je suis rentré à l'hôtel, assez inquiet.

— Pourquoi donc inquiet ? Il n'y avait pas de quoi... Vous deviez bien penser que Marthe et moi nous saurions trouver une voiture de louage, — et c'est, du reste, ce que nous avons fait...

— Oui, mais il y a de cela plus de deux heures, fit Iriel gravement...

— Et vous n'êtes pas fâché de me voir arriver... Je vous comprends, et je vous remercie, M. Iriel... Ce qui m'a retardée, c'est une course que je voulais faire avant de me rendre à l'hôtel. C'était sur mon chemin...

Tout cela était dit du ton le plus naturel.

— Maintenant, continua Antoinette, j'ai deux ou trois acquisitions à faire... Je vais envoyer Marthe... Puis différents objets à prendre à l'hôtel. Vous allez m'aider, si vous voulez bien, à ranger cela... Je pourrai repartir ce soir. Vous venez avec nous?

— Avec vous?

— Oui. Mon mari le désire. Il a peut-être à vous parler... je ne sais pas. Vous nous accompagnerez. Il sera tard, quand nous arriverons à la station.

Iriel consentit. Seulement il alléguait une course urgente à faire avant de quitter Paris.

— Bien. Vous aurez le temps, dit Antoinette. Venez toujours m'aider.

Elle envoya Marthe en commission, et entra dans l'hôtel où Iriel la suivit: il n'était pas fâché de l'observer sans en avoir l'air. Cette attitude, ces façons dégagées le remplissaient d'étonnement. Est-ce qu'il se serait mépris?... Et cependant, il ne rêvait pas... C'était bien elle qu'il avait suivie dans cette rue écartée...

Elle allait et venait dans son appartement, faisant prendre par un domestique des objets qu'elle désirait emporter. Iriel, cependant, lui demandait des nouvelles de Maheurtier.

— Il est toujours très-souffrant, dit-elle. Pourtant

j'espère qu'il n'y a là rien de grave. Il n'a pas pu venir avec moi ce matin, quoiqu'il en eût envie...

Elle parla ensuite d'autre chose. Iriel voulut sortir; mais elle le retint.

— Attendez donc que Marthe soit revenue, dit-elle; vous êtes bien pressé, qu'est-ce que vous avez donc, monsieur Iriel?... je vous trouve un air singulier...

— Moi!... mais non... du moins, je ne crois pas...

Il resta. Il tâcha de se donner un air naturel. Il parla de choses *indifférentes*. Ainsi, en entrant dans l'atelier d'Antoinette, il se rappela tout à coup la visite de Richard.

— Ah! fit-il, j'oubliais de vous dire... M. Syramin est venu hier.

— M. Syramin!...

— Oui. Il a beaucoup regretté de ne pas voir M. Maheurtier. Il voulait s'entendre avec lui au sujet d'une certaine commande de tableaux.

— Ah! oui... en effet... fit Antoinette toute troublée.

— Je l'ai reçu le mieux que j'ai pu, continua Iriel. C'est un jeune homme... Il paraît très-bien. Je lui ai parlé de l'admiration que vous inspirent ses œuvres...

— Ah! vous lui avez parlé de cela?

— Oui. J'ai peut-être eu tort?

— Mais... non...

— Il a autant de modestie que de talent. Il refusait de croire que ce fût vrai. Alors, pour le convaincre, je l'ai conduit dans la galerie...

— Mais, il ne fallait pas.

— Pourquoi? je l'ai fait entrer aussi dans cette pièce.

— Comment, ici!

— Oui, pour lui montrer les copies que vous avez commencées d'après son tableau.

— Mais c'est affreux ! mais à quoi songiez-vous ? Ah ! M. Iriel.

— Je n'ai vu à cela aucun mal. Cela ne pouvait que le flatter. Et, en effet...

— C'est d'une indiscretion ! et puis, ces copies sont abominables. Ah ! si j'avais su !

— Au contraire, il les a trouvées charmantes...

Antoinette paraissait bouleversée. Iriel attribua sa rougeur et son trouble à l'amour-propre.

— Ce sont de simples essais, dit-il, et M. Syramin ne devait pas être trop sévère.

Il parla des indications qu'il avait données à Richard au sujet de la maison de campagne de Maheurtier.

— Il m'a dit qu'il irait vous y trouver. Et même il a l'intention de louer un pied-à-terre dans le voisinage ; je lui en ai indiqué un.

Antoinette répondit le plus naturellement qu'elle put :

— C'est bien, M. Syramin verra mon mari, et ils s'entendront ensemble.

Marthe rentra, et Iriel put enfin sortir.

Il courut en toute hâte rue Notre-Dame-des-Champs. Il eut bien vite reconnu la maison devant laquelle le coupé s'était arrêté. Il avait un prétexte tout prêt.

— Vous avez un appartement à louer ? demanda-t-il au concierge.

— Oui, au second, avec vue sur un grand jardin et sur le boulevard. Si vous voulez venir voir...

— Tout à l'heure. Je désirerais auparavant savoir si la maison pourra me convenir. C'est une maison calme, retirée, tranquille ici, n'est-ce pas ?

— Oh ! sous ce rapport, fit le concierge, vous ne trouverez pas mieux dans tout le quartier.

— C'est que souvent on a près de soi des personnes bruyantes, des professions tapageuses.

— Ici, rien de pareil à craindre. Au premier, nous avons un rentier, M. Durandot. Au second, dans l'appartement à côté de celui que je vais vous faire voir, M. Syramin...

— M. Syramin!...

— Oui, un peintre, un jeune homme, mais rangé, convenable.

— Ainsi, M. Syramin demeure ici? demanda Iriel consterné.

Une pensée, rapide comme un trait, venait de lui traverser l'esprit... et cette pensée était celle-ci: Il est son amant !

— Vous le connaissez? demanda le concierge, étonné de l'air d'Iriel.

— Oui,... en effet... j'ai entendu parler de ce jeune homme... mais précisément, cette profession de peintre n'est pas très-rassurante. Il vient beaucoup de personnes...

— Au contraire. Depuis que M. Syramin est de retour, il n'est encore venu qu'une seule personne, une jeune dame, ce matin.

— Ah ! oui, fit Iriel, pour un portrait...

— Je ne crois pas: c'est une connaissance à M. Syramin et à sa mère. Elle a habité ici, avant son mariage, justement l'appartement qui est à louer. Si vous voulez que nous montions, nous allons visiter...

— Pas maintenant. Je reviendrai un de ces jours.

Et Iriel sortit. Il était bouleversé, hors de lui. Il se répétait, en serrant les poings avec rage :

— Oh ! les infâmes !... Ils se connaissaient... Elle l'a toujours trompé !

XXII

Iriel sorti, Antoinette avait tout de suite renvoyé sa femme de chambre. Elle éprouvait le besoin de rester seule avec ses pensées. Toutes ses impressions se résumaient en celle-ci : Richard l'aimait ! Comment en douter ? Son attitude contrainte et embarrassée lorsqu'il s'étaient revus à Gênes ; ce retour subit, ces travaux délaissés, dès qu'il avait appris son départ ; et, le lendemain de son arrivée, cette visite dont Iriel venait de lui rapporter jusqu'aux moindres détails ; enfin, ce besoin de se rapprocher d'elle qui lui faisait louer une campagne tout à côté du Plantin. C'étaient là des preuves irrécusables.

— Il m'aime ! il m'aime ! se répétait-elle avec une joie mêlée d'orgueil.

Elle se berçait dans une sorte d'enivrement. Mais, tout à coup, il lui prenait des tristesses, de vagues appréhensions : — « Richard, lui aussi, connaissait son amour. Demain, ils allaient se revoir. Quelle serait leur attitude à tous deux ? Elle ne pouvait pas, elle ne devait pas l'écouter. Elle serait froide, réservée avec lui. Et cependant, pouvait-il être dupe de ces affectations ? Il en rirait ! Alors, elle invoquerait ses devoirs, elle lutterait... mais ne serait-elle pas trahie par sa propre faiblesse ? » — Elle frisson-

nait à cette idée. Et il y avait dans cette crainte quelque chose de délicieux. Puis elle chassait ces pensées :

— Bah ! nous verrons bien ! se disait-elle.

Et elle se confinait, elle se ramassait, si l'on peut dire, dans le bonheur d'être aimée : elle ne voulait voir et sentir que cela. Car elle était heureuse ! Comme sa vie, morne et ennuyée tout à l'heure, était pleine et joyeuse maintenant ! C'est d'aujourd'hui seulement qu'elle commençait à vivre ! Elle était transfigurée.

Iriel, en rentrant, s'en aperçut. Il comprit et étouffa un soupir d'indignation et de colère. Il avait, lui, malgré ses efforts pour paraître naturel, un air sombre et irrité ; à ce point qu'Antoinette en fit la remarque.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-elle.

— Moi ? rien, je n'ai rien !

— Si ! Vous n'êtes pas comme d'habitude. On dirait que vous êtes en colère.

— Mais non ! Pourquoi serais-je en colère ?

— Je ne sais pas. Peut-être êtes-vous souffrant ?

— C'est vrai, je ne me sens pas très-bien.

— Ce ne sera rien. Vous allez passer quelques jours à la campagne avec nous. Il n'y paraîtra plus.

Elle parla d'autre chose et elle acheva de préparer avec Marthe ce qu'elle se proposait d'emporter. Elle allait et venait, animée, active, mettant la main à tout. Iriel ne la quittait pas des yeux. Cette brusque exubérance de jeunesse et de force le navrait. Combien il eût préféré les langueurs ennuyées d'autrefois !

On partit. En wagon, Antoinette parla pour la dixième fois du plaisir qu'elle éprouvait de retourner au Plantin, auprès de son mari, — qui serait bientôt rétabli sans doute ; mais Iriel restait grave et silencieux, et Marthe ne

répondait que des *oui, madame; non, madame*, peu propres à stimuler la conversation. Elle se tût et elle se blottit dans son coin, rêveuse et recueillie.

Iriel, assis sur la banquette en face, la regardait en dessous. La demi-obscurité du crépuscule faisait ressortir la blancheur mate de son visage et de ses mains sur le fond noir du wagon ; ses traits, ainsi estompés d'ombre, semblaient encore plus charmants. — Oui, elle était belle, et il comprenait que Maheurtier l'aimât follement. Mais sous cette beauté, sous cet air ingénu, que de ruse et de perversité ! Elle le trompait, lui qui eût tout sacrifié pour elle. Et ce n'était pas d'hier ! Avant son mariage, elle était perdue et méprisable. Comme tout s'expliquait ! Ces caprices, ces maussaderies, parce que son amant était absent... Cette soudaine passion pour la peinture, cet engouement pour un tableau, parce qu'il était de lui ! Et ces mensonges ! — « Elle ne connaissait pas ce peintre, elle ne se rappelait même plus son nom ! Ah ! si ! un nom qui finissait en *in* ! » — Quel rôle elle leur avait fait jouer à tous deux ! Tout à l'heure encore, lui, Iriel, il était sa dupe. Il l'avait entretenue de ce Syramin, comme d'une personne indifférente ! Il s'était entremis stupidement dans leur amour. C'est grâce à ses indications qu'ils allaient se trouver rapprochés, se voir continuellement !... — Mais c'était fini ! Il les connaissait... il saurait déjouer leurs ruses !... mais comment ? Par quel moyen ? Avertir Maheurtier, c'était impossible : une telle révélation pouvait le tuer. Non ! mieux valait prendre ce jeune homme à part... ou plutôt lui dire à elle : — « Je ne suis pas votre dupe, mais en voilà assez ; — que tout cela finisse ! » En tout cas, il prendrait une résolution énergique... d'après les circonstances. En attendant, il ne les perdrait pas

un instant de vue. Ils ne se croiraient pas surveillés... rien ne lui échapperait...

On arriva au Plantin. Il était nuit complète. Maheurtier était un peu inquiet. Il vint au devant d'elle, et l'embrassa sur le front. Il était heureux de la revoir. Il se sentait mieux que le matin. Elle aussi, du reste ; il lui trouvait l'air plus content, plus gai. Il lui demanda si cela lui avait déplu de revenir au Plantin?...

— Mais non, dit-elle, au contraire.

Il se fit raconter le voyage.

— Vous ne vous êtes pas trouvée embarrassée à la gare. J'ai réfléchi. J'ai envoyé une dépêche à Iriel.

— Je sais, et je vous remercie, mais la dépêche est arrivée trop tard.

— Il m'a été impossible d'être à temps à la gare, dit Iriel.

— Et comment avez-vous fait? demanda Maheurtier.

— Comme je vous avais dit. J'ai envoyé Marthe chercher une voiture. Nous n'avons pas eu le moindre accident, le moindre ennui. Je me suis hâtée pour pouvoir venir ce soir, et me voici. Vous voyez que vous vous alarmiez bien à tort.

Maheurtier était ravi. Il parla à son tour de ce qui s'était passé au Plantin pendant l'absence d'Antoinette, et surtout de la visite de Richard.

— Il est décidément très-bien, ce jeune homme, dit-il. Il est intelligent, et puis il a un air de loyauté et de franchise que j'aime. Nous avons causé longuement. Il est fier, ma chère Antoinette, de l'admiration qu'il vous a inspirée, et il veut, dit-il, s'efforcer de la mériter. Il m'a promis de vous consacrer tout son temps, tout son talent.

Il ne veut travailler que pour vous... c'est charmant, n'est-ce pas ?

— Mais... oui, fit Antoinette avec embarras.

— De plus, continua Maheurtier, il va devenir notre voisin ; il a loué aujourd'hui même cette petite campagne qui est à deux pas de nous. Il prétend qu'il travaillera mieux là qu'à Paris, qu'il sera mieux inspiré... J'ai été de son avis, bien entendu. Dès demain, il sera installé... Je l'ai prié de venir nous voir tous les jours, le plus souvent possible. Ce sera une distraction pour lui comme pour nous... Il pourra même travailler ici, dans le parc... Et, en même temps, ma chère Antoinette, comme vous m'aviez parlé ce matin de vous remettre à la peinture, je l'ai prié de vous donner quelques leçons. Il a consenti...

Antoinette, troublée, ne répondait pas.

— Est-ce que j'ai mal fait ? demanda Maheurtier.

— Je ne dis pas cela.

— Vous paraissez un peu contrariée...

— Pas du tout... Je vous remercie...

— A la bonne heure ! Je craignais d'être allé trop loin. Mais, en y réfléchissant, j'ai bien fait, vous verrez ! — Et je vous sais gré, mon cher Iriel, continua Maheurtier, de nous avoir adressé M. Syramin ; car c'est vous, m'a-t-il dit, qui lui avez indiqué hier cette maison de campagne à louer.

— Moi... oui, en effet, fit Iriel d'une voix sourde.

Iriel, depuis quelques instants, avait l'air sombre, agité, impatient. Maheurtier s'en aperçut.

— Qu'est-ce que vous avez donc, mon cher Iriel ? lui demanda-t-il. Vous êtes tout singulier...

— Moi, mais je ne crois pas...

— M. Iriel était un peu souffrant en quittant Paris, dit Antoinette.

— C'est donc cela, fit Maheurtier.

— Mais c'est complètement passé ; je me sens tout à fait bien, dit Iriel, qui voulait à tout prix n'éveiller aucun soupçon.

— Un peu de repos... C'est comme moi, dit Maheurtier. Le lendemain, il fut encore question de Richard.

— Il est possible qu'il vienne nous voir aujourd'hui ; et même, je compte sur sa visite, disait Maheurtier joyusement.

Cette joie désespérait Iriel. Il se promenait avec Maheurtier dans le jardin ; il lui donnait le bras comme à un convalescent.

— Quelle confiance vous avez dans ce jeune homme ! lui dit-il... Quelle subite amitié ! Vous le connaissiez donc un peu autrefois?...

— Non, mais sa physionomie m'a plu tout de suite ; on sent qu'il est bon, loyal... Ça été aussi votre impression, l'autre jour, quand il est venu à l'hôtel...

— C'est vrai... Cependant...

— Cependant quoi ? Avez-vous appris quelque chose contre lui ?

— Non...

— Eh bien, alors ?

— Il est bon d'éprouver un peu les gens avant de se livrer à eux.

— Bah ! laissez donc... C'est un honnête et charmant garçon, j'en suis sûr... Mais vous, mon cher Iriel, je ne vous reconnais plus. Vous avez, depuis hier, l'air sombre et agité d'un conspirateur. Voyons, qu'est-ce qui vous prend?...

— Rien. Seulement je disais...

En ce moment on sonna à la grille.

— C'est lui ! dit Maheurtier.

Et il quitta Iriel pour aller au devant de Richard.

XXIII

Maheurtier serra cordialement la main de Richard.

— Je vous remercie, lui dit-il, de vous être souvenu de votre promesse. Vous savez que ma maison est la vôtre, en attendant que vous soyez installé chez vous.

— C'est déjà fait, depuis ce matin, répondit Richard. Tout ce qu'il y a de plus sommaire : de quoi camper et travailler, voilà tout. Plus tard, je meublerai une pièce pour que ma mère puisse venir passer quelques jours...

— Vous nous la présenterez. Mais entrez donc, je vous prie. Ma femme est impatiente, j'en suis sûr, de vous complimenter, et de s'entendre avec vous sur les tableaux que vous voulez bien exécuter pour elle.

Antoinette et Richard se retrouvèrent en présence l'un de l'autre. Ce fut une sorte de présentation froide, contrainte, cérémonieuse. Ils dissimulèrent le mieux possible leur embarras. Richard reçut avec modestie forcée félicitations. On causa ensuite vaguement de choses diverses. Iriel observait, et s'indignait intérieurement de cette habileté dans l'hypocrisie.

Maheurtier était un peu remis de son indisposition. On fit quelques tours dans le parc. Richard trouva là de

beaux points de vue, d'excellents sujets de composition.

— Venez donc demain vous installer ici, lui dit Maheurtier.

Il accepta avec empressement. Mais le lendemain et les jours suivants, il fut presque tout le temps seul à travailler dans le parc. Vainement il appelait une entrevue avec Antoinette. Il semblait qu'elle eût pris le parti de l'éviter. Elle venait de temps à autre regarder les progrès de son travail, mais jamais seule : toujours son mari ou Iriel l'accompagnait. Ces obstacles l'irritèrent et accrurent son désir. Il parla des essais d'Antoinette : n'avait-elle pas l'intention de les continuer ? Voulait-elle en rester là ? Antoinette semblait ne pas entendre. Mais Richard insista si bien et à tant de reprises, qu'un jour Maheurtier dit :

— En effet, c'était votre intention, il y a quelques jours, ma chère Antoinette ; vous avez même fait le voyage de Paris un peu pour cela. Auriez-vous changé d'avis ?

— Mon Dieu... non.

— Eh bien, vous ne sauriez trouver une meilleure occasion. M. Syramin vous donnera quelques leçons.

Elle accepta : autant autrefois il lui semblait indifférent d'avoir des caprices, autant aujourd'hui elle évitait tout ce qui pouvait y ressembler.

Cette leçon eut lieu dans une des pièces de son appartement, au rez-de-chaussée : on avait de là une magnifique vue sur le jardin et sur le parc. Iriel et Maheurtier assistaient à cette leçon. Mais leur présence n'empêchait pas que Richard, au milieu de ses explications, eût Antoinette sous ses yeux, près de lui, qu'il effleurât sa robe, que leurs mains se rencontrassent à propos de palette ou de crayon. Richard allongeait le plus possible ses dé-

monstrations, dans le but de fatiguer Mahenrtier et Iriel, et de leur faire quitter la place. En effet, Maheurtier ne tarda guère à écouter un peu distraitemment ; puis, il dit à Iriel :

— Mon cher ami, nous ne comprenons pas grand'chose à tout cela. Vous ne paraissez pas vous intéresser beaucoup...

— Mais si ! fit Iriel vivement. J'ai toujours eu du goût pour la peinture.

— Ah ! vraiment ? Eh bien, restez. Moi, j'ai une lettre à écrire ; voici l'heure du courrier.

Il sortit. Richard eut sur la figure une expression de dépit ; Antoinette, un sourire. Iriel continua à rôder autour d'eux. Il comprenait ce manège ; il le croyait plus coupable qu'il n'était en effet. Il s'indignait intérieurement contre cette complicité des deux jeunes gens, contre l'aveuglement de Mahenrtier.

Richard, résigné, continua sa leçon. Et, pendant qu'il parlait, Iriel le suivait du regard :

— Comme il est beau ! se disait-il. Qui donc, en voyant ce visage, cette attitude, ne croirait à la noblesse, à la loyauté de ses sentiments ?... J'y ai été trompé, moi aussi. Et pourtant, quel rôle joue-t-il en ce moment ? celui d'un lâche et vil séducteur !... Comme elle l'aime ! comme elle s'entend avec lui. Si c'était un autre, son mari, par exemple, ou moi, qui lui fit subir des explications pareilles !...

Comme il était plongé dans ces réflexions :

— Qu'en pensez-vous, M. Iriel ? lui dit tout à coup Richard, qui voulait tenter un suprême effort.

— Moi, fit Iriel surpris, mais je suis parfaitement de votre avis.

— Cependant vous ne me paraissiez pas goûter complètement ce que je disais, ou bien vous étiez distrait. Cela ne vous amuse guère, je parie ?

— Je vous demande mille pardons, je ne perds pas un mot de ce que vous dites.

Allons ! c'était un parti pris.

Maheurtier rentra. Il fut surpris de les retrouver tous trois.

— Oh ! dit-il, quelle persévérance ! Il ne faut cependant pas vous fatiguer, ma chère Antoinette.

— Vous avez raison, fit Antoinette en se levant. Je vous remercie, M. Syramin.

— C'est cela ! en voilà assez pour aujourd'hui. Si nous allions faire un tour dans le parc ?

La proposition fut acceptée, et Antoine ne voulut donner le bras qu'à son mari ; préférence dont celui-ci se sentit heureux, et qui parut à Iriel une nouvelle preuve de complicité.

Cette leçon fut la seule. Vainement Richard parla de la continuer ; Antoinette déclara qu'elle ne s'en souciait plus : cela la fatiguait ; elle sentait bien, décidément, qu'elle n'avait aucune disposition, bien que M. Syramin affirmât le contraire. — Elle évitait de se trouver seule avec lui, c'était évident. Il eut tour à tour des accès de découragement et d'audace...

Un soir, retiré chez lui, il regardait mélancoliquement les bâtiments et le parc du Plantin découpés en noir sur l'azur sombre du ciel. Il pouvait être onze heures. Une seule fenêtre était éclairée, — au rez-de-chaussée, — dans sa chambre ! Les yeux fixés sur cette clarté, il se laissait aller à une rêverie contemplative.

— Elle est là ! se répétait-il.

Cette clarté exerçait sur lui une attraction magnétique. Il descendit, sortit de chez lui ; il erra quelques minutes dans la campagne, puis se trouva, sans y avoir songé, à côté du mur du jardin. Il se hissa sur la pointe des pieds et regarda : la clarté brillait toujours.

Alors une tentation insensée, irrésistible, s'empara de lui. Il escalada le mur et sauta dans le jardin...

Il écouta : Rien. Pas un bruit. Il s'avança avec précaution vers la maison et s'arrêta sous la fenêtre. — Qu'attendait-il?... Son cœur battait... La fenêtre était à un mètre et demi du sol, avec balcon. Egaré, sans songer à ce qu'il faisait, il s'élança, saisit un des barreaux de fer, et se hissa à la hauteur du balcon qu'il enjamba... La fenêtre s'ouvrit. Antoinette poussa un léger cri d'effroi... Elle le reconnut.

— C'est vous!... Mais que venez-vous faire ici?... Mais c'est indigne!... Allez-vous-en!

— Je vous en prie... balbutia-t-il.

— Comment! vous osez! Oh! partez tout de suite... ou je crie... j'appelle...

— J'ai voulu vous parler... je...

— Laissez-moi... Mais c'est affreux ce que vous faites là... Vous n'y songez donc pas!... Vous voulez donc me perdre!...

Elle le repoussait, — irritée, — menaçante...

Tout à coup, il lui prit le bras.

— Silence! dit-il tout bas, on vient!...

Ils écoutèrent. Un bruit de pas se faisait entendre près de là, dans les allées du jardin.

XXIV

Les pas se rapprochaient. Richard, pour ne pas être aperçu, se glissa dans la chambre ; Antoinette resta sur le balcon.

Bientôt, à l'angle de la maison, elle distingua le promeneur nocturne : c'était Iriel. Lui aussi, de son côté, il l'avait déjà remarquée :

— C'est vous, M. Iriel ? demanda-t-elle.

— Oui. La soirée est magnifique. Je suis sorti un instant pour prendre l'air.

— C'est comme moi. Mais que vous m'avez fait peur !

— Ah ! je vous ai fait peur ?

— Oui, en ouvrant cette fenêtre, j'ai tout à coup entendu votre pas...

— C'est donc cela, que vous avez poussé un cri ?

— Oui. La surprise, la crainte. Je ne savais pas que cela pouvait être.

— Rassurez-vous. Je vous demande pardon, madame. Mais voilà qu'il se fait tard. Je vais rentrer chez moi.

— Moi aussi. Bonne nuit, M. Iriel.

Iriel s'éloigna.

Elle attendit un instant, qu'il eût disparu. Puis elle rentra dans sa chambre, poussa la fenêtre, et, s'avançant vers Richard, qui se tenait immobile, elle lui dit d'une voix basse, mais ferme et impérieuse :

— Maintenant, sortez !

— Non, dit-il, c'est impossible.

— Impossible !

— Cet homme nous espionne, je l'ai bien vu tous ces jours-ci. Ce n'est pas, par hasard, qu'il s'est trouvé là. Il a feint de s'éloigner. Il a l'œil sur cette fenêtre, j'en suis sûr.

— Vous pensiez cela, et vous êtes venu ! au risque de me compromettre. Vous me perdez ! Ah ! c'est infâme !

— Je vous aime ! Ah ! je puis vous le dire enfin ! Vous m'entendrez ! Mais vous le savez bien. Vous m'évitiez... Vous ne vouliez pas que cet aveu s'échappât de mes lèvres ! Eh bien, vous l'entendrez ! Oui, je vous aime !

— Taisez-vous, s'il est vrai qu'on nous écoute...

— Qu'importe ! Il ne peut me voir ni m'entendre.

— Mais Marthe, dans la chambre à côté...

— Elle ne se doute de rien. Ne me repoussez pas. Laissez-moi vous dire...

Elle s'éloigna de lui, et, effrayée, au désespoir, elle se laissa tomber sur une chaise, en se cachant le visage avec ses mains. Elle sanglottait ; — mais déjà il était à ses genoux.

— Pardon ! disait-il, je vous afflige, oui, j'ai eu tort, mais je n'ai pas réfléchi. Mon cœur débordait. Il faut pourtant que je vous parle, que je vous dise combien je vous aime ! Oh ! depuis longtemps...

Il dit comment cet amour lui était venu. Il l'avait caché à tous, à sa mère, à elle... Aussi, quelle stupéfaction, quel déchirement, quand il avait appris son mariage !... Il avait écrit à sa mère des lettres désolées. Puis il avait essayé de surmonter sa douleur ; mais cette rencontre à Gènes l'avait ravivée. Il avait compris que cet amour ne s'éteindrait jamais, qu'il était à elle pour la vie... Et,

après son départ, il n'avait pu y tenir davantage. Il était revenu ; il s'était rapproché d'elle. Il voulait la voir chaque jour. Il la suppliait de se laisser aimer.

Elle écoutait ces paroles brûlantes avec un frisson de bonheur et d'effroi.

— C'est impossible ! dit-elle. Cet amour est coupable. C'est une insulte !...

— Pourquoi?... Parce que vous avez épousé un vieillard que vous ne pouvez pas aimer.

— Si, je l'aime !

— Non, vous ne l'aimez pas !

— Qui vous l'a dit ? Ce n'est pas vrai, je l'aime ! et je ne trahirai pas sa confiance.

— Non ! vous ne l'aimez pas... vous ne pouvez pas l'aimer... De l'estime, du respect, une douce affection filiale, oui !... Mais votre cœur n'est pas à lui... j'en suis sûr... Il m'appartient !...

— A vous !... Non, je le jure. Laissez-moi !... je vous déteste, je vous méprise !...

Elle fit un effort pour dégager ses mains qu'il pressait. Il la relâcha.

— Vous m'aimez ! dit-il d'une voix pénétrante en fixant sur elle un regard ardent. Ne vous en défendez pas, je le sais ! Vous avez gardé mon souvenir, comme moi le vôtre... Pourquoi cette admiration passionnée pour une œuvre plus que médiocre ? Pourquoi ce voyage en Italie ? Et cet air contraint et irrité, à Gênes, parce que vous aviez écouté les indiscretions de votre mari ? Et ce départ précipité ? Et cette persistance à m'éviter, à me fuir maintenant ?... Puis, j'oubliais, l'autre jour, cette visite à ma mère...

— A votre mère... Elle vous l'a dit ?...

— Non, car elle sait mon amour, pauvre femme ! et elle a craint de l'irriter... mais je l'ai su par le concierge. Direz-vous que non ?...

Elle se taisait, anxieuse, haletante, épouvantée.

— Vous voyez bien ! dit-il. Et maintenant, qu'importe ce malentendu d'un jour ? Nous sommes l'un à l'autre à jamais, pour la vie !... Aimons-nous !

— Non ! s'écria-t-elle tout à coup en le repoussant, c'est impossible... c'est honteux, ce que vous me dites ! laissez-moi, sortez ! je vous ai trop écouté...

Elle s'était levée, indignée, désespérée. Il revint près d'elle.

— Non ! dit-elle avec un effort désespéré. Je ne vous aime pas !

— Vous m'aimez ! répliqua-t-il. Je le sais, mon cœur me le dit... Oh ! laissez-moi vous aimer... ne me repoussez pas... je vous en supplie...

Une de ses mains pressait la sienne. De l'autre bras, il lui entourait la taille. Elle fit de vains efforts pour se dégager : elle se sentait faible, désarmée, vaincue. Deux grosses larmes lui jaillirent des yeux, et tout à coup elle se laissa aller et tomba à ses genoux.

— Grâce ! dit-elle. Je vous en conjure. Si je vous aimais, ce serait un crime ! Oublions, ne nous revoyons plus jamais... Richard... au nom de Dieu !

Il l'avait relevée et sans l'écouter, hors de lui, il la pressait sur son cœur.

— Non ! non ! s'écria-t-elle.

Et elle se débattit avec tant d'énergie qu'elle lui échappa.

Il la poursuivit à l'extrémité de la chambre. Elle était éperdue, épouvantée. Tout à coup, près de la cheminée,

elle aperçut un cordon de sonnette. Par un dernier effort, elle parvint à l'atteindre et elle l'agita violemment. Richard s'arrêta, stupéfait.

— Ah ! s'écria-t-elle, en se laissant tomber, brisée, inerte, dans un fauteuil.

Une porte s'ouvrait à l'intérieur.

— Fuyez, dit-elle tout bas, Marthe vient.

On entendait des pas dans le corridor. Il se précipita sur le balcon.

XXV

Tandis que Marthe prodiguait ses soins à Antoinette, Richard se laissait glisser au pied du balcon. Là, il se souvint d'Iriel. Était-il là, caché quelque part, pour l'observer et le surprendre ? Il écouta... Comme il n'entendait aucun bruit, il s'éloigna du balcon et se dirigea avec précaution vers l'angle du jardin.

Rien autour de lui n'indiquait qu'il fût épié. Il s'approcha avec précaution, se hissa sur une palissade jusqu'à la crête du mur. Une seconde après il était dans la campagne et il s'éloignait rapidement.

Il était parfaitement convaincu que personne n'avait pu l'apercevoir : nulle trace ne devait rester de cette escalade, et Antoinette ne pouvait être compromise. Il se trompait : pendant qu'il s'échappait ainsi du jardin et s'enfuyait à travers champs, Iriel était à sa fenêtre.

Iriel, on le sait, s'était tracé une mission de surveil-

lance, à laquelle il ne voulait pas faillir. Rentré le soir dans sa chambre, il s'était étonné de voir de la lumière aux fenêtres d'Antoinette, à onze heures et demie. Cela lui avait semblé extraordinaire. Il était descendu dans le jardin ; mais il était arrivé trop tard pour surprendre Richard.

La fenêtre refermée, — il avait écouté quelques instants ; puis, ne distinguant rien de suspect, il était rentré, — et il s'était accoudé, rêveur, à sa fenêtre.

Il n'avait pas entendu Richard sortir de chez Antoinette et traverser le jardin. Un bruit seulement, une sorte de craquement éloigné avait frappé son oreille : c'était quand Richard avait mis le pied sur la palissade. Il avait tressailli, il avait redoublé d'attention.

Tout à coup un bruit sourd, celui d'un corps pesant qui tombe à terre, lui était arrivé. Plus de doute, il y avait quelqu'un là !

Il avait quitté la fenêtre et était descendu rapidement dans le jardin. Il avait couru dans la direction d'où était parti ce bruit suspect ; mais il n'avait plus rien entendu.

Il erra pendant une heure encore dans le jardin ; il vit la lumière s'éteindre dans l'appartement d'Antoinette ; — tout était silencieux et calme autour de lui. Il rentra de nouveau, et se remit en observation à sa fenêtre, attendant impatiemment le jour.

Enfin, l'aube parut. Il redescendit, pour se livrer à un examen minutieux, sûr, en ce moment, de n'être dérangé par personne.

Sous le balcon d'Antoinette, il distingua des traces de pas. Mais le terrain était ferme et battu en cet endroit, et cette trace n'avait rien de net et de précis. Plus loin, sur le sable d'une allée, d'autres traces, mais

vagues encore : ce n'était certainement pas les larges souliers du jardinier qui avaient fait ces empreintes ; mais ce pouvait être la bottine d'Antoinette, peut-être, à la rigueur, le pied de Maheurtier, ou le sien.

Il continua ses recherches. Il arriva dans la partie du jardin qui avait excité son attention... Ici, plus d'incertitude possible ! Quelqu'un avait passé là ! Deux pierres, détachées du faite du mur, étaient sur le sol et indiquaient une récente escalade. Puis, dans la plate-bande, humide encore de la pluie des jours précédents, la terre foulée et de nombreuses empreintes de pas, — nettes et distinctes, celles-là !

Il n'eut pas un moment d'hésitation, et il soupçonna tout de suite Richard. Comme ces traces d'escalade coïncidaient, d'ailleurs, avec cette veille prolongée d'Antoinette ! Elle l'attendait ! c'était convenu entr'eux. Peut-être lui, Iriel, par ses allées et venues, avait-il dérangé leur rendez-vous.

Cependant, il ne fallait se déterminer qu'avec une pleine certitude. Il mesura donc avec un soin méticuleux ces empreintes de pas, bien convaincu qu'il n'attendrait pas la fin de la journée pour avoir un terme de comparaison. Ensuite, afin d'écarter toute espèce de soupçon, peut-être aussi pour inspirer à Richard et à Antoinette une complète sécurité, il fit disparaître toute traces d'escalade. Il replaça les deux pierres sur le mur, redressa la palissade un peu déjetée, et ratissa le terrain.

Dans la matinée, il observa Antoinette. Elle avait un air fatigué et dolent, qui l'exaspéra. Il l'entendit répondre à Maheurtier, qui s'informait avec intérêt de sa santé, qu'elle avait passé une nuit agitée.

Richard vint bientôt. Rien, dans son maintien, non plus que dans celui d'Antoinette, ne trahissait les émotions de la nuit précédente.

— Comme ils s'entendent !... comme ils savent bien se cacher ! se dit Iriel.

Il y eut une promenade dans le parc. Iriel était évidemment préoccupé ; il observait Richard, il le suivait, les yeux fixés à terre. Il dirigeait la promenade, et il semblait qu'il prit plaisir à conseiller les endroits humides et fangeux du parc, à ce point que Maheurtier le lui fit remarquer en riant. Un moment, il trouva moyen de s'éloigner et de disparaître derrière les arbres sous lesquels on avait passé.

Pendant ce temps, Maheurtier, Richard et Antoinette continuaient entre eux une conversation banale.

— J'ai été un peu souffrante, la nuit dernière, disait Antoinette. J'ai eu l'imprudence d'ouvrir un instant ma fenêtre... Cela ne m'arrivera plus...

— C'était une imprudence, en effet, dit Maheurtier ; nous voici bientôt en automne...

— Aussi j'ai été agitée ; j'ai éprouvé des frayeurs... Ce soir, je ferai coucher Marthe à côté de moi.

— Vous ferez bien, dit Maheurtier.

Richard ne dit mot.

Iriel revint. Il venait de se convaincre que les soupçons qu'il avait conçus le matin étaient fondés. Les pas qu'il avait remarqués dans la plate-bande étaient bien ceux du jeune peintre. Aussi venait-il de prendre une énergique résolution. Il veillerait la nuit suivante, — dix nuits de suite, s'il le fallait, — et il surprendrait Richard !

Comme il méditait ce plan de campagne, Maheurtier le prit à part et lui dit :

— Mon cher Iriel, voici quelques affaires urgentes qui m'arrivent, — particulièrement des ordres pressés à donner à mon agent de change. Il faut absolument que vous partiez tout de suite pour Paris.

— Que je parte pour Paris?... fit Iriel consterné.

— Oui, ce soir.

— Mais cela ne se peut pas.

— Pourquoi? Cela vous déplaît?...

— Non. Mais il est un peu tard.

— Comment donc! Il n'est que quatre heures. Le train ne passe qu'à cinq heures dix...

— Sans doute, mais c'est que...

— Qu'est-ce qui vous retient?

— Rien, ou du moins peu de chose.

— Ah! çà, qu'est-ce que vous avez, Iriel? Voyons! Depuis quelques jours vous êtes tout singulier, depuis ce matin surtout. Qu'y a-t-il? Vous m'avez promis de ne me rien cacher.

— Aussi je ne vous cache rien. Je n'ai absolument rien à vous dire.

— Vous étiez un peu souffrant. Est-ce que cela ne va pas mieux?

— Si, je vais mieux; mais je crains, pendant mon absence...

— J'y suis! dit Maheurtier en baissant la voix. C'est toujours cette vieille crainte, parce que votre nom a été prononcé à la Préfecture de police et qu'on a mis des agents en campagne. Vous tremblez d'être compromis.

— Oui! c'est cela, se hâta de dire Iriel.

— Rassurez-vous. J'ai eu encore des nouvelles avant-

hier, et on n'est pas plus sur vos traces que sur celles de votre femme et de votre enfant.

— C'est égal, j'ai peur, je ne sais pourquoi... et il me semble que si j'allais à Paris ce soir... il m'arriverait malheur.

— Parce que c'est le 13 septembre, je parie ? vous êtes superstitieux à ce point ?

— Eh bien, oui ! je l'avoue. Pas ce soir, voulez-vous ? Demain, aussi matin que vous voudrez...

— Allons, soit ! dit Maheurtier. Demain matin.

Le soir, dès que la nuit fut venue, Iriel se mit en embuscade dans le jardin.

XXVI

Il attendit anxieusement.

La lumière s'éteignit dans l'appartement de Maheurtier, puis dans celui d'Antoinette. Tout, autour de lui, était ombre et silence. Il regardait et prêtait l'oreille, sans rien percevoir.

La nuit tout entière se passa dans cette attente inutile. Que de réflexions pendant ce temps ! Il se demandait pourquoi le peintre ne renouvelait pas son escalade de la nuit précédente : avait-il des soupçons, des craintes ? Se doutait-il que quelqu'un était là pour l'observer et le surprendre ?

— Oui, c'est cela ! se dit-il. Ils se défient ; ma présence dans ce jardin, leur a paru suspecte... Puis, je

n'aurai pas su dissimuler dans la journée : ils se seront aperçus que je les surveillais. De là, contre-ordre. Ils attendent une autre nuit, quand je ne serai plus là... Et, en effet ! lorsque Maheurtier m'a donné des instructions, ils étaient à côté de nous ; ils ont pu entendre ; ils savent que je pars ce matin pour Paris et j'y resterai deux ou trois jours !...

L'aube commençait à paraître, et les objets devenaient de plus en plus distincts autour de lui. Une fraîche brise du matin le faisait frissonner ; il était harrassé de ces deux nuits sans sommeil ; mais il ne sentait ni le froid ni la fatigue, tant il était exaspéré par cette idée, que, lui parti, ils allaient pouvoir reprendre leurs rendez-vous, se voir librement et sans crainte.

— Que faire ? se disait-il, en serrant les poings avec colère. Rester, refuser de partir ? Impossible. Déjà, hier soir, Maheurtier trouvait mon hésitation singulière. Il faudrait donner des raisons, et je n'en ai pas ! L'avertir, lui faire pressentir quelque danger vague, lui dire d'être sur ses gardes ? Non ! il ne faut pas qu'il ait des soupçons... Revenir le soir pour retourner le lendemain à Paris ? C'est bon pour une fois ! mais le lendemain ? Puis, dès qu'ils me sauront ici, ils se garderont bien de se compromettre.

Il se promenait avec agitation, cherchant un moyen de sortir de là. Tout à coup il s'arrêta et porta vivement la main à son front.

— Oui ! c'est cela, s'écria-t-il.

Et, sans plus réfléchir à l'expédient qui venait de surgir dans son esprit, il courut vers la partie du jardin par laquelle Richard avait pénétré la nuit précédente. Tout à côté, s'élevaient des espaliers superbes, des que-

nouilles chargées de fruits. Il regarda autour de lui : personne ne pouvait le voir ; les persiennes de la maison étaient fermées. Alors, il se mit à saccager les arbres, cueillant les plus beaux fruits, cassant les jeunes pousses. En un clin d'œil, ce fut fait. Il se sauva en emportant ce butin, et rentra dans sa chambre où il se mit en observation.

Il n'attendit pas longtemps. Au bout d'un quart d'heure, il vit venir Georges, le jardinier. Il se hâta de redescendre, sous prétexte de promenade matinale, et il se dirigea vers lui.

Ils causèrent un instant de choses insignifiantes ; mais, tout en causant, Iriel faisait en sorte de l'attirer peu à peu dans la partie du jardin qui venait d'être ravagée. Georges ne tarda pas à s'apercevoir du dégât.

— Qu'est-ce que je vois là ? s'écria-t-il tout à coup.

Et il courut à ses chers espaliers : ceux-là, précisément, faisaient sa joie et son orgueil !

— Quoi donc ? fit Iriel, naïvement.

— Mais regardez donc, monsieur Iriel !... si ce n'est pas une abomination !... Des brugnons admirables... dont j'étais si fier... Et toutes ces branches cassées !... Ma taille de l'an prochain perdue...

— Il faut que des maraudeurs se soient introduits...

— Oh ! les brigands ! si je les tenais... C'est de cette nuit, tenez, c'est tout frais, fit Georges en montrant les cassures des branches. Oh ! si j'avais été là !...

— Par où a-t-on pu s'introduire ? dit Iriel.

— Pardine ! c'est bien difficile !... ce mur qui n'est pas plus haut que rien... en pierres sèches... autant vaut dire une échelle !

— Tenez, c'est ici ! fit Iriel en montrant l'endroit où,

la veille, il avait remplacé deux pierres et effacé les pas de Richard.

— Oui, c'est possible. Mais ici ou là, qu'importe ?... ils sont dehors, les scélérats ! Et comment les pincer ?... Je vais me plaindre à M. Maheurtier.

— Gardez-vous en bien !

— Pourquoi donc ?... Il préviendrait la police.

— Qui ne découvrirait rien... Cela alarmerait inutilement toute la maison... madame, surtout, qui est si impressionnable !... Ne faites pas cela.

— Alors quoi ?...

— Ne dites pas un mot, faites semblant de ne vous douter de rien... Et cette nuit, et les nuits suivantes, s'il le faut, venez vous mettre à l'affût ici.

— Vous croyez ?...

— C'est inévitable. Les maraudeurs reviendront.

— Au fait, des brugnons comme ceux-là ! ça doit les mettre en goût...

— Vous les pincerez, j'en réponds.

— Oui !... et, quand ils seraient quatre ou cinq, ça se passera mal pour eux, je ne vous dis que ça ! fit le jardinier d'un air énergique et résolu.

— Ah ! vous savez ? Georges, pas trop d'esclandre ni de brutalité !... Que vous puissiez seulement en arrêter un.

— C'est bon ! Soyez tranquille, monsieur Iriel... j'ai mon idée !...

Iriel laissa Georges en contemplation devant ses pauvres arbres mutilés, et rentra chez lui. Une heure après, il était dans le cabinet de Maheurtier qui lui dit en riant :

— Eh bien ! Iriel, cela ne vous ennuie plus d'aller ce matin à Paris ?

— En aucune façon.

— Vous êtes tout à fait rassuré ?

— Je n'ai plus la moindre inquiétude.

Maheurtier lui expliqua ce qu'il avait à faire. Antoinette vint ensuite et le chargea de quelques commissions.

— Vous serez le moins longtemps possible, M. Iriel, lui dit-elle gracieusement. Vous reviendrez après-demain au plus tard ?

— Oui, madame, fit-il en s'inclinant ; dès que je serai libre, je reviendrai.

Et tout bas il se disait : — Comme tu voudrais bien me savoir parti pour toujours ! Mais sois tranquille ! je te laisse un bon gardien pendant mon absence !...

Il monta en voiture pour se rendre au chemin de fer. En franchissant la grille, il vit le jardinier debout devant sa loge.

— Eh bien, Georges, c'est entendu, n'est-ce pas ? lui cria-t-il.

— Soyez tranquille, M. Iriel ! répondit Georges.

La voiture s'éloigna rapidement, et Georges rentra chez lui, où il acheva de nettoyer et de charger un vieux fusil qu'il déposa ensuite dans un coin.

Probablement Iriel, s'il eût vu ces préparatifs, aurait regretté les conseils et le dernier encouragement qu'il venait de donner au jardinier.

Il arriva à la gare. On connaît un peu, dans ces petites stations, les voyageurs habituels. Iriel entendit le chef de gare recommander à un employé de faire partir immédiatement un petit colis à l'adresse de M. Syramin : c'était un oubli du train précédent.

— Ah ! fit Iriel, M. Syramin est donc parti ce matin pour Paris ?

— Oui, répondit le chef de gare, et on a oublié je ne sais comment cette petite caisse. Au reste, il est prévenu, et son colis sera presque en même temps que lui à destination.

Iriel monta en wagon.

— Bah ! se dit-il, Georges va faire comme moi une faction inutile ; mais il ne se découragera pas, il est trop furieux contre les drôles qui lui ont volé ses brugnons. Si ce n'est pas pour cette nuit, ce sera pour l'autre...

Toute la journée il courut dans Paris pour les affaires de Maheurtier et les commissions d'Antoinette. Rentré, le soir, à l'hôtel de la rue Montaigne, il se mit à réfléchir à l'expédient qu'il avait imaginé. Il le trouva moins bon que le matin : — Georges était dans un état d'exaspération qui pouvait l'entraîner aux dernières violences. Puis, en supposant qu'il n'assommât pas Richard, que pouvait-il résulter de tout cela ? Une esclandre. Le jardinier crierait, appellerait au secours... mettrait toute la maison en émoi... Comment le peintre expliquerait-il sa présence dans ce jardin à pareille heure ? Maheurtier aurait au moins des soupçons...

— Heureusement, se dit-il, il n'y a aucun danger pour cette nuit... il est à Paris... Mais plus tard... Mieux vaut en revenir à ma première idée, aller le trouver, lui dire en face : — Je vous connais ! je sais quel rôle infâme vous jouez ! il est temps que cela cesse ! — Il niera, il protestera, mais il verra bien, au ton dont je lui parlerai, qu'il n'y faut plus revenir. S'il n'était pas si tard, j'irais tout de suite. Au fait, pourquoi pas ?

Il est certainement chez lui maintenant; je suis sûr de le trouver. Allons.

Il sortit de l'hôtel et se fit conduire rue Notre-Dame-des-Champs.

— M. Syramin ? demanda-t-il au concierge.

— Il n'y est pas.

— Ah ! Et quand rentrera-t-il ?

— Je ne sais pas. Mais M^{me} Syramin est chez elle.

— Sa mère ?

— Oui.

— Bien. Je n'ai qu'un mot à lui dire pour son fils. A quel étage ?

— Au second, la porte à gauche. Mais si je ne me trompe, n'est-ce pas vous, monsieur, qui êtes déjà venu pour le logement qui est à louer ?...

— Oui, précisément... Nous reparlerons de cette affaire ces jours-ci, dit Iriel en montant l'escalier.

— Mieux vaut cela, se disait-il. Elle saura, cette femme, la conduite de son fils..., le danger qu'il court... et ses observations seront plus efficaces que les miennes.

Il sonna à l'appartement du second.

XXVII

M^{me} Syramin vint ouvrir. L'abat-jour de la lampe qu'elle tenait à la main projetait son ombre sur son visage et sur celui d'Iriel. Celui-ci s'excusa de venir à pareille heure.

— J'avais, dit-il, une communication importante et pressée à faire à M. Syramin...

— Il n'est pas ici, dit Clémence.

— Je le sais, le concierge vient de me le dire ; mais j'ai pensé que cette communication produirait plus d'effet en passant par votre bouche...

Le timbre de cette voix avait fait tressaillir Clémence. Elle demanda au visiteur son nom.

— M. Iriel, dit-il ; M. Syramin me connaît depuis quelques jours seulement...

— Iriel !... répéta-t-elle, frappée de ce nom sous lequel son mari s'était caché et enfui autrefois ; vous vous nommez Iriel ?...

— Mais... sans doute, fit-il, un peu troublé.

— Ah ! mon Dieu !... est-ce possible ?... cette voix... ces traits ?...

Et, brusquement, elle éleva la lampe à la hauteur du visage d'Iriel, qu'elle regarda fixement.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-il, stupéfait.

— Mais, oui !... s'écria-t-elle, c'est lui !... c'est toi... Ah ! mon Dieu !

Et, bouleversée par la surprise et l'émotion, elle chancela.

Iriel la soutint dans ses bras.

— Madame... que signifie ?...

— Il ne me reconnaît pas !... Mais, c'est moi, s'écria-t-elle en se redressant, c'est moi, Clémence...

Et, en même temps, elle se jetait dans ses bras et, suspendue à son cou, elle le couvrait de baisers et de larmes.

— Clémence ! balbutiait-il, hors de lui...

Il fléchissait, lui aussi, sous ce bonheur inespéré... Puis, tout à coup :

— Oh ! oui, c'est toi !... s'écria-t-il en la pressant sur son cœur et en lui rendant ses baisers, oui, je te reconnais, ma Clémence... Oh ! je te retrouve, enfin !...

Ils demeurèrent un instant dans cette étreinte muette et passionnée.

Bientôt elle se dégagea et courut fermer la porte restée entr'ouverte.

— Viens ! lui dit-elle en lui prenant vivement la main et en l'entraînant dans l'appartement. Que je te voie ! que je te parle !

Elle le fit asseoir auprès d'elle ; et elle le regardait dans une sorte de stupéfaction et d'extase. Elle n'en pouvait croire ses yeux ; elle craignait que ce ne fût une illusion...

— Mais, non ! s'écria-t-elle, — je ne rêve pas. C'est bien toi... te voilà ! C'est ta main que je presse dans les miennes !...

Il avait peine, lui aussi, à surmonter son émotion, et deux grosses larmes sillonnaient ses joues.

— Oui, dit-il, je comprends que tu doutes... Il fallait ton cœur, chère femme, pour me reconnaître sous ces rides. Mes cheveux ont blanchi...

— Vois aussi les miens, mon ami...

— C'est vrai. Ah ! toi aussi, tu as souffert.

— Oui, mais qu'importe ? C'est fini. Nous voilà réunis, enfin !... et c'est pour toujours. Nous ne nous quitterons plus !

Ainsi s'épanchait leur tendresse si longtemps comprimée.

Puis, ce furent des questions : — Comment il était

parvenu à fuir, — à vivre en pays étranger. — Et ce retour? — Et tous ces dangers, toutes ces fatigues qu'il avait dû affronter? — Il répondait à demi, interrogeant lui-même, impatient de savoir comment elle avait pu vivre et élever son enfant, ce qu'ils avaient souffert tous deux. Il semblait, à toutes ces demandes précipitées qui s'entrecroisaient, que ces deux existences, brusquement séparées, eussent hâte de se renouer et de se refondre l'une dans l'autre.

Il la plaignait.

— C'est toi, dit-elle, qui étais à plaindre, tu étais seul.

— C'est vrai, dit-il ; mais je méritais ce châtiment.

Après un moment de silence, il reprit avec exaltation :

— Oui, toi, du moins, tu as eu cette joie de le voir grandir, de le voir devenir ce qu'il est... Ah! je suis jaloux de toi! Comment cela s'est-il fait?... Dis-moi vite... Conte-moi toute sa vie, à lui!

Il était aux genoux de Clémence, appuyé sur elle, ses yeux fixés sur les siens. Elle lui parla de Richard, depuis son enfance. Elle entra dans ces mille détails qu'une mère seule saisit et se rappelle : son éducation, ses goûts, cette vocation irrésistible dont elle s'était alarmée ; enfin ses travaux, ses luttes et ses succès.

Il aspirait chacune de ses paroles.

— Oh! oui, dit-il en se relevant, tu es heureuse d'avoir vu cela, d'avoir pu l'aider, l'encourager. Mais maintenant, c'est mon tour! Oh! comme je vais l'aimer! Que n'est-il là pour que je l'embrasse, pour que je l'appelle : Mon fils!...

Tout à coup il s'arrêta et se laissa tomber avec accablement sur une chaise.

— Mon fils! murmura-t-il d'une voix sourde. Hélas, jamais je ne pourrai l'appeler de ce nom. Il ne sait rien, n'est-ce pas? Il me croit mort? demanda-t-il brusquement à Clémence.

— Oui.

— Ah! tant mieux! tant mieux! Dieu merci! il ignore la honte...

Puis s'animant :

— Lui, mon fils? Allons donc! ce n'est pas possible, ce n'est pas vrai! Quand on est beau, noble, généreux comme il l'est, on n'a pas pour père un forçat en rupture de ban — non !

— Mon ami! dit Clémence, en tâchant de le calmer.

— Non, continua-t-il, il y a une barrière d'infamie entre lui et moi; nous ne sommes pas de la même famille, nous sommes étrangers. Est-ce qu'il peut me reconnaître?...

— Pardonne-moi, dit Clémence, j'ai cru devoir lui cacher... j'aurais peut-être dû l'habituer peu à peu...

— A cette idée? Ah! mille fois non! Y songes-tu? l'habituer à l'idée qu'il est infâme, flétri par son père! mais tu aurais donc voulu étouffer sa fierté, ses aspirations, son génie. Ah! Dieu merci! tu ne l'as pas fait! Vois-tu, ma pauvre Clémence, toi, avec ta tendresse et ton dévouement admirable, tu as pu pardonner, oublier; mais lui, un enfant! lui imprimer au front cette souillure, l'élever dans cette honte, comprimer ainsi tous ses instincts, toutes ses ambitions... mieux eût valu le tuer! Et maintenant, encore, continuons à le respecter; qu'il ne sache jamais rien de ce passé odieux. Il fléchirait sous ce poids, — il retomberait brisé — et il me maudirait.

— Sois tranquille, il n'a pas de soupçon, et je ferai en sorte qu'il ne lui en vienne aucun.

— Bien. C'est aussi à cause de moi, vois-tu. Pense donc ! je ne pourrais jamais supporter son regard. Je fuirais loin de lui s'il savait qui je suis ! Au lieu de cela, je continue à porter le nom d'Iriel. Il me prend pour le premier venu, je lui suis indifférent. Je viens de temps à autre ici, je puis le voir, lui parler, l'admirer en secret ; et s'il surprend parfois un soupir, une larme, il ne comprendra pas ! Ah ! ce sera encore du bonheur... Je t'en prie, Clémence, ne me l'enlève pas !...

Ils causèrent des moyens d'éviter une révélation, de la façon dont ils arrangeraient leur vie : il fallait qu'ils parussent à jamais étrangers l'un à l'autre !

Puis, à propos de Maheurtier, dont Iriel exaltait la bonté et les généreux sentiments, il fut question des circonstances dans lesquelles il avait connu Richard. Il raconta la visite de celui-ci à l'hôtel de la rue Montaigne.

— Ah ! si j'avais su ! dit-il avec un soupir douloureux.

— Qu'est-ce donc ? demanda Clémence...

— Il aime la femme de mon ami, de mon bienfaiteur.

— Je le savais, dit-elle.

Et elle raconta comment cet amour était né, comment elle l'avait appris trop tard...

— Il aime encore Antoinette, dit-elle ; mais il l'oubliera peu à peu...

— Non...

— Il me l'a promis.

— Non, encore une fois ! Tiens, écoute ! Il est son amant !

Et Iriel révéla ce qu'il savait. Clémence était consternée.

— C'est donc pour cela, dit-elle, qu'il a loué cette maison de campagne à Brunoy?

— Oui.

— Et je m'explique maintenant pourquoi, ce soir, malgré mes supplications, il n'a pas voulu rester...

— Comment... il n'a pas voulu rester?... Est-ce qu'il ne va pas rentrer? Est-ce qu'il n'est plus à Paris?

— Non, il est reparti ce soir...

— Ah ! malheureux... qu'est-ce que j'ai fait? s'écria tout à coup Iriel.

— Qu'est-ce donc?...

— Rien... rien... Laisse-moi. Il faut que je te quitte, que je parte tout de suite...

— Mais encore, explique-moi...

— Non, je n'ai pas une minute à perdre. Adieu!

Il sortit, et descendit précipitamment dans la rue.

XXVIII

Il était près de neuf heures. Iriel se hâta de remonter dans le fiacre qui l'avait amené.

— Gare de Lyon ! cria-t-il au cocher. Vite ! — brûle le pavé — vingt francs de pourboire si tu arrives avant le départ du train !

Le cocher, excité par cette promesse, lança de vigoureux coups de fouet à sa bête qu'il mit au galop : il

n'y a pas de réglemens qui tiennent contre un pourboire de vingt francs. Au risque de renverser les passants et d'accrocher vingt fois, on descendit avec une effrayante rapidité, le boulevard Saint-Michel, puis le boulevard Saint-Germain et les quais. Iriel, penché à la portière, trouvait cette course trop lente et excitait le cocher.

Enfin, on arriva à la gare. Deux ou trois coups de sifflet de locomotive retentirent. Iriel tressaillit ! Est-ce qu'il serait trop tard ?

Il sauta à bas de son fiacre et courut au bureau de distribution des billets. Il était fermé !

Il s'informa : — le dernier convoi de la soirée venait de partir ; il n'y en aurait pas d'autre avant minuit dix minutes... Minuit ! — impossible d'attendre... Que se passerait-il là-bas, dans l'intervalle?... Il fallait aviser, — trouver un autre moyen de transport.

Il demanda s'il n'y avait pas quelque part une voiture qui partit immédiatement pour Brunoy. Personne ne put le renseigner. Il ne se découragea pas. Il revint à son fiacre, et, mettant vingt francs dans la main du cocher :

— Voilà ton pourboire : il n'y a pas de ta faute. Maintenant, trois louis et ta course en sus, si dans deux heures tu me mènes à Brunoy.

— Brunoy ? où ça ?

A quelques lieues d'ici.

— Je ne sais pas la route.

— Je la sais à peu près. Nous demanderons ! Allons, vite... partons.

Le fiacre recommença sa course.

Ils suivirent les rues qui avoisinent la gare et qui lon-

gent la voie. Ils arrivèrent à Charenton. Là, le cheval s'arrêta, efflanqué n'en pouvant plus.

— Eh bien, qu'est-ce que nous faisons là ? cria Iriel.

— Impossible de continuer, bourgeois... faut que mon cheval souffle une minute.

— Est-ce que cela va être ainsi tout le long de la route ?

— Non... je vas lui redonner des jambes. — Quatre litres de vin... je connais ça.

Iriel pressa l'administration de ce cordial, et en même temps s'enquit de la direction à prendre. On repartit.

Il serait trop long de noter tous les incidents de cette course. Plusieurs fois le cocher ralentit sa marche et dit à Iriel :

— Je vas crever mon cheval, c'est sûr.

— Crève ! répliquait Iriel, je le paye.

Et on galopait de plus belle.

Enfin, on entra dans Brunoy. Il était onze heures. De Brunoy au Plantin, il y avait vingt minutes de chemin. Impossible de demander au fiacre un nouvel effort... Chercher une autre voiture, faire atteler, cela eût pris trop de temps. Iriel partit à pied, au pas de course.

La lune, quoique voilée de nuages, répandait assez de clarté pour qu'on pût voir au loin devant soi. Il arriva, tout en sueur, au bout d'une colline, et reconnut, à un kilomètre, le Plantin. Une fenêtre était éclairée.

— C'est la sienne ! pensa-t-il ; — elle l'attend. C'est peut-être un signal... Hâtons-nous.

Il doubla le pas. Plus près de lui, dans la vallée, il aperçut une autre clarté : c'était la croisée de Richard ! Il tressaillit de joie : Richard n'était pas sorti ; — il n'était pas allé à ce rendez-vous !

A mesure qu'il avançait, Iriel distinguait plus nettement les objets : c'était chez Richard, une fenêtre du rez-de-chaussée qui était éclairée... L'ombre d'un homme, se promenant dans la chambre, apparaissait de temps à autre. Plus de doute ! c'était lui ! il n'y avait plus le moindre danger !

Il ralentit le pas, et, parvenu en face de la maison de Richard, il s'arrêta un instant pour regarder cette ombre qui allait et venait.

— Cher enfant ! murmura-t-il.

Il était maintenant sans crainte. Il reprit tranquillement la route du Plantin.

— Allons, dit-il, relever Georges de sa faction. Je saurai bien lui persuader que les maraudeurs ne viendront pas cette nuit. Je lui offrirai de veiller à sa place, et, s'il refuse, je resterai près de lui... et je ferai en sorte que Richard, si par hasard il vient, s'aperçoive qu'on le surveille...

Il songeait à ce qu'il dirait à Maheurtier pour expliquer ce retour précipité :

— Bah ! je trouverai un prétexte. J'ai justement une communication assez importante de son agent de change : j'aurai, à tort, considéré cela comme très-présé... D'ailleurs, je repartirai demain matin... Non, pas demain matin !... dans la journée... Il faut, avant tout, que je parle à Richard, ou du moins que j'empêche qu'il ne se laisse prendre au piège que je lui ai tendu... J'ai eu tort, quand j'y songe !... Il faut qu'il soit averti, réprimandé... C'est Clémence, c'est sa mère qui se chargera de cela... Moi, je n'aurais aucune autorité... il ne me connaît pas... que pourrais-je lui dire?...

Tandis qu'il était plongé dans ces réflexions, Richard

sortait avec précaution de chez lui, et, au lieu de suivre la route, prenait à droite, à travers champs, du côté du parc.

Iriel arriva à la grille du Plantin. Il regarda, un instant, du côté de la maison de Richard.

— Tiens ! c'est singulier, se dit-il, je ne vois plus de clarté... Il se sera couché, ou bien le mur de son jardin m'empêche de voir...

Il sonna vigoureusement, à plusieurs reprises.

— Ce n'est pas étonnant que Georges ne m'ouvre pas, se dit-il... J'ai bien fait de revenir. Il est à son poste. Il ne m'entend pas, ou bien, s'il m'entend, il craint que ce ne soit une ruse, et il ne veut pas quitter la place.

Cette dernière supposition était vraie. Georges, en embuscade dans le jardin, entendait de loin les coups de sonnette qui retentissaient dans sa loge ; mais, comme il n'attendait personne à pareille heure, il était convaincu que c'était là un moyen employé par les maraudeurs pour détourner son attention et faire un mauvais coup pendant qu'il serait à la grille. Il redoublait donc de vigilance.

Iriel comprit qu'il ne se ferait pas ouvrir par ce moyen. Il quitta la grille, et s'avança dans les champs le long du mur du jardin : — Quand il serait parvenu à l'endroit où il supposait que Georges pouvait être, il l'appellerait, il se ferait reconnaître.

Il allait ainsi, l'herbe étouffait le bruit de ses pas... Tout à coup il s'arrêta. A quarante pas de lui, tout près du mur, il venait d'apercevoir une ombre. Qu'était-ce?... Un tronc d'arbre?... un homme?...

Il n'eut pas même le temps de s'adresser ces ques-

tions. L'ombre, immobile jusque-là, s'agita subitement, se dressa contre le mur.

— C'est lui, s'écria Iriel. Georges, il n'y a rien !... c'est moi !...

Et, en même temps, sans réfléchir, poussé par un vague désir de détourner l'attention du jardinier, il s'élançait sur la crête du mur. Un coup de feu retentit.

— Ah ! je suis blessé !... cria Iriel.

Et il tomba lourdement au pied du mur.

Il entendit les pas de Georges dans le jardin ; puis, dans les champs, d'autres pas rapides...

— Ah ! Dieu merci ! murmura-t-il, il est sauvé !...

Il ferma les yeux — et s'évanouit.

XXIX

Georges n'avait pas reconnu Iriel, mais il était effrayé de ce qu'il venait de faire : l'homme sur lequel il avait tiré était sans doute expirant !

Il traversa rapidement le jardin, courut à la grille et l'ouvrit.

Il suivit extérieurement le mur jusqu'à l'endroit où il supposait que sa victime pouvait être. En effet, il ne tarda pas à distinguer un corps étendu dans l'herbe. Il jeta son fusil, se pencha sur ce corps, le prit, le souleva dans ses bras... L'homme se laissait aller, — inerte : ce n'était sans doute plus qu'un cadavre !

Iriel fit le récit le plus naturel qu'il put. Cependant Maheurtier n'en parut pas très-satisfait.

— C'est singulier ! murmurait-il en le quittant.

Iriel n'entendit pas ces dernières paroles. Il s'endormit, en songeant à Richard, — heureux de s'être dévoué pour lui. Georges et Louis veillèrent à son chevet. Le lendemain, le médecin trouva son état très-satisfaisant ; mais il lui ordonna un repos absolu.

Vers midi, Richard vint au Plantin. Il parut très-étonné en apprenant l'accident de la nuit précédente. Il demanda à voir le blessé.

En l'apercevant, Iriel sentit son cœur battre plus fort ; il le regardait avec un sourire d'une tendresse ineffable. Le jeune homme s'étant approché du lit, il lui prit la main et la pressa doucement.

— Cette nuit, dit-il, en passant devant votre maison, j'ai aperçu de la lumière.

— Ah ! c'est possible, fit Richard un peu troublé.

Iriel le vit sortir avec regret ; — puis, il songea immédiatement à Antoinette. Ils pouvaient se voir maintenant en toute liberté ! Sans doute Richard n'approcherait plus des murs du jardin ; mais toute la journée était à eux. Maheurtier les laisserait libres !...

Il résolut d'écrire un mot à Clémence : il fallait absolument qu'elle parlât à Richard !... Le valet de chambre lui donna ce qu'il fallait, et il écrivit tant bien que mal dans son lit. Sa lettre achevée, il songea au moyen de la faire porter à la poste sans que Maheurtier pût en avoir connaissance. Comme il se demandait s'il devait la confier au valet de chambre, Maheurtier entra.

— Eh bien mon pauvre Iriel, allez-vous mieux ? demanda-t-il.

— Oui, merci... Dans quelques jours, il n'y paraîtra plus.

— Je l'espère. Mais je ne m'explique toujours pas comment cet accident a pu vous arriver. Vous avez été d'une imprudence ! M. Syramin, à qui j'en parlais tout à l'heure, est de mon avis.

— Ah ! M. Syramin... Il est encore ici ?

— Oui, avec Antoinette, qui a voulu absolument prendre une leçon de dessin. Je les ai laissés.

En ce moment, une voix que Maheurtier reconnut pour celle du comte de la Roche-Houais se fit entendre dans le corridor qui précédait la chambre d'Iriel.

— Bah ! disait le comte, je veux voir cela. J'ai été soldat, et je me connais aux blessures d'armes à feu.

Il entra.

Maheurtier le remercia de sa visite à laquelle il ne s'attendait pas.

— Mon Dieu, oui, dit le comte, j'ai réfléchi qu'il y avait longtemps que je ne vous avais serré la main, et je suis venu sans vous avertir.

Il dit quelques mots à Iriel, regarda ses blessures, trouva que ce n'était rien, et, s'adressant à Maheurtier.

— Antoinette aussi sera contente de me voir, descendons. Elle est ici, bien entendu ?

— Oui, elle est en ce moment avec M. Syramin.

— M. Syramin... qui ça ?

— Un peintre qui lui donne des leçons.

— Tiens ! mais je connais ce nom-là. Un jeune homme ?

— Oui.

— C'est cela même. Je me rappelle, le fils d'une voi-

avez entendu?... Vite! venez avec moi... Ah! mon Dieu!...

Elles sortirent toutes deux et arrivèrent dans le vestibule. En ce moment, Georges et Louis entraient, portant Iriel toujours inanimé. A la lueur du bougeoir qui vacillait dans la main de Marthe, elle le reconnut.

— Ah! grâce à Dieu, ce n'est pas lui!... murmura-t-elle.

— Lui... qui donc? demanda Maheurtier qui venait derrière et qu'elle n'avait pas aperçu.

— Mais... vous!... je croyais... balbutia-t-elle effrayée et honteuse de son imprudence.

Et elle se laissa aller dans les bras de son mari.

— Rassurez-vous, ma chère Antoinette, dit Maheurtier en l'embrassant avec effusion.

Puis, s'adressant à Georges et au valet de chambre:

— Comment! c'est Iriel que vous rapportez... mort!... Ah! ça, que s'est-il passé?... -

Il était bouleversé. Georges balbutiait des explications inintelligibles. Iriel fut transporté dans sa chambre et déposé sur son lit.

— Il n'est pas mort! dit Maheurtier qui lui tenait le bras. Je sens son pouls battre... Il respire!

Déjà Louis était parti en voiture et courait chercher un médecin. Bientôt Iriel fit de faibles mouvements, puis ouvrit des yeux égarés.

— Sauvé! Il est sauvé! murmura-t-il.

— Sauvé... qui donc? demanda Maheurtier en se penchant sur lui. De qui parlez-vous?... Iriel! cria-t-il, c'est moi, Maheurtier... Me reconnaissez-vous?

— Ah! fit Iriel lentement. Oui... c'est vous... Mais que m'est-il arrivé? Ah! je me rappelle maintenant!

sine de madame Duchamp. Ils se connaissent depuis longtemps, leurs mères étaient amies.

— Ah ! leurs mères ? balbutia Maheurtier, ils se connaissent depuis longtemps !...

Il était pâle de surprise et d'émotion. Il chancelait sur ses jambes.

— Oui... mais qu'est-ce qui vous prend ? on dirait que vous allez vous trouver mal...

— Non... rien... je n'ai rien ! dit Maheurtier en se redressant par un énergique effort de volonté.

— Alors descendons, dit le comte.

Ils sortirent...

— Tout est perdu ! s'écria Iriel en se dressant, effrayé, sur son lit.

Pendant cette scène, Antoinette était avec Richard dans le salon du rez-de-chaussée.

Sans se rendre exactement compte de ce qui s'était passé, elle comprenait que l'accident dont Iriel avait failli être victime était dû à la seule imprudence du peintre, qu'Iriel savait la vérité, et que Maheurtier ne tarderait pas à l'apprendre, s'il ne la soupçonnait déjà.

De là pour elle la nécessité d'une explication avec Richard ; c'est dans ce but qu'elle avait exprimé le désir, assez étrange après ces émotions, de prendre une leçon de dessin.

La leçon avait commencé, en présence de Maheurtier. Mais celui-ci, préoccupé de l'alerte de la nuit précédente et inquiet de l'état d'Iriel, n'avait pas tardé à les laisser seuls.

A peine était-il sorti, qu'Antoinette s'était levée, pâle et tremblante d'émotion.

— Vous m'avez perdue ! dit-elle à Richard.

— Comment?... que dites-vous ?

— Iriel vous a aperçu l'autre jour, et, cette nuit, il vous épait — car vous ne pensez pas qu'il soit dupe de ces prétendus maraudages... C'est lui peut-être qui simule ces dégâts pour avoir un prétexte de faire veiller le jardinier. Je vous répète qu'il sait tout et qu'il informera mon mari...

— Eh bien, que sait-il ? que peut-il dire ?...

— Que vous avez escaladé ce mur la nuit, qu'il vous a vu roder dans le jardin, sous ma fenêtre.

— Oui, c'est une imprudence que je déplore, mais dont vous n'êtes pas responsable.

— Empêcherez-vous les soupçons de mon mari d'aller au-delà ? Qui donc lui persuadera que cette imprudence dont vous parlez si légèrement, je n'en suis pas complice ? que vous m'avez indignement surprise et que je vous ai chassé ?...

Richard, effrayé des conséquences de sa conduite, baissa la tête sans répondre.

— Quelle existence, maintenant ! continua Antoinette avec une exaltation croissante. Orpheline, sans fortune, j'ai trouvé un honnête homme qui a eu confiance dans ma loyauté, qui m'a donné son nom, qui m'a comblée de soins, d'attentions, de bontés ; et cet homme va croire que je l'ai trahi, que je suis une misérable ! Et je serai forcée de vivre près de lui ! d'entendre ses reproches et ses plaintes ! de subir son mépris qu'il ne pourra même pas dissimuler ! Non ! c'est impossible ! je vais quitter cette maison. Je retournerai dans le modeste appartement que je n'aurais jamais dû quitter. Je travaillerai pour vivre. Je ne veux plus de ses bienfaits, à lui, j'en suis

indigne ! Et vous ! vous, qui me forcez à rougir, qui me perdez, je ne veux plus vous voir !...

Elle se laissa tomber en sanglotant sur une chaise.

Richard se précipita vers elle, confessant son imprudence, la suppliant de lui pardonner : il n'avait pas été maître de lui ; depuis si longtemps il souffrait ! il l'aimait si éperdument ! Ensuite il essaya de lui persuader que le danger était moins grand qu'elle ne se l'imaginait : Maheurtier n'avait pas de soupçons, ou du moins ceux qu'il pourrait concevoir se dissiperaient bientôt...

Elle secoua la tête d'un air de doute. Il insista, mais sans la convaincre. — D'ailleurs, qu'importe ? murmurait-elle, le regard perdu dans une fixité douloureuse. Tout à coup elle l'interrompt, et avec l'accent d'une énergique résolution.

— Quoi qu'il arrive, dit-elle, retournez tout de suite à Paris, il le faut. Nous ne devons plus nous revoir.

— Ne plus nous revoir ! répéta-t-il, consterné. Et il s'efforça de lui faire révoquer cet ordre, de la fléchir. Pouvait-il la quitter en un pareil moment ?... Il serait plus prudent désormais ; il saurait conserver son amour ; mais qu'au moins il lui fût permis de la voir ; qu'importait que cette vue ravivât sa souffrance ?...

— Et moi, s'écria-t-elle d'une voix déchirante, croyez-vous donc que je ne souffre pas ?....

— Ah ! chère Antoinette... vous m'aimez donc !...

— Eh bien, oui ! dit-elle en se dégageant de l'étreinte passionnée de Richard, je vous aime !... je vous ai toujours aimé. Pourquoi ne l'avouerai-je pas ? C'est la dernière fois que nous nous voyons. Je me suis mariée par dépit... je croyais ne pas être aimée... mais je n'ai jamais cessé

de songer à vous. Que de vains efforts pour chasser votre souvenir de mon cœur ! Ah ! si vous saviez comme je l'ai rendu malheureux, lui ! à cause de vous... Comme je l'ai désespéré !... Quels caprices, quelles exigences, quelles duretés !...

Elle continua. Son amour si longtemps contenu s'épanchait enfin. Elle dit ses regrets, ses anxiétés, ses tortures. Richard, hors de lui, recueillait avidement chacune de ses paroles.

— Eh bien, aimons-nous, aimons-nous, s'écria-t-il... Rien ne saurait nous séparer... tu le vois bien, tu es à moi...

— Non ! dit-elle en le repoussant, c'est impossible... Nous ne devons plus nous revoir...

Et, malgré son insistance passionnée, elle lui fit comprendre que leur malheur était irréparable et qu'ils devaient se dire un éternel adieu.

Vaincu enfin par ses prières et par ses larmes, il allait consentir à s'éloigner. Après lui avoir serré une dernière fois la main, il fit en chancelant quelque pas. Tout à coup, il se sentit incapable d'aller plus loin ; il se retourna, et, s'élançant vers Antoinette :

— Non ! s'écria-t-il en la serrant dans ses bras, sans qu'elle pût se soustraire à cette étreinte ; ce que tu me demandes est impossible, je ne puis vivre sans toi !...

Elle allait répondre, lorsqu'ils entendirent un bruit de pas dans la pièce voisine : Maheurtier et le comte de la Roche-Houais venaient les rejoindre. Antoinette s'éloigna de Richard, courut vers la croisée et reprit vivement son album et ses crayons.

Maheurtier, en entrant dans le salon, avait le sourire sur les lèvres, mais il était pâle comme un mort.

XXX

Malgré les faiblesses de son cœur, Maheurtier savait être, lorsqu'il le fallait, l'homme froid, réservé, maître de lui, l'homme d'affaires, en un mot, que nous avons vu diriger si habilement la *Caisse centrale des capitalistes*.

Une révélation inattendue, foudroyante, venait de le frapper : Antoinette et Richard se connaissaient depuis longtemps ! Ainsi donc, il avait été trompé, mystifié, trahi ! Cette admiration pour ce peintre inconnu, dérision ! Cette rencontre fortuite en Italie, comédie ! Cet amour subit pour la peinture, ce désir de prendre des leçons, cette installation de Richard près d'eux, au Plantin, infamie ! Le voile s'était déchiré ; la statue adorée qu'il avait placée si haut venait de se briser et de rouler en morceaux dans la fange. Cependant, sous ce coup terrible, il eut la force de se redresser. Il se dit qu'il voulait connaître toute l'étendue de son malheur ; qu'il devait affecter une impassibilité complète, afin de provoquer de nouvelles révélations, et ce fut en souriant qu'il entra avec le comte dans la pièce où se trouvaient Antoinette et Richard.

Dès les premiers mots que le comte adressa au peintre, Antoinette comprit que tout était perdu.

— Vous avez donc retrouvé votre ancienne élève ? lui avait-il dit en souriant. Ah ! un grand changement s'est fait dans sa position. Ce n'est plus la petite camarade

d'autrefois, la jolie voisine dont vous aimiez tant à faire et à refaire le portrait. Car je vous connais beaucoup, sans que vous vous en doutiez, monsieur Syramin ; la mère d'Antoinette m'a souvent parlé de vous.

Richard et Antoinette gardaient le silence ; il leur semblait à tous deux que Maheurtier allait tout à coup prendre la parole, s'étonner, se plaindre... Il n'éleva pas la voix. Accoudé sur le marbre de la cheminée, calme, impassible en apparence, il souriait en regardant sa femme. Comme elle aurait préféré des reproches à ce silence ! Elle se serait défendue, justifiée ; elle l'eût essayé du moins. Mais non ! il se taisait ; et ce silence, ce froid sourire la glaçaient d'épouvante. Quant à Richard, que pouvait-il faire ? Nier, devant le comte, qu'il eût autrefois connu Antoinette ? C'était impossible. Il s'inclina sans répondre et essaya de changer de conversation. Au bout d'un instant il y parvint.

On parla de choses indifférentes et bientôt le comte annonça qu'il repartirait le soir pour Paris.

— Et nous, demain matin, dit Maheurtier, en regardant Antoinette, qui ne fit aucune observation.

— Tiens ! fit M. de la Roche-Houais, je vous croyais installé ici pour longtemps.

— Plusieurs lettres que je viens de recevoir m'obligent à quitter le Plantin plus tôt que je ne pensais.

Tout cela fut dit le plus naturellement du monde, à ce point que Richard, quand il eut salué et pris congé, et Antoinette, quand elle se fut retirée dans sa chambre, se demandèrent si les paroles du comte n'avaient pas passé inaperçues... Mais il était impossible qu'il ne les eût pas remarquées ! Bientôt le comte, après avoir en-

tre tenu Maheurtier d'affaires et réclamé un service qu'on s'empessa de lui rendre pour se débarrasser de lui, reparti pour Paris.

On devine les réflexions de Maheurtier lorsqu'il fut seul. En un instant il revit toute son existence depuis son mariage : il n'avait jamais été aimé ; on l'avait épousé, par calcul, par intérêt ; il était indignement trompé, et trompé par qui ? par cette femme à laquelle il avait voué sa vie, — par ce jeune homme qu'il avait accueilli, à qui il avait serré la main, qu'il avait traité en ami, en frère !... Et lui, dont on vantait l'intelligence, la perspicacité, il n'avait rien vu, rien soupçonné. Ses yeux seraient encore fermés si le hasard n'avait pas amené chez lui le comte de la Roche-Houais.

Tout à coup il poussa un cri. Il venait de se rappeler l'événement de la nuit précédente : ce coup de feu, cet accident, cette terreur d'Antoinette. « *Ah ! grâce à Dieu, ce n'est pas lui !* » s'était-elle écriée. Mais, *lui !* c'était Richard. Elle l'attendait ! il devait escalader le mur du parc, la rejoindre dans sa chambre... et... tout à coup, le jardinier, prenant sans doute Richard pour un voleur, avait tiré un coup de fusil. Tout s'expliquait. Mais pourquoi le coup qui devait atteindre Richard avait-il atteint Iriel ? Pourquoi ce dernier était-il revenu si brusquement de Paris ? Que faisait-il là, dans la campagne, au milieu de la nuit ? Était-il donc le complice de Richard et d'Antoinette ? — Au fait, pourquoi non ? Causson l'avait autrefois trahi ; Iriel pouvait bien le trahir à son tour. Comment avait-il pu se fier à cet homme, lui rendre son estime, lui donner son amitié ? C'était de la folie.

— Je mérite mon sort, s'écria-t-il. Mais je veux savoir

comment l'adultère, la trahison, le déshonneur sont entrés dans ma maison !

Et il monta dans la chambre d'Iriel.

XXXI

Iriel, cependant, était en proie au plus affreux tourment : que se passait-il en bas ? A quel excès de colère et d'indignation Maheurtier, éclairé tout à coup par les révélations du comte de la Roche-Houais, n'allait-il pas se laisser emporter ?

De son lit, où le retient sa blessure, il se penche, il écoute... Mais aucun bruit n'arrive à son oreille. Il essaie de se rassurer. Tout à coup une porte se ferme, des pas retentissent dans le jardin. Il se penche davantage, et, par la fenêtre entrouverte, il aperçoit Richard qui s'éloigne par la grande allée du parc. — Il le suit, il observe sa démarche. Bientôt, au moment de quitter l'allée et de disparaître, il le voit se retourner et jeter un regard désespéré sur cette maison dont il vient sans doute d'être banni !... Un instant après, dans le parterre qui s'étend sous ses croisées, il voit Maheurtier et le comte de la Roche-Houais qui se promènent. Que peuvent-ils se dire ? Il écoute. Il n'est pas question entre eux d'Antoinette et de Richard ?... Non ! Si le comte parle avec vivacité, Maheurtier l'écoute d'un air distrait. Il s'agit sans doute de quelque affaire d'argent. Quelques mots qu'il parvient à surprendre ne lui laissent plus de

doute à ce sujet. M. de la Roche-Houais, toujours prodigue et nécessaire, réclame un prêt d'argent, un service. Il a obtenu ce qu'il désire, car Iriel le voit serrer la main de Maheurtier. Bientôt une calèche s'avance jusqu'au perron, le comte y monte et s'éloigne. Rien de grave ne s'est passé sans doute ; peut-être Maheurtier n'a-t-il aucun soupçon... Iriel respire. Mais, tout à coup un bruit de pas se fait entendre dans l'escalier. C'est Maheurtier... Iriel le voit entrer, fermer avec soin la porte derrière lui, s'avancer vers le lit : sa pâleur et son calme avaient quelque chose de solennel et de redoutable.

— Iriel, dit Maheurtier d'une voix grave et contenue, vous savez la vérité ; je veux la connaître ; dites-la moi.

— Je ne sais rien, murmura le blessé.

Maheurtier s'approcha davantage et prenant dans les siennes la main de son ancien caissier :

— Parlez, Cansson, parlez, je l'exige. — Ah ! si vous saviez tout ce que je souffre depuis une heure !

Et, en même temps, le malheureux se laissa tomber sur une chaise, près du lit, et éclata en sanglots. Iriel se sentit ému de pitié ; ses yeux se mouillèrent de larmes. Mais Maheurtier fit un énergique effort, essuya son visage et reprit : — Cette incertitude est affreuse, je veux tout savoir, parlez ! Et comme Iriel gardait encore le silence, il ajouta :

— Pourquoi aviez-vous conseillé au jardinier de se mettre en embuscade, la nuit dernière ?

— J'avais remarqué des dégâts dans le jardin...

— Ce n'est pas vrai ! s'écria vivement Maheurtier, vous m'auriez averti. Du reste, pourquoi êtes-vous revenu si brusquement de Paris ?

— J'étais tourmenté de l'ordre que j'avais donné au jardinier et...

— Ainsi, vous auriez abandonné mes affaires, vous seriez arrivé ici, au milieu de la nuit, pour éviter à des maraudeurs, à des voleurs la juste leçon qu'on voulait leur donner ? Non ! il y avait autre chose, et puisque vous ne voulez point parler, je vais vous dire moi, ce qu'il y avait...

Il s'arrêta un instant et reprit d'une voix brève, saccadée, nerveuse :

— Un homme s'était introduit, dans mon parc, dans ma maison, la nuit précédente ; vous vouliez l'effrayer. Et cet homme s'appelle M. Syramin ! Voilà pourquoi vous ne m'avez pas averti. Voilà pourquoi vous vous taisez encore en ce moment...

— Monsieur Maheurtier !...

— Est-ce vrai ? Je vous adjure de répondre, au nom de notre vieille amitié... ou, sur l'honneur, je vous quitte pour courir chez M. Syramin, et il faudra bien qu'il s'explique, lui...

— Eh bien !...

— Eh bien ?

— J'ai vu la personne dont vous parlez, rôder, en effet, il y a deux nuits, dans une des allées du parc...

— Ma femme était avec lui !

— Non.

— Vous le juréz ?

— Je le jure.

— S'est-il approché de la maison ; y est-il entré ?

— Je ne l'ai pas vu.

— Causson, ne me trompez pas !

— Je ne vous trompe pas, monsieur Maheurtier, balbutia le malheureux père.

Il était si pâle, il paraissait tellement souffrir de ses blessures encore saignantes qu'il eût été cruel d'insister. Maheurtier se tut, fit quelques pas dans la chambre ; puis tout à coup, sa passion reprenant le dessus, il revint vers le lit :

— M. Syramin et Antoinette, reprit-il, s'aiment depuis longtemps. Vous aviez connaissance de cet amour ?

— Je n'en avais aucune preuve, mais je le devinais, répondit Iriel.

Il venait de se dire, que dans l'intérêt même d'Antoinette et de Richard, il serait maladroit, de nier plus longtemps, d'une façon absolue.

Il avoua donc qu'il avait cru remarquer entre les deux jeunes gens une certaine intelligence qui, du reste, s'expliquait maintenant par leur ancienne intimité.

— Mais, je jurerais, ajouta-t-il, qu'il n'a jamais existé entre eux de relations coupables.

— Et moi je suis persuadé du contraire, dit Maheurtier. Du reste, peu importe, M. Syramin a trompé ma confiance, il s'est fait passer pour un étranger, lorsqu'il était au moins un ami, j'ai le droit de lui demander raison de s'être joué de moi. Ah ! on m'a traité comme un vieillard, continua-t-il, en s'animant de plus en plus, on verra que ma main n'est pas tellement débile qu'elle ne puisse tenir une arme...

— Quoi ! vous voulez...

— Et c'est vous Iriel, puisque vous êtes seul à connaître cette malheureuse affaire, qui irez, de ma part, demander à M. Syramin une réparation.

— Moi ! moi ! s'écria le malheureux père.

— Oui ! vous vous étiez institué le gardien de mon honneur, eh bien ! cet honneur a été outragé et vous m'aidez à le venger. Préférez-vous que je prenne des étrangers pour témoins et que je leur fasse part de ma honte ?

— Mais c'est impossible ! c'est impossible ! s'écria Iriel, vous ne pouvez pas vous battre avec lui.

— Pourquoi donc ?

— Parce que...

Et le malheureux, agité par la fièvre, exaspéré à l'idée du danger que courait Richard, hors de lui, s'était dressé sur son lit, avait rejeté ses couvertures en s'écriant :

— Non, non, vous ne vous battez pas !

Tout à coup, un objet qui venait de glisser du lit sur le parquet, attira l'attention de Maheurtier. Il se baissa et regarda : c'était une lettre.

Elle portait cette suscription : *Madame Syramin*.

— Ma lettre ! ma lettre ! s'écriait Iriel qui s'était aperçu du mouvement de Maheurtier.

Mais en tombant, le papier, qu'Iriel n'avait pas encore eu le temps de cacheter s'était entrouvert, et Maheurtier put y lire ces mots :

« Ma chère Clémence, notre Richard bien-aimé... »

— Que veut dire ?... s'écria Maheurtier au comble de l'étonnement ;... cette madame Syramin à laquelle vous écrivez dans ces termes...

— C'est ma femme ! balbutia le blessé.

— Alors ce Richard ?

— C'est mon fils !

Et il retomba sur son lit, épuisé, haletant.

XXXII

Le lendemain de cette scène, Maheurtier accompagné d'Antoinette partait pour Paris. Avant de s'éloigner il était monté chez Iriel et lui avait dit :

— Je vous prie de rester au Plantin jusqu'à votre complet rétablissement. Lorsque vous serez guéri, s'il vous plait de prolonger votre séjour ici, j'en serais heureux. En arrivant à l'hôtel, je vous ferai tenir tous les objets qui vous appartiennent.

Ces paroles étaient significatives. Iriel les comprit. Maheurtier ne voulait plus vivre avec lui, sous le même toit ; le père de Richard devait être désormais étranger au mari d'Antoinette. Le blessé répondit avec des larmes dans la voix :

— Je quitterai le Plantin, dès que je serai guéri ; dans deux ou trois jours, je l'espère ; peut-être demain, si j'ai des forces. Mais je vous serai éternellement reconnaissant, monsieur Maheurtier, de ce que vous avez fait pour moi. Je regrette bien vivement que les circonstances nous séparent.

— Je le regrette plus que vous, Iriel... et je souffre beaucoup d'être obligé de vous parler comme je l'ai fait. Mais puisque vous refusez mon hospitalité, vous me permettrez du moins de vous venir en aide. Vous êtes sans ressources, et j'ai pensé que vous m'autoriseriez à

vous servir une pension proportionnée à vos besoins. En voici le premier terme.

Il tira de sa poche un portefeuille, l'ouvrit, se retourna, et il allait déposer quelques billets de banque sur la cheminée, lorsqu'Iriel lui dit doucement :

— Non, je vous remercie, je ne puis pas accepter cet argent. Je n'en ai pas besoin, du reste : j'ai l'habitude du travail, je travaillerai. Vous devez comprendre mon refus, ajouta-t-il d'une voix attendrie.

Maheurtier fit un mouvement vers Iriel. Il allait peut-être se jeter dans ses bras ou lui tendre la main. Mais il lui sembla tout à coup que Richard se dressait entre eux. Il sortit précipitamment de la chambre, dans la crainte de céder à son émotion, et sans tourner la tête vers son ancien caissier, dont le visage était inondé de larmes.

Deux jours après le départ de Maheurtier, Iriel quittait à son tour le Plantin. En arrivant à Paris, il se rendit chez Clémence, et après une longue conversation entre eux, il fut convenu qu'il louerait et habiterait le petit appartement contigu à celui de Richard et resté vacant depuis la mort de madame Duchamp. Clémence se chargeait d'expliquer à son fils ce voisinage, et de l'expliquer de telle sorte que Richard ne pût concevoir aucun soupçon : elle essaierait de le faire revenir des préventions qu'il devait naturellement avoir contre une personne qui avait joui de la confiance de Maheurtier... Quelques jours après Iriel trouvait un emploi de teneur de livres dans une grande maison de commerce de la rue du Bac.

Cependant Maheurtier n'avait adressé aucun reproche ni demandé aucune explication à Antoinette : il se

renfermait avec elle dans une réserve sombre et hostile. Elle se dit que cette pénible situation ne pouvait durer, et elle résolut d'y mettre un terme. Un soir, après un long tête-à-tête, pendant lequel Maheurtier, plongé dans ses tristes réflexions, ne lui avait pas adressé une seule fois la parole, elle lui déclara, qu'elle désirait se retirer dans la maison religieuse de la rue de Sèvres où elle avait passé une année après la mort de sa mère.

— Pourquoi cette détermination ? demanda-t-il, en relevant la tête.

— Parce que du moment où j'ai perdu votre confiance, je ne dois plus vivre auprès de vous.

— Ah ! Et comment savez-vous que vous avez perdu ma confiance ? Je ne vous ai rien dit. Vous vous avouez donc coupable ?

— Ecoutez, dit-elle, je ne descendrai pas à me justifier. Mais je vous ai fait part de ma résolution ; elle est irrévocable.

Ces paroles, cette attitude firent sortir Maheurtier de l'abattement dans lequel depuis deux jours la douleur et la maladie l'avaient plongé. Il accusa énergiquement Antoinette. Il lui reprocha ses dissimulations, les ruses qu'elle avait employées pour lui cacher son ancienne intimité avec Richard. Il fut d'autant plus violent qu'il avait été plus contenu jusque-là.

— Pourquoi, s'écria-t-il avec colère, m'avez-vous trompé ? Pourquoi, si vous aviez un amour au cœur, ne me le disiez-vous pas, lorsque j'ai demandé votre main ? Personne ne vous forçait à m'épouser. Pourquoi avez-vous consenti à ce mariage qui devait faire votre malheur et le mien ?

Elle consentit à s'expliquer ; elle lui dit toute la vé-

rité, dignement, sans réticence. Elle termina par ces mots :

— Oui, je l'aime ! Mais je ne suis pas coupable. J'ai été imprudente, mon imagination s'est égarée, mais je n'ai pas trahi mes devoirs. Quoi qu'il en soit, j'insiste pour me retirer dans une communauté religieuse. Ma présence ici vous ferait souffrir. Je souffrirais moi-même de votre tristesse, de vos douleurs auxquelles je ne puis apporter aucun remède. Mieux vaut pour moi, pour vous, que nous ne nous voyions plus. Je n'ai pas besoin d'ajouter que je ne sortirai jamais de cette communauté et que je n'y recevrai personne. Je sais le respect que je dois à votre nom et que je me dois à moi-même.

Lorqu'elle eut fini de parler, il fut sur le point de s'écrier : — Restez, restez auprès de moi. A mon âge on doit se montrer indulgent. Restez dans cette maison, c'est le meilleur refuge que vous puissiez trouver ; ne me quittez pas, ne m'abandonnez pas ; j'ai besoin de vous voir ; je ne vous parlerai plus de mon amour, je serai dorénavant pour vous un ami, un frère...

Peut-être fût-elle restée ; mais il craignit que cette prière n'obtînt qu'un sourire ironique et un refus ; il baissa la tête et se résigna.

Le lendemain, Antoinette quitta l'hôtel de la rue Montaigne, et se retira dans la retraite qu'elle avait choisie.

— Je m'en doutais ! Je le lui avais prédit, ... s'écria le comte de la Roche-Houais en apprenant cette séparation.

Trois semaines s'écoulèrent, pendant lesquelles Maheurtier vécut dans une complète solitude. Il ne recevait personne, et ses domestiques troublaient seuls le silence qui régnait dans l'hôtel. Ce qu'il souffrit ne peut se dé-

finir. Il la voyait sans cesse, là, devant lui, dans toute la splendeur de sa jeunesse et de sa beauté. Il l'aimait plus ardemment que jamais : il y avait un cœur de vingt ans dans ce corps vieilli, usé. Tantôt, il appelait Antoinette à grands cris, il lui parlait, il l'implorait, il lui pardonnait, il lui disait mille tendresses, il la pressait dans ses bras ; un instant après, il la repoussait avec colère, il la maudissait, il la traitait de misérable, de parjure.

Ces tortures morales, incessantes, infinies, aggravèrent le mal dont il souffrait depuis longtemps. Vers la fin d'octobre, il fut obligé de se mettre au lit. Alors, il fut effrayé de son isolement. Il eut peur de mourir, seul, dans son vaste hôtel, au milieu d'indifférents, de serviteurs qu'il connaissait à peine. Vingt fois il fut sur le point d'informer Antoinette, de la supplier de venir ; mais il résista à ce désir.

— Au moins, que j'aie un ami à mon chevet ! se dit-il enfin.

Et il envoya chercher Iriel qui accourut aussitôt.

XXXIII

Maheurtier, en quelques semaines, avait vieilli de vingt années. Ce n'était plus, comme autrefois, un malade, même un vieillard ; c'était un mourant. La douleur, le désespoir, l'isolement auquel il s'était condamné, avaient ridé ses joues, blanchi ses cheveux, creusé ses yeux. Iriel, en l'apercevant, éprouva une des plus poignantes

émotions de sa vie ; il la dissimula le mieux qu'il put et s'avança vers le lit.

— Je vous remercie d'être venu, dit Maheurtier, en lui tendant la main. M'avez-vous pardonné ?

— Vous pardonner, à vous ?

— Oui, j'ai eu tort. C'était votre fils ; vous ne pouviez pas le dénoncer... Je vous ai appelé, mon cher Iriel, parce que je voulais vous voir avant de mourir.

— Mourir ? que parlez-vous de mourir ?

— Oui, bientôt... Je ne me fais pas d'illusion. J'ai à peine quelques jours à vivre. Je ne mange plus, je ne dors plus ; la fièvre ne me quitte pas... Ce sera bientôt fini et j'en remercie le ciel... Je souffre tant !... Ah ! je l'aimais bien !

Alors, il trouva des forces pour lui parler d'Antoinette. Il redevint jeune, un instant. Ses joues se colorèrent. Iriel vit briller ses yeux éteints. — Que faisait-elle ? Que devenait-il ? Un jour il avait commis la lâcheté d'envoyer prendre de ses nouvelles. Elle lui avait écrit pour le remercier. Il se reprochait cette faiblesse. Il lui en voulait tant ! c'était elle qui le tuait.

— Ah ! s'écria-t-il en se dressant tout à coup sur son lit, avec une vivacité dont il paraissait incapable, comme elle sera heureuse de ma mort ! Elle pourra l'épouser, lui ! Ils vivront heureux... Mais elle se trompe si elle croit que je lui laisserai ma fortune. Oui, je comptais la lui donner tout entière. J'avais fait un testament en sa faveur. Tenez, le voici.

Il ouvrit une cassette placée sur une table, près de son lit, y prit un papier cacheté, et après l'avoir fait lire à Iriel, le déchira en morceaux.

— Que ne puis-je, ajouta-t-il dans son égarement,

lui enlever en même temps les quatre cent mille francs que je lui ai reconnus dans notre contrat de mariage?... Quant à ma fortune, dans quelles mains passera-t-elle? Je l'ignore. — Je n'ai pas d'héritiers. — La voulez-vous, Iriel?... Que dis-je. Mais... non... Vous la donner à vous, ce serait la donner à votre fils;... et votre fils, c'est elle! Non... non... Vous n'aurez rien de moi... rien!...

Iriel, pour toute réponse, prit la main du malade. Elle était brûlante; une fièvre violente venait de se déclarer. Maheurtier n'était plus responsable de ses actes, de ses paroles; il avait le délire.

Iriel veilla près de lui. Le lendemain la fièvre céda: Maheurtier retrouva sa lucidité ordinaire. Il était surtout préoccupé de cette idée, qu'à défaut d'héritiers, Antoinette hériterait de lui, et il ne le voulait pas. Il envoya chercher son notaire et dicta un testament par lequel il légua toute sa fortune à des établissements de bienfaisance. Cet acte terminé, il parut plus tranquille, il causa de ses affaires avec son ancien caissier; il s'entretint avec lui comme avec son plus intime ami et lui apprit certains détails encore inconnus d'Iriel. Il lui dit entre autres choses qu'Antoinette était la fille naturelle de M. de la Roche-Houais.

— Je connais le comte, ajouta-t-il. Il conseillera à sa fille d'attaquer mon testament. Et qui sait... peut-être parviendra-t-il à le faire annuler? Je ne veux pas qu'il réussisse et je parle cette fois, sans amertume, sans colère. Dans l'intérêt même d'Antoinette, il est inutile qu'elle soit à la tête de la grande fortune que je laisse après moi. Elle n'entend rien aux affaires et elle deviendrait la victime d'une foule d'intrigants qui s'abattraient sur elle comme des vautours sur leur proie. Il y a main-

tenant dans le monde beaucoup de Lentague et de La Coudraye, les deux scélérats qui vous ont fait tant de mal, mon pauvre ami. Je désire donc que mon testament soit maintenu et je vous charge du soin de le faire respecter. Oui, vous, Iriel ; je ne puis faire un meilleur choix.

— Mais, dit Iriel, tout ému des paroles de Maheurtier, si M. de la Roche-Houais essaye de faire annuler ce testament, comment pourrais-je lutter contre lui ? Il a de grandes influences, tandis que moi...

— Aussi vais-je vous armer contre lui. Prenez ces papiers et gardez-les précieusement ; le comte, si hautain, si puissant qu'il vous semble, s'inclinera devant vous lorsqu'il vous saura détenteur des pièces que je vous remets.

Ils causèrent longtemps encore.

— Quelle destinée que la mienne ! disait Maheurtier. Ce que les autres hommes s'efforcent d'obtenir souvent en vain : la fortune, je l'ai obtenue presque sans effort. Mais l'affection dont j'avais tant besoin, que j'appelais de tous mes vœux, m'a toujours fui... je n'ai jamais été aimé ; je n'ai connu ni les tendresses d'une mère, ni celles d'une sœur. Quant à ma femme, ajouta-t-il avec tristesse, elle ne pouvait pas avoir d'amour pour moi. Je meurs sans avoir goûté aux seules joies que j'ambitionnais, sans avoir vécu, un seul jour, de la vie qu'il me fallait.

Au moment où Causson allait le quitter, il lui remit un portefeuille assez volumineux, en lui disant :

— Ces valeurs sont pour vous, mon ami, vous n'avez pas le droit de me refuser, cette fois ; ce n'est plus un présent, c'est un legs. On ne refuse pas de complaire à

un mourant; ses dernières volontés sont sacrées, et je veux, vous entendez, je veux que vous acceptiez ce dernier souvenir.

.
Il allait toujours s'affaiblissant de plus en plus. Il oubliait ses souffrances pour songer sans cesse à Antoinette.

— Ah! disait-il, si seulement elle pouvait m'aimer un peu pour avoir su mourir à propos!

Quelques heures avant sa mort il songea à révoquer son testament.

— Je voudrais qu'elle fût heureuse par moi, dit-il à Iriel. Courez, allez chercher le notaire; j'ai encore le temps.

Il se trompait. Quand le notaire arriva, il ne pouvait plus ni parler ni écrire. Derrière le notaire, Antoinette s'avança. Iriel était allé la prévenir que son mari se mourait, et elle avait voulu le revoir. Elle se tenait près de la porte, n'osant entrer... Il l'aperçut et tressaillit. Puis il lui fit signe d'approcher, et comme il ne pouvait parler pour dire qu'il pardonnait, il essaya de sourire. Il mourut un instant après, les yeux fixés sur elle.

XXXIV

« Je fais bien de mourir! » avait dit Maheurtier à Iriel. C'était tristement vrai. Pas de famille! Il se sentait mourir seul. Qui donc pouvait s'intéresser à lui, vivant — et, mort, le pleurer? Qu'était-il pour Antoinette, sinon une

gène, un ennui, un obstacle?... Sans doute Iriel l'aimait : c'était une de ces gratitudes passionnées, profondes, que rien n'altère ni ne rebute; mais Iriel avait une famille : — sa femme et son fils retrouvés tout à coup, et qu'il avait hâte, pour ainsi dire, d'aimer. Il oublierait vite, lui aussi!

Déjà, au bout de trois mois, ce sombre pressentiment se réalisait. Iriel continuait à habiter, à côté de sa femme et de son fils, l'appartement resté vide après la mort de M^{me} Duchamp. Le souvenir de Maheurtier revenait plus rarement. Parfois il se reprochait cet oubli; il s'accusait d'ingratitude: c'était son ami, son bienfaiteur, et il s'attendrissait un instant. Puis, il songeait à Clémence et à Richard. A eux, toute sa pensée et tout son cœur. Il les avait là, tout près de lui, sous ses yeux; il pouvait, chaque jour, les contempler, leur parler! Il ne désirait rien de plus. Il était heureux!

Mais pour que ce bonheur durât, il ne fallait pas que Richard soupçonnât en lui autre chose qu'un étranger. Aussi évitait-il avec le plus grand soin tout ce qui aurait pu le faire reconnaître de son fils. Il se donnait pour un vieux commis aux écritures, retiré avec quelques économies: il ne savait que faire de son temps, et il s'excusait d'en passer la plus grande partie dans l'atelier de Richard, au risque de l'importuner.

— J'aime tant la peinture! lui disait-il, et particulièrement la vôtre!

Cette manie ne pouvait paraître étrange après la dure épreuve qu'il avait si vaillamment subie au Plantin; et d'un autre côté, son admiration était si naïve, son empressement si cordial, qu'il était impossible que Richard se fâchât de ses assiduités. Mais peut-être y avait-il là

un autre danger : il était à craindre, en effet, que Richard ne trouvât ces attentions bien vives et bien extraordinaires, et qu'il n'en recherchât le motif. Aussi Iriel avait-il pris ses précautions. Il avait répété maintes fois à Richard :

— Mon cher ami, je suis un vieux célibataire, sans famille ; je n'ai personne à aimer. Il est tout naturel que je m'attache à vous. Quand je pense que, si je m'étais marié autrefois, j'aurais peut-être un enfant qui vous ressemblerait.

Bien entendu, devant Richard, Iriel et Clémence se traitaient comme des étrangers : ils se disaient cérémonieusement *vous*... Mais, quand il était sorti, Iriel venait, sous prétexte de ranger dans l'atelier de son cher peintre, et ils causaient librement, non plus de leurs souffrances et de leurs malheurs passés ; c'était un sujet épuisé depuis longtemps ; mais de lui, de leur fils : ses succès, son bonheur, son avenir, c'était là tout leur souci et toute leur joie.

C'est ainsi, au commencement d'avril 1864, qu'ils s'entretenaient de lui, un jour qu'il était allé faire visite au marquis de Blave. Iriel, depuis quelque temps, le trouvait préoccupé, triste, et il faisait part de ses alarmes à Clémence.

— Je connais la cause de cette tristesse, dit celle-ci en souriant.

— Toujours Antoinette ?

— Sans doute. Qui veux-tu que ce soit ?

— C'est vrai. Tout lui sourit. Ses deux tableaux sont de vrais chefs-d'œuvre. Chacun en convient. Les commandes lui arrivent de tous côtés, et il ne sait à qui répondre. D'argent, bien entendu, il n'en a pas besoin.

— Il a six mille francs à placer.

— Cher enfant ! c'est son talent, c'est son travail !...

Ah ! que je suis fier de lui ! Et ne pas seulement pouvoir l'embrasser ! Mais, dis-moi, Clémence, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de doubler cette somme de six mille francs ?

— Celle qu'il va placer ?

— Oui.

— Tu sais bien que c'est impossible. Il me demanderait d'où cela vient.

— Tu as raison. Quelle misère ! Je ne sais que faire de cet argent que Maheurtier m'a donné, et je ne puis pas le donner à mon fils !...

— Plus tard, mon ami, nous trouverons un moyen détourné.

— Oui. Mais il sera peut-être difficile d'éviter ses soupçons. Déjà je craignais qu'il n'en eût, en le voyant, ces jours-ci, tout rêveur.

— Je t'ai dit pourquoi. A quel propos aurait-il des soupçons ?... Tu n'as commis aucune imprudence.

— Si, j'en ai commis une. Tiens ! ce portrait de moi qu'il est en train de faire...

— Eh bien ? Il est tout naturel, puisque tu es épris de son talent, que tu aies voulu te faire peindre par lui.

— Oui, mais ce qui a pu lui paraître singulier, c'est que je me sois obstiné à payer ce portrait vingt mille francs, quand il me disait que c'était quatre ou cinq fois trop... Autre chose : il voulait se hâter de le finir pour l'exposer..., j'ai refusé énergiquement... Pauvre cher enfant ! exposer mon portrait, lorsque je suis obligé de me cacher !...

— Je t'assure qu'il n'a pas trouvé cela extraordinaire.

Beaucoup de gens refusent comme toi cette exhibition de leur personne. Va, sois tranquille, je sais bien le moyen de dissiper sa tristesse.

— Je comprends, tu iras rue de Sèvres et tu lui apporteras des nouvelles d'Antoinette.

— Il n'en faut pas davantage.

— Comme il l'aime!... Et elle? son cœur n'a-t-il pas changé?

— Oh! non; je m'en suis bien aperçue à ma dernière visite. Elle souffre autant que lui de ne pas le voir; mais ce n'est guère possible, après trois mois de veuvage. Ils comprennent cela tous deux, et ils se résignent... Les chers enfants! quels beaux rêves ils font!...

— Oui, dit Iriel d'une voix sombre; et pour qu'ils fussent heureux, il fallait que Maheurtier mourût!... Et moi qui n'ai pas la force de le regretter!...

Ils furent interrompus par Richard qui rentrait. Ils s'éloignèrent vivement l'un de l'autre, et Iriel s'empara d'une vieille palette qu'il se mit à nettoyer avec beaucoup d'attention. Richard embrassa sa mère. Il avait de bonnes nouvelles du marquis de Blave, et il était plus gai qu'en sortant.

— Ah! vous voilà, Monsieur Iriel, dit-il. Tant mieux! si vous voulez, nous allons faire une bonne séance. Je me sens en veine de travail. Il commence, du reste, à être temps que nous l'achevions, ce portrait.

— Oh! cela ne presse pas, dit Iriel.

— Mais si! voilà plus de deux mois que j'y travaille à bâtons rompus. Cela doit vous ennuyer de poser continuellement.

— Non, loin de là, je vous assure.

C'était vrai. Iriel était heureux de poser devant Richard,

et il eût souhaité que ce portrait ne s'achevât pas. Une douce émotion gonflait son cœur, quand le peintre le fixait, scrutant chacun de ses traits, cherchant l'expression de sa physionomie : il frissonnait sous ce regard comme sous une caresse.

Ils furent bientôt installés, et Richard se mit à travailler avec ardeur. Clémence, un peu à l'écart, les regardait en souriant. Tout à coup Richard s'interrompit.

— Ah ça, mère, dit-il, est-ce que je me trompe? Voyons, regarde un peu.

— Quoi donc, mon enfant?

— Ne trouves-tu pas qu'entre M. Iriel et moi, il existe une sorte de ressemblance?...

— Mais... je ne vois pas... fit Clémence, interdite.

— Si ! tiens... regarde !

Et, quittant son chevalet, il alla se placer à côté d'Iriel.

— Non... il ne me semble pas... ou si peu!... dit Clémence.

— Dans les yeux... et dans le front? il y a quelque chose, tu as beau nier... Après tout, fit-il en riant, il ne faut pas vous froisser, monsieur Iriel, de ce que je viens de dire...

— Ah Dieu ! non... fit Iriel d'une voix étouffée.

Il avait peine à retenir ses larmes. Clémence était toute décontenancée par cette sortie imprévue. Pour faire diversion, elle gronda Richard de se distraire de son travail ; puis, quand il fut revenu à sa place, elle se pencha vers lui, et lui dit quelques mots tout bas, à l'oreille.

— Vrai ? s'écria-t-il en se levant, tu iras demain?...

Elle lui fit en souriant un signe de tête affirmatif.

— Ah ! chère maman!... Ah ! que tu es bonne!...
Tiens !

Et il l'embrassa à coups précipités.

— Comme tu m'aimes ! dit-elle.

— Oui, je t'aime !... car tu es la meilleure des mères.

— Bien. Voilà qui est entendu. Maintenant il faut travailler.

— Oui, tu as raison... Mais... c'est que... je n'y suis plus du tout.

— Si j'avais su... Et que va penser M. Iriel ?

— Oh ! moi, dit Iriel, ne faites pas attention...

— Si tu aimes mieux que je reste ici demain ? dit Clémence.

— Non pas !... Voilà qui est fini... Tiens ! regarde si je ne travaille pas ! Je vous demande pardon, Monsieur Iriel. Et il se rassit devant sa toile.

XXXV

Le lendemain, en effet, M^{me} Syramin sortit et se dirigea vers la rue de Sèvres. C'est là, on s'en souvient, dans une maison de religieuses non cloîtrées, qu'Antoinette s'était retirée, après sa querelle avec son mari. Elle avait continué d'y vivre, depuis la mort de celui-ci, dans le même appartement qu'elle avait habité, deux années auparavant. M^{me} Syramin la trouva occupée à relire une lettre du comte de la Roche-Houais, qui l'informait de son prochain départ pour Londres, et de son projet de lui faire ses adieux dans le courant de la journée.

L'accueil d'Antoinette fut charmant, affectueux, sans

empressement trop marqué. Les deux femmes s'embrasèrent et s'assirent l'une à côté de l'autre :

— Il y a longtemps que je ne suis venue, dit M^{me} Syramin ; j'ai craint de vous importuner...

— Vous n'avez pas cela à craindre, dit Antoinette ; vos visites sont la meilleure distraction que je puisse attendre dans la solitude où je vis.

— Elles seront plus fréquentes à l'avenir, puisque vous le voulez bien, dit Clémence ; et je ne serai pas seule à m'en réjouir...

Elle parla de Richard, de ses travaux, de ses succès. Elle fit délicatement allusion aux douces préoccupations qu'elle remarquait en lui. Antoinette ne répondait pas ; elle écoutait, souriante et charmée.

— Et M. Iriel, demanda-t-elle pour détourner la conversation, habite-t-il toujours notre ancien appartement, à côté de vous ?

— Toujours. Il s'est pris pour mon fils de l'amitié la plus vive.

— Il ne paraissait pas l'aimer beaucoup autrefois... non plus que moi.

— Alors, il a bien changé. Car, lui aussi, il ne cesse de s'informer de vous. Il voudrait vous voir.

Elles furent interrompues par la domestique d'Antoinette, qui venait annoncer le comte de la Roche-Houais.

— Ma chère enfant, je vous quitte, dit Clémence.

— Non, pas encore, répondit Antoinette. Le comte part ce soir pour Londres et vient me faire ses adieux. Entrez ici. Nous causerons tout à l'heure.

Elle conduisit Clémence dans sa chambre à coucher, et le comte se présenta.

— Ma chère Antoinette, fit-il, j'ai peu de temps à moi,

je pars dans un instant; mais je tiens à vous dire un mot d'adieu: je serai deux ou trois mois absent. Je voulais aussi vous rendre ce pouvoir que vous m'avez confié.

— Ah! oui, pour cette liquidation. Que faut-il que j'en fasse maintenant?

— Rien, vous pouvez sans inconvénient le garder jusqu'à mon retour. J'ai vu le notaire. Son travail sera suspendu pendant plusieurs mois par des chicanes, des procès entre les légataires. Du reste, ceci ne vous intéresse pas, et vos droits sont assurés... Un joli testament que votre mari a fait là!

C'était la dixième fois au moins que M. de la Roche-Houais récriminait contre le testament de Maheurtier. Voici, en deux mots, ce qui s'était passé après la mort de celui-ci. Le comte était accouru chez Antoinette et lui avait demandé, en son nom, à lui, un pouvoir pour la représenter à la levée des scellés et à l'inventaire. Il avait assisté à ces opérations, et avait suivi, avec une attention méticuleuse, la recherche et l'examen des papiers. Ceux sur lesquels il comptait et qui l'intéressaient particulièrement, ne s'étant pas retrouvés, il était revenu auprès d'Antoinette dans un état de sourde irritation que le testament du défunt pouvait jusqu'à un certain point justifier. Aujourd'hui encore il ne pouvait se défendre de récriminer sur ce point.

— Décidément, dit-il, votre mari s'est conduit indignement envers vous... Qu'est-ce que signifie cette distribution de sa fortune à des établissements publics dont il ne se souciait guère, à un tas de gens qu'il ne connaissait pas, et qui se disputent maintenant?... Et à vous, pas un legs, pas un souvenir!

— Mais, au contraire, je trouve cela tout naturel, dit Antoinette, après ce qui s'est passé entre nous.

— Je vous répète que c'est une insulte publique qu'il vous a faite là. Je n'aurais jamais attendu cela de lui.

— Je ne me sens pas blessée. Et d'ailleurs, il a parfaitement compris que je n'accepterais pas les legs qu'il pourrait me faire.

— Soit! mais, au moins, vous auriez refusé.

— Qu'importe? Je me demande même si je ne dois pas renoncer à cette dot fictive qu'il m'a reconnue par contrat.

— Ah! pour cela, non! Je vous l'ai déjà défendu, et je persiste. Ces quatre cent mille francs sont bien à vous; et c'est le moins que vous les gardiez, en compensation du sacrifice que vous avez fait en l'épousant.

— Je n'ai fait aucun sacrifice. Lui et moi, nous nous sommes trompés de bonne foi, voilà tout. Et peut-être a-t-il souffert plus que moi de cette erreur.

— Bon! Je vous conseille de le plaindre maintenant!

Elle le plaignait, en effet. Aujourd'hui qu'elle n'avait plus à redouter l'amour de Maheurtier, elle se le rappelait avec une sorte de complaisance et d'attendrissement. « Comme il était bon pour moi! Comme il m'aimait! » se disait-elle; et elle regrettait sincèrement ses caprices et ses duretés envers lui. Mais le comte était loin d'approuver ces scrupules : Maheurtier, selon lui, devait savoir à quoi il s'exposait.

— Je le lui avais prédit, et même mieux que cela! disait-il avec un sourire.

Il riait aussi de la façon dont cette intrigue s'était découverte.

— Grand étourdi que je suis! faisait-il, de ne pas

avoir compris que ce joli garçon n'était pas là uniquement pour faire de la peinture !

Cette fois encore, avant de quitter Antoinette, il revint sur ce sujet.

— C'était une assez gentille pastorale, dit-il, mais à peine ébauchée ; Maheurtier est un sot de l'avoir prise au tragique... Voyons, Antoinette, puisque nous en sommes là-dessus, cela n'aura pas de suites, n'est-ce pas ?

La jeune femme rougit et ne répondit pas. Elle était intérieurement révoltée de la façon légère et quelque peu cynique dont M. de la Roche-Houais parlait de cette passion qui lui emplissait le cœur.

— Vous en tenez encore pour lui, continua-t-il, je le vois bien. Mais vous avez tort. Je vous parle sérieusement. Ce garçon est très-bien, c'est vrai, et je ne vous accuserai pas de mauvais goût. Mais à quoi cela peut-il vous mener ? A l'épouser un jour ? Un artiste !

— Il a du talent, dit-elle en relevant la tête, et, en l'épousant, je ne vois pas quelle grâce je lui ferais !

— Comme vous prenez sa défense ! fit-il en souriant. Allons, ne parlons plus de cela. Nous causerons plus longuement à mon retour : vous aurez réfléchi. En attendant pas d'imprudence...

Il l'embrassa et sortit. Ce n'était pas la première fois que les paroles du comte, contre lesquelles elle n'osait protester, irritaient Antoinette. Elle supportait, avec impatience, ces dédains dont Richard était l'objet. Elle craignait que le comte n'eût en vue pour elle quelque parti qu'il chercherait à lui imposer plus tard, et elle se promettait bien de disposer d'elle-même suivant son cœur, et de ne plus s'exposer à la douloureuse épreuve qu'elle venait de subir. Aussi, en rouvrant la porte à

M^{me} Syramin, avait elle un air de vivacité et de résolution que celle-ci remarqua.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-elle, vous êtes affligée du départ du comte ?

— Oui. Nous avons parlé affaire, et je n'y entends rien. Il va être absent plus de deux mois ; et il m'a rendu cette procuration dont il ne peut plus se charger.

— Je comprends, vous ne savez à qui la confier maintenant.

— En effet... et je me demandais si M. Iriel ne consentirait pas à l'accepter.

— M. Iriel ? Oh, non.

— Vous croyez qu'il refuserait ?

— J'en suis sûre. Mais, si vous vouliez, Richard serait trop heureux...

— Je ne voudrais pas lui donner cet ennui.

— Je vous assure que ce n'en sera pas un pour lui. A moins que vous ne craigniez son inexpérience...

— Le comte m'a dit qu'il n'y avait rien là de compliqué.

— Eh bien, alors, rien ne s'oppose... Si vous voulez, je vais dire à Richard de venir s'entendre avec vous.

— Non, non.

— A moins que vous ne préféreriez venir vous-même... Ah ! comme ce serait gentil à vous !... Il y a si longtemps que je ne vous ai vue chez moi !... Il y a plus de trois mois que vous n'êtes sortie de cette maison.

— C'est vrai.

— Quand faudra-t-il que je vous attende ?

— Mais, je ne sais pas... Il est possible qu'il ne faille pas de retard pour ces sortes d'affaires.

— Eh bien, tout de suite, alors !... venez avec moi ;

rien de plus simple. Je vous emmène, et, ce soir, je vous reconduis.

— Comme vous êtes bonne ! dit Antoinette.

M^{me} Syramin l'aida à s'habiller, et, un instant après, elles sortaient ensemble et se dirigeaient vers la rue Notre-Dame-des-Champs.

XXXVI

Cette démarche était, de la part d'Antoinette, une sorte de protestation contre les critiques dédaigneuses du comte. Pendant le trajet, la réflexion lui vint : elle avait honte de sa détermination et elle la regrettait. M^{me} Syramin comprenait son embarras, et faisait le possible pour le diminuer.

— Là ! lui dit-elle, quand elles furent arrivées rue Notre-Dame-des-Champs ; vous allez rester dans ma chambre. Je vais prévenir Richard ; il est dans son atelier avec M. Iriel.

— Non, dit Antoinette ; je ne veux pas que vous dérangiez M. Richard. Je n'ai qu'un mot à lui dire.

Elle suivit M^{me} Syramin et entra avec elle dans l'atelier. Richard, agité par une préoccupation qu'il tâchait vainement de surmonter, achevait avec Iriel une de ces séances dont le bon vouloir de celui-ci ne se lassait pas. A la vue d'Antoinette, il eut peine à retenir une exclamation de surprise et de joie. Il se leva et la salua respectueusement. Le trouble de la jeune femme n'était pas

moins grand que le sien; mais elle feignit de s'apercevoir tout à coup de la présence d'Iriel, et s'informa affectueusement de lui. M^{me} Syramin se hâta d'expliquer le motif de la visite d'Antoinette. Iriel se retira discrètement.

— J'ai peu-être trop facilement cédé à l'insistance de M^{me} Syramin, dit Antoinette; mais l'absence de M. le comte de la Roche-Houais me mettait dans un cruel embarras.

Richard lui offrit ses services : il n'entendait absolument rien aux affaires, mais un de ses amis lui avait recommandé un M. Pelletier, rue des Prouvaires, auquel il devait prochainement s'adresser pour ses intérêts personnels; il lui confierait en même temps ceux d'Antoinette. Celle-ci, bien entendu, approuva d'avance tout ce qu'il pourrait faire. — M^{me} Syramin remarquait en souriant leur embarras à tous deux. Elle n'eut pas la cruauté de l'augmenter en les laissant ensemble; elle resta, et fit à peu près, à elle seule, tous les frais de la conversation. Elle parla de leur ancien voisinage, de leurs relations d'autrefois, si douloureusement interrompues par la mort de M^{me} Duchamp; de cette bonne et franche camaraderie qui amenait familièrement Antoinette dans l'atelier de Richard. De Maheurtier, du récent vœuage d'Antoinette, pas un mot : ils avaient hâte, sur ce point, d'oublier et de se reporter aux jours heureux qui allaient se continuer pour eux trois. Ces souvenirs, évoqués par madame Syramin, permirent à Antoinette de sortir de sa réserve, tout en satisfaisant sa curiosité.

— Voulez-vous, dit-elle à Richard, me permettre comme autrefois de passer en revue votre atelier, et d'exercer franchement ma critique?

— Volontiers, dit-il ; mais je me défie un peu de votre appréciation.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'elle est trop indulgente.

— Ne vous y fiez pas ! dit-elle en souriant.

Elle feignit, en effet, de montrer quelque sévérité. Durant cette scène, pas un mot d'amour ; à peine, de la part de Richard, quelque timide allusion qu'elle détournait aussitôt ou qu'elle laissait tomber. Des paroles n'auraient rien ajouté au sentiment qui les agitait tous deux, et qui se trahissait dans leur contenance et dans leurs regards ? Tout les entretenait de leur amour, même les choses en apparence les plus insignifiantes : jusqu'à cette ébauche qu'Antoinette retrouvait dans un coin, et à laquelle le peintre n'avait plus voulu toucher parce qu'elle ne lui plaisait pas !... Au moment où elle allait sortir avec madame Syramin :

— Je travaillerais mieux, dit-il, si vous veniez quelquefois me conseiller.

— Je vous dérangerais.

— Non, vous m'apporteriez l'inspiration.

— Eh bien... nous verrons, plus tard.

Ils se séparèrent, heureux de s'aimer, confiants dans l'avenir qui leur souriait.

Le lendemain, Richard se rendit rue des Prouvaires, chez l'homme d'affaires qu'une malheureuse indication lui avait fait choisir. Cet homme, en effet, n'était rien moins que l'ancien complice de Lentague, le vicomte de fantaisie qui avait autrefois attiré et poussé Causson sur la pente fatale où celui-ci s'était perdu. Comment ce nom de Pelletier n'avait-il pas frappé M^{me} Syramin et réveillé en elle de lugubres souvenirs ? Sans doute, elle ne

se rappelait de ce misérable que son prénom de Léonce ; son titre usurpé de vicomte de La Coudraye avait été en quelque sorte l'étiquette du procès qui s'était déroulé autrefois et dont elle avait suivi les tristes péripéties. Elle n'avait donc pas pensé à retenir Richard ; et elle s'était bornée, en le voyant sortir pour cette démarche, à lui recommander vaguement beaucoup d'attention et de prudence.

Léonce avait alors quarante-six ans. Il était très-peu changé : à peine quelques fils blancs déparaient sa belle chevelure blonde ; sa figure, presque imberbe, n'avait que de légères rides à peine perceptibles. On remarquait la même recherche qu'autrefois dans sa toilette et dans sa tenue : ce beau *grec* n'abdiquait pas. Quant à sa vie, pendant les dix-neuf années qui venaient de s'écouler, elle répondait parfaitement, à ce que sa conduite envers Causson pouvait faire présager. A la suite de la condamnation qui l'avait frappé, et qu'il subit à Poissy, il avait repris sa honteuse existence de friponneries et d'expédients ; ce qui lui mérita une nouvelle condamnation, plus forte que la première. Cette fois encore, en sortant de prison, il avait retrouvé Angéline Proutan. Cette fille, qu'il dédaignait et battait, était folle de lui. Un jour, il l'avait épousée pour pouvoir mettre la main sur les soixante mille francs mal acquis que M^{me} Proutan mère venait de laisser en mourant. Puis, avant même que l'héritage fut complètement dévoré, il avait abandonné Angéline et s'était remis à vivre à sa guise. Enfin ils s'étaient raccommodés, mais sans vivre ensemble. Elle tenait, rue du Hasard, une table d'hôte qui n'était qu'un honnête prétexte pour des opérations de jeu et autres : il venait là

comme un étranger, jouant le rôle traditionnel de major, faisant quelques affaires, non moins habile et plus expérimenté qu'autrefois. Il s'occupait en même temps d'opérations de Bourse. Tout en ce genre lui était bon, et les actions industrielles les plus véreuses étaient celles dont il excellait à tirer parti. Il avait été *exécuté* deux ou trois fois dans la coulisse, et il affirmait, dans ses instants d'expansion, qu'il ne s'en portait pas plus mal. Le cabinet qu'il avait monté rue des Prouvaires était à peu près la reproduction de celui à la tête duquel il avait autrefois placé Lentague : il lui eût été difficile de progresser en ce genre.

Dans le cours de son existence aventureuse, il avait plusieurs fois rencontré son ancien complice, mais il leur avait été impossible de s'entendre. Lentague n'était, en définitive, qu'un homme de violence et de coups de main, et Léonce avait une autre façon de procéder. Ils avaient donc opéré chacun de son côté et à sa manière. Et Léonce, en lisant dans un journal l'arrêt qui condamnait Lentague aux travaux forcés, avait dit à Angéline : — Ce pauvre Lentague est descendu bien bas.

En ce moment, du reste, il aurait pu en dire autant de ses propres affaires, car il avait engagé, pour payer ses différences, les bijoux d'Angéline. Celle-ci, qui en avait absolument besoin pour le soir, était en train de les lui réclamer assez aigrement, lorsque le coup de sonnette de Richard se fit entendre.

— Chut ! fit Léonce, un client !

— Tout cela ne me rend pas mes bijoux, dit Angéline.

— Dans deux heures tu les auras. Laisse-moi faire.

Il la conduisit dans une pièce à côté dont il referma la porte sur elle, et courut ouvrir à Richard.

XXXVII

Richard n'aurait eu qu'à s'adresser, pour le placement de ses économies, à un agent de change et pour la surveillance des intérêts d'Antoinette, au notaire chargé de liquider la succession de Maheurtier. Mais il avait préféré venir rue des Prouvaires, chez un inconnu. Il avait cédé ainsi, sans s'en douter, bien moins à la recommandation qui lui avait été faite, qu'à cet instinct irréfléchi qui consiste à voir des aptitudes et des probités particulières en dehors des professions officielles : sorte de manie générale qui explique, à elle seule, le succès toujours croissant des officines et des agences interlopes.

Léonce le reçut avec ses façons habituelles, pleines d'art et de séduction. Il eut un sourire de complaisance en voyant Richard compter sur son bureau les quelques milliers de francs qu'il désirait placer. — Evidemment, il opérait, d'ordinaire, sur des sommes d'une tout autre importance !... Mais c'étaient là les économies d'un travailleur, d'un artiste : il y veillerait avec un soin particulier ; car il aimait les artistes ! Malheureusement, il était rare qu'ils eussent recours à lui, comme Richard le faisait en ce moment... Aussi ne pouvait-il trop le féliciter. Maintenant, quel emploi allait-on faire de ces fonds ? Ici, il était en plein sur son terrain, et il déploya la sagacité, aisée et profonde à la fois, d'un homme

à qui les hautes questions de finance sont familières. — « Les fonds publics?... sans doute : c'était un bon placement, sûr, mais de médiocre produit. On en pouvait dire autant du Crédit foncier et des chemins de fer. Il rêvait mieux que cela pour le client exceptionnel qui lui arrivait. On avait bien, en ce moment, sur la place, quelques emprunts municipaux corroborés de loteries : c'était séduisant, il n'en disconvenait pas ; mais l'incertain, l'inconnu, l'*alea* lui répugnait... Il lui fallait du positif !... Mon Dieu, lui, quand il ne s'agissait que de ses intérêts personnels, il consentait encore à affronter quelques hasards... Mais il se gardait bien d'engager dans cette voie les fonds de ses clients : c'était sacré, cela ! Aussi Richard pouvait être certain que jamais il ne lui conseillerait ces placements aventureux où les risques de perte sont nécessairement en raison directe de l'énormité invraisemblable des dividendes. Par bonheur, il avait, en ce moment, sous la main un placement où l'intérêt et la prudence trouvaient également leur compte : il allait voir immédiatement, s'entremettre... etc. »

Richard confessa son ignorance en ces matières, et s'en rapporta absolument à ce que Léonce jugerait à propos de faire. Puis il parla de ce qui intéressait Antoinette. Ici, l'attention de Léonce redoubla. Mais il sut dissimuler l'agréable surprise que lui causait cette nouvelle communication : il entrevoyait un mandat superbe à exploiter. Il parut touché en apprenant la mort de Maheurtier.

— Vraiment ? dit-il. J'ignorais cet événement. Il vivait depuis quelque temps, éloigné du monde des affaires... Pauvre Maheurtier ! Nous nous sommes beaucoup connus autrefois ; nous avons eu ensemble les meilleures

relations... Il était encore jeune cependant... Cinquante-cinq à cinquante-huit ans au plus... C'est une perte, savez-vous ?... Une intelligence et un cœur d'élite.

Il se fit donner par Richard toutes les indications que celui-ci était à même de lui fournir sur cette affaire.

— Bien, dit-il, quand le peintre eut fini : mais il y a une chose qui me surprend, c'est que le testament ne contienne aucune disposition en faveur de cette jeune dame. En êtes-vous sûr ?

— Je ne l'ai pas lu, mais il paraît que toute la fortune est léguée à des étrangers.

— Après tout, cela se conçoit : quelque brouille domestique qui sera survenue peu de temps avant la mort de Maheurtier... Un testament *ab irato*... Cela se voit assez souvent... Du reste, j'examinerai... Et, quand même nous n'aurions à exercer que les reprises portées au contrat, ce ne serait pas à dédaigner... Quatre cent mille francs, c'est un chiffre ! Quel est le notaire chargé de cette liquidation ?

— M^e X..., rue Saint-Honoré.

— Je le connais. Je m'entendrai avec lui. Au reste, il ne doit pas y avoir de grandes difficultés ?

— Il paraît que si... Les légataires se disputent...

— C'est généralement leur habitude. Maintenant, cher monsieur, continua Léonce, il est indispensable, pour que je puisse m'occuper de cette affaire, que j'aie un pouvoir... M'en apportez-vous un ?

— Non, mais M^{me} Maheurtier ne refusera pas de signer tous les actes dont vous aurez besoin...

— Qu'elle me donne cela le plus tôt possible ; d'ici là, je ne puis rien faire.

— Demain, vous aurez ce qu'il vous faudra... s'empressa de dire Richard.

— Mais un pouvoir, vous entendez?... Complet, sans restriction?... Si vous voulez un modèle...

— C'est inutile... Il n'y aura qu'à copier celui qui avait été donné à M. le comte de la Roche-Houais...

— Ah ! M. le comte de la Roche-Houais a consenti à s'occuper de cela...

— Vous le connaissez ?

— Un peu... Et aujourd'hui il ne se soucie sans doute plus de ce mandat ?

— Il s'absente pour plusieurs mois...

Richard sortit, complètement satisfait des façons de Léonce, et en promettant de revenir le lendemain avec la procuration d'Antoinette. A peine était-il dans l'escalier, qu'Angéline sortait de la pièce où Léonce l'avait confinée, et, s'avancant vivement vers le bureau, se disposait à prélever sur l'argent de Richard, ce qu'il lui fallait pour dégager ses bijoux. Mais Léonce lui arrêta le bras.

— Un instant ! fit-il ; on ne touche pas... ça brûle !

— Comment ?

— Cet argent est sacré ; je n'en dois pas distraire un centime à mon profit...

— Qu'est-ce que tu me contes-là ?

— Ce jeune homme m'apporte ses économies. Il veut les échanger contre de bonnes et solides valeurs... Demain il les aura...

— De bonnes valeurs ?

— Sans doute.

— Tu ne vas pas lui coller des *Bitumes de Syrie* ou des *Flanelles du Canada* ?

— Je m'en garderai bien. Je l'aime ce client ! Je ne veux pas qu'il ait à se plaindre de moi. De bonnes rentes, de bonnes obligations, voilà ce qu'il faut qu'il emporte d'ici,... avec une haute opinion de ma probité et de mes lumières !...

Angéline le regarda un instant.

— Tu veux l'amadouer ? dit-elle.

— Pardieu !...

— Très-bien !... Mais qu'est-ce que je vais faire, moi, en attendant ? Ma soirée est flambée !

— Pourquoi flambée ?

— Parce que je ne puis pas la donner si je n'ai pas mes bijoux. Déjà, samedi, j'avais un air *panné*... C'était une pitié ! Antonine riait en dessous.

— Laisse-la rire.

— Et puis ces messieurs... Tu sais bien qu'il faut cela...

— Bah !... tu exagères... Tu es encore très-bien sans tes bibelots.

— Oh !...

— L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin !...

— Pourtant...

— Voyons, laisse-moi tranquille !... Je ne manquerai pas, pour une pareille niaiserie, un coup superbe... quatre cent mille francs !... Songez-y donc, quatre cent mille francs !

Angéline se tut. Elle s'assit, l'air triste et boudeur. Léonce se promenait dans la chambre, visiblement préoccupé.

— Voyons, lui dit-il, qui auras-tu ce soir ?...

— Tu sais bien, nos habitués...

— Et puis ?...

— M. de Châtelon, M. de Lemprise...

— Après?...

— Le marquis de Meursin.

— Tu en es sûre?...

— Oui : Antonine viendra.

— Combien te faut-il pour dégager tes bijoux?...

— Deux mille cinq cents... mettons trois mille.

— Tiens!...

Il prit sur le bureau trois mille francs qu'il lui donna.

— Comme tu es gentil!... s'écria-t-elle en lui sauvant au cou.

— Bien, laisse-moi — mais que ça ne manque pas, tu m'entends!...

— Sois tranquille. Je vais passer chez tous nos habitués. Le lendemain, Richard revint rue des Prouvaires. Léonce lui remit d'excellents titres de rente trois pour cent.

— J'ai réfléchi, lui dit-il. Voilà ce qui vous convient...

Il prélevait à peine un courtage insignifiant. Richard apportait en même temps la procuration d'Antoinette. Léonce la prit et la lut.

— Mais, cela ne vaut rien! dit-il tout à coup, c'est incomplet.

— Comment?...

— Sans doute, il n'y a pas pouvoir de toucher et recevoir.

— Ah!... est-ce que c'est nécessaire?

— C'est indispensable!...

— Pardon... puisque les fonds ne sont pas encore prêts...

Léonce comprit que son impatience l'avait entraîné trop loin.

— Oui, sans doute, dit-il... on peut attendre... mais plus tard, — bientôt, — il faudra réparer cet oubli.

— Vous m'en parlerez, quand le moment sera venu, dit Richard, qui, du reste, n'avait aucun soupçon.

XXXVIII

Deux ou trois fois, dans le courant de mai, Richard revint rue des Prouvaires, sans qu'il fût question entre lui et Léonce de ce supplément de mandat auquel ce dernier attachait une si grande importance. Probablement Richard avait oublié cette irrégularité, ou bien, s'il s'en souvenait, il pensait qu'il serait toujours temps de la réparer, quand le moment de toucher les fonds serait venu. Léonce, de son côté, ne jugeait pas à propos de la lui rappeler, de peur d'exciter en lui quelque défiance ; il se disait que le jour n'était pas éloigné, où il pourrait insister sur ce point sans le moindre inconvénient. Mais quelque impatient que fût son désir, et en dépit des visites qu'il ne cessait de faire chez le notaire et chez les avoués, ce jour reculait sans cesse. En effet, en présence des difficultés élevées autour de cette succession, il semblait que chacun fût d'accord pour laisser provisoirement les choses en état à l'égard de toutes les parties intéressées, y compris la veuve, dont cependant les droits étaient incontestables. La vente des immeubles, demandée au tribunal comme mesure conservatoire et

de bonne administration, avait été ajournée. Toutes ces lenteurs irritaient Léonce. Il ne cessait de répéter :

— Mais les droits de M^{me} Maheurtier ne sont pas en litige !

— Sans doute, répondait le notaire, M^e X..., mais je ne puis pas prendre sur moi de lui en remettre le montant.

— Pourquoi donc ? Vous avez des fonds...

— Cent cinquante mille francs déposés à la Banque, pas davantage : M. Maheurtier ne laissait guère d'argent improductif.

— Il y a des titres, des valeurs énormes.

— Je ne puis que les administrer, c'est-à-dire en toucher le produit ; il m'est interdit de les vendre, d'en disposer, même utilement. Je m'exposerais à un-blâme.

Léonce faisait un geste d'impatience.

— Que vous importe ? disait M^e X..., M^{me} Maheurtier n'a pas besoin de ce capital : il lui suffit, pour le moment, d'en toucher le revenu. Or, ce qui est échu des intérêts de sa dot, je ne refuse pas de le lui payer.

Ceci avait un peu calmé Léonce. Par l'entremise de Richard, il s'était fait remettre, de confiance, des quittances d'Antoinette, en échange desquelles il avait touché, chez M^e X..., les intérêts en question.

— C'est de bon augure, pensait-il, le capital ira sans plus de façons.

Bien entendu, il avait rendu compte, rigoureusement et sans le moindre retard, des sommes ainsi encaissées : il fallait qu'on eût en lui la plus aveugle confiance. Cette fraude, habilement ourdie, avait chance de réussir. L'homme qui eût été le mieux à même de la faire échouer, ignorait les relations qui venaient de s'établir

entre Richard et Léonce : Richard, malgré les marques d'affection et de dévouement que ne cessait de lui donner Iriel, le considérait comme un étranger et ne jugeait pas à propos de l'entretenir de ses affaires. Quant à lui et à Antoinette, ils avaient autre chose à faire que de soupçonner Léonce : Ils s'aimaient !

Cet amour, maintenant, ils ne se le dissimulaient plus l'un à l'autre. Les visites de M^{me} Syramin à la maison de la rue de Sèvres, étaient de plus en plus fréquentes, et Antoinette ne cachait ni l'impatience avec laquelle elle les attendait, ni le plaisir qu'elle en éprouvait. Elles causaient longuement de Richard, et Antoinette était heureuse quand elle s'entendait appeler par M^{me} Syramin : Ma chère enfant, — ma fille ! — Déjà, deux ou trois fois, elle avait consenti à sortir avec elle et elle était venue rue Notre-Dame-des-Champs. Richard s'était enhardi à lui reparler de son amour. Elle feignait de ne pas l'entendre, ou bien elle l'interrompait, mais doucement, souriante et charmée. Ils sentaient si bien, du reste, qu'ils étaient l'un à l'autre, que, dans les projets d'avenir dont ils s'entretenaient avec M^{me} Syramin, jamais l'existence de Richard ne se séparait de celle d'Antoinette. Il était évident que cette réserve, commandée par un veuvage encore récent, disparaîtrait avec le deuil de M^{me} Maheurtier, et que tous deux alors s'avoueraient franchement leur amour. Déjà il était rare que la jeune femme ne reconduisit pas M^{me} Syramin chez elle à la suite des visites qu'elle recevait de celle-ci. Un jour, au commencement de juin, elle l'accompagna, bien qu'elle fût un peu souffrante.

— Ma chère enfant, lui dit M^{me} Syramin, vous menez depuis six mois une vie trop retirée. Vous ne sortez

presque jamais, et mes visites sont votre seule distraction. La campagne vous ferait du bien.

— Peut-être...

— Pourquoi n'iriez-vous pas passer quelque temps dans votre villa près de Brunoy ?

— Oh ! non. Le Plantin ne m'appartient pas ; d'ailleurs, qu'y ferais-je seule ?

— Je pourrais y aller avec vous.

— Je vous remercie... c'est impossible.

Ici Richard intervint.

— Mais j'ai une villa, moi aussi, dit-il, et, si modeste qu'elle soit, je ne vois pas pourquoi je ne la mettrais pas à votre disposition. Vous y seriez convenablement toutes deux.

Antoinette refusa.

— Faites cela pour ma mère, dit-il ; elle a besoin, elle aussi, de prendre l'air.

— Eh bien ! que M^{me} Syramin, s'installe à Brunoy, j'irai de temps à autre passer une journée avec elle... et avec vous, ajouta-t-elle plus bas. Mais je ne veux pas demeurer dans ce pays ; vous devez comprendre cela.

— Oui, je comprends, fit-il. Dès ce soir, je m'occupe du séjour de ma mère là-bas et demain matin je pars pour Brunoy.

Il était plein de cette idée, et, dans la soirée, Iriel étant venu dans son atelier, il lui en parla.

— Vous ne songez pas à une chose, dit Iriel.

— Quoi donc ?

— C'est que vous avez en ce moment des travaux assez pressés, qui vont vous prendre au moins quatre ou cinq jours.

— C'est vrai. Mais tant pis !...

— Tandis, que si vous chargiez quelqu'un de ce soin...

— Qui voulez-vous?...

— Moi, par exemple.

— Vrai ? vous auriez cette complaisance ?...

— Vous savez bien que je n'ai rien à faire. Cela me distraira, me fera plaisir...

— Ah ! c'est charmant. Oui, ajouta-t-il, vous avez raison, il faut que je travaille... C'est convenu, j'accepte, et je vous remercie, mon cher M. Iriel.

Il lui serra la main.

— C'est à moi de vous remercier, dit le vieillard tout ému, car vous me rendez bien heureux !...

Le lendemain matin, Iriel partit pour Brunoy : il devait rester deux jours absent. Richard s'enferma dans son atelier, bien décidé à travailler avec vigueur. Mais, au lieu de travailler, il se mit à rêver : il était heureux ; il avait besoin de se recueillir et de savourer son bonheur ! Antoinette l'aimait, et ne craignait pas de le lui laisser voir en consentant à se rapprocher de lui !... Que de charme dans cet amour, qui s'était voilé un instant, et qui se découvrait peu à peu ! Puis, comme tout lui réussissait ! Son avenir d'artiste ne faisait plus de doute pour personne. Il était *arrivé* !... Ses deux derniers tableaux avaient fait sensation. Tous les comptes-rendus du Salon en parlaient : éloges excessifs, critiques à outrance... peu importait. Ses œuvres désormais seraient attendues, commentées. Aucune ne passerait inaperçue... C'était à lui de se tenir ferme.

— Allons, se dit-il en secouant la tête avec résolution, assez rêvé comme cela ! Travaillons.

Il s'installa devant son chevalet. En ce moment, un de

ses amis entra. C'est une remarque faite depuis bien longtemps, il n'y a tel qu'un ami pour vous apprendre une chose désagréable. Celui-ci avait en poche un numéro du *Goguenard*, petite feuille soi-disant artistique, cancannière et hargneuse avant tout, qui pratiquait l'éreintement avec une audace et une violence inconnues jusque-là.

— Eh bien, Paul, qu'est-ce qu'il y a ? demanda Richard ; tu as un air des plus singuliers.

— Tiens, lis-moi cela, dit Paul en tendant le journal.

Richard parcourut les premières lignes de l'article qui lui était désigné.

— Je n'y comprends rien, dit Paul.

— Mais, au contraire, c'est parfaitement clair, fit Richard avec dédain : c'est un éreintement furieux, et dans toutes les règles. Eh bien, après ? qu'est-ce que ça me fait ?

— Rien, mais va toujours.

Richard continua de lire. Tout à coup il tressaillit.

— Tiens ! fit-il, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ah ! tu es comme moi, tu ne comprends pas...

— Ma foi non. — Voyons, relisons :... « Que de bons gens s'écrient : C'est nature ! nous ne cesserons « pas de protester... Au reste, M. Syramin est jusqu'à « un certain point dans son droit ; c'est pour lui une tradition de famille ; il peint comme son père écrivait : « faux ! » — Comme mon père écrivait... répétait Richard.

— Oui, c'est imprimé en toutes lettres.

— Mais mon père n'était pas un écrivain.

— C'est ce que je me suis dit.

— Il était employé dans une maison de banque ou de

commerce... C'est ma mère qui me l'a dit, car je me souviens à peine de l'avoir connu.

— Peut-être, cependant, dit Paul, a-t-il écrit quelque ouvrage...

— D'art?... de littérature?... C'est impossible, je le saurais !

— Alors, c'est à n'y rien comprendre.

— Il y a là une erreur ou une méchante plaisanterie, dit Richard.

— Evidemment.

— Laisse-moi ce journal ; je le montrerai à ma mère, quand elle sera rentrée.

Richard, resté seul, relut plusieurs fois cet article et la phrase énigmatique qui le terminait. Il réfléchissait, agité, saisi d'un sombre pressentiment. — C'est singulier ! répétait-il en se promenant dans son atelier.

Enfin M^{me} Syramin rentra. Il courut à elle.

XXXIX

Avant même qu'il lui eût adressé la parole, M^{me} Syramin avait remarqué l'air inquiet et préoccupé de son fils.

— Qu'est-ce que tu as ? lui demanda-t-elle.

— Rien. Seulement il y a un point sur lequel je désire que tu me renseignes. Viens.

Il la fit entrer dans son atelier et s'assit en face d'elle.

— Voyons ? qu'est-ce que faisait mon père autrefois ? lui demanda-t-il.

A cette question qui lui arrivait brusquement et sans préparation, Clémence tressaillit et se troubla.

— Ce que faisait?... balbutia-t-elle.

— Oui, mon père... Quelle était sa profession?... de quoi s'occupait-il?... Mais toi, qu'est-ce que tu as, à ton tour?... Te voilà toute saisie, pâle, bouleversée.

— Mais non... mais non, fit-elle en essayant de se remettre.

— Si, cette question t'a fait quelque chose.

— Je t'assure que non... Et d'ailleurs, ce ne serait pas étonnant : je m'attendais si peu. Et puis, tu me demandes cela d'un air... Voyons, de quoi s'agit-il ?

— De mon père. Je veux savoir ce qu'il faisait, quelle était sa profession.

— Mais tu le sais bien, je te l'ai dit maintes fois. Il était...

— Oui, employé, caissier dans des maisons de banque, je sais cela ; mais après ?

— Après?... c'est tout.

— Il ne faisait pas autre chose ?

— Que voulais-tu qu'il fit?... Cela lui prenait toute la journée... Ah ! si, le soir, il allait tenir des livres dans une maison de commerce, rue de Seine ; car nous n'étions pas heureux...

— Ecoute, ma bonne mère, ne me cache rien, je t'en prie. J'ai besoin de savoir tout ce qui a trait à mon père...

— Pourquoi ? à quel propos ?...

— Peu importe. Il y a une chose qu'il faut que je m'explique... Tu comprends, moi, j'étais si jeune !... je l'ai à peine connu... je ne me souviens de rien.

— Moi non plus... Je ne sais pas autre chose que ce que je viens de te dire.

— Tu me le jures ?

— Sans doute... Qu'est-ce que tu as ?...

— Voyons, réponds-moi franchement. Pourquoi mon père faisait-il ce voyage dont tu m'as parlé et pendant lequel il est mort ?

— Je te l'ai dit, c'était un voyage pour les affaires de la maison où il travaillait.

— Comment s'appelait cette maison ?

— Comme tu m'interroges !... Mais je ne me rappelle même plus... Il est mort pendant ce voyage, voilà tout, et nous ne l'avons plus revu...

— Il n'écrivait pas ?

— Comment ?

— Je te demande s'il n'avait pas la manie d'écrire des livres, des articles ?

— Mais non, pourquoi me demandes-tu cela ? que signifient ces questions ?

— J'ai mes raisons.

— Et je veux les savoir ! je te trouve là tout à coup, agité, sombre. Qu'est-ce qui est arrivé ? Qu'est-ce que tu soupçonnes ? Je veux que tu me le dises. Je l'exige !

Il refusa un instant ; mais, tout à coup, cédant autant à sa propre impatience qu'aux sollicitations de sa mère, il prit le journal que Paul lui avait laissé, et, le tendant à Clémence :

— Tiens, vois ! lui dit-il ; et dis-moi ce qu'il faut que je pense de cet article. A mon tour, je l'exige !

Clémence prit le journal. Sa main tremblait, et les lignes du fatal article vacillaient devant ses yeux.

— Je n'y vois pas, dit elle... tu m'effrayes... jamais tu n'as été ainsi.

— Ecoute ! dit-il.

Il prit la feuille et il lut.

— Mon cher enfant, interrompit-elle, on critique injustement tes tableaux. C'est là ce qui te met hors de toi.

— Je me moque pas mal de ces critiques ! Il ne s'agit pas de cela. Attends !

Il arriva à la dernière phrase, à celle qui l'inquiétait et le surexcitait de la sorte, et tout en la lisant, en appuyant sur chaque mot, il suivait attentivement de l'œil tous les mouvements de sa mère. Il la vit tressaillir, et, comme il finissait, elle s'assit, incapable de se soutenir plus longtemps, accablée.

— Eh bien, tu vois, lui dit-il. Toi aussi, ces lignes t'impressionnent, te mettent hors de toi.

— Mon Dieu, non, dit-elle en cherchant à rassembler ses idées et à reprendre quelque force, cela me surprend et me semble singulier, voilà tout... Je suis comme toi, je n'y comprends rien.

Elle dissimulait, c'était évident. Il comprit que toute son insistance ne lui ferait pas dire ce qu'elle voulait lui cacher. Lui aussi, il se contraignit et résolut de dissimuler.

— Ah ! tu n'y comprends rien, toi non plus ? dit-il d'un ton plus radouci. Alors, tu dois partager ma surprise ?

— Certainement... c'est incroyable ! Il y a là quelque malentendu.

— C'est aussi ce que je me suis dit un moment.

— On t'aura sans doute confondu avec un autre peintre.

— C'est probable. Cependant, tu conviendras que cela pouvait bien m'inquiéter, me sembler extraordi-

naire. Aussi il me tardait de te voir rentrer pour avoir l'explication.

— Il n'y en a pas à te donner, mon cher Richard. Cet article n'a pas de sens. Il n'y faut plus faire attention.

— Je crois que tu as raison. Cependant je serais curieux de voir comment l'auteur de cet article justifierait...

— Garde t'en bien ! A quoi bon ?... Si on prenait au sérieux ce que disent les journaux...

— Oui, mais je ne serais pas fâché d'en avoir le cœur net. J'y vais de ce pas.

Elle courut au-devant de lui et l'arrêta vivement.

— Non, Richard, reste, je t'en prie...

— Pourquoi ?

— Mais, je te l'ai dit... parce que cela n'en vaut pas la peine.

— Je te demande pardon.

— Non ! il ne faut pas... C'est t'exposer inutilement à quelque querelle.

— Pas du tout. Je suis très-calme maintenant, regarde-moi.

Et comme il insistait pour cette démarche :

— Attends au moins, dit-elle, que M. Iriel soit de retour... Il sera ici demain soir ou après-demain.

— M. Iriel ? Pourquoi ?

— Parce qu'il est raisonnable, sensé. Tu lui parleras de cette affaire, et il te conseillera.

— Ah ! est-ce que M. Iriel a connu autrefois mon père ?

— Je ne crois pas, fit-elle embarrassée ; c'est possible, après tout. Ils travaillaient, ils avaient à peu près le même emploi. Mais peu importe, M. Iriel pourra

te donner un bon avis, probablement celui que je te donne de laisser de côté cette sotte affaire.

— Tu as raison, dit Richard après un instant de réflexion. Attendons le retour de M. Iriel. Et même, dès maintenant, oublions cette niaiserie qui m'a troublé plus qu'il ne fallait. Travaillons ! ajouta-t-il. C'est la meilleure réponse à faire à tout ce qui peut se débiter sur mon compte.

Elle fut dupe de cette apparente résolution, et, l'embrassant à plusieurs reprises, passionnément, elle se retira et le laissa seul dans son atelier.

Au lieu de travailler, il se mit à réfléchir. Il y avait là quelque chose, c'était évident. Quoi ? Il ne savait pas, il n'osait pas soupçonner. Mais l'article tout entier était d'une malveillance haineuse, et le dernier trait qu'il contenait devait l'atteindre cruellement : il en souffrait, instinctivement, sans pouvoir dire où il était blessé. Puis, cette émotion, ces réticences, ce silence obstiné de sa mère ! Elle avait compris, et elle ne voulait lui rien dire ! Du reste, son parti était pris : — il ne s'agissait pas d'attendre le retour d'Iriel : qu'importait Iriel dans cette circonstance ? — Il fallait tout de suite, envoyer demander une explication au bureau du journal. C'est ce qu'il allait faire. Mais il ne voulait pas que sa mère eût le moindre soupçon. Pour cela, il résolut d'affecter beaucoup de tranquillité, d'indifférence. Il resta une demi-heure dans son atelier, dominant son impatience et son irritation. Enfin, prenant un air aisé et naturel, il alla retrouver sa mère.

— Je travaille mal, dit-il ; ce sot article m'a irrité les nerfs. Je vais sortir un instant.

— Pourquoi ? où vas-tu ?

— N'importe où ; je sors pour me distraire, et me remettre. Tiens ! je vais aller voir Paul. Il doit être chez lui.

— Bien sûr, tu me le promets ?

— Je te le jure.

— Et pas ailleurs ?

— Non. Je reviendrai tout de suite ici.

— A la bonne heure !... Je craignais que tu n'eusses encore en tête ce maudit journal.

— Allons donc ! fit-il en riant.

Elle le laissa sortir, sans plus d'inquiétude. Celui de ses amis qu'il appelait Paul et qui était peintre comme lui, demeurait tout près de là, rue Madame. Il le trouva dans son atelier.

— Mon cher, dit-il, j'ai réfléchi à ce que tu m'as communiqué ; je suis tout aussi avancé que ce matin.

— Mais ta mère ?

— Je viens de lui parler. Elle ne m'a rien dit, ou elle n'a rien voulu me dire.

— Ah !... c'est singulier.

— C'est ce que je ne cesse de me répéter... Il faut que cela s'éclaircisse, et sans retard. Je n'aime pas les mystères... Je puis compter sur toi ?...

— Pour quoi faire ?

— Pour aller demander une explication au bureau du journal.

— Diable !... nous en sommes là ?

— C'est bien le moins !... en attendant que je demande réparation, s'il y a lieu.

— Allons... puisque c'est ton idée.

— Tu ne peux pas me refuser ce service, toi qui m'as apporté tout à l'heure cette gentillesse.

— Soit. Tu as raison.

— Tu vas prendre un de nos amis, n'importe lequel.

— Renaudin, te convient-il ?

— Va pour Renaudin.

— Il est à la brasserie. Je l'emmène.

— Bien, voici ton journal. Vous demandez une explication franche et loyale au signataire de l'article : c'est le rédacteur en chef, je crois. Et cette explication, vous me la rapportez chez moi. Je verrai alors ce que j'aurai à faire.

— C'est compris.

— Ah ! un instant... ma mère pourra se trouver là... il faut qu'elle ne se doute de rien.

— Sois tranquille.

— Reviens vite. Je t'attends.

XL

Paul prit en passant l'ami Renaudin à la brasserie, lui fit mettre son chapeau le plus neuf et son paletot le moins fripé ; et tous deux, dans l'attitude grave et cérémonieuse de gens qui vont aborder une question d'honneur, se rendirent au bureau du *Goguenard*, rue des Bons-Enfants, à l'entresol, sur la cour.

Là, ils trouvèrent, à côté d'un employé qui flânait faute d'ouvrage, un grand gaillard de trente-cinq à quarante ans, moustachu et militairement boutonné, qui se promenait par la chambre, et qui, en les voyant,

s'arrêta devant eux pour leur demander assez brusquement ce qu'ils désiraient.

— M. Léopold Charrouin ?

— C'est moi.

— Très-bien. Nous venons, de la part de M. Syramin, vous prier de nous donner quelques explications au sujet de l'article que vous avez publié dans votre numéro d'hier soir, et où il est très-longuement question de M. Syramin.

— Je suis à votre disposition, messieurs, dit M. Charrouin en s'inclinant légèrement avec une politesse compassée.

Il les fit entrer dans une pièce séparée qui lui servait de cabinet, et s'assit en face d'eux, froid et impassible.

— Monsieur, dit Paul, l'article que vous avez publié sur M. Syramin contient une critique vive et peut-être trop sévère de ses œuvres.

— Je la crois juste, dit M. Charrouin.

— C'était votre droit. Que vous l'ayez outrepassé ou non, M. Syramin ne réclame pas.

— Alors que désire-t-il ?

— Il désire que vous lui expliquiez la singulière phrase qui termine votre article, et à laquelle il ne comprend absolument rien.

On relut la malencontreuse phrase.

— Il me semble pourtant que c'est assez clair, dit M. Charrouin. Je trouve la peinture de Syramin détestable, et je le dis nettement. Je m'étonne qu'un artiste, qui a jusqu'à un certain point les procédés de son art, s'obstine ainsi dans le faux ; la raison, je crois la découvrir dans l'analogie qui existe entre les tableaux de M. Syramin fils et les écrits de M. Syramin père.

— Pardon, interrompit Paul, c'est ici que nous ne nous entendons plus du tout... M. Syramin père n'a jamais rien écrit.

— Ah ! par exemple.

— Ni son fils ni sa veuve ne se souviennent pas qu'il ait jamais rien publié, et, — c'est précisément ici qu'une explication de votre part est nécessaire, — nous venons vous prier de nous dire sur quel écrit de M. Syramin père vous vous êtes appuyé pour établir la comparaison dont vous parlez.

Cette question embarrassait évidemment M. Charrouin; mais il ne devait laisser percer ni trouble ni confusion.

— Messieurs, dit-il en se levant, il est inutile ici d'user de détours. L'article dont il s'agit a froissé M. Syramin, qui le trouve excessif: libre à lui !... Il vous envoie me demander raison; dites-le nettement... rien de mieux. Je suis, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, à la disposition de M. Syramin.

— Cependant, dit Paul, il n'y a ici, je puis l'affirmer, ni détour ni prétexte... M. Syramin est resté, permettez-moi de vous le dire, fort indifférent à vos critiques, et c'est seulement...

— Assez, je vous prie, interrompit M. Charrouin. Veuillez rapporter ma réponse à votre ami. Probablement, vous repasserez dans la soirée: vous êtes sûrs de me trouver ici, messieurs, et j'aurai l'honneur de vous adresser à mes témoins.

Les deux amis de Richard revinrent rue Notre-Dame-des-Champs. A peine étaient-ils sortis que M. Charrouin s'approcha vivement de son commis:

— Cours chez Vaudurier, dit-il, et dis-lui de pas-

ser au bureau, sans retard. J'ai absolument besoin de lui parler.

Dix minutes après, il était en tête-à-tête, dans son cabinet, avec un petit homme d'une trentaine d'années, maigre et chétif, au teint bilieux.

— Ah ça, Vaudurier, dit-il, qu'est-ce que cela signifie ? On vient, de la part de M. Syramin, de me demander des explications au sujet de mon article d'hier.

— Cela ne me surprend aucunement, dit Vaudurier.

— Moi non plus ; l'article est vif, éreintant, et il a porté, quoiqu'on n'en veuille pas convenir ; mais ce qui me paraît singulier, c'est qu'on insiste sur cette dernière phrase que vous m'avez fait écrire, et au sujet de laquelle il faut absolument que vous donniez vous-même certains renseignements. Quels sont donc ces écrits de M. Syramin père dont vous m'avez parlé, et auxquels j'ai fait allusion sans les avoir lus, nous pouvons l'avouer entre nous ?

— Ah ! on a insisté là-dessus ? fit le petit homme avec un sourire venimeux.

— Oui.

— Qu'est-ce qu'on a dit ?

— On a dit qu'on ne comprenait rien à cette allusion... que M. Syramin père n'avait jamais écrit.

— Et vous avez répondu ?

— Dame ! j'étais assez embarrassé, mais j'ai tourné la difficulté. J'ai répondu qu'on n'avait pas besoin de tant de détours pour venir demander raison à un galant homme... Seulement vous sentez qu'il est bon que je sois renseigné à cet égard, afin de ne point faire, le cas échéant, une trop triste figure.

— C'est juste. J'aurais dû vous informer plus tôt.

— Ah ça, il a écrit ce Syramin ?

— Beaucoup plus qu'il n'aurait dû. J'ai là, dans ma poche, le catalogue de ses ouvrages, avec un commentaire qui ne manque pas d'éloquence.

— Voyons.

— Attendez. Et d'abord, n'est-ce pas ? il est bien entendu que Syramin est un gâcheur ridiculement surfait, qu'il fallait absolument remettre à sa place ?

— D'accord. Cela me donne sur les nerfs, ce stupide engouement excité par les deux mauvaises croûtes qu'il a exposées.

— Quand des artistes sérieux, des artistes de talent sont méconnus !

— C'est vrai. Mais vous devez reconnaître, mon cher Vaudurier, qu'il ne dépend pas de moi que vos œuvres soient appréciées comme elles le méritent.

— Je vous remercie. Maintenant, tous les moyens sont bons contre un intrigant de cette espèce. Or, il m'en a été indiqué un dernièrement... qui produit son effet, je m'en aperçois, — et que j'ai dû employer : c'est de bonne guerre !...

— Sans doute. Un article fulminant comme celui que nous avons écrit ensemble...

— Oh ! cet article a plus de portée que vous ne croyez.

— Comment donc ?... Vous ne m'avez pas dit...

— C'était inutile. Mais cette dernière phrase, qu'on relève avec tant de vivacité, porte à Syramin un coup terrible, écrasant.

— Ah ça, expliquez-vous ?

— Voici. Il y a huit ou dix jours, je revenais de Vaugirard, à pied, avec ma femme. Ma femme, il faut vous

dire, est une demoiselle Urbain, dont la famille a beaucoup connu autrefois celle de Syramin, ou plutôt de Causson, car son nom est faux comme son talent ! Or, en suivant la rue de Sèvres, nous voyons sortir d'une grande maison une vieille dame : je la reconnais. « — Tiens ! la mère de Syramin, dis-je à ma femme. — Ça ! fait Eugénie en la regardant à son tour, ce n'est pas M^{me} Syramin, c'est M^{me} Causson. — Qui ça, M^{me} Causson ? — Une vieille dame à qui il est arrivé de terribles aventures et que je voyais souvent lorsque j'étais toute petite. Je la reconnais très-bien. » Je persiste à soutenir à ma femme qu'elle se trompe. Nous nous disputons même. Rentrés chez nous, ma femme me dit qu'il est possible que cette dame Causson ait changé de nom et qu'elle se soit fait appeler M^{me} Syramin. Et alors, elle me raconte une histoire affreuse : le mari a commis, il y a une vingtaine d'années, des vols, des faux à n'en plus finir !

— Bah !... qu'est-ce que vous me contez là ? s'écria le rédacteur en chef du *Goguenard*.

— La vérité, reprit Vaudurier. J'en suis bien sûr, maintenant. Mais je doutais alors ; ma femme pouvait s'être trompée. Aussi, lorsqu'il s'est agi d'écrire cet article sur Syramin, je n'ai pas osé.

— Ah ça, interrompit Charrouin, je ne sais pas si je comprends... Mais c'est ignoble !

— Quoi donc ?

— Cette phrase que j'ai écrite sans réflexion, sous votre dictée : « Le fils peint comme son père écrivait : faux !... » Est-ce que cela veut dire ?...

— Que le père faisait des faux ? Oui.

— Comment ! fit Charrouin en se levant furieux, vous ne me prévenez pas...

— Je doutais, je vous l'ai dit. Mais cette demande d'explications est la preuve...

— Que vous êtes un misérable, voilà tout.

— Comment ! puisque je vous dis que c'est certain. Voilà un numéro de la *Gazette des Tribunaux* de 1845 que je me suis procuré à grande peine.

— Qu'est-ce que ça me fait ? s'écria Charrouin en donnant un coup de poing dans le journal. Est-ce que vous ne comprenez pas que c'est infâme, ce que vous m'avez fait faire là ? A propos de peinture, venir jeter à la face du fils le crime et la honte du père !

— Mais cependant...

— Ah ! plus un mot. Laissez-moi — votre conduite me révolte ; sortez !

Et, sans égard pour les protestations de Vaudurier, il le prit par les épaules et le poussa à la porte.

XLI

Singulier type que celui de ce rédacteur en chef du *Goguenard* ! C'était une nature bonne, honnête, loyale ; mais son intelligence était médiocre et sa vanité excessive : deux infirmités qui peuvent conduire loin. Pendant quinze ans, il avait tenté de percer n'importe comment, sans arriver à rien. De là, sans qu'il s'en rendit compte, une sourde haine contre tout effort couronné de succès ; de là, un dénigrement systématique, et la fondation de cette méchante feuille où il n'obtenait même pas, avec toutes

ses violences, la palme de l'éreintement. Toute médiocrité, Vaudurier, en était la preuve, était sûre de l'avoir pour prôneur, et il ne s'apercevait pas que ces ridicules protections étaient l'aveu implicite de ses rancunes et de sa faiblesse. — Maintenant, que l'on grattât cette triple couche de vanité aigrie et d'ambition en désarroi, on retrouvait souvent de nobles et généreux instincts ; Vaudurier venait de s'en apercevoir.

Quel parti prendre ? Charrouin, resté seul dans son bureau, y réfléchit un instant. Dire qu'on avait, de parti pris, jeté à la face du fils l'ignominie du père ; ou bien avouer qu'on avait été dupe d'une mystification ; il n'y avait pas de milieu. Charrouin n'hésita pas ; il prit le premier parti.

Paul et Renaudin revinrent. Ils effectuaient consciencieusement ces allées et venues, cérémonieuses et lugubres, qui précèdent tout duel sérieux. Richard, bien entendu, avait trouvé leur rapport inadmissible, et les avaient renvoyés à la charge. Charrouin les reçut avec une dignité calme et froide. Quand Paul lui eut exposé les motifs peu pacifiques de leur retour :

— Je comprends cela, dit-il en se posant carrément devant les témoins ; maintenant, messieurs, veuillez m'écouter. En 1847 (j'avais vingt-deux ans alors), j'étais sous-lieutenant, en garnison à Strasbourg. Un de mes amis et moi, nous courtions la même belle : nous étions rivaux, sans nous en douter. Les lazzis de quelques camarades nous en firent apercevoir ; une double provocation s'en suivit ; la rencontre eut lieu à l'épée ; elle fut malheureuse pour mon adversaire... Je n'avais cependant que trois ans de salle. — Six mois après, en janvier 48, quelques semaines avant la Révolution, je me

trouvais en garnison à Montauban. Un soir, un pékin de mes amis me fait dîner à table d'hôte ; une discussion s'élève, à laquelle je prends part...

Il continua longtemps cette énumération, dans le genre de don Guritan. Paul et Renaudin constatèrent que cet excellent homme avait tué ou blessé cinq de ses amis et sept ou huit individus qui lui étaient indifférents. A chaque nouveau duel, ils s'inclinaient gravement. Tous deux attendaient avec impatience la conclusion de ce préambule : Paul y voyait une ridicule fanfaronnade ; Renaudin, le début de propositions conciliatrices. Charrouin termina ainsi :

— Maintenant, messieurs, vous devez comprendre que la démarche que vous tentez auprès de moi n'a absolument rien qui puisse m'intimider, me troubler. Mais, après la visite que j'ai reçue de vous ce matin, j'ai dû me demander si en parlant comme je l'ai fait de M. Syramin, je n'avais pas excédé mon droit. Eh bien, messieurs, j'ai réfléchi, et, sans que personne puisse m'accuser de lâcheté, lorsque je fais un pareille aveu, je dois reconnaître que je suis véritablement allé trop loin. J'ai eu tort !

La figure de Charrouin était vraiment belle en ce moment.

— Oui, continua-t-il en s'animant, je pouvais reprocher à M. Syramin d'être un artiste prétentieux, plat, ridicule..., et je l'ai fait ! C'était mon droit. Mais ce que je n'avais pas le droit de faire, c'était de ramasser dans cette feuille la honte de son père et de la lui jeter au visage. J'ai agi sans réflexion, je le reconnais franchement. J'offre à M. Syramin mes excuses, et veuillez lui dire ceci de ma part, messieurs : c'est qu'il

est jusqu'à présent le seul homme à qui j'aie fait une pareille concession. Maintenant, ajouta-t-il d'un ton dégagé, il est bien entendu que si M. Syramin exige une réparation par les armes, je suis tout à lui...

Paul et Renaudin avaient déployé le journal judiciaire que le rédacteur du *Goguenard* leur avait mis sous les yeux et ils se demandaient quel parti excessif Charrouin avait pu tirer de ce vieux numéro. Grande fut leur surprise en apprenant la vérité.

— Vous ne saviez pas cela ? leur dit le journaliste.

— Mais non.

— Au fait, je conçois que M. Syramin vous ait laissé ignorer ces choses, et j'ai été cruel en y faisant allusion.

Il ajouta avec une nuance de tristesse :

— Il est bien difficile que cette affaire s'arrange, et pourtant cela est désirable, dans l'intérêt même de M. Syramin. Quoi qu'il en soit, veuillez lui rapporter mes paroles de conciliation, et s'il refuse de les entendre, je vous adresserai à mes témoins.

Paul et Renaudin revinrent rue Notre-Dame-des-Champs. Ils trouvèrent Richard seul dans son atelier.

— Eh bien ! demanda-t-il, vous a-t-on donné enfin une réponse un peu satisfaisante ?

— Oui.

— Ah ! enfin ! Et en quoi consiste cette réponse ?

— On t'offre des excuses.

— Des excuses !

— Oui. On reconnaît qu'on a eu tort de faire allusion à un passé dont tu n'es pas coupable, après tout.

— Comment, coupable !... Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Mon cher ami, dit Renaudin, tu aurais mieux fait

de nous mettre au courant tout de suite. Moi, pour ma part, je t'aurais conseillé de ne pas faire attention à ce ridicule article. Il y a des outrages auxquels il-faut toujours paraître insensible.

— Ah ça, quels outrages ? Je ne vous comprends plus.

— Ici, ajouta Paul, il n'y a pas à équivoquer. Ce que tu voudrais cacher, — c'est tout naturel ! — on en a la preuve. Tiens ! la voici.

Il fit lire à Richard l'intitulé du procès de Causson en 1845.

— Mais en quoi cela me concerne-t-il ? s'écria Richard saisi malgré lui d'une poignante appréhension. Quel est ce Causson ? Quel rapport existe-t-il entre lui et moi ?

— Voyons, dit Renaudin, mon cher ami, il est inutile de dissimuler avec nous...

— Mais je ne dissimule pas, encore une fois !

— Si ! Tu sais très-bien que le Causson dont il s'agit là...

— Eh bien, quoi ?

— C'est... ton père !...

— Mon père !... Ah ! par exemple !...

Il éclata de rire.

— Voyons, fit-il en redevenant tout à coup sérieux, cessons cette plaisanterie. Je m'appelle Syramin et non pas Causson. Mon père était un honnête homme.

— Dame ! nous te rapportons ce qu'on nous a dit.

— Mais on vous a bernés, on s'est moqué de vous !...

Il s'interrompt brusquement. La terrible vérité venait de lui apparaître : Ces deux idées — cette condamnation criminelle et son père à qui on reprochait d'avoir

écrit *faux*, — venaient de se combiner dans son esprit.

— Alors, s'écria-t-il, ma mère aurait donc changé de nom... Ah ! mon Dieu ! est-ce que ce serait possible?...

Il tremblait d'émotion et fut obligé de s'asseoir. Ses deux amis s'empressèrent autour de lui. Il se remit bientôt et se redressa.

— Laissez-moi, dit-il, je vous en prie... Si j'ai besoin de vous, j'irai vous retrouver... Ma mère... il faut que je parle à ma mère !

Il renvoya les deux jeunes gens, et à peine étaient-ils dehors, qu'il entra précipitamment dans la chambre de M^{me} Syramin.

XLII

— Qu'as-tu donc ? demanda M^{me} Syramin, encore préoccupée de la communication qu'il lui avait faite, et de l'entretien qu'elle avait eu avec lui, le matin.

— Rien, dit-il d'un air sombre, et en tâchant de se contenir. Seulement tu as eu tort de ne pas me dire la vérité.

— La vérité ?...

— Oui, j'aurais préféré cela. Au moins, j'aurais été préparé au coup affreux que je viens de recevoir.

— Quel coup ? demanda-t-elle en se levant vivement et en courant à lui.

— Tu t'en doutes bien ! Oui, continua-t-il, cela eût mieux valu : je me serais fait peu à peu à cette honte ; je me serais caché ; je n'aurais pas recherché une considération impossible.

— Que parles-tu de honte, mon cher enfant ?

— Allons ! fit-il en se dégageant brusquement de l'étreinte de sa mère, assez de mystère et de dissimulation comme cela. Je te dis que je sais la vérité ! Oui, il a raison ce misérable écrivassier : tout est faux dans mon existence... mon talent peut-être aussi bien que mon nom ! Voyons réponds-moi franchement, je l'exige ! Est-ce que je m'appelle Syramin ?...

Il se laissait aller à la colère qu'il avait voulu dominer. Clémence ne répondit pas. Elle s'était affaissée, tremblante sur sa chaise, et se cachait le visage dans ses mains.

— Non, continua-t-il, je m'appelle Causson ! je me pare d'une honorabilité usurpée. Mon père était un faussaire, un forçat ! Diras-tu que non ? Tiens ! voici qui te donnerait un démenti. Lis ! mais, lis donc !

Il jeta le journal aux pieds de sa mère. Il se tut, et se mit à se promener dans la chambre, en proie à une sourde agitation. Clémence sanglotait convulsivement. Il s'arrêta, touché de l'état pitoyable où il la voyait.

— Ecoute, dit-il d'une voix radoucie en s'approchant d'elle, j'ai tort de te parler ainsi. Mais c'est plus fort que moi. Enfin ! tâchons de causer tranquillement. C'est vrai, n'est-ce pas ? Réponds-moi, je le veux !

— Oui, dit-elle d'une voix faible.

— Ah ! tu me cachais cela !

— Mon cher enfant, j'ai cru bien faire.

— Non ! tu as mal fait, encore une fois. Puisque

j'étais flétri, il fallait me le dire, et ne pas me laisser... O misère ! j'étais fier ! j'avais des idées de loyauté, d'honneur ! Je levais la tête, moi, fils d'un faussaire.

Il haussa les épaules ; puis, brisé par son émotion, il s'assit, l'œil sombre et morne. Elle releva lentement la tête, et vint doucement vers lui, timide, humble, suppliante.

— Voyons, Richard, dit-elle, si j'ai eu tort, pardonne-moi. J'ai bien souffert, moi aussi ! Ah ! je comprends ta douleur, mon cher enfant, j'espérais te l'épargner. Dieu ne l'a pas voulu ! mais ne m'accuse pas, ne maudis pas ton père, je l'en prie ! si tu savais toute la vérité... Ton pauvre père est moins coupable que tu ne crois ; il a été imprudent et faible, voilà tout, il a été perfidement entraîné...

— Tu vas l'excuser peut-être ! s'écria-t-il avec colère.

— Il y a longtemps que je lui ai pardonné, dit-elle ; et toi-même, quand tu sauras comment il a été séduit, abusé, tu le plaindras. Laisse-moi te dire tout.

— Non, fit-il en se levant, je ne veux pas en entendre davantage. J'en sais assez comme cela ! que me faut-il de plus ! A-t-il commis des faux, oui ou non ? Cette condamnation qui l'a frappé a-t-elle atteint un innocent ou un coupable ? Prouve-moi qu'elle est injuste, et alors, non-seulement je le plaindrai, mais encore toute ma vie sera consacrée à sa réhabilitation ! Mais tu te tais. Il est juste, cet arrêt ! l'homme qui l'a subi était bien réellement un voleur et un faussaire. Alors, cela suffit, n'en parlons plus !

Elle essaya encore de le calmer ; mais à mesure qu'elle parlait, il sentait, au contraire, redoubler son irritation. Il craignit de se laisser emporter trop loin.

— Voyons, interrompit-il, je te répète que tout cela est inutile. Plus un mot, je t'en prie ! Je te laisse. Adieu.

Il la quitta et s'enferma chez lui. Quelle triste nuit pour tous deux ! Ils ne dormirent ni l'un ni l'autre. Au milieu des sombres réflexions qui l'agitaient, M^{me} Syramin prêtait l'oreille : parfois elle entendait le pas saccadé de Richard. Elle était tentée d'aller le trouver, de lui parler encore ; mais elle n'osait : il fallait attendre que la souffrance et la fatigue l'eussent un peu abattu... Le matin, elle l'entendit se diriger vers la porte et se disposer à sortir. Elle le devança : elle craignait de sa part quelque funeste résolution.

— Où vas-tu si matin ? lui demanda-t-elle.

Il fut surpris et contrarié de la voir sur son passage.

— Qu'est-ce que cela te fait ! dit-il, je sors. Je suis bien libre, je pense.

— Non. Tu es irrité, tu as quelque dessein que je ne connais pas... Reste, je t'en prie...

— Ah ! laisse-moi ! fit-il en l'écartant impatiemment avec la main.

Et il descendit l'escalier. — Elle se trompait, il n'avait aucun dessein arrêté en tête. Toute la nuit, il avait passé par les résolutions les plus folles et les plus terribles, sans en adopter aucune. Il sortait, pour changer de place, pour secouer sa souffrance et la dissiper, s'il était possible.

Il entra dans le jardin du Luxembourg, et fit quelques tours dans les allées. Puis il sortit par la rue de Fleurus, et, arrivé rue Madame, monta machinalement chez Paul. Celui-ci venait de se lever, il était dans son ate-

lier. Il fut presque effrayé de l'air sombre et abattu de Richard.

— Mon pauvre ami ! dit-il en lui serrant la main.

Puis il lui parla. Lui aussi, il avait réfléchi à cette situation, à ce malheur... Qu'y avait-il à faire ? Rien. Ne donner aucune suite à la démarche faite la veille... laisser tomber cette lâche insulte ; elle passerait inaperçue, et, sans doute, elle ne se renouvellerait pas : les excuses, sincèrement offertes par M. Charrouin, étaient une garantie. — Richard écoutait vaguement, sans répondre. Le parti que Paul lui conseillait était incontestablement le meilleur, et probablement il allait s'y résigner, lorsque Renaudin entra.

— Ah ça, c'est une infâme persécution dit-il.

— Qu'est-ce donc ?

— Écoutez un peu ce que chante la *Cigale* de ce matin...

Il déploya un journal et lut :

— « M. R. S... (tes initiales, comme tu vois), a envoyé
« aujourd'hui deux de ses amis demander des explica-
« tions à l'un de nos confrères de la presse littéraire,
« M. L. Ch..., au sujet d'un article où ce dernier criti-
« quait sévèrement les deux tableaux exposés cette an-
« née par M. R. S... Nous ne savons pas encore le ré-
« sultat de cette démarche. Peut-être, malgré l'allusion
« si grave contenue dans la fin de l'article incriminé, les
« témoins parviendront-ils à arranger cette affaire. Nous
« l'espérons... On comprend quelle réserve nous est
« imposée... »

— Elle est jolie, la réserve ! fit Renaudin en froissant le journal.

— Ah ! ça, comment a-t-on pu savoir?... Eh bien !

où vas-tu donc ? demanda Paul à Richard, qui se disposait à sortir...

— Laissez-moi. — J'ai affaire. Veuillez m'attendre ici tous deux.

— Mais qu'est-ce que tu as?... Tu parais furieux. — Richard, je t'en prie...

Richard sans écouter les observations de ses deux amis, descendit rapidement dans la rue. Il était en proie à une exaltation fiévreuse. Il prit une voiture et se fit conduire rue des Bons-Enfants. A peine fut-il en présence de Charrouin :

— Vous êtes un lâche, un misérable ! cria-t-il.

Et, ne se possédant plus, il le frappa au visage. Deux amis de Charrouin, qui se trouvaient là, empêchèrent celui-ci de se précipiter sur Richard. Un duel était inévitable. Les témoins des deux adversaires étaient tout prêts. Ils s'abouchèrent, et il fut décidé qu'une rencontre aurait lieu, le jour même, à l'épée.

Dans la soirée, deux remises, se suivant à peu de distance, sortaient de Paris par l'avenue de Vincennes.

XLIII

Après la brusque sortie de Richard, M^{me} Syramin était restée un instant sur le palier, tremblante d'anxiété et d'effroi. La pensée lui vint de s'élancer à la poursuite de son fils, de le ramener malgré sa résistance, mais il

était déjà loin ! Elle rentra lentement chez elle, tourmentée des plus sombres appréhensions. A mesure que le temps s'écoulait, ses alarmes redoublaient, ses suppositions devenaient plus effrayantes. Incapable, dans l'agitation qui s'était emparée d'elle, de tenir en place, elle allait dans l'appartement, d'une chambre à l'autre. Elle ramassa dans l'atelier de Richard les deux fatales feuilles qui l'avaient éclairé, et elle les parcourut machinalement.

Deux heures, trois heures se passèrent ainsi, et il ne rentrait pas !

— Si seulement, pensait-elle, mon mari était là, il me conseillerait, il m'aiderait ! Mais il ne sait rien, je suis seule. Peut-être chaque minute qui s'écoule aggrave-t-elle le danger ? Peut-être serait-il temps encore de prévenir un malheur ? Que faire, mon Dieu, que faire ?...

A la fin, elle n'y tint plus.

— Il faut absolument que je le voie, qu'il soit informé... Lui, du moins, il saura prendre un parti... Allons !

Elle descendit. Elle espérait encore que Richard rentrait, et elle donna des indications au concierge :

— Je serai absente jusqu'à ce soir. Dites-lui qu'il ne s'inquiète pas, qu'il m'attende...

Elle prit une voiture et se fit conduire au chemin de fer. Il était deux heures après midi quand elle arriva à la gare de Brunoy. De la gare au Plantin, il y a près d'une lieue : elle fit ce chemin à pied. Enfin elle aperçut la maison de campagne de son fils. Elle allait trouver quelqu'un qui partagerait ses alarmes et la terrible responsabilité qu'elle sentait peser sur elle. Iriel était là, en effet, rangeant et disposant tout, gai, confiant, joyeux :

« Cette tenture ferait plaisir à Clémence, cette allée

avait besoin d'être sarclée; Richard aimait à s'y promener... Et qui sait? peut-être Antoinette reviendrait-elle sur son refus et s'y promènerait-elle avec lui!... » Il faisait de doux rêves. Il était heureux! Tout à coup il tressaillit de surprise: il venait d'apercevoir Clémence à l'entrée du jardin. Il courut à elle.

— Ah! mon Dieu, c'est toi!... Mais qu'y a-t-il donc? pourquoi viens-tu? Tu es essouffée, en sueur... Ah! je tremble... Il y a un malheur!

Il s'arrêta, saisi d'un sinistre pressentiment.

— Viens, lui dit-elle, en l'entraînant vers la maison... Tu es seul?

— Oui, mais que vas-tu m'apprendre?

Ils entrèrent.

— Je t'en supplie, dit-il, parle!

— Mon cher ami, s'écria-t-elle en se laissant tomber, faible et éplorée, sur un siège, tout est perdu, Richard sait tout!

— Ah!... Il sait que je suis son père!

— Non: — Il te prend toujours pour un étranger, un voisin... un ami...

— Eh bien, alors?

— Mais il sait que ce nom de Syramin ne lui appartient pas, qu'il s'appelle Causson et que son père, qu'il croit mort, a été condamné autrefois...

— Et comment a-t-il appris cela? s'écria Iriel; aurais-tu commis une imprudence, prononcé une parole?...

— Oh! moi... non... mais, tiens, lis! Voilà ce qu'il connaît depuis hier soir.

Et elle lui tendit les deux journaux. Il les prit vivement. Il rejeta le vieux numéro de la *Gazette des Tribunaux*.

— Ah! je ne le connais que trop, celui-là, dit-il.

Puis, il parcourut avidement l'autre feuille. Arrivé à la fin de l'article de Charrouin, il la froissa et la jeta avec fureur sur le parquet.

— Ah ! le misérable ! s'écria-t-il. Oh, mon pauvre enfant ! Quel coup ! Comme il a dû souffrir ! Comment cela est-il arrivé ? Conte-moi tout, ma bonne Clémence...

Elle lui dit ce qu'elle savait. Il s'était levé, et, tout en l'écoutant, il marchait dans la chambre, agité, sombre.

— Et on ne s'arrêtera pas là ! interrompit-il. Quelque infâme connaît la vérité et l'infiltrera goutte à goutte dans le cœur de Richard. On sait qui je suis peut-être... On le lui dira, après m'avoir dénoncé, et on voudra qu'il soit témoin de mon arrestation.

— Non, dit-elle, les choses n'en sont pas à ce point, je l'espère... Ne t'alarme pas... tu ne cours aucun danger...

— Eh ! qu'importent les dangers que je puis courir ! Il ne s'agit pas de moi, mais de lui !... Ah ! il a reçu le coup le plus terrible... Mais qu'au moins il n'apprenne pas que je suis son père ; qu'il me croie en fuite, mort !

Elle s'efforça de le calmer, de le rassurer : « Richard sans doute ne saurait rien de plus : on pouvait lui avoir montré cette tache dans sa famille et ignorer que celui qui l'avait causée fût vivant, près de lui. Il fallait redoubler de prudence, voilà tout. Maintenant on essaierait de relever Richard, de le consoler avec le temps ! » Sans rien répondre, il paraissait se rendre à ces raisons. Puis il revint vers elle.

— Et ce matin, après cette nuit affreuse, qu'a-t-il fait ? Qu'est-il devenu ?

— Mais je te l'ai dit, il est sorti de bonne heure, sans que je pusse l'en empêcher.

— Et il ne t'a rien dit ?

— Non. J'ai été toute la matinée dans une anxiété ! je l'ai attendu jusqu'à onze heures et demie. Enfin, j'ai pris le parti de me rendre ici.

Mais il ne l'écoutait plus. Une pensée terrible venait de lui traverser l'esprit.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda-t-elle effrayée.

— Rien, dit-il. En même temps il ramassait le journal qu'il avait froissé et cherchait précipitamment la signature du rédacteur de l'article et l'adresse du journal.

— Si ! tu as quelque chose, dit Clémence en courant à lui. Que crains-tu ? Que soupçonnes-tu ?

— Laisse-moi, dit-il. Sortons. Il faut revenir tout de suite à Paris.

Il ferma à la hâte les portes de la maison de campagne, et tous deux revinrent à pied, presque en courant, à la gare de Brunoy, où ils prirent le premier train descendant qui passa. Il était près de six heures quand ils arrivèrent à Paris. Durant ce trajet, Clémence n'avait rien pu obtenir d'Iriel qui lui indiquât le malheur qu'il redoutait et qu'il cherchait évidemment à prévenir. A peine descendu de wagon, il la fit monter dans un fiacre qui devait la conduire, seule, rue Notre-Dame-des-Champs.

Puis, dès qu'il l'eut vue s'éloigner, il prit lui-même une voiture.

— Rue des Bons-Enfants, cria-t-il au cocher.

Les bureaux du journal étaient fermés.

— Y a-t-il longtemps que M. Charrouin est sorti ? demanda Iriel au concierge.

— Depuis midi, répondit celui-ci.

Iriel respira. Midi ! ce n'était guère l'heure d'un duel.

— Et était-il seul ?

— Non. Je me rappelle qu'il était avec deux de ses amis...

Les inquiétudes d'Iriel revinrent. Il allait retourner rue Notre-Dame-des-Champs, lorsqu'une remise s'arrêta devant la porte. Trois hommes en descendirent.

— Tenez ! dit le concierge à Iriel en désignant l'un des trois hommes, si vous voulez parler à M. Charrouin, justement le voici.

Iriel s'approcha. Mais, avant même qu'il eût pu lui adresser une question, Charrouin, l'air sombre et maussade, avait passé outre et s'éloignait. Iriel frissonna. Il entrevoyait la vérité. Il saisit brusquement par le bras un des témoins.

— Monsieur, dit-il, un duel vient d'avoir lieu entre M. Charrouin et M. Syramin...

— Qui êtes-vous ?

— Un parent... un ami de M. Syramin. — Qu'est-il arrivé ?... Je vous en conjure...

— M. Syramin est blessé.

— Grièvement ?

— J'espère que non... Ses témoins doivent en ce moment l'avoir ramené chez lui.

Iriel remonta en voiture : dans quel état, on se l'imagine. Arrivé à l'entrée de la rue Notre-Dame-des-Champs, il vit devant sa maison une voiture arrêtée, et, autour, plusieurs personnes. Il descendit précipitamment et courut. Dans le couloir, la femme du concierge faisait respirer des sels à Clémence évanouie. Au bas de l'escalier, Paul et Renaudin, aidés du concierge, portaient Richard inerte et sans connaissance. Il s'élança vers eux, et, égaré, hors de lui :

— C'est moi qui suis cause... Ah ! malheureux !...
c'est moi qui l'ai tué ! s'écria-t-il.

XLIV

Nul ne fit attention à ces imprudentes paroles. Iriel, d'ailleurs, eut la force, cette première explosion passée, de contenir sa douleur et de lui imposer silence. Il aida à transporter Richard et à le mettre au lit. Clémence, revenue de son évanouissement, accourut au chevet du blessé ; mais elle était tellement troublée qu'il lui fut impossible de rendre quelque service.

Richard reprit connaissance peu à peu. Un médecin, mandé à la hâte, arriva et examina sa blessure. Aucun organe essentiel n'était lésé : l'épée de Charronin avait pénétré dans le flanc droit, au-dessous des fausses côtes, mais en s'écartant de plus en plus de la ligne du corps, en sorte que la blessure était sans profondeur. Cependant un épanchement intérieur était à craindre ; mais, au bout de deux jours, on fut complètement rassuré sur ce point. Le seul symptôme alarmant qui se manifestât, c'était une surexcitation extraordinaire, une fièvre accompagnée parfois de délire. Iriel et Clémence s'efforçaient de calmer le blessé, et ne quittaient pas son chevet, se relayant l'un l'autre. Il se préoccupait surtout du bruit qui devait se faire autour de ce duel : tout le monde en parlait, et la honte attachée à sa famille était maintenant publique. Iriel et Clémence lui juraient que

non ; mais il ne voulait pas les croire. C'était la vérité, cependant ; et, si quelques commérages privés avaient lieu, aucun journal, du moins, ne parlait de ce duel ; il était même probable que la police l'ignorait.

Dans tout cela, à part la sotte manie de dénigrement qui l'avait poussé à une agression odieuse, la conduite de Charrouin avait été digne, généreuse. Sous le coup de l'outrage qu'il avait reçu, il eût écrasé Richard, sans l'intervention de ses deux amis. Puis, le duel arrêté, il s'était promis de le tuer. En route, dans un coin du fiacre, il avait réfléchi : l'indignation et l'emportement de ce jeune homme, cruellement offensé dans son honneur, se concevaient, étaient légitimes ! Chose inouïe ! sur le terrain il avait prié ses témoins d'arranger l'affaire. Bien entendu, Richard n'avait rien voulu écouter, et s'était même emporté jusqu'à lui lancer une nouvelle insulte. Charrouin avait souri tristement. Rien qu'en voyant la façon dont Richard prenait son épée, il avait compris son inexpérience et sa faiblesse, et s'était juré de se borner à lui faire une blessure insignifiante. La fougue de son adversaire avait seule failli amener un dénouement funeste. Charrouin s'était ensuite concerté avec les témoins pour que cette rencontre, et surtout les causes qui l'avaient amenée, restassent secrètes. Il avait reproché au directeur de la *Cigale* son article, et l'avait engagé à n'accueillir aucune communication de Vaudurier. Quant à celui-ci, il était allé le trouver chez lui, et, après lui avoir tiré les oreilles, il lui avait conseillé de rentrer sa bile : le petit rapin, qui connaissait Charrouin de longue date, se l'était tenu pour dit.

Mais, malgré les assurances qui lui étaient données, Richard devait craindre un éclat. Du reste, qu'import-

taient la publicité, le scandale ? L'infamie en existerait-elle moins ? En serait-il moins flétri, perdu ? Cette idée le bouleversait. Ses façons avec sa mère étaient étranges, contradictoires : tantôt il la repoussait avec colère, se détournait d'elle, ne voulait plus la voir ; tantôt il l'appelait, l'attirait près de son lit, et, un bras passé autour de son cou, il lui disait : — Pauvre mère ! toi aussi, tu as dû bien souffrir ! Elle l'embrassait en sanglotant.

Son attachement pour Iriel avait redoublé, et son affection pour lui n'avait pas d'intermittences. Il l'aimait, ce voisin, cet étranger, si attentionné auprès de lui, qui comprenait si bien sa souffrance et y compatissait avec tant de cœur. Un soir que M^{me} Syramin venait de les quitter :

— Vous l'avez entendue, lui dit-il ; elle me supplie de pardonner à mon père ; est-ce que c'est possible ?

— Sans doute, c'est difficile, balbutia Iriel ; mais, mon cher enfant, essayez.

— Non ! s'écria Richard, non ! jamais ! Quoi ! un malheureux qui, pouvant vivre honnêtement, préfère flétrir sa femme, son enfant, tous deux purs jusque-là, innocents. Oh ! non ! jamais je ne pardonnerai !...

— Mon cher Richard, calmez-vous... réfléchissez, je vous en prie...

— Qu'allez-vous me dire, vous aussi ?...

— Il y a des faiblesses, des entraînements... Vous êtes jeune, loyal, généreux, et vous ne comprenez pas...

— Ah ! laissez-moi ! avec vos faiblesses, vos entraînements... Est-ce qu'un homme d'honneur doit connaître cela ! Allons donc ! Oui, vous l'avez dit, je suis loyal, sincère, généreux, et, en sentant battre mon cœur, je me demande s'il est possible que je sois le fils

d'un pareil homme, d'un faussaire, d'un voleur ! Non, ce n'est pas vrai !

— Ah ! taisez-vous, taisez-vous ! disait Iriel avec douleur.

— Voyons ! s'écriait Richard, en lui relevant la tête et en le regardant en face, vous êtes un honnête homme, vous, M. Iriel, vous étiez employé, vous aussi, dans des maisons de banque, de commerce, vous étiez gêné parfois, et vous auriez pu être tenté de commettre de ces infamies. Vous avez peut-être eu cette tentation ! je l'admets... mais vous n'y avez pas cédé, vous êtes resté honnête homme ! Et pourtant vous n'auriez risqué que votre honneur. Vous n'avez pas de famille, pas d'enfant ! Ah ! ne m'en parlez plus, c'est infâmé !

— Mon cher ami... Vous ne savez pas quelles influences terribles...

— Non, encore une fois, il n'y a pas d'excuse !... Tenez !... je voudrais qu'il fût là, mon père, — puisque c'est mon père !... pour lui dire que c'est abominable, hideux, ce qu'il a fait, pour lui rejeter à la face la flétrissure qu'il m'a infligée ! pour le renier ! Oui, encore une fois, je le renie ! Je ne suis pas le fils de cet homme-là !... je ne puis pas l'être !... Mais il est mort !... Dieu merci !...

— Oh !...

— Oui, c'est impie, c'est monstrueux ce que je dis-là ; je le sais... Je ne le dirais pas à ma mère... Mais, à vous, Iriel, je puis l'avouer... C'est une consolation pour moi de savoir mon père mort, de n'être pas exposé à le connaître !...

A ces exaltations terribles succédèrent l'abattement et une sombre résignation. En dépit des souffrances mo-

rales, la nature, la jeunesse reprenaient le dessus ; il entra en convalescence, il put se lever. Mais la force physique avait beau lui revenir, son esprit restait dégoûté de tout et refusait de se reprendre à la vie. Il s'abîmait dans des pensées d'isolement, de mort. — Que faire, maintenant ? — Quel avenir s'ouvrait devant lui ?... Il n'avait plus rien à espérer, à désirer !... Iriel et Clémence étaient épouvantés de le voir ainsi. Ils avaient pensé que la vue de son atelier, de ses travaux inachevés produirait sur lui un effet salutaire ; non. Il dédaignait son art comme tout le reste. Il jetait un regard de pitié sur ses toiles, sur ses pinceaux.

M^{me} Syramin espérait pourtant qu'une commande faite par le marquis de Blave le stimulerait, le remonterait. Un jour, sans l'avertir, elle était sortie pour aller prier le marquis de venir faire cette commande. Richard, à peu près rétabli, était resté seul dans sa chambre. Il s'impatiente de la longue absence de sa mère. Il se mit à la fenêtre sur la rue, pour voir si elle venait. Il la vit, en effet, et rentra pour la recevoir et lui demander où elle était allée. Mais il attendit vainement : la porte de l'appartement ne s'ouvrit pas.

— Elle aura oublié quelque chose, fit-il avec un nouveau mouvement d'impatience, et elle sera ressortie.

Il alla, maussade et ennuyé, s'accouder sur le balcon, du côté du jardin. Ce balcon, continu d'un bout à l'autre de la maison, reliait, à l'extérieur, l'appartement de M^{me} Syramin avec celui d'Iriel ; une simple grille, hérissée de pointes de fer, formait une ligne de démarcation très-aisément franchissable ; les fenêtres d'Iriel ouvraient sur le balcon comme celles de l'atelier de Richard. Une des fenêtres d'Iriel était entr'ouverte.

A peine Richard était-il accoudé là, qu'il entendit causer dans l'appartement voisin. Deux voix. Celle d'Iriel, puis une autre... Celle de sa mère!

Surpris, anxieux, il écouta.

— Il n'y a qu'un moyen de le tirer de là, disait M^{me} Syramin.

— Lequel ?

— C'est de lui parler de son amour, d'amener ici Antoinette. Elle seule peut achever sa guérison.

— *Tu crois ?*

— Oui, *tu comprends...*

Richard n'en entendit pas davantage. Il avait tressailli douloureusement, et, frissonnant, éperdu, il s'était affaissé sur le balcon.

XLV .

Madame Syramin rentra. Elle chercha Richard ; puis, ne l'apercevant pas, elle se mit à l'appeler. En entendant sa voix, il sortit brusquement de la torpeur où cette révélation affreuse l'avait plongé. Il se leva, quitta le balcon et rentra dans l'atelier. M^{me} Syramin commençait à être inquiète.

— Où étais-tu donc ? lui demanda-t-elle.

— Que t'importe ?

— J'avais beau t'appeler...

— Laisse-moi... laisse-moi ! cria-t-il d'une voix sourde et irritée.

Elle se retira, et, craignant un nouvel accès de fièvre, elle envoya chercher le médecin : il ne voulut pas le recevoir. Iriel s'étant présenté, il le chassa avec une sorte de fureur. Il fallut le laisser seul.

— C'est juste ! murmurait-il, les dents serrées — quand l'ignominie entre quelque part, il faut qu'elle y règne en souveraine. Rien à demi ! Ah ça ! que suis-je donc, moi, au milieu de tout cela ? Je suis criminel aussi, c'est forcé !

De la soirée, il ne voulut voir personne. Iriel et Clémence, épouvantés de cette exaltation, essayèrent timidement de pénétrer dans sa chambre ; il se dressa en sursaut : — Laissez-moi ! cria-t-il ; laissez-moi, je veux être seul.

Ce fut pour eux trois une nuit affreuse, pleine d'angoisses et de cauchemars. Le matin, dès l'aube, ils l'entendirent se lever. Clémence entr'ouvrit avec précaution la porte de l'atelier. Elle vit Richard devant une toile neuve, dessinant avec une sorte de furie : son visage, ses yeux pleins de fièvre, étaient ceux d'un fou. Puis, il se mit à peindre. Iriel vint à son tour regarder. Tous deux étaient effrayés, n'osant l'interrompre, n'osant respirer... Les couleurs jaillissaient de la palette sur la toile, où elles s'écrasaient, éclatantes ; et, à mesure qu'il allait, cette création du délire se dégageait : un ouragan effréné : des arbres couchés à terre et laissant voir leurs racines pantelantes ; d'autres luttant encore, mais tirillés, tordus ; tout près, des roches âpres ; un ciel noir haché d'éclairs fauves ; et, sur le devant, au point lumineux, une bicoque écroulée, et, sous les décombres, un misérable tentant de se dresser sur ses moignons brisés, et jetant un regard désolé sur ce ciel implacable. Tout

cela rude, incorrect, mais saisissant, terrible, superbe !

Ce travail forcené dura cinq heures. Près de finir, Richard recula d'une portée, embrassa son œuvre du regard pendant une seconde ; puis, tout à coup, haussant les épaules et pris de colère, il jeta là sa palette, envoya un coup de pied dans le chevalet, et se laissa tomber sur une chaise, sanglotant, le visage caché dans ses mains. Iriel et Clémence accoururent. Egaré par la fièvre, il les reconnut à peine. Pendant plusieurs jours, il eut le délire. Iriel et Clémence ne comprenaient rien à cette rechute. Ils veillaient à son chevet, sans qu'il se doutât même de leur présence, se consultaient, s'interrogeaient du regard, effrayés.

— Que faire ? murmurait Iriel.

— J'ai eu tort, dit Clémence, de ne pas aller tout de suite chez Antoinette. C'était mon intention... Je lui dirai tout... et, j'en suis sûre, elle comprendra cette douleur... elle viendra ; je la supplierai, s'il le faut.

— Mais lui ?

— Richard... Oh ! en la voyant, il reviendra à la vie.

— N'as-tu pas entendu ce qu'il disait tout à l'heure, ce qu'il ne cesse de répéter dans son délire ? qu'il ne veut plus la voir..., qu'il ne veut plus l'aimer, ni songer à elle ?

— Pauvre enfant ! il se croit indigne d'elle, mais sois tranquille !

Elle se hâta de s'habiller et courut rue de Sèvres.

— Qu'il y a longtemps que vous n'êtes venue me voir ! dit Antoinette, en courant à sa rencontre.

— Ah ! ma chère enfant, j'ai été cruellement éprouvée depuis quelque temps...

— Qu'est-ce donc ? En effet, vous paraissez consternée...

— Ah ! c'est affreux... Si vous saviez ! Richard, est malade... une fièvre terrible... Il va mourir peut-être.

Antoinette ne put retenir un cri de douleur et d'effroi.

— Et vous ne m'avez pas prévenue ! dit-elle.

— Je n'ai pas osé... Mais aujourd'hui je n'ai plus d'espoir qu'en vous... Vous seule pouvez le sauver... Je vous en prie, il faut que vous veniez avec moi...

— Tout de suite. Comment cela est-il arrivé ?

— C'est à la suite d'une blessure...

— Une blessure ?...

— Il s'est battu en duel...

— Ah ! mon Dieu ! Et pourquoi ? une discussion, une querelle...

— C'est plus grave... Après tout, continua Clémence, il faut toujours que vous sachiez cela, et, quelque humiliante que soit cette confession, je dois vous la faire dès maintenant.

Antoinette l'écoutait anxieusement. En apprenant que le père de Richard avait été autrefois condamné pour un crime, elle tressaillit, puis baissa les yeux, interdite.

— Ah ! c'était là ma crainte ! s'écria Clémence qui l'observait. Vous ne pardonnerez jamais au fils la faute du père...

— Et comment cela s'est-il découvert ? demanda Antoinette. Dites-moi vite.

M^{me} Syramin lui raconta les événements qui s'étaient passés depuis sa dernière visite.

A peine avait-elle achevé, qu'Antoinette se leva vivement :

— Partons ! dit-elle.

— Ah ! fit Clémence... vous consentez... vous ne dédaignez pas ?...

— De vous être de quelque secours, si je puis... pourquoi donc ?

— Ah ! chère enfant ! s'écria M^{me} Syramin en l'attirant à elle et en l'embrassant avec effusion.

Elles trouvèrent Iriel assis au chevet de Richard. Le malade était assoupi depuis quelques instants. Antoinette s'approcha du lit, et, se penchant vers le jeune homme, l'appela doucement. Le son de cette voix, perçue comme dans un rêve, le fit tressaillir. Tout à coup il s'agita, ouvrit les yeux, et en apercevant la jeune femme, il poussa un cri de surprise et d'effroi.

— Laissons-les seuls, dit tout bas Clémence à Iriel. Ils sortirent tous deux.

XLVI

A la stupeur, succéda bientôt chez Richard un mouvement d'impatience et de colère. Il se retourna brusquement vers Antoinette.

— Vous ici ! s'écria-t-il, qui vous amène ? Venez-vous me rappeler ma honte, insulter à ma douleur ?

— Je viens, dit doucement Antoinette, vous supplier, au nom de votre mère, de ne pas vous laisser abattre ainsi, de vous relever, de vivre pour elle.

— Ah oui, ma mère ! fit Richard avec un sourire ironique.

— Elle ne vous survivrait pas, vous le savez bien. Et, si la douleur qu'elle éprouve ne suffit pas pour vous toucher, j'oserai vous parler de moi.

— De vous ! qu'est-ce que cela peut vous faire ?

— Richard !

— Que vous importe un misérable ? car je ne suis pas autre chose, entendez-vous ? continua-t-il, de plus en plus exalté. Je suis déshonoré, flétri.

— Non, vous vous trompez.

— Je vous dis que c'est vrai ! Vous ne savez donc pas qui je suis ? Je vais vous l'apprendre. Le nom que je porte ne m'appartient pas...

— Calmez-vous, votre mère vient de tout me dire...

— Ah ! elle vous a dit ?... mais elle a dû vous cacher quelque chose. Je vais compléter son récit. Je ne m'appelle pas Syramin, mais Causson. Oh ! ce n'est pas le premier nom venu, allez ! Il est à jamais célèbre dans les annales du crime !

— Richard, je vous en prie...

— Savez-vous ce qu'était mon père ? Un voleur, un faussaire, rien que cela ! Il est mort en rupture de ban. C'est dommage ! il aurait pu continuer.

— Oh ! c'est affreux, ce que vous dites.

— Ah ! enfin, vous trouvez.

— Vous insultez à la mémoire de votre père ; c'est mal.

— Je n'insulte pas, je constate... C'est gentil n'est-ce pas ?... Et maintenant, qu'est-ce que vous venez faire ici ?... que peut-il y avoir de commun entre vous et moi ?...

— Vous êtes malheureux... la douleur vous égare...

— Je suis le fils d'un forçat !...

— Richard... je vous en supplie... écoutez-moi...

— Non... je ne vous écoute pas... Laissez-moi... Je suis indigne...

Il la repoussait.

— Richard... Je vous aime !

Elle jeta ses bras autour de son cou et le tint étroitement embrassé...

— Vous m'aimez !... balbutia-t-il tout tremblant...

— Oui, et cet aveu, longtemps contenu, qu'il s'échappe de mon cœur ! J'en suis heureuse et fière ! Oui, répéta-t-elle tout bas d'une voix pénétrante : Je vous aime !

Toute son exaltation, à lui, tomba tout à coup sous l'influence de ces mots magiques : il sanglotait et pleurait comme un enfant.

— Qu'importe, continua-t-elle en s'animant à son tour, ce qui s'est passé autrefois ? Est-ce que cela nous regarde ? En quoi avons-nous démérité, l'un ou l'autre, depuis que nous nous connaissons ? Ces fautes ignorées n'ont pas empêché notre amour de naître et de grandir ; pourquoi cette révélation l'étoufferait-elle ?

Il l'écoutait avec ravissement, sa main pressant la sienne, ses yeux humides et attendris fixés sur elle.

— Oui, s'écria-t-il, aimons-nous ! Oh ! c'est en vain que j'aurais tenté de l'étouffer dans mon cœur, cet amour ; il est ma vie, il ne peut s'éteindre qu'avec moi... Oui, je suis indigne de vous, mais il faut que je vous aime !... Et vous, chère Antoinette, cette honte ne vous

a pas rebutée, détournée de moi, vous avez eu le courage de continuer à m'aimer ?

— Davantage, murmura-t-elle en se penchant vers lui.

— Oh ! que vous êtes bonne ! Oui, n'est-ce pas ? Vous avez compris ce que je souffrais, et que je mourrais, si vous étiez perdue pour moi. Et alors vous êtes venue... Ah ! vous me sauvez, vous me rendez la vie !...

Il continua, la remerciant avec une tendresse et une reconnaissance infinies. Ce n'était plus l'exaltation de la fièvre, mais celle de la joie, du bonheur. Il se sentait renaître. Mais, parfois, au milieu de ces épanchements, de sombres réflexions le faisaient tressaillir.

— Songez-y ! disait-il, chère amie, cette tache n'est plus ignorée de personne. Le petit renom que j'ai pu acquérir comme artiste l'a divulguée davantage... Je n'ai qu'un nom flétri à vous offrir...

— Qu'importe votre nom ? Qu'importe l'opinion ?...

— Oui, vous avez raison, reprenait-il vivement. Qu'est-ce que cela nous fait ? Est-ce que je suis responsable des fautes de mon père ?... Je ne l'ai pas connu seulement ! Cela peut-il nous empêcher de nous aimer, de vivre seuls, l'un pour l'autre, d'être heureux !

Elle entendit, dans la pièce à côté M^{me} Syramin qui s'approchait.

— Chut ! dit-elle... j'entends votre mère : tout ceci entre nous, monsieur !

— Chère Antoinette !

Recommandation bien inutile. Le changement opéré dans Richard était assez éloquent, sans qu'il parlât. La pauvre mère comprit, et se sentit heureuse. Dès ce moment, toute fièvre disparut, et Richard revint rapidement à la santé. Car ce qui l'avait bouleversé, déses-

péré par dessus tout, c'était la crainte qu'Antoinette ne s'éloignât de lui, que son amour ne se tournât en haine, en dégoût. Cette crainte enlevée, il se reprenait à la vie.

Il pouvait se lever maintenant; il recouvrait peu à peu des forces. Antoinette revint les jours suivants; M^{me} Syramin savait toujours trouver un prétexte pour s'éloigner et les laisser seuls : ils parlaient de leur amour; ils faisaient ensemble des rêves de bonheur : c'était toujours la solitude à deux, bien loin du monde. Pourtant, quel que fût son dédain de l'opinion, du préjugé, il était un point sur lequel Richard insistait : jamais il ne donnerait à Antoinette un nom flétri ! Il changerait légalement de nom, il ferait consacrer celui de Syramin sous lequel il avait vécu jusque-là. En même temps, ses façons brusques, étranges, irritées envers sa mère, disparaissaient. Ses soupçons restaient les mêmes ; mais il ne s'indignait plus : il la plaignait ; il la regardait avec une compassion douce et tendre.

— Toi aussi, n'est-ce pas, tu as dû bien souffrir de cette catastrophe ? lui disait-il.

N'était-elle pas excusable, après tout ? N'avait-elle pas dû haïr cet homme indigne auquel elle avait lié son sort, et qui la plongeait tout à coup dans la misère et dans la honte ? Avait-elle pu lui garder son cœur ? Non, sa tendresse, brusquement refoulée, s'était reportée ailleurs ; c'était naturel, cela devait être. De même, il pardonnait à Iriel ; il ne lui en voulait plus ; il l'accueillait comme autrefois. Iriel était heureux de ce changement ; il avait uniquement attribué les colères et les rebuffades de Richard à la maladie dont maintenant il relevait. Il eût voulu, pour achever sa guérison, le voir reprendre goût à ses travaux.

— Vous ne songez plus à peindre ? lui disait-il, un jour, dans son atelier.

— A quoi bon ? répliqua Richard.

— Il est impossible que vous renonciez à votre art, au succès, à la gloire !

— A la gloire... parlons-en ! fit Richard avec un rire nerveux. Oui, j'y ai songé autrefois, c'était un beau rêve.

— Il était en train de s'accomplir...

— Il en restera là. Ah ça, vous moquez-vous de moi, M. Iriel ? Vous vous imaginez que je vais travailler pour illustrer le nom infâme de Causson ! Voyez-vous un descendant de Cartouche qui s'aviserait d'illustrer honnêtement son nom !

Iriel baissa la tête et ne répondit pas.

— Il y a des taches surhumaines, continua Richard ; la gloire sur certains noms en ferait davantage ressortir l'infamie. Ce sont des accouplements impossibles, monstrueux. Le mieux est de se croiser les bras... Pour moi, il n'y a plus d'art possible. Ah ! quand un arrêt frappe un coupable, il devrait, du même coup, enlever aux enfants un nom infamant... Est-ce qu'un état civil comme le mien n'équivaut pas à l'impuissance, à la mort ?

Il se fit entre eux un silence pénible. Tout à coup, Richard parut frappé d'un souvenir.

— Ah ça, fit-il en passant la main sur son front, vous me parlez peinture... mais est-ce que je ne suis pas venu ici pendant ma maladie ? Il me semble me rappeler... j'ai brossé une toile, furieusement. Attendez donc ! Oui, c'était un paysage, tourmenté par un ouragan... un homme écrasé par un arbre... non, par une maison...

Iriel secoua la tête négativement.

— Non ? fit Richard. C'est singulier... Il me semblait pourtant... Il faut croire que j'ai rêvé cela... c'est le délire.

Il n'en fut plus autrement question. La vérité, c'était qu'Iriel avait emporté ce tableau et le gardait précieusement chez lui.

Une des préoccupations de Richard pendant sa maladie et encore maintenant, était de savoir si son père lui avait transmis, non-seulement son nom, mais encore les mauvais instincts auxquels il avait cédé.

— Ce doit être dans le sang, ces choses-là, se disait-il. Je ne dois pas être un honnête homme. Si l'occasion se présentait, je succomberais probablement. Charrouin a raison : je dois peindre faux !...

Il faisait des théories à ce sujet. Il imaginait des règles, des exceptions, auxquelles il ne croyait plus un instant après. Le plus souvent, il se complaisait à supposer qu'il n'était pas vraiment le fils de Causson. Un jour, il réfléchissait à cela, tandis qu'Iriel rôdait dans l'atelier. Tout à coup, il se rappela ce tutoiement étrange, et de longue date, sans doute, entre Iriel et sa mère. Depuis combien de temps se connaissaient-ils ?... Iriel n'était-il pas par hasard, autrefois, un ami de Causson ?...

— Si c'était lui, mon père !... murmura-t-il.

XLVII

Cette supposition prit peu à peu de la consistance dans son esprit. Il y avait là une honte pour sa mère ; mais sa honte, à lui, s'amointrissait, s'effaçait complètement : il n'était plus le fils d'un forçat ! Il trouvait une foule d'indices : d'abord, cette ressemblance dont il s'était aperçu, qui l'avait frappé, elle était bien réelle ; il n'y avait pas à dire qu'il avait été dupe de son imagination. Pourquoi cette amitié si vive, que lui témoignait Iriel ? Un père eût-il montré plus de tendresse, de dévouement ? Toutes ces raisons ne lui donnaient, il est vrai, aucune certitude. Mais bientôt, il crut avoir trouvé le moyen d'en acquérir une.

Son dessein était bien arrêté de changer de nom, de se faire attribuer légalement celui de Syramin. Iriel lui conseillait de n'en rien faire, de ne prendre aucun parti à cet égard ; et sa mère, sans s'y opposer formellement, tâchait de l'en dissuader. Il cherchait le motif de cette répugnance. Il crut enfin le trouver, non dans le fait même du changement de nom, mais dans le choix qu'il se proposait. — Oui, c'est cela, se dit-il, c'est ce nom de Syramin qui leur déplait. Iriel ! voilà celui qu'ils voudraient me voir adopter. Ils n'osent me le dire ; mais ils en seraient heureux. Iriel ne pourrait pas s'empêcher de me sauter au cou, j'en suis sûr !

Un jour qu'il se trouvait avec lui dans son atelier, il amena la conversation sur ce sujet.

— Vous y songez donc toujours ? dit Iriel.

— Plus que jamais. Seulement j'éprouve une certaine hésitation.

— Ah !...

— Oui. Je me demande pourquoi je préférerais ce nom de Syramin à tout autre ; le fait que je l'ai porté jusqu'ici ne suffit pas. Je voudrais un nom qui me rappelât un souvenir heureux, qui me rattachât à quelqu'un.

Il eut l'air de réfléchir. Tout à coup, regardant le vieillard fixement :

— Pourquoi pas celui d'Iriel ? dit-il.

— Le mien !... fit Iriel en tressaillant.

— Oui... le vôtre... Vous refusez ?

— Ah ! mon cher ami, balbutia Iriel ému, les yeux pleins de larmes, je voudrais... je serais heureux...

— Eh bien ! qui s'y oppose ? continua Richard en l'observant. Ne m'avez-vous pas dit maintes fois que vous m'aimiez comme si j'étais votre fils ? Vous me le prouvez à chaque instant. Moi aussi je vous aime, bien plus que je n'aurais aimé l'indigne père que j'ai perdu. Dès lors quel obstacle voyez-vous à ce que je porte votre nom ?... Ce serait comme un lien entre nous, une marque de l'affection qui nous unit.

Mais Iriel baissait tristement la tête. Il répondit d'une voix sourde :

— Non, non, c'est impossible !

— Ainsi, fit Richard surpris et un peu froissé, cette similitude de nom, qui établirait entre nous un air de parenté, vous répugne.

— Oh ! ce n'est pas cela, vous le savez bien !... s'écria Iriel en lui prenant la main et en la serrant avec force. Je vous remercie d'avoir songé à moi et je ne l'oublierai jamais !.... J'ai donc su, ajouta-t-il avec exaltation, me faire assez aimer de vous pour que vous ayez pensé à porter mon nom... comme un fils ! Merci, mille fois merci !

— S'il en est ainsi, dit Richard attendri lui-même, je ne vois pas quelle objection vous pouvez faire... Vous n'avez pas de famille... à peine des parents très-éloignés...

— Ne parlons plus de cela, dit Iriel ; c'est impossible, je vous l'ai dit... Il y a des raisons que vous ne pouvez pas savoir... Jamais vous ne porterez mon nom !... C'est impossible, répéta-t-il, c'est impossible.

Richard, stupéfait, n'insista plus et laissa Iriel s'éloigner. Il réfléchit longuement à ce refus étrange, mais il dut renoncer à se l'expliquer et il se résigna à donner suite à sa première idée. Pour cela, il dut consulter, et il alla, selon son habitude, rue des Prouvaires, chez M. Pelletier. Singulière situation que celle de ces deux hommes dont l'un demandait à l'autre les moyens d'effacer une tache dont celui-ci était l'auteur !

En s'asseyant près du bureau de l'homme d'affaires, Richard était ému, honteux du secret qu'il allait révéler.

— Qu'avez-vous donc ? demanda Léonce qui s'aperçut de son embarras.

— Je viens vous demander un avis. Et d'abord, je dois vous faire une confidence bien triste, bien pénible... Je ne m'appelle pas Syramin.

— Bah ! fit Léonce ; cependant vous m'avez fait acheter de la rente sous ce nom.

— J'ignorais alors qu'il ne m'appartenait pas. Une douloureuse révélation m'est arrivée depuis...

— Et comment vous appelez-vous donc ?

— Causson... murmura Richard.

— Causson ! fit Léonce en tressaillant.

— Oui. Vous connaissez ce nom ?...

— Peut-être... je crois me souvenir... dit Léonce en tâchant de se remettre de sa surprise.

— Il a, en effet, une triste célébrité, continua Richard d'une voix sombre ; il a été porté autrefois par un homme qui a commis des abus de confiance, des vols, des faux... et qui a été condamné pour cela à vingt ans de travaux forcés... Cet homme il faut que je vous l'avoue, monsieur, était mon père !...

— Ah ! c'était votre père...

— Hélas, oui !

Léonce, complètement remis de son étonnement, avait repris son impudence habituelle.

— Je crois, en effet, dit-il, avoir entendu parler d'une affaire de ce genre... un caissier, n'est-ce pas, qui avait mangé la... c'est-à-dire détourné des sommes importantes, altéré ses écritures ?... Oui, Causson, je me souviens... Il y a de cela, combien ?

— Bientôt vingt ans.

— En effet... Et qu'est-il devenu ?

— Il est mort.

— Je n'oserai pas vous dire que c'est là un allègement... quoique cependant, pour la famille, après des crimes comme ceux-là... enfin ! Je comprends votre douleur, monsieur, et je la partage. Car il est triste, pour un jeune homme honorable, distingué comme vous, de se dire : je suis le fils d'un...

— Mon Dien, monsieur, interrompit Richard, n'insistons pas sur ce point, je vous prie.

— Oui, je comprends, c'est pénible.

— D'ailleurs, mon père a peut-être, je ne dirais pas une excuse, mais au moins quelque droit à l'indulgence. Il était faible, crédule. Et il est certainement moins coupable que les deux gredins qui l'ont circonvenu, égaré... deux misérables ! un nommé Lentague, et un soi-disant vicomte de la Coudraye...

— Permettez, permettez, fit Léonce avec aplomb, il est possible qu'il y ait eu des conseils perfides, mais cela ne suffit pas. Les hommes vraiment probes ont plus de fermeté ; il est certain que si quelque drôle tâchait de nous circonvenir, vous ou moi, de nous entraîner à des actes coupables, nous saurions résister.

— Enfin, monsieur, laissons cela, dit Richard, ce sont des faits accomplis et nous n'y pouvons rien.

Il expliqua l'objet de sa visite. Léonce l'approuva. Il se chargea de l'accomplissement des formalités indispensables : publicité préalable, requête, motifs (bien suffisants) hélas ! à l'appui.

Richard, en attendant, se relevait peu à peu de la terrible secousse qu'il avait reçue. Cependant il travaillait peu : il semblait qu'il n'avait plus aucun goût pour son art ; l'inspiration ne lui venait plus. Antoinette, d'accord en cela avec M^{me} Syramin et avec Iriel, le priait souvent de reprendre sa palette.

— A quoi bon ? disait-il... Je ne veux plus qu'aucun tableau de moi soit exposé, commenté en public.

— Eh bien, travaillez pour moi, pour moi seule. Cela ne vous semble donc pas assez engageant...

— Chère Antoinette !

— Vous savez si j'aime vos tableaux. Vous ne vous souvenez donc plus !

Ainsi sollicité, il consentait à achever quelques esquisses. Le décret qui l'autorisait à substituer à son nom de Causson celui de Syramin, fut rendu au commencement de 1865. Ce fut, bien entendu, Léonce qui lui fit part de cette nouvelle et lui remit le numéro du Bulletin des Lois qui contenait le décret. Richard le remercia avec effusion. Léonce, en le quittant, murmura entre ses dents, avec un singulier sourire : — Pauvre garçon, va ! tu as beau faire... tu es toujours le fils de ton père, et cela ne m'empêchera pas d'opérer avec toi comme j'ai opéré avec lui... Il y a des familles prédestinées !

En effet, il poursuivait obstinément son but, et il voyait venir le moment où il pourrait mettre la main sur les quatre cent mille francs d'Antoinette. Enfin ce moment arriva. Le dix-sept février, il dit à Richard qu'il avait prié de passer chez lui :

— Ce n'est pas dommage ! j'ai fait assez de pas et de démarches. Demain, nous touchons ; rendez-vous est pris chez le notaire à trois heures. Avez-vous enfin cette procuration que je vous ai demandée ?

— Non, mais je la ferai signer, ce soir à madame Maheurtier...

— Vous êtes vraiment, permettez-moi de vous le dire, d'une négligence...

— Il n'y a pas de mal... pourvu que vous l'ayez demain...

— Sans doute. Mais demain matin, sans faute, avant midi.

— Bien. Quant à l'emploi des fonds... vous savez

mieux que madame Maheurtier et que moi quels sont les meilleurs placements...

— Soyez tranquille, je réponds de tout ! Mais, encore une fois, cette procuration, ne l'oubliez pas !...

XLVIII

Dès que Richard fut sorti, Léonce rentra chez lui en se frottant joyeusement les mains. Il passa dans sa chambre à coucher, et se mit à préparer sa malle. Demain, se dit-il, on sera en route pour Bruxelles, le gousset joliment garni ! Il se demanda s'il n'emmènerait pas Angélina. Elle a du bon, se dit-il, elle m'aime, et dans bien des circonstances, j'ai été heureux d'avoir recours à son dévouement ; mais bah ! elle m'embarrasserait, et puis... elle m'ennuie ! Il décida qu'il ne lui dirait rien, et, pour nous servir de ses expressions, qu'il la planterait-là.

Le lendemain, Richard lui apporta la procuration qu'il attendait si impatiemment. Il était onze heures environ.

— A la bonne heure ! s'écria Léonce, vous êtes exact cette fois. Je vais courir chez le notaire.

— Vous avez le temps, d'ici à trois heures...

— Ah, oui, c'est vrai, mais il est bon que je lui communique cette procuration à l'avance : je n'aime pas les mécomptes. Au reste, cet écrit me paraît parfaitement en règle, rien n'y manque.

Ils échangèrent quelques paroles au sujet de ce capital. Il s'écoulerait bien quelques jours, avant qu'il fût placé ; et Léonce feignit d'avoir quelque souci de la responsabilité qui allait peser sur lui d'ici là.

— Bah ! suis-je simple ! dit-il tout à coup ; au lieu de garder ces quatre cent mille francs chez moi, je n'aurai qu'à les déposer, ce soir, à la Banque de France.

Richard, naturellement, l'approuva. Il sortit, et Léonce courut, sans perdre une minute, rue Saint-Honoré. M^e X. n'avait aucune défiance contre Léonce. Il le savait chargé des affaires d'Antoinette, et, depuis plus de six mois, il était importuné par lui au sujet de cette liquidation. Cependant il éprouva une certaine hésitation, au moment de lui remettre une somme de cette importance.

— Je suis surpris, dit-il, que M^{me} Maheurtier ne soit pas venue elle même.

— A quoi bon ?

— Cependant cela en valait la peine.

— Mon Dieu, non. Si elle venait ici, n'est-ce pas ? vous lui compteriez les fonds, et elle me les remettrait immédiatement. Nous en avons déjà arrêté le placement, et c'est moi, qui suis chargé de le faire.

— Vous avez ce qu'il faut pour toucher ? demanda le notaire.

— Voici, fit Léonce en tendant sa procuration.

Le notaire l'examina :

— Mais c'est une procuration, dit-il.

— Sans doute.

— Cela ne suffit pas.

— Pourquoi donc ? Est-ce qu'elle n'est pas complète ?

« Pouvoir de toucher et de recevoir!... » Lisez vous-même.

— Oui, je vois bien, mais pour la remise d'une somme comme celle-là... une simple procuration, et sous signature privée encore!...

— Que vous faut-il donc ? demanda Léonce en réprimant un mouvement d'impatience.

— Mon Dieu, dit le notaire, lorsqu'il s'est agi du paiement de quelques arrérages, je vous ai demandé des quittances écrites et signées de M^{me} Maheurtier ; c'est bien le moins, aujourd'hui qu'il s'agit du capital, que j'exige les mêmes formalités.

Léonce dissimula son mécontentement sous un sourire.

— Soit ! dit-il au notaire, dans deux heures vous serez satisfait. Ou bien M^{me} Maheurtier viendra elle-même, ou bien, si elle ne juge pas à propos de m'accompagner ici, je me présenterai seul, mais avec un mot de sa main et une quittance écrite et signée par elle. Il est bien entendu que vous vous contenterez de cela ?

— Parfaitement, dit le notaire.

Léonce courut aussitôt rue Notre-Dame-des-Champs. Au moment de monter, il fit la réflexion que Richard vivait avec sa mère ; que celle-ci l'avait peut-être vu autrefois... et qu'elle pourrait le reconnaître ! Mais il était trop pressé de toucher les quatre cent mille francs d'Antoinette pour hésiter longtemps. — « Bah ! se dit-il, je suis changé, et elle doit m'avoir oublié. D'ailleurs, quand payerait-on d'audace, si ce n'est dans une occasion comme celle-ci ? » Il fut bientôt rassuré : Richard vint lui ouvrir, et le reçut seul.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda le peintre, surpris de le voir.

— Il y a que M^e X... est un singulier formaliste. Il ne se contente pas de la procuration que je lui ai présentée.

— Il ne la trouve pas complète ?

— Si ! mais il veut autre chose... une quittance écrite et signée de M^{me} Maheurtier. C'est ridicule, mais il faut bien en passer par ce qu'il veut.

Il libella, séance tenante, le projet de quittance qu'Antoinette aurait à transcrire et à signer.

— Portez-lui cela, dit-il à Richard, et, pour éviter un nouvel ennui, priez-la d'y joindre un mot pour M^e X... En voilà des formalités ! fit-il en haussant les épaules.

— Bien, dit Richard, ma mère va aller la voir rue de Sèvres.

Il appela M^{me} Syramin. Léonce, en la voyant entrer, éprouva un léger serrement de cœur ; mais elle ne parut pas le moins du monde le reconnaître. Richard expliqua à sa mère de quoi il s'agissait. M^{me} Syramin sortit, en promettant de revenir le plus vite possible.

— Si vous voulez attendre ici son retour ? dit Richard.

— Non, répondit Léonce, qui se souciait peu de s'exposer à un nouvel examen. J'ai une affaire qui m'occupe. Quand M^{me} Syramin sera revenue, vous m'apporterez ces papiers chez moi, rue des Prouvaires, si cela ne vous dérange pas trop ?

— Cela ne me dérange pas.

— Sans retard, n'est-ce pas ? je vous attendrai.

L'absence de M^{me} Syramin se prolongea outre me-

sure, près de trois heures, à ce point que Richard commençait à être inquiet. Enfin elle rentra.

— Est-ce qu'elle est malade ? demanda Richard.

— Non, mais elle était sortie avec la supérieure ; j'ai été obligée de l'attendre.

— Et elle a signé ces papiers ?

— Oui, les voici.

— Donne. Je vais courir rue des Prouvaires. Il commence à être temps.

Il se prépara à sortir. Iriel était entré quelques instants avant le retour de M^{me} Syramin. Il se trouvait en ce moment avec lui dans l'atelier.

— C'est donc une affaire pressée ! demanda-t-il.

— Oh ! pressée sans l'être, dit Richard. Il s'agit des affaires d'Antoinette.

En ce moment on sonna. C'était Léonce.

Son impatience, à lui, était bien autre chose que l'inquiétude de Richard : pourquoi ce retard ? Est-ce qu'on avait des soupçons ? Est-ce que cette proie allait lui échapper ?... Enfin n'y tenant plus, il s'était décidé à revenir rue Notre-Dame-des-Champs. Richard alla lui ouvrir. Iriel était occupé à épousseter une grande toile, derrière laquelle il était complètement caché. En apercevant Léonce, il tressaillit... Puis, dès qu'il l'eut entendu parler, il n'eut plus de doute.

— C'est lui ! murmura-t-il. Il évita de faire aucun bruit, et de se laisser voir. Cependant Léonce prenait envers Richard un ton de reproche.

— Il y a plus de trois heures que je vous attends. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Ma mère vient de rentrer à l'instant. Je me disposais à aller vous trouver lorsque vous êtes arrivé.

— Et ces papiers, où sont-ils ?

— Les voici...

Il jeta un coup d'œil rapide sur la quittance.

— C'est en règle ? demanda Richard.

— Parfaitement. Adieu.

— Je vous demande pardon de ce retard.

— Bien, bien... Ne me reconduisez pas.

Il sortit précipitamment, et, quelques secondes après, on entendit le roulement d'une voiture qui partait au grand trot.

— Comment connaissez-vous cet homme ? demanda Iriel en s'avançant vivement vers Richard.

— Cet homme ?

— Oui... Comment est-il ici ? A quel titre ?

— Mais c'est tout simple, fit Richard, surpris de ces questions, cet homme est M. Pelletier...

— Pelletier !

— Oui, agent d'affaires, rue des Prouvaires... Ah ! ça, vous le connaissez donc ?...

— Si je le connais ! Et il a l'audace de porter encore son nom, de s'appeler Pelletier ! Au fait ce qu'il a le plus compromis autrefois, c'est son titre de vicomte de la Coudraye...

— Comment... Vicomte de la Coudraye ! s'écria Richard. Celui qui a perdu mon père...

— Lui-même.

— Mais non, c'est impossible.

— Je vous dis que c'est lui. Je l'ai reconnu, j'en suis sûr !...

— Où l'avez-vous vu autrefois ?

— Sur le banc des assises.

— Oh ! malheureux ! s'écria Richard au désespoir, moi qui vient de lui remettre...

— Quoi donc ?

— Une quittance d'Antoinette... pour toucher sa dot. Quatre cent mille francs ! Ils sont perdus ! C'est donc pour cela qu'il était si pressé ?

— Il n'a peut-être pas encore eu le temps.

— Oh ! avez-vous entendu sa voiture ? C'est égal, hâtons-nous ! courons chez le notaire...

Ils sortirent ensemble précipitamment.

XLIX

Richard et Iriel n'étaient pas encore parvenus à se procurer un fiacre, que déjà Léonce était rue Saint-Honoré dans le cabinet du notaire. Celui-ci l'attendait.

— Vous avez les pièces que je vous ai demandées ?

— Les voici.

M^e X... lut le billet d'Antoinette, examina la quittance préparée : tout cela était fort régulier ; il n'avait aucune défiance, bien qu'il blâmât intérieurement le laisser-aller de la jeune veuve en affaires.

— C'est bien, dit-il. Je vais vous payer.

— Enfin ! pensa Léonce.

Le notaire alla à sa caisse, l'ouvrit, et en tira des billets de banque qu'il se mit à compter sur son bureau. Le bruissement de ce papier excitait délicieusement les nerfs de Léonce. — Cent cinquante mille, fit le notaire.

Et il retourna à sa caisse chercher d'autres liasses. Tandis qu'il avait le dos tourné, Léonce, qui se contraignait pour paraître grave, se permit d'exprimer sa joie par un de ces gestes intraduisibles... Supposez le geste dont un drôle qui vient de commettre un mauvais tour, accompagnerait ces mots : Allons donc !... enfoncés, les malins ! Près de la caisse, à droite, il y avait une petite glace. M^e X... aperçut ce geste. Il tressaillit : c'était toute une révélation.

Peu lui importait, sans doute. Le paiement qu'il allait faire n'en serait pas moins régulier : tant pis pour M^{me} Maheurtier si elle avait mal placé sa confiance. Mais son devoir à lui, honnête homme, était de l'avertir, de lui faire part de ses soupçons, avant de rien terminer : il fallait ajourner ce paiement. En une seconde il eut pris son parti. Il eut l'air de chercher dans sa caisse, puis il fit un geste de mécontentement et de dépit.

— Allons, bon ! grommela-t-il ; voilà que je n'ai plus que trente mille francs en caisse !

— Comment !... trente mille francs !... exclama Léonce.

— Eh ! mon Dieu oui... Depuis que vous êtes venu, j'ai fait deux paiements importants, et je ne me suis plus souvenu de vous.

— Ah ! mais, permettez, fit Léonce d'un ton aigre... C'est un oubli singulier que celui-là ! et j'ai peine à m'expliquer...

— Je viens de vous la donner, l'explication. J'ai tort, si vous voulez absolument que j'en convienne ; mais qui ne commet pas d'oublis ? Celui-ci, du reste, est facile à réparer... le temps d'aller à la Banque...

— Allons, soit ! fit Léonce en s'asseyant d'un air maussade, je vais vous attendre ici.

Mais il avait affaire à forte partie. M^e X... n'avait fait cette proposition de courir à la Banque, qu'après avoir jeté un coup d'œil sur la pendule. En ce moment, quatre heures sonnèrent.

— Bon ! fit le notaire en s'arrêtant d'un air contrarié, voilà quatre heures qui sonnent... Il est trop tard.

— Comment, trop tard ?

— Sans doute ; passé quatre heures, il n'y a pas un guichet de la Banque qui consentit à se rouvrir pour me délivrer un centime.

— Ah ! mais... c'est désagréable.

— Que voulez-vous que j'y fasse ? Il faut absolument que nous remettions ce paiement à demain.

— Non ! dit Léonce sèchement, je n'accepte pas cela ; vous m'avez donné rendez-vous pour aujourd'hui, vous devez être prêt.

— Cependant, demain matin...

— J'ai disposé de mon temps.

— Après-demain ?...

— J'ai besoin de ces fonds, tout de suite.

— Diantre ! fit M^e X..., de plus en plus convaincu qu'il avait affaire à un gredin, mais désireux de se débarrasser de lui doucement et sans esclandre ; cependant, vous ne devez pas avoir fait emploi de quatre cent mille francs comme cela, tout d'un coup, et l'à-compte que voici est déjà respectable.

— Ces cent cinquante mille francs ! fit Léonce radouci.

— Oui, prenez-les. Et, demain, après-demain, quand vous voudrez, passez ici, et je vous remettrai le surplus.

— Allons... soit ! fit Léonce.

Il s'approcha du bureau. Mais il n'en était pas où il croyait. Tout à coup, le notaire parut se raviser.

— Et la quittance ? dit-il.

— Quelle quittance.

— Pour cet à-compte ?

— Voici celle que je vous ai apportée et que je vais vous laisser.

— Une quittance de quatre cent mille francs, quand je n'en paye que cent cinquante mille ? Non pas !

— Qu'est-ce que cela vous fait ? dit Léonce, j'ai confiance en vous.

— Je vous remercie, mais c'est impossible. Je ne puis pas accepter cet arrangement, quelque flatteur que ce soit pour moi : toute quittance, doit reproduire exactement la somme versée, ni plus ni moins.

— Oh bien ! dit Léonce en se rasseyant, arrangez-vous comme vous voudrez, mais je vous préviens que je reste et que j'attends !

M^e X... parut réfléchir un instant.

— Ecoutez ! dit-il, vous ne pouvez pas repasser demain ni les jours suivants ?

— Non.

— Eh bien, j'ai un moyen de vous payer aujourd'hui même. J'ai donné ordre de vendre, pour le compte de la succession, des valeurs importantes : les transferts doivent être opérés et l'argent disponible. Je comptais ne passer chez mon agent de change que demain, mais, puisque vous insistez...

— Faites comme vous l'entendrez, dit Léonce, cela ne me regarde pas.

— Seulement, continua M^e X..., il ne rentrera que pour dîner. Voyons ! pouvez-vous passer ici, ce soir, à huit heures ?

— A huit heures ?... Vous me promettez ?

— Je vous promets, qu'à huit heures, ce soir, je vous donnerai satisfaction.

— Et si votre agent de change n'est pas chez lui ? si les fonds ne sont pas disponibles ?

— Peu importe, je trouverai un autre moyen.

— Eh bien, soit ! à ce soir, mais j'ai votre parole.

— Soyez tranquille, je n'y manquerai pas.

Léonce quitta l'étude du notaire. Au moment où il remontait en voiture, il fut aperçu par Richard et par Iriel, qui accouraient.

— C'est lui ! cria Richard, vite ! suivons-le !

Mais Iriel était blême d'effroi.

— Non ! dit-il, attendez que je descende.

— Pourquoi ? Qu'avez-vous ? Poursuivons-le.

— Non, laissez-moi descendre avant ! insista Iriel.

Sans que Richard, stupéfait de cette singularité, pût le retenir, il s'élança et atteignit tant bien que mal le trottoir. Richard, tout à son idée de rejoindre Léonce qu'il supposait nanti des quatre cent mille francs, continua son chemin en stimulant fiévreusement le cocher. Jusqu'à la rue Saint-Roch, il parvint à suivre le coupé qui emportait l'homme d'affaires, et même à gagner du terrain sur lui. Mais, tout à coup, le mauvais cheval de son fiacre, surmené dans cette course précipitée, s'abattit, et la voiture s'arrêta net.

Il descendit. Il voulait continuer de courir à pied ; mais le coupé avait disparu. Il était désespéré, les passants se groupaient curieusement autour de lui. Pendant ce temps, Iriel était monté à l'étude, et il avait appris de M^e X... ce qui venait de se passer. Vite, il était redescendu, et il s'était mis à courir dans la direction de la rue des Prouvaires, où il pensait que Richard

était engagé à la poursuite de Léonce. Tout en se pressant, il n'avancait cependant qu'avec une certaine circonspection. Enfin, il arriva à l'endroit où Richard avait été forcé de s'arrêter.

— Il n'y a pas de mal lui cria-t-il, rien n'est perdu.

— Comment ?

— Le notaire n'a pas délivré les fonds.

— Ah ! vous croyez ?...

— J'en suis sûr. Il vient de me le dire.

— Ah ! mon cher ami !

Et il se jeta dans les bras d'Iriel. Puis, tout à coup, il s'écarta de lui.

— Ah ! ça, qu'est-ce qui vous a pris tout à l'heure, M. Iriel ? demanda-t-il.

— Ce qui m'a pris...

— Oui... Cette obstination à descendre quand il s'agissait de poursuivre un voleur ?

— Ah !... en effet... balbutia Iriel.

— C'était me retarder inutilement... et je ne comprends pas... vous paraissiez égaré...

— C'est possible... la surprise ; je voulais savoir si ce gredin avait fait son coup...

— Le plus pressé, en tout cas, était de le rattraper.

— C'est vrai, mais on ne réfléchit pas.

Il fallut que Richard se contentât de cette excuse. La véritable raison, on l'a comprise : Iriel, emporté par son désir de sauver la dot d'Antoinette, s'était élancé avec Richard à la poursuite de Léonce ; mais au bout de quelques minutes la réflexion lui était venue... Il allait se trouver en présence de la Coudraye... qui le démasquerait, le ferait arrêter !... De là cette retraite précipitée. — Ils revinrent chez le notaire. Celui-ci

raconta ce qui venait de se passer. Iriel dit ce qu'il savait sur le compte de Léonce. On se félicita de part et d'autre. Puis M^e X... demanda à être déchargé immédiatement de ces fonds, et de les remettre à M^{me} Mahientier en personne. Richard alla chercher la jeune femme et l'amena à l'étude.

— Que voulez-vous que je fasse de cette somme ? dit-elle.

Richard dut consentir à s'en charger.

— Dès demain, lui dit M^e X..., déposez vos valeurs à la Banque, croyez-moi.

— C'est ce que je ferai.

— Et pour ce qui est de leur emploi, ne vous adressez plus à des agents dont vous ne connaissez pas la moralité.

— Soyez tranquille. Cette leçon me profitera.

En sortant, il demanda au notaire de quelle façon il comptait recevoir Léonce.

— Oh ! ce ne sera pas difficile, répondit M^e X... ; je saurai bien lui donner son congé.

L

Léonce avait pris complètement au sérieux le prétexte imaginé par le notaire. Il s'en était allé, irrité de cette remise, mais sans défiance : le soir, à huit heures, il aurait sa proie ! Ses affaires, du reste, s'arrangeaient très-bien. En effet, rentré chez lui, rue des Prouvaires, il

consulta un *Indicateur des Chemins de fer*, et il se convainquit qu'il pourrait prendre telle ligne et tel train à telle heure ; le lendemain il serait hors de toute atteinte. Il compléta joyeusement ses préparatifs de départ. Il était en belle humeur, et s'applaudissait de son insistance. On sonna à sa porte ; c'était Lentague. Ils s'étaient revus deux ou trois fois depuis le retour de celui-ci en France. Léonce le traitait avec le dédain d'un supérieur envers un inférieur platement fourvoyé.

— Qu'est-ce qui t'amène, mon pauvre vieux ?

— Je viens t'emprunter dix francs ; ça va-t-il ?

— Ça va. En voilà vingt.

Il jeta sur son bureau un louis, dont Lentague s'empara piteusement. Puis il l'invita à dîner. Lentague accepta. Ils entrèrent dans un cabaret en renom dans le quartier des Halles ; un cabinet pour eux seuls, bien entendu. Chacun d'eux suivit sa pente : Lentague, sombre et maussade ; Léonce, gai, vantard, railleur, *légèrement monté*, pour employer l'expression dont se servit plus tard Lentague.

— Nous disons donc, fit Léonce au dessert, que les affaires ne vont pas ?

— Pas du tout.

— Pauvre vieil ami ! conte-moi tes infortunes.

Lentague raconta comment, en dernier lieu, ses expéditions les mieux conçues avaient été traversées par des circonstances fortuites ou par les menées de la police.

— C'est navrant ! fit Léonce. Mais, mon cher, c'est un peu ta faute. Tu t'en tiens obstinément aux procédés brutaux, aux entreprises violentes. Je te l'ai dit bien des fois : cela n'est plus de saison, ça ne *mord* plus ; tu n'es pas de ton siècle, ma parole d'honneur !

— Oui ! fit aigrement Lentague, parce que tu sais *plier la carte, faire sauter la coupe*. Est-ce ma faute si je n'ai jamais pu ?

— Je ne te fais pas de reproche : tu manques de *délicé* dans les doigts. Mais ne parlons pas de cela, c'est l'enfance de l'art. Il n'y a, vois-tu, que les affaires. Malheureusement, tu n'as jamais voulu t'y plier. J'espérais cependant te former, et même tu avais débuté d'une façon assez remarquable.

— Oui, dans cette *Distillerie modèle*. Hélas ! on ne rencontre pas toujours des Causson.

— Bêta ! Il suffit de se baisser pour en prendre, et même ils viennent à vous, sans qu'on les appelle. Ah ! tu me fais rire, avec ton Causson. Justement, je suis en train de travailler son fils !

— Le fils de Causson ?

— Mon Dieu, oui. Et le pourboire sera respectable, je t'en réponds. Quatre cent mille *balles*, mon bonhomme, rien que ça !

— Allons donc ! fit Lentague, tu te moques de moi.

— Je me moque ! fit Léonce piqué, veux-tu parier qu'avant deux heures d'ici je te les montre, si ça me fait plaisir ? Mais en voilà assez. Crois-moi si tu veux, ça m'est égal.

— Je ne te crois pas du tout, dit Lentague, qui était complètement de sang-froid. Seulement, quand j'ai besoin de dix francs, tu m'en prêtes vingt, et tu m'offres à dîner par-dessus le marché. Je constate que tu es un bon enfant, voilà tout.

— A la bonne heure ! Tu n'es pas un ingrat, c'est connu... Reviers me voir de temps à autre, et je ne désespère pas de te ramener dans les saines voies...

Il comprenait qu'il s'était trop avancé tout à l'heure au sujet de son rendez-vous et de cette somme qu'il allait toucher. Il voulut réparer sa maladresse, et ne fit que l'aggraver.

— Je t'ai parlé de quatre cent mille francs... que je pourrais te montrer ce soir, dit-il à Lentague en sortant, c'est une plaisanterie... je me suis vanté.

— Ah ! je savais bien... fit Lentague pleinement convaincu du contraire.

— Oui, mais je t'assure que tu aurais tout profit à travailler avec moi, et, sous ma direction, tu irais loin... Tu y réfléchiras. Allons, au revoir.

— Adieu, dit Lentague.

Il était près de huit heures. Léonce, rafraîchi par l'air extérieur, se dirigea vers la rue Saint-Honoré. Il trouva M^e X... travaillant avec son maître clerc.

— Eh bien, demanda-t-il, je suis exact ! j'espère que, de votre côté, vous vous êtes mis en mesure, et que nous allons en finir cette fois...

— Comment, en finir?... Mais on ne vous a donc pas prévenu?...

— Prévenu de quoi?...

— C'est un oubli que je vais réparer. Mon cher monsieur, depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir, M^{me} veuve Maheurtier est venue ici, accompagnée de M. Syramin et de M. Iriel...

— Ah !...

— Elle m'a exprimé le désir de toucher elle-même le montant de sa dot, et, tout naturellement, j'ai dû déférer à ce désir...

— Comment se fait-il ?

— Je n'en sais rien, et ne veux pas le savoir...

— C'est à vous, monsieur, fit Léonce, furieux et se contenant à peine, que je dois cette insulte... car c'en est une...

— Oh ! vous exagérez...

— J'avais pu déjà constater votre mauvais vouloir à mon égard. Vous avez fait venir M^{me} Maheurtier, et c'est d'après vos conseils qu'elle m'a retiré son mandat...

— Je ne lui ai absolument rien dit sur votre compte...

— Mais j'aurai raison de ces calomnies ; M^{me} Maheurtier me continuera sa confiance, et dès demain, ces fonds que vous avez refusé de me remettre, seront entre mes mains...

— C'est peu probable ; demain, ils seront déposés à la Banque de France.

— Au reste, peu importe ! mais je tiens à dissiper le soupçon qui a plané un instant sur moi ; je porterai plainte, au besoin...

— Croyez-moi, fit M^e X... doucement, abstenez-vous de toute récrimination, M. le vicomte de la Coudraye...

Léonce tressaillit à ces mots ; toute son audace disparut.

— Bon ! nous verrons ! grommela-t-il.

Il sortit, la rage dans le cœur. Il était connu, démasqué ! Comment ? Par qui ? Eh ! qu'importait ? Cette proie lui échappait, voilà tout... au moment où il croyait la saisir ! Maintenant c'était fini ! que faire ? Les fumées du dîner étaient dissipées. Il allait par les rues, agité, sans but. — C'est lui, ce notaire, qui l'a prévenue, se disait-il. Déjà il avait des soupçons ce matin... j'aurais dû m'en douter... maintenant, que s'est-il passé ? Il l'a fait venir, avec son inséparable Syramin, et un nommé Iriel...

Qu'est-ce que c'est que cet Iriel ? Ça m'est égal... mais je vois la scène d'ici : « — Malheureux ! à quel homme avez-vous accordé votre confiance ! » Et M^{me} Maheurtier se met à emporter les billets de banque... Elle ? Non ! mais Syramin, son ami, son chéri ; c'est sûr ! Les quatre cent mille francs sont chez le Syramin ! et demain à la Banque ; cours après, vicomte ! Ah ! triple sot que je suis ! j'aurais dû... Enfin !

Et toujours il revenait à ceci : Oui, les quatre cent mille francs sont en ce moment chez Syramin !

Sans y songer, par une sorte d'instinct, il suivait les rues qui conduisaient à celle où demeurait le peintre. Arrivé place de l'Odéon, il frappa furieusement le trottoir du pied, et s'écria : — « Eh bien ! ça ne me fait rien !... je les aurai ! » Comment ? il n'en savait encore rien ; mais il marcha plus rapidement, et bientôt il arriva rue Notre-Dame-des-Champs. Il s'arrêta un instant devant la maison habitée par Richard et la regarda d'un air de colère et de menace. L'idée lui vint de sonner, de monter... A quoi bon ?... on le chasserait. Mais la maison avait un jardin par derrière, sur le boulevard ; il s'en souvenait. Sans but arrêté, mais plein d'une ardente convoitise, il continua son chemin, et, parvenu place de l'Observatoire, tourna à droite et prit le boulevard Montparnasse.

Il était neuf heures et demie. A cette heure, ce boulevard, ces quartiers sont à peu près déserts. Mais, depuis plus d'une heure, un homme le suivait, sans qu'il s'en doutât, des Halles à la rue Saint-Honoré, d'abord, puis de la rue Saint-Honoré à ce boulevard perdu. Pendant qu'il était arrêté et examinait les lieux, l'homme se rapprochait de lui, à pas étouffés, se dissimulant derrière les

troncs d'arbres. Enfin l'homme se trouva à deux ou trois pas de Léonce ; et tout à coup, faisant un bond, il se précipita sur lui.

L I

Léonce, en quelques secondes, fut terrassé, moulu de coups. Il lui était impossible de crier : son agresseur, d'une main, lui fermait la bouche avec un mouchoir ; de l'autre, il le fouillait précipitamment. Mais les poches étaient vides.

— Je suis volé ! s'écria le bandit avec un formidable juron.

— Lentague ! murmura d'une voix étouffée Léonce qui le reconnut.

— Où sont les billets ?... vite, ou je t'étouffe ! fit Lentague menaçant.

Il lui pressait la gorge de ses doigts nerveux.

— Imbécile ! cria Léonce.

— Comment... imbécile ?

— Mais ôte donc ta main... je ne respire plus. Oui, imbécile et canaille !... Ah ! c'est comme cela que tu me remercies !... je te prête vingt francs, je te paye à diner...

— Trêve aux reproches ! Cet argent, où est-il ?... je veux l'avoir !

— Ah ! tu veux ?... Il est superbe !

— Tu vas me le donner, tout de suite.

— Est-ce que je l'ai ?

— Comment ! tu as touché tout à l'heure.

— Eh ! si j'avais touché, triple buse, est-ce que je serais venu ici, sur ce boulevard, me faire arrêter par un misérable de ton espèce ?

— Ah ! tu n'as pas touché ?... C'est vrai, je t'ai suivi depuis la rue Saint-Honoré, et tu n'as pu déposer le magot nulle part.

— Voyons ! as-tu fini de me fouiller ?... vas-tu me laisser, enfin ?

— Dis-moi où est cet argent ?

— Ça ne te regarde pas.

— Il est resté chez le notaire, hein ?... car c'est chez un notaire que tu allais toucher... j'ai bien vu les pan-nonceaux au-dessus de la porte.

— Laisse-moi !

— Et le notaire, en voyant ta mine, s'est défilé, il a refermé sa caisse... Eh bien ! éventrons-la, cette nuit, à nous deux !...

— Non !

— Tu as tort... Nous partageons, d'abord, c'est convenu... Tu dois connaître un peu la maison, tu me guideras... Je me charge du reste.

— Voyons, encore une fois... laisse-moi et va-t-en !... fit Léonce avec colère.

— Ce serait un coup magnifique. Réfléchis donc ! Allons ! ne boude pas, et remets-toi sur pied.

Il l'aida à se relever, et, de quelques revers de main, épousseta doucement les habits de Léonce.

— J'ai été un peu brusque envers toi, dit-il, je te demande pardon. Mais il y a si longtemps que je suis dans la *dèche* et que je cherche une aubaine !... Tu dois comprendre ça !...

— Gredin !... sans cœur !...

— Oui, accable-moi... tu as raison. Mais ce n'est pas cela qui avancera nos affaires... Tâchons de nous entendre, ça vaudra mieux... Voyons ! ce magot, on te l'a refusé, n'est-ce pas ?... et tu n'es pas d'humeur à le lâcher aussi facilement ?...

— Non, certes !

— Eh bien, moi non plus ! Il faut absolument que nous mettions la main dessus, cette nuit... Nous partageons, naturellement... A nous deux ; c'est un coup facile... Tu m'as dit que j'étais sans cœur, c'est possible, mais je sais travailler, va !... Tu dois avoir remarqué un moyen de s'introduire chez ce notaire...

— L'argent n'est plus chez le notaire.

— Ah !... et où donc ?

Léonce ne répondit pas.

— Je conçois, dit Lentague, tu voudrais garder le morceau pour toi seul... c'est tout naturel, et je ne t'en veux pas. Mais, s'il s'agit d'un coup de main, tu n'es pas assez fort... tu n'as pas l'habitude... tandis que moi... A nous deux, voyons, est-ce dit ? Que diable ! La moitié de quatre cent mille francs vaut un peu mieux que rien du tout...

Léonce réfléchit encore un instant ; puis, tout à coup, il dit à Lentague :

— C'est convenu.

— Ah ! enfin !... Où faut-il opérer ?

— Ici, dans cette maison.

— Derrière ce mur ?

— Oui, un jardin à traverser... Tiens, viens ici.

Ils reculèrent jusqu'à l'extrémité du boulevard.

— Regarde, fit Léonce en montrant par dessus le mur

la maison habitée par Richard, tu vois ces fenêtres éclairées, au second ?

— Oui.

— C'est là. Il y a un balcon.

— Autant dire une échelle... Qui est-ce qui perche là ?

— Une vieille femme et un jeune homme.

— Pas plus ?

— Non. Le jeune homme est vigoureux et pourra faire de la résistance...

— Sois tranquille, je m'en charge.

— Eh bien, alors, commençons tout de suite...

— Comme tu y vas ! on voit bien que tu n'as pas d'expérience ! D'abord, il est trop tôt ! Ensuite, il faut des outils...

— Quels outils ?

— Tu verras... Viens.

Pendant ce temps Richard était rentré en compagnie d'Iriel qui lui avait recommandé de veiller avec soin sur la somme que venait de remettre le notaire. Dans la soirée, Iriel revint et renouvela cette recommandation. Richard frouva cette insistance extraordinaire.

— Quelles craintes, voulez-vous donc que je conçoive ? dit-il. Cet argent va rester ici cette nuit, et demain matin, je le porterai à la Banque. Vous m'accompagnerez, si vous voulez.

— Oui. Mais d'ici là ?

— Eh bien, d'ici-là, que peut-il arriver ?

— Je ne sais pas. Mais l'homme d'affaires auquel vous vous êtes confié est un scélérat. Déçu, furieux, il est capable de tout.

— Je me moque bien de lui !

— Vous avez tort. A votre place, je veillerais.

— Veiller ! mais non, c'est inutile ; il suffit que je mette cet argent sous clé.

Il se dirigea, dans un coin de son atelier, vers un vieux bahut dans un tiroir duquel il plaça les liasses de billets et qu'il referma ensuite.

— Vous allez passer la nuit ici ? dit Iriel.

— Je vais me coucher tranquillement.

— Vous avez tort, je vous le répète. A votre place, je veillerais ici. Ou bien alors, confiez-moi cette somme.

Richard le regardait avec surprise. Il persista à écarter ces conseils.

— En tout cas, dit Iriel, en se retirant, je ferai ce que vous refusez de faire, je veillerai. Nos deux appartements se touchent.

— A votre aise ! dit Richard en riant.

Il était environ minuit. Léonce et Lentague buvaient, attablés à l'écart, dans une tabagie près de l'ancienne barrière du Maine : Lentague connaissait cet établissement et y était considéré. A côté de lui, sur la banquette, était posé un grand paquet, enveloppé de toile, qu'il laissait voir le moins possible. Tout en dégustant une chope, il prenait sa revanche des dédains de Léonce.

— Tu vois, mon bonhomme, lui disait-il, que les ruses et les finasseries n'aboutissent pas toujours, et qu'il ne faut pas regarder de si haut les hommes d'action. Sans moi, qu'est-ce que tu ferais pour le quart d'heure ? Rien : les quatre cent mille francs te passeraient devant le nez.

— C'est bon, faisait Léonce ennuyé, mais ce n'est pas tout de causer, quand manœuvrons-nous ?

— Pas d'impatience, pas de précipitation, dit Lenta-

gue. Comme tu es pressé ! je n'aime pas cela. Il faut, dans la moindre des expéditions, du calme, du sang froid.

— Il est minuit moins un quart, voilà les habitués qui filent.

— Précisément, laissons-les filer ; nous n'avons pas besoin d'eux.

Il continua à développer ses idées sur les qualités nécessaires à l'homme d'action. Ils restèrent seuls. Le garçon vint rôder et ranger les chaises autour d'eux. Puis, Lentague faisant mine de ne pas bouger, le maître du café avertit obligeamment qu'on allait fermer.

— Tiens ! c'est vrai, fit Lentague en regardant la pendule. Minuit et demi déjà !...

Ils sortirent de l'air de deux braves gens qui vont rentrer tranquillement chez eux. Ils revinrent boulevard Montparnasse, et se placèrent au point d'observation d'où ils avaient examiné la maison de Richard. Une des fenêtres était encore éclairée.

— A cette heure-ci ! fit Lentague, surpris et contrarié. Mauvais signe. On se défie.

— Non, dit Léonce, je me rappelle bien, c'est dans l'appartement à côté.

— C'est égal, il y a là quelqu'un qui veille, et qui entendrait. Attendons.

Léonce se résigna. Une patrouille passa. Ils se cachèrent derrière les arbres. Une heure, deux heures sonnèrent, et la lumière ne s'éteignait pas.

— C'est un coup manqué pour cette nuit, dit Lentague, demain nous reviendrons.

— Mais demain il sera trop tard.

— Tu crois ?

— Puisque je te dis que le magot sera déposé demain à la Banque.

— Ah ! diable !...

— C'est maintenant, ou jamais !... Et toi, qui te plains que les affaires ne vont pas, où trouverais-tu un coup comme celui-là !... quatre cent mille francs !...

— C'est vrai. Mais c'est chanceux..

— Allons donc !... poltron.

— Je ne suis pas un poltron. Mais je te répète que c'est chanceux, et, en tout cas, il y aura du grabuge...

— Décidément, tu as trop de prudence pour un homme d'action.

— Ecoute, dit Lentague, tu le veux absolument ? soit ! Au moins ça vaut le coup.

Il se baissa et se mit à délier son paquet. Puis il s'approcha doucement, suivi de près par Léonce, du mur du jardin.

— Et maintenant, dit-il, allons-y rondement !

LII

Ils regardèrent à droite et à gauche sur le boulevard : aucun bruit de pas, — personne... Devant eux se dressait un mur de dix pieds de haut.

— Comment escalader cela ? dit Léonce.

— Enfant ! fit Lentague.

Il avait tiré de son paquet une longue corde garnie de

nœuds : à l'une des extrémités de cette corde était adapté un grappin composé de quatre crocs.

— Qu'est-ce que tu vas faire de cela ? demanda Léonce.

— Tu vas voir. Ceci est un jardin, n'est-ce pas.

— Oui.

— Par conséquent, il y a, de l'autre côté, des espaliers, contre le mur.

— Hum ! savoir !... C'est une exposition au nord...

— Parfaitement raisonné pour un conscrit... Mais, mon bon ami, la Parisien n'y regarde pas de si près... Au reste, nous allons nous assurer...

Il lança le grappin par dessus le mur, puis il tira doucement la corde. Elle fila la longueur d'un demi-pied, puis elle s'arrêta : le grappin avait mordu. Lentague tira plus fort, se suspendit : la corde résista.

— Rien de commode comme ces treillages ! dit-il avec satisfaction, c'est ancré. Grimpe !

Léonce grimpa.

— Pas mal pour quelqu'un qui n'en a pas l'habitude, dit Lentague en le regardant faire. Prends garde aux tessons de bouteille...

— Il n'y en a pas.

— Très-bien. J'en ferai mes compliments au propriétaire.

Il grimpa à son tour. Il y avait, en effet, un treillage contre le mur ; ils s'en servirent comme d'une échelle pour descendre.

— On n'a pas plus d'attentions ! fit Lentague.

Ils étaient dans le jardin. A quarante pas d'eux s'élevait la maison. Léonce la mesurait de l'œil.

— Et toujours cette lumière qui ne s'éteint pas ! grommela-t-il.

— Elle ne s'éteindra pas, dit Lentague ; c'est un parti pris. Cela ne fait rien. J'ai pour principe de ne jamais reculer. Travaillons.

Il tira la corde ; puis se rapprochant du treillage, il se mit à couper avec une tenaille quelques fils de fer.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda Léonce.

— Je prépare les moyens d'abordage.

Quatre ou cinq lattes se détachèrent. Il les adapta et les lia au bout l'une de l'autre avec des ficelles, de façon à former une longue perche. Puis, ils traversèrent le jardin et s'approchèrent doucement de la maison, en s'éloignant le plus possible de la fenêtre éclairée. Lentague piqua l'un des crocs du grappin à l'une des extrémités de la perche, éleva celle-ci jusqu'à la hauteur du second étage, tâtonna un instant avec précaution, puis tira un coup sec : la perche vint seule. Le grappin était accroché à la rampe du balcon, et la corde à nœuds pendait jusqu'à terre.

— Grimpe ! dit-il à Léonce.

— Diable ! fit celui-ci.

— Est-ce que tu *flançais*, par hasard ?

— Non. Tu vas voir. — Et il empoigna la corde, résolument.

— Tu sais ? dit Lentague, tu as le droit de te casser les reins, mais sans bruit !

Que faisait, pendant ce temps, Iriel ? Il avait quitté Richard en maugréant contre cette étourderie et cette présomptueuse confiance de jeune homme. Puis, rentré chez lui, il persista dans sa résolution de veiller toute la nuit, et alluma sa lampe et son feu. C'était par une de

ces nuits tièdes et humides de février qui précèdent le printemps. Assis auprès de son feu, il songeait, tout en prêtant l'oreille aux bruits du dehors. Entre onze heures et minuit, heure à laquelle il avait coutume de se coucher, il s'assoupit légèrement. Mais bientôt il secoua cette torpeur, fit quelque tour dans sa chambre, et, pour se ranimer, ouvrit sa fenêtre et passa sur le balcon.

Il y resta quelques minutes à respirer l'air frais de la nuit, à écouter les bruits de la grande ville mourant au loin. Autour de lui, du reste, rien de suspect.

Il songea à Richard. « — C'est égal, dit-il, j'ai eu raison. » Il rentra, et comme l'air était lourd et épais dans sa chambre, il laissa les deux battants de la fenêtre légèrement entrebaillés : c'était une excellente précaution, d'ailleurs. Il s'enfonça de nouveau dans son fauteuil. Que faire, durant ces longues heures, sinon réfléchir, méditer, rêver ? Il revit toute son existence : joies fugitives, tristesses, malheurs, hontes, sautant capricieusement d'un épisode à l'autre, s'étonnant qu'il pût tenir tant de choses diverses dans la vie d'un homme. — « Est-ce là tout enfin ? » se disait-il. — Oui ; inconnu de son fils, il continuerait à l'aimer, à le voir. Il vieillirait ainsi, ignoré de tous, excepté de Clémence. Il s'arrangerait pour disparaître sans bruit. Assez de clameur s'était faite autour de son nom. Vingt ans... Oui, il y avait vingt ans de cela !

— « Tiens ! c'est vrai, fit-il en se ranimant un peu, l'arrêt est du 20 février. C'est après-demain, c'est demain que la prescription s'achève. Encore vingt-quatre heures ! et je n'aurai plus rien à craindre de la police. »

Trois heures sonnèrent ; ses appréhensions de toute

nature étaient calmées ; il s'assoupit de nouveau, et cette fois ce fut un véritable sommeil.

C'était juste à l'instant où Léonce et Lentague achevaient d'escalader le balcon.

— Il faut voir de ce côté, d'abord, dit Lentague en montrant la fenêtre de Causson.

— Tu crois ?

— Pardieu ! De deux choses l'une, c'est un malade qu'on veille ou un espion qui veille. C'est trop près ! Il faut que cette fenêtre soit muette, aveugle et sourde. Rien de possible sans cela !

Ils filèrent le long du balcon, penchés extérieurement et se retenant à la rampe, de sorte que la grille de séparation, malgré ses piquants de fer, ne pouvait les arrêter. Léonce allait le premier.

— Tiens ! les battants sont entr'ouverts, dit-il.

— Bonne affaire ! murmura Lentague. Avançons.

Arrivés en face de la fenêtre, ils écoutèrent : aucun bruit ; ils tâchèrent de voir ; mais les rideaux de mouseline, tendus derrière les vitres, empêchaient de distinguer. Ils enjambèrent la rampe. Léonce colla son œil à l'entrebâillement de la fenêtre.

— Rien qu'un homme, dit-il d'une voix si basse que Lentague l'entendait à peine, un vieillard dans un fauteuil.

— Il dort ?

— Oui, je crois. Tiens ! ce profil. Il me semble connaître ça.

— Voyons.

Lentague regarda à son tour. Tout à coup il recula avec un mouvement de stupéfaction.

— Causson ! fit-il.

— Comment, tu crois?... En effet.

— Silence !

Il se baissa et déposa doucement sur le balcon, un à un, les *outils* contenus dans son paquet ; ensuite il se releva, ne tenant que l'enveloppe, c'est-à-dire un grand carré de toile. Puis, il s'approcha de la fenêtre, et, après s'être assuré que rien ne pouvait arrêter le jeu des deux battants, il les poussa vivement tous deux et se précipita dans la chambre. Avant même que Causson eût pu ouvrir les yeux, il avait la tête enveloppée dans la toile. La main de Léonce étouffait ses cris. Pas un mot entre Léonce et Lentague. Les mains et les pieds furent également attachés ; puis le lit fut défait, et le malheureux enfoui sous les matelas et les couvertures.

— Rasé l'avant-poste ! fit tranquillement Lentague. Maintenant, fouillons de tous côtés. Ce gaillard-là ne veillait pas pour rien. Le magot est ici.

— C'est probable ; car Syramin est son fils.

— Bah !

— Seulement, il le croit mort... Je n'y comprends rien.

— Moi non plus, mais ça m'est égal... A la besogne !

Lentague, avec ses *outils*, ouvrit ou força tous les meubles, dans cette pièce d'abord, puis dans les deux autres qui composaient l'appartement de Causson.

— Pas de magot ! fit-il désappointé.

— Il est chez Syramin, dit Léonce ; mais voici divers papiers, empochons toujours, ça peut avoir son importance.

Ils sortirent après avoir éteint la lampe, et reprirent le chemin qu'ils avaient déjà parcouru. Arrivés devant

l'une des fenêtres de l'atelier de Richard, Lentague, au moyen d'un diamant et d'une boule de mastic, enleva, sans faire le moindre bruit, une vitre, et fit jouer l'espagnolette. Ils entrèrent, et firent une perquisition.

— C'est là ! dit Léonce en désignant le balut.

Forcer ce vieux meuble, c'était pour Lentague une plaisanterie. Alors apparurent les liasses de billets. Ils eurent peine, l'un et l'autre, à retenir une exclamation de joie et de triomphe. Léonce se précipita sur le tiroir.

— Un instant ! fit Lentague en lui arrêtant le bras, part à deux, c'est convenu !

— Certainement.

— Partageons, tout de suite.

— Ici même ?

— Pardieu !

Le partage eut lieu.

— Maintenant, la farce est jouée, filons, dit Lentague.

Ils sortirent. Lentague enjamba prestement la rampe du balcon. Au moment où il allait saisir la corde et s'y suspendre, Léonce, resté sur le balcon, se précipita sur lui, et, de tout l'effort de son corps, le poussa. Lentague lâcha la rampe, et tomba en poussant un cri terrible.

LIII

Une chute de cette hauteur devait être mortelle. Grâce à une touffe d'arbustes qui amortit le coup, Lentague en fut quitte pour une cuisse cassée. Il resta à plat sur le terrain.

Léonce s'était laissé glisser rapidement le long de la corde. A peine descendu, il courut à Lentague qu'il croyait mort ou tout au moins évanoui. Il se mit en devoir de le fouiller. Lentague essaya de se redresser.

— Misérable ! cria-t-il, n'approche pas.

— Tiens ! tu vis encore ?

— Ah ! misérable... si j'avais su !...

— C'est une revanche ! Moi, du moins, je fouille les gens à coup sûr ! fit Léonce en ricanant.

En un instant, il eut trouvé les billets de banque dans la poche de Lentague et il les eut fourrés dans la sienne.

— Adieu, dit-il en s'éloignant, bien du plaisir !

— Aide-moi, au moins à sortir d'ici, dit Lentague d'une voix suppliante.

— Non, je n'ai pas le temps.

— Léonce ! oh ! le scélérat ! je te dénoncerai, je te le jure.

— Si ça peut faire ton bonheur !...

Il courut vers le treillage qui lui avait servi à descendre, remonta sur le mur, se laissa glisser, et, une

fois sur le boulevard, s'éloigna rapidement. Cependant, il était impossible que le cri déchirant poussé par Lentague, au moment où il s'était senti lancé dans l'espace, n'eût pas éveillé quelqu'un dans la maison. En effet, un bruit de pas se faisait entendre au rez-de-chaussée. Lentague rampa comme il put et se cacha dans un massif. Bientôt une porte s'ouvrit, et le concierge parut avec une lanterne. Il fit quelques pas timidement dans le jardin, écouta... Puis, apercevant la corde à nœuds qui pendait au balcon de Richard : — « Il y a des voleurs ! s'écria-t-il. Je ne m'étais pas trompé. C'est chez M. Syramin !... Où sont-ils ? » Il regarda autour de lui, écouta de nouveau, fureta dans le jardin, passa tout près de Lentague sans le voir, et, convaincu que les voleurs avaient eu le temps de s'enfuir, rentra vivement pour prévenir Richard.

Lentague, comprenant qu'il ne tarderait pas à être découvert, profita de cette retraite. Il se traîna jusqu'au treillage, parvint à force de bras et malgré la douleur atroce que lui causait sa cuisse brisée, à gagner la crête du mur, hésita un instant, puis se laissa tomber du côté du boulevard : la douleur, cette fois, triompha de son énergie ; il s'évanouit. Mais déjà Richard connaissait le vol qui venait de se commettre. Lui aussi, il avait entendu le cri désespéré poussé par Lentague. Il s'était dressé sur son lit ; il s'était rappelé les sinistres pressentiments d'Iriel et il s'était habillé à la hâte. Cependant il croyait encore à une fausse alerte. Il courut à son atelier. La fenêtre du balcon était ouverte une vitre enlevée !... Le tiroir forcé ; les billets disparus. C'était donc vrai ! Il resta un instant stupéfait, égaré, tremblant ; enfin, il se redressa, et anxieux, haletant,

courut au balcon. Comment cela avait-il pu se faire ? Il trouva le grappin accroché à la rampe et la corde qui pendait. — « Oh ! le misérable ! s'écria-t-il ! c'est lui !... Iriel avait raison... Iriel ! Mais il m'avait dit qu'il veillerait... Comment n'a-t-il pas entendu ? Où était-il ! » Il courut à la grille qui séparait les deux balcons, et se pencha... — « Pas de lumière chez lui !... Ah ! mon Dieu, sa fenêtre est ouverte !... Qu'est-ce que cela veut dire ? » Il appela : pas de réponse. Il rentra précipitamment et ressortit sur le palier ; il rencontra le concierge qui montait en courant.

— M. Syramin, des voleurs se sont introduits...

— Oui... je sais... Mais M. Iriel ?... En même temps il frappait violemment à la porte de celui-ci. — Pourquoi n'ouvre-t-il pas ? Il est impossible qu'il dorme. Sa fenêtre est ouverte. Il y a un autre crime !...

— J'ai une seconde clé, dit le concierge, je fais son appartement.

— Donnez vite.

— Je cours la chercher.

Le concierge descendit et revint une minute après. La porte fut ouverte. Ils furent saisis d'effroi en voyant cet appartement en désordre.

— Mais lui, où est-il ? demanda Richard avec anxiété.

Ils le trouvèrent lié et enfoui, tel que Léonce et Lentague l'avaient laissé. Ils le dégagèrent, croyant ne plus tenir entre leurs bras qu'un cadavre. Mais Iriel n'était qu'évanoui. — Il respire ! s'écria Richard. Iriel, en effet, se ranimait. Bientôt il eut repris connaissance.

— Que s'est-il passé ! demanda Richard. Vous veilliez... vous me l'aviez dit...

— Oui...

— Eh bien, alors ? vous avez dû entendre...

— Ah ! mon Dieu... je me rappelle. On vous a volé ?

— Ce n'est que trop vrai... Mais expliquez-moi...

— Ah ! malheureux que je suis ! s'écria Iriel, au désespoir, quelle fatalité ! Comment ai-je pu me laisser surprendre ?... C'est ma faute !

Aux questions réitérées de Richard, il répondit en racontant ce qui s'était passé : il avait laissé sa fenêtre entr'ouverte, puis, il s'était assoupi, vers trois heures, et, tout à coup, il s'était senti enveloppé, attaché, tel enfin qu'on venait de le trouver.

— Et vous n'avez pu voir ni reconnaître aucun de ces bandits ?

— Non.

— Vous ne savez même pas combien ils étaient ?... C'est singulier.

— Ils étaient au moins deux.

— Ah ! Alors ce ne serait pas ce Pelletier.

— Oh ! ça ne fait rien. Il connaît des gredins capables de l'aider... Quand'il n'y aurait que Lentague...

— Qui ça, Lentague ?... celui qui figurait avec lui dans ce procès ?

— Oui.

— Enfin, tout s'éclaircira, dit Richard. Puis, s'adressant au concierge : — Courez vite au poste le plus voisin. Nous perdons là un temps !... il faut informer la police sans retard.

Le concierge allait sortir ; mais Iriel se précipita vers lui et le retint.

— Comment... la police ! dit-il d'un air épouvanté.

— Sans doute.

— Non, c'est inutile, ne faites pas cela.

— Plaisantez-vous ? dit Richard ; qu'est-ce qui vous prend ?... Concierge, dépêchez-vous !

— Non ! je vous en prie, s'écria vivement Iriel.

— Mais vous perdez la tête ! fit Richard en le repoussant. Vous n'êtes pas encore parti ? ajouta-t-il en poussant le concierge dehors.

Iriel se laissa tomber avec accablement sur une chaise. Il se voyait interrogé, reconnu, arrêté ! Richard le regardait avec un étonnement, mêlé de crainte et de soupçon. Bien des singularités déjà l'avaient frappé dans la conduite d'Iriel, mais celle-ci était par trop forte.

— Ah ça, voulez-vous me dire, demanda-t-il, pourquoi vous avez essayé de m'empêcher d'envoyer chercher la police ?

— Je n'aime pas, dit Iriel en tremblant, me trouver mêlé à ces sortes de choses, et si vous permettez...

Il se dirigea vers la porte. Mais Richard lui barra le passage.

— Non ! je ne permets pas ! dit-il sévèrement.

— M. Richard... oh ! je vous en prie, laissez-moi...

— Non, certes !

— Je reviendrai... Vingt-quatre heures, rien qu'un jour. Je ne vous demande que cela ! Après, je me présenterai...

Il sanglotait. En ce moment madame Syramin entra. Tout ce bruit l'avait éveillée ; elle accourait.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle, effrayée.

— Rien, dit Richard sèchement. On vient de me voler...

— Ah ! mon Dieu !

— Malgré M. Iriel qui avait annoncé qu'il veillerait et qui n'a rien vu ni rien entendu ! Maintenant que la

police va arriver, il cherche à s'enfuir ! mais je l'en empêcherai...

— Richard, dit M^{me} Syramin, je t'en prie... je t'en supplie !

— Laissez-moi, ma mère !

— Si vous saviez ! s'écria Iriel, en joignant les mains ! Si vous me retenez ici une minute de plus, je suis perdu.

Madame Syramin avait tout compris, et elle s'était attachée à Richard.

— Non ! tu ne feras pas cela ! lui dit-elle. Je te le défends ! Laisse-le fuir. Oh ! ce serait affreux !

— Oui, prie-le, fais-lui comprendre, dit Iriel, hors de lui et s'oubliant jusqu'à tutoyer Clémence devant Richard.

— Ah ! s'écria Richard.

Et, indigné, il repoussa Iriel avec une telle force que celui-ci alla tomber dans un coin de la chambre.

— Oh ! Richard ! s'écria M^{me} Syramin.

En ce moment des pas se firent entendre dans l'escalier : trois hommes de la police conduits par le concierge entrèrent. L'un d'eux, qui paraissait commander aux deux autres, petit, trapu, aux cheveux grisonnants, mais paraissant encore vigoureux, malgré son âge, demanda de quoi il s'agissait. Tout en écoutant Richard, il fixait son petit œil gris et perçant sur Iriel...

— Tiens ! mais, interrompit-il tout à coup, me voilà en pays de connaissance. Bonjour, Causson ! dit-il en s'avancant vers Iriel...

— Causson ! s'écria Richard.

— Oui, malheureux ! dit Clémence, tu viens de livrer ton père !

LIV

Richard s'était laissé tomber sur un siège, terrifié, stupide. Moule, l'agent de police (on l'a reconnu), tout entier à la joie de cette capture que le hasard lui faisait faire, n'avait même pas entendu le reproche adressé par Clémence à son fils. Il tenait un forçat en rupture de ban, et il satisfaisait une vengeance personnelle : double triomphe.

— Eh, eh ! mon gaillard, dit-il à Causson, nous ne sommes plus ici dans la rivière, mais sur le plancher des vaches ;... j'aime mieux ça, quoique j'aie appris à nager depuis : c'était une leçon ! Essaye maintenant de me faire boire et de tirer ta coupe !

Causson balbutia un semblant de protestation.

— Assurez-vous de ce lapin-là, dit Moule aux deux agents qui l'accompagnaient ; c'est du bon gibier, j'en réponds.

Mais Richard était sorti de son abattement.

— C'est mon père ! s'écria-t-il.

— Votre père ! fit Moule étonné...

— Oui ! Et pourquoi l'arrêtez-vous ? Ah ! je l'ai soupçonné, moi aussi ; je suis un misérable !... mais il est innocent, laissez-le !... Puis, à Causson : — Pardonne-moi... mon père !... mon cœur me le disait... mais je m'obstinais à douter... j'étais aveugle... Pardon !

Il étreignait Causson ; ill'embrassait. — Cher enfant !...

répétait Causson ému, en larmes. Clémence s'élança vers eux, et tous les trois se tinrent embrassés dans une étreinte passionnée.

Moule, surpris de cette expansion, les regardait d'un oeil scrutateur. Il les écarta l'un de l'autre, et s'adressant à Richard :

— Permettez ! dit-il, nous ne sommes pas ici pour faire de la tendresse... Vous êtes M. Syramin ?

— Oui.

— Et vous prétendez qu'un vol de quatre cent mille francs a eu lieu chez vous cette nuit ?...

— Hélas, oui ! dit Richard, quatre cent mille francs dont j'étais dépositaire...

— Ah !... Depuis quand ?...

— Depuis hier soir...

— Et monsieur est votre père ? demanda Moule en désignant Causson.

— Oui. Je ne le sais que depuis un instant. C'est vous qui m'avez révélé...

— Très-bien ! fit Moule ironiquement.

— Si vous voulez passer chez moi, continua Richard, vous verrez où j'avais serré ces billets... les traces d'effraction...

— Non. Je n'ai pas qualité pour faire ces constatations ; mais M. le commissaire est prévenu ; il va venir dans un instant.

En même temps, il faisait signe à ses hommes d'avoir l'œil sur Richard. Le commissaire arriva. Moule le prit à part et lui parla tout bas : il désignait tour à tour Causson, Richard et Clémence ; le commissaire faisait des signes d'assentiment. Causson fut interrogé, d'abord.

— Vous êtes, lui dit le commissaire, le nommé Causson,

condamné par contumace à vingt ans de travaux forcés pour faux ?

Causson voulut nier, mais sa gorge serrée par l'émotion ne put articuler aucun mot.

— L'arrêt, continua le commissaire, est du 20 février 1845 ; par conséquent, il s'en faut d'un jour que votre contumace ne soit purgée. De ce chef déjà, nous vous constituons en état d'arrestation, et la prescription sera interrompue aujourd'hui même.

Causson baissa la tête. Richard, désespéré, voulut intervenir ; mais le commissaire lui imposa silence.

— Maintenant, demanda le commissaire à Causson, veuillez vous expliquer au sujet du vol qui vient d'avoir lieu dans cette maison.

En même temps, il faisait passer Richard et sa mère sous la surveillance de deux agents, dans une pièce voisine, dont la porte fut refermée.

— Mais que voulez-vous que je vous dise ? fit Causson égaré.

Il raconta ce qu'il savait, ce qu'il avait déjà dit à Richard. Le commissaire et Moule l'écoutaient avec un sourire d'incrédulité.

— Procédons aux constatations, dit le commissaire.

Causson s'arrêta consterné, en voyant son secrétaire ouvert et vide. — Tous mes papiers enlevés ! s'écria-t-il.

Tout à coup, il courut à une cachette pratiquée dans le mur à côté du secrétaire, et l'ouvrit. — Ah ! ils n'ont pas vu cela ! s'écria-t-il avec un soupir de satisfaction.

Et il retira des papiers. Le commissaire s'en empara vivement.

— Comment ! des titres de rente... au porteur, il y en a là pour cent cinquante... deux cent mille francs.

— Oui, deux cent mille.

— D'où vous viennent ces valeurs? Comment vous les êtes-vous procurées?

— Mais, c'est tout simple, M. Maheurtier, en mourant, m'a donné...

— Ah! M. Maheurtier, interrompit Moule ironiquement, l'homme que vous avez volé autrefois!

— Mais il m'avait pardonné, il...

— Très-bien! fit Moule en ricanant.

— Passons chez M. Syramin, dit le commissaire.

Causson resta sous la garde d'un agent. Dans l'atelier de Richard, après différentes constatations sommaires, M^{me} Syramin et son fils furent interrogés.

— Et vous dites, répétait le commissaire, que ce dépôt vous a été confié hier soir?

— Oui... j'étais sans défiance, répondit Richard. Ah! si j'avais écouté M. Iriel... mon père! Mais vous paraissez le soupçonner! Oh! non, il est innocent, je vous le jure!

Le commissaire et Moule le laissaient dire et l'écoutaient, secrètement émus de cet accent sincère, mais incrédules de parti pris. Il était cinq heures du matin.

— Nous ne pouvons pas, dit le commissaire, nous livrer à de plus amples constatations avant qu'il fasse jour. Nous reviendrons dans deux ou trois heures. Mais je ne dois pas vous dissimuler, dit-il à Richard, que jusqu'à présent, je ne vois rien qui indique une escalade et une effraction venant du dehors, et que naturellement, les premiers soupçons se portent sur celui que vous appelez votre père et sur vous.

— Sur moi! s'écria Richard.

— Oui, sur vous.

— Mais c'est impossible... Je vous ai dit par qui ce dépôt m'avait été confié :

— Je dois provisoirement m'assurer de votre personne. Vous allez nous suivre.

Sur le palier, Richard, en revoyant son père, se jeta dans ses bras.

— Ils me soupçonnent, moi aussi ! s'écria-t-il ; ah ! tant mieux ! cher père, ton innocence éclatera en même temps que la mienne.

Ils furent conduits l'un et l'autre au poste voisin. En même temps qu'eux, entraît une ronde rapportant un homme ramassé rue Vavin. Cet homme ne pouvait se soutenir : il avait une cuisse cassée. Il conta aux agents qu'il avait été victime d'une attaque nocturne, et que des rôdeurs de barrière l'avaient laissé pour mort sur place, après l'avoir dépouillé. Causson, en l'apercevant, tressaillit et s'écria :

— Lentague !

— Vous le connaissez ? demanda Moule.

— Si je le connais ! oh ! c'est lui, j'en suis sûr maintenant, lui et Léonce, qui ont commis ce vol ! Justement, celui-ci a été retrouvé près de là. Il sera tombé en escaladant le balcon... L'autre misérable s'est enfui.

Quoi que pût dire Causson, Lentague persista à ne pas le reconnaître, et à soutenir la fable par laquelle il expliquait son accident. Tous trois furent dirigés sur la préfecture de police et enfermés dans des cellules séparées. Cependant, cette reconnaissance de Lentague par Causson avait frappé Moule. Lui aussi, il connaissait Lentague et Léonce de longue date. Qu'ils eussent commis ce vol, ainsi qu'on le prétendait, c'était parfaitement possible ; qu'ils fussent les complices de Causson et de

Richard, c'était possible encore. Et, dans tous les cas, il y avait aussi, à leur égard, une prescription à interrompre. Il fallait donc, sans rien préjuger sur les événements de la nuit, s'assurer de la personne de Léonce. Moule, d'après les indications de Richard, courut à sa recherche. Ce qu'il apprit rue des Prouvaires n'était pas de nature à détruire ses soupçons sur le compte du vicomte : celui-ci était rentré à quatre heures du matin. Il était en voiture. Le concierge s'était levé : — « Attendez, je vais ressortir tout de suite, » avait dit Léonce. Et, en effet, il était remonté précipitamment chez lui, et était bientôt redescendu avec une malle. Il était remonté en voiture. Le portier n'avait pas entendu l'indication donnée au cocher. Quelle espèce de voiture, quel numéro ? le portier n'en savait rien. Evidemment Léonce avait quitté Paris et se hâtait de passer la frontière. Mais de quel côté s'était-il dirigé ? Son signalement et un ordre d'arrestation furent immédiatement expédiés par le télégraphe dans toutes les directions. Moule revint à la préfecture.

Un juge d'instruction interrogeait déjà les trois prévenus. Contre Lentague, et contre Causson étaient déjà décernés des mandats de dépôt, à raison des faits anciens. Quant aux faits qui s'étaient passés la nuit précédente, Causson et Richard persistaient dans leurs dires : Richard se laissait emporter à son indignation. Lentague avait l'air de ne pas savoir ce qu'on lui voulait, et se donnait pour une victime abominablement dépouillée et maltraitée par des agresseurs inconnus. On se transporta rue Notre-Dame-des-Champs. Lentague seul resta au dépôt, vu son état de souffrance qui n'était pas affecté ; mais Moule eut soin de le déchausser et

d'emporter ses souliers. On constata des traces évidentes d'escalade et d'effraction. Mais tout cela n'était-il pas pr paré, simulé par des gens habitant la maison ? Sur la terre humide du jardin, on remarqua des pas de deux sortes. A l'un de ces pas s'adaptaient exactement les souliers de Lentague ; mais ceux saisis chez Causson s'y adaptaient aussi... à peu près. Il en était de même des autres empreintes ; elles pouvaient, à la rigueur avoir été faites par les souliers de Richard. Après de nouveaux interrogatoires, le juge d'instruction déclara qu'il allait entendre M^{me} veuve Maheurtier. M^{me} Syramin, accompagnée d'un agent, alla la chercher rue de Sèvres. Vingt minutes après, Antoinette arriva.

LV

La nouvelle de ce vol avait causé à Antoinette une douloureuse surprise. Mais son étonnement s'était changé en colère et en indignation lorsqu'elle avait appris qu'Iriel et surtout Richard en étaient soupçonnés.

— Mais c'est impossible ! s'était-elle écriée, c'est absurde ! Ah ! courons vite... Dans quel état ils doivent être l'un et l'autre !... Elle pénétra vivement dans l'atelier où se trouvaient réunis, outre les deux inculpés, le juge d'instruction et les hommes de la police. Richard, en l'apercevant, tressaillit, et une vive rougeur colora son visage. Elle alla droit à lui, et en souriant, elle lui prit la main et la serra avec force.

— Je comprends votre affliction, lui dit-elle ; mais remettez-vous, mon ami. Vous n'avez rien à vous reprocher : et quant à moi, je suis déjà consolée de cette perte.

— C'était toute votre fortune ! dit Richard.

— Qu'importe ? Au besoin je recourrais à vous, et vous ne me refuseriez pas de me venir en aide, n'est-il pas vrai ?

— Oh ! toute ma vie est à vous !...

Antoinette dut ensuite répondre au juge d'instruction ; et comme les questions qui lui étaient adressées laissaient percer les soupçons dont Richard était l'objet :

— Vous l'accusez ! s'écria-t-elle ; vous le croyez capable d'une pareille action !... Mais ce serait de la folie... Cet argent était à lui aussi bien qu'à moi... Il pouvait en disposer, et jamais je n'aurais songé à lui en demander compte. Il le savait bien.

Richard la remercia de cette chaleureuse défense ; puis s'adressant au juge d'instruction : — Qu'aurais-je fait, dit-il, de cette somme ? Je n'en avais aucun besoin. J'ai quelques économies, et ce que je puis gagner suffit amplement à mes dépenses et à celles de ma mère.

Malgré la promesse qu'il s'était faite de rester calme, il s'emporta contre l'in vraisemblance de cette accusation, contre la nécessité où il se trouvait, lui, victime d'un vol, de se justifier. Le juge l'interrompit. La sincérité de cet accent commençait à le convaincre ; mais il ne voulait pas laisser entrevoir cette disposition d'esprit. Il parla de ce qui concernait Causson. Ici, encore, Antoinette apporta le témoignage le plus favorable, et des renseignements de nature à écarter l'accusation.

— J'ignore, dit-elle, ce que M. Iriel a pu faire autre-

fois ; mais je sais que, le jour, où il l'a revu, M. Maheurtier l'a traité comme un ami, se l'est attaché, et qu'il n'a cessé jusqu'à sa mort de lui témoigner la confiance la plus absolue, et, je crois, la plus méritée.

— Il était assez généreux, dit Causson d'une voix sombre, pour oublier et pardonner.

Lorsqu'il fut question des valeurs trouvées en la possession de Causson :

— Mais sans doute, dit Antoinette, mon mari a pu lui donner cette somme, et, ce qui m'étonne, c'est qu'il ne l'ait pas institué son légataire universel.

— Il me l'a proposé, dit Causson.

— Ah ! et pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? demanda le juge.

— Parce que j'ai refusé.

— C'est assez invraisemblable.

— Au contraire, rien de plus simple. Qu'avais-je besoin de cette immense fortune ? Puis, j'avais intérêt à me cacher, et il m'aurait été impossible de réclamer ce legs. Je crois maintenant, ajouta-t-il, que j'ai eu tort. Il aurait toujours été temps pour moi de répudier cet héritage, et peut-être, en voyant mon nom inscrit dans le testament de M. Maheurtier, ne douteriez-vous plus de la bienveillance dont il m'honorait.

Ces explications semblaient à Antoinette aussi concluantes que possible ; aussi fut-elle consternée lorsqu'elle vit le juge d'instruction, au moment de sortir, ordonner aux agents d'emmener non-seulement Causson, mais encore Richard.

— Comment !... mais qu'est-ce que cela signifie s'écria-t-elle.

— Il y a de grandes présomptions, dit le juge, en fa-

veur de M. Syramin ; mais il n'en doit pas moins rester provisoirement à la disposition de la justice.

— Alors... c'est à n'y rien comprendre, s'écria Antoinette. Pourquoi ne me faîtes-vous pas arrêter, moi aussi ?... il n'y a pas de raison pour que je ne sois pas venu me voler moi-même...

Le juge ne parut pas entendre cette observation peu respectueuse, et il sortit, précédé des agents qui emmenaient Richard et Causson. Antoinette, éplorée, se jeta dans les bras de Clémence. Dans la journée, M^e X..., le notaire, fut entendu par le juge d'instruction.

Sa déposition fut à peu près insignifiante en ce qui concernait Causson ; mais elle fut tout à fait favorable à Richard. De plus, il s'expliqua nettement sur le compte de Léonce : selon lui, ce dernier était l'auteur du vol, soit qu'il l'eût commis seul, soit qu'il se fût fait aider par des complices. A l'appui de cette conjecture, il rapportait l'impression que lui avait causée les visites répétées de l'agent d'affaires pendant cette journée du 18 : la dernière, à huit heures du soir, lui avait laissé une sorte de pressentiment. D'autres témoignages, ajoutés à celui-là, eurent pour effet de dissiper complètement les soupçons qui planaient sur Richard. Le juge d'instruction ordonna sa mise en liberté, le soir même.

Le premier mouvement de Richard fut de courir rue Notre-Dame-des-Champs, pour consoler sa mère. Mais son père, lui aussi, était là, en proie au désespoir. Il courut au cabinet du juge d'instruction et sollicita vivement la permission de voir Causson. Cette permission lui fut refusée : Causson était au secret. Comme il se retirait, la tête basse et le cœur serré, Moule entra. En apprenant de quoi il s'agissait, l'agent de police se per-

mit de faire observer que la demande de Richard n'avait rien d'excessif, et qu'il n'y aurait peut-être aucun inconvénient à y faire droit. En même temps, par un signe que Richard n'aperçut pas, il indiquait au juge qu'une entrevue entre le père et le fils ne pouvait qu'être favorable à la découverte de la vérité. Ce fut sans doute aussi l'avis du juge, qui, après avoir réfléchi un instant, revint sur sa détermination et accorda à Richard ce qu'il demandait. Moule se chargea de préparer cette entrevue, on le devine. Richard se jeta dans les bras de son père : celui-ci le pressait sur sa poitrine avec attendrissement, et néanmoins avec une sorte de timidité et de honte ; il ne cessait de lui demander pardon.

— Ne parlons plus de cela, dit Richard ; ce n'est pas à moi de me faire juge de ton passé. Ah ! c'est moi qui suis coupable, et qui dois te demander pardon. Oublie les paroles injustes, cruelles, que j'ai laissées échapper devant toi. J'ai osé te maudire ! Va, quoi que tu aies fait, je t'aime ! Ah ! pourquoi n'ai-je pas écouté mon cœur ? Il me disait que tu étais mon père ! Et cependant je n'ai pas craint la nuit dernière, de te soupçonner d'un crime odieux, absurde. Un père voler son fils, où avais-je la tête ?

— Oublions cela, disait Causson.

— Oublier, oui, tu me pardonnes, je le vois bien, mais la justice ne pardonnera pas, elle ! il faudra bien qu'elle abandonne cette ridicule accusation, mais le passé, elle s'en souvient... Oh ! quand je pense qu'à vingt-quatre heures plus tard, tu étais libre, qu'on ne pouvait plus t'inquiéter. Tu me disais cela, tu me suppliais, et j'ai résisté, je n'ai pas été attendri. Ah ! je suis un misérable, je t'ai livré lâchement !

Il pleurait. Causson essaya de le consoler en lui laissant entrevoir, de la part des juges, une indulgence sur laquelle, au fond, il ne comptait guère.

— Oui, s'écria Richard ranimé par ces paroles, tu as raison ; luttons courageusement et espérons ! Oh ! je t'aiderai, je réparerai le mal dont je suis cause.

Moule vint interrompre ces effusions : le temps accordé pour l'entrevue était expiré. Bien entendu, l'agent de police s'était arrangé de façon à ne perdre aucun mot de cet entretien. Son visage gardait son impassibilité habituelle. Mais, intérieurement, il était convaincu, peut-être touché : il savait à quoi s'en tenir sur le compte de Causson et de Richard. A la haine qu'il ressentait pour l'ancien caissier venait de succéder une sorte de compassion ; il se disait qu'elles devaient être vraies, ces excuses dont Causson entourait son crime d'autrefois : son devoir, à lui, dès lors, était de faire taire ses rancunes personnelles, et d'aider à la manifestation de la vérité.

Le lendemain, de nouvelles enquêtes, d'autres recherches eurent lieu, mais elles n'amènèrent aucun résultat. Il était évident qu'aucun jour ne se ferait sur ce crime, tant que Léonce ne serait pas entre les mains de la justice. Aussi l'instruction attendait-elle impatiemment une réponse aux dépêches télégraphiques expédiées dans la matinée du 19. Enfin, le 20 au soir, une dépêche de Strasbourg annonça qu'on avait arrêté non loin de la frontière un individu dont le signalement semblait se rapporter à celui qu'on avait envoyé de Paris.

LVI

En quittant la rue des Prouvaires, Léonce s'était fait conduire à l'embarcadère du chemin de fer de l'Est et avait pris un billet pour Strasbourg. Il n'était pas homme, au milieu de ses préparatifs de départ, à oublier un passeport : il s'en était procuré un, sous son vrai nom, pour Carlsruhe. Maintenant, qu'allait-il faire en Allemagne ? Sa réponse était toute prête, dans le cas où cette question lui serait posée : les *Bitumes de Syrie* et les *Flanelles du Canada* se plaçant mal en France, il allait voir si nos voisins ne les accepteraient pas plus volontiers. Rien de plus légitime assurément que cette ambition. Mais, en wagon, il avait réfléchi. Le vol était maintenant découvert. Lentague, tout disloqué par sa chute, n'avait pu s'échapper, et on avait dû le surprendre dans le jardin. Parlait-il ? faisait-il des aveux ? Peut-être... car, s'il se sentait perdu, il essaierait au moins de se venger. En supposant même qu'il gardât le silence, les dépositions de Syramin et du notaire, jointes à ce départ précipité, auraient pour résultat de le faire soupçonner, lui Léonce, et de le faire impliquer dans les poursuites. Déjà, sans doute, son signalement était transmis dans toutes les directions, et il lui serait difficile de passer la frontière sur un point quelconque sans être inquiété. La prudence exigeait donc qu'avant de courir cette chance, il se débarrassât de tout ce qui

était de nature à le compromettre. C'est ce qu'il avait fait. Après avoir sommairement examiné le portefeuille de Causson et s'être assuré qu'il ne contenait aucune valeur, il l'avait jeté par la portière du wagon au moment où le couvoi traversait une rivière. Puis, au lieu de poursuivre sa route jusqu'à Strasbourg, il s'était arrêté à Saverne. Là, il était entré dans une échoppe de savetier, et, sous prétexte que ses bottes le blessaient, il en avait acheté de vieilles, un peu trop grandes pour son pied. Il s'était ensuite promené par la ville, cherchant des actionnaires : il avait même recueilli une souscription aux *Bitumes de Syrie*, qu'il était prêt à montrer triomphalement. A Wasselonne, à Ittenheim, il s'était livré au même manège. De cette dernière bourgade, il s'était rendu à Strasbourg, où il avait été arrêté, une heure après son arrivée. Mais il était sans inquiétude : en sortant d'Ittenheim, il avait eu soin de se dessaisir des quatre cent mille francs et il les avait cachés en lieu sûr. Arrêté par les agents, il avait feint la surprise, la colère, l'indignation ; puis, il avait haussé les épaules de pitié, et s'était laissé docilement conduire à Paris comme une victime.

Devant le juge d'instruction, son assurance ne se démentit pas. Il renouvela ses protestations. Il convint que son passé n'était pas irréprochable ; mais ce n'était pas une raison pour que, sans le moindre indice matériel, la police vint l'inquiéter ; d'ailleurs, on n'avait jamais eu à lui reprocher de faits violents comme celui dont il s'agissait. On sait quelle cause il assignait à son voyage précipité. Interrogé sur le motif qui l'avait fait descendre à Saverne, puis passer par Wasselonne et Ittenheim pour se rendre à Strasbourg, il répondit

qu'ayant l'intention de se procurer des actionnaires allemands, il avait tout naturellement fait, en passant, une tentative en Alsace. Cette réponse, qui eût fait plaisir à un magistrat d'Outre-Rhin, ne satisfait pas complètement le juge français ; cependant il y avait peu de chose à répliquer, en présence de la souscription qu'il apportait à l'appui de son dire. Il ne fut pas le moins du monde embarrassé pour expliquer l'emploi de son temps pendant la nuit du 18 au 19 février. Il avoua qu'il avait reçu la visite de Lentague ; qu'il lui avait prêté vingt francs ; qu'il avait dîné avec lui près des Halles ; qu'à huit heures il l'avait quitté pour se rendre chez M^e X... Tout cela était vrai.

— Et depuis ce moment, vous n'avez pas revu Lentague ? demanda le juge.

— Non... Est-ce que par hasard Lentague prétendrait le contraire ?

— Lentague soutient qu'il ne vous a pas parlé depuis plus de six mois.

— Il a tort. Il craint de se compromettre : mais il ferait mieux de dire la vérité : ce serait moins dangereux pour lui.

— Et où êtes-vous allé en sortant de l'étude de M^e X... ?

— Sur le boulevard, où j'ai flâné quelques minutes ; puis, ne sachant que faire de mon temps, je suis entré aux Variétés où j'ai pris une stalle d'orchestre.

— Il est bien singulier que vous ayez songé à passer votre soirée au théâtre, alors que vous deviez partir pour Strasbourg à quatre heures du matin.

— Sans doute, si telle avait été mon intention. Mais je ne songeais à partir que dans la journée du 19. C'est

seulement en sortant du spectacle que l'idée m'est venue de partir le matin.

— Et quelle pièce donnait-on ce soir-là ?

Léonce n'hésita pas : il s'attendait à cette question. Il dit le titre de la pièce, et offrit de la raconter. Sa réponse se trouva exacte : le théâtre des Variétés avait alors une pièce en vogue qu'il donnait tous les soirs, et Léonce était allé la voir quelques jours auparavant.

— Et, après être sorti du spectacle ? demanda le juge.

— J'avais la tête lourde. Je me suis promené au hasard, pendant deux heures environ. Sur le boulevard Saint-Michel, près de la rue de l'Ecole de Médecine, je crois, j'ai pris une voiture, et je me suis fait reconduire chez moi, rue des Prouvaires, avec l'intention de partir immédiatement pour Strasbourg.

Le cocher fut recherché, et confirma cette déclaration. Léonce fut conduit rue Notre-Dame-des-Champs.

On rapprocha les bottes qu'il s'était procurées à Saverne des empreintes de pas remarquées dans le jardin, et, bien entendu, on ne put constater aucun rapport. Mais Moule était présent. Il fit remarquer que les chaussures de Léonce n'étaient pas à son pied ; qu'il avait dû se les procurer d'occasion, tout récemment, peut-être.

— C'est vrai ! se hâta de dire Léonce.

Il était trop habile pour s'exposer à être pris sur un point quelconque en flagrant délit de mensonge. Aussi s'empressa-t-il d'avouer l'acquisition qu'il avait faite à Saverne.

Restait une confrontation avec Lentague : Léonce la redoutait. Il était à craindre que son complice ne fit des aveux complets. Par vengeance d'abord. Puis, forcé évadé, sûr d'être réintégré au bagne, qu'avait-il à crain-

dre d'une condamnation nouvelle ? Il fallait à tout prix s'assurer de sa discrétion. En une seconde, lorsqu'ils se trouvèrent en présence, le marché fut conclu, par un geste et un regard que le juge d'instruction n'aperçut même pas. Ce geste et ce regard signifiaient : les quatre cent mille francs sont en sûreté ; partage égal. Aussi, les premières paroles de Léonce furent celle-ci :

— Je suis convaincu que Lentague ne tardera pas à revenir sur sa déclaration. Elle s'explique du reste. Quand on a des antécédents comme les siens, on a toujours peur de se compromettre. Mais il devrait comprendre qu'il n'a rien à redouter ici, en disant la vérité.

Alors se tournant vers Lentague :

— Voyons, Lentague, lui dit-il, à quoi bon cacher que vous êtes venu, le 18 au soir, m'emprunter vingt francs et que nous avons dîné ensemble ? Ce détail a peu d'importance ; mais je ne veux pas qu'on me soupçonne d'avoir allégué une chose inexacte au sujet de l'emploi de mon temps.

— Eh bien ! oui, c'est vrai, fit Lentague d'une voix sourde.

— A la bonne heure ! dit Léonce. Maintenant, qu'est-ce que vous avez fait, passé huit heures ? Je n'en sais rien, et je ne réponds de rien. C'est votre affaire.

Lentague expliqua assez mal l'emploi de son temps de huit heures du soir à trois heures du matin. Les deux complices furent mis en présence de Causson. On comprend, sans qu'il soit besoin de l'expliquer, l'attitude de chacun d'eux. Causson avouait les faux qu'il avait commis autrefois, et en même temps il expliquait la complicité de Lentague et de Léonce ; mais ceux-ci niaient et il n'avait pas de preuves. Quant au vol qui

avait eu lieu tout récemment, il s'indignait de se voir soupçonné. Il continuait, malgré les dénégations de Léonce et de Lentague, à les accuser : il n'avait pu distinguer leur visage, mais il les reconnaissait à mille indices, et surtout à cet enlèvement de papiers qu'ils avaient intérêt à faire disparaître.

L'instruction se termina, sans que les recherches de Moule aboutissent à aucune découverte. Les trois accusés furent envoyés devant la cour d'assises et l'affaire fut indiquée pour les premiers jours de juin.

LVII

Richard, pendant ces trois mois, s'était livré à d'incessantes démarches afin d'alléger, s'il était possible, la situation de son père. Moule, de son côté, n'était pas resté inactif. Selon lui, l'instruction ne disposait que de documents vagues et erronés : il fallait compléter et rectifier tout cela. Peu lui importait que la manifestation de la vérité profitât à Causson : ses préventions, en ce qui le concernait, n'étaient plus les mêmes, et il savait oublier ses rancunes quand il s'agissait de son devoir. Or, la vérité, il l'entrevoyait tout entière dans le récit de Causson : sur les anciens faits de détournement et de faux, avoués par Causson, complicité de Lentague et de Pelletier ; sur le vol commis dans la nuit du 18 au 19 février, innocence de Causson, et culpabilité des deux autres accusés. Mais comment dé-

montrer cela ? Il fallait : 1° retrouver les papiers soustraits à Causson ; 2° établir le véritable emploi que Léonce et Lentague avaient fait de leur temps, de huit heures du soir à trois heures du matin, dans la nuit du vol ; 3° mettre la main sur la somme volée, et prouver que Lentague seul ou Léonce avait pu la cacher dans le lieu où on la découvrirait. Tous ses efforts, depuis trois mois, étaient dirigés en ce sens ; mais, malgré sa perspicacité et son expérience, il n'avait rien pu découvrir de satisfaisant. Au moment de l'ouverture des assises, il était encore en Alsace, poursuivant obstinément sa tâche.

Ces doutes, qu'il s'agissait de dissiper, il eût été difficile d'en trouver trace dans la poursuite. L'acte d'accusation enveloppait les trois inculpés, et les présentait comme également coupables : les détournements et les faux étaient le résultat d'une manœuvre longuement concertée entre ces trois individus : Causson avait commis l'acte matériel, peu important ! Quant au vol, la même entente avait nécessairement eu lieu : Lentague et Léonce étaient venus du dehors, et Causson leur avait facilité l'accès de la maison ; il n'avait même loué un appartement, à côté de celui de M. Syramin, que dans ce but ! Et vainement on objecterait l'impossibilité d'un pareil vol, commis par un père au préjudice de son fils !... « Il y a des hommes descendus si bas que les sentiments les plus naturels, les plus tendres n'ont aucune prise sur eux. » Sur ce dernier point, cependant, l'acte d'accusation admettait comme probable une pression exercée par Lentague et Léonce de la Coudraye sur leur complice.

Il fallut que Causson entendit la lecture de cette pièce. Nous ne donnerons ici qu'un résumé rapide et

succinct des débats : ce fut d'abord l'interrogatoire des accusés. Causson persévéra énergiquement dans ses déclarations : il exprima un vif repentir de ses faiblesses, de son crime d'autrefois, et il accepta d'avance le châtiment qui l'attendait ; mais il protesta, avec une indignation exaltée, contre le nouveau crime qu'on lui reprochait. Ses paroles produisirent sur les jurés des impressions diverses : les uns entrevirent sous cette émotion une comédie habilement jouée ; les autres crurent à la sincérité de cet accent et en furent profondément touchés. — Bien différente fut l'attitude de Léonce. Il n'était pas ému, lui. Il répondit, la tête haute, aux questions du président. Il expliqua froidement l'emploi de sa nuit du 18 au 19 février et démontra victorieusement l'absurdité de l'accusation. Quant à sa complicité dans les faux commis autrefois par Causson, il s'en rapporta absolument aux déclarations qu'il avait faites lors des premières poursuites, il y avait vingt ans. — Lentague, lui, eut l'air d'un homme à qui tout cela est assez indifférent : il fit bon marché des contradictions où il était tombé, du démenti qu'il s'était donné à lui-même au sujet du vol ; quant aux faux, il savait à peine ce qu'on voulait lui dire.

Vint ensuite l'audition des témoins. Il y eut des scènes émouvantes. Antoinette, au milieu de son interrogatoire, fondit en larmes. Clémence s'évanouit et on dut l'emporter. Richard, entendu ainsi que sa mère comme témoin, mais à titre de renseignements, tenta vainement de dominer son émotion : à la fin de son interrogatoire, il se précipita vers son père et le serra dans ses bras, — Une scène de famille ! fit Léonce en baussant dédaigneusement les épaules.

Alors ce fut le tour du réquisitoire et de la plaidorie. L'avocat général parla en homme convaincu, et il l'était en effet : — « Tout s'expliquait dans cette cause pour quiconque considérerait Causson comme un criminel endurci doublé d'un hypocrite. Depuis de longues années un pacte infâme liait ces trois hommes ; de là ces détournements et ces faux commis avec une complicité manifeste ; de là, dans cet intervalle de vingt années, d'autres crimes sans doute, ignorés de la justice, et dont les valeurs trouvées chez Causson étaient le produit. Quant au vol récent, comment Lentague et Léonce eussent-ils pu le commettre, si Causson ne les eût aidés ? Comment lui, qui veillait, se serait-il laissé surprendre ? etc. Sans doute elle était sincère et vraie cette affection que témoignaient à Causson sa femme et son fils ; mais il n'avait feint de la partager que pour mieux arriver à son but : le vol accompli, il se serait hâté de fuir. »

Ce réquisitoire était d'autant plus redoutable que la sincérité et la bonne foi du magistrat qui le prononçait étaient évidentes, éclataient, pour ainsi dire. La défense, en ce qui concernait chacun des accusés, se modela sur leur attitude respective : sincère, émue, passionnée pour Causson ; froide et impassible pour Lentague ; cauteleuse et pleine d'arguties pour Léonce.

Après la réplique et le résumé du président, les jurés se retirèrent pour délibérer, et la Cour rentra dans la chambre du conseil. Les accusés furent emmenés et durent attendre dans une pièce séparée le sort qui leur était réservé. Alors ce fut dans le prétoire un bourdonnement, un murmure vague et continu. Mille conversations, mille appréciations étaient échangées ; une foule de décisions contradictoires pré-

cédaient la décision de la Cour. Chose triste à dire, les partisans de Causson étaient peu nombreux : sa sincérité était généralement mise en doute ; on était d'accord pour plaindre sa femme et son fils, mais, quant à lui, on le considérait comme un hypocrite ; on lui préférait Lentague. Les commentaires continuaient depuis une heure environ, et, à mesure que le temps s'écoulait, une sorte d'attente anxieuse planait sur le public. Enfin, un coup de sonnette se fit entendre. Un huissier annonça la Cour. Puis, les jurés furent rappelés, et chose insolite, les accusés ramenés sur leurs bancs. Chacun attendait avec anxiété. L'avocat général se leva.

— Une dépêche télégraphique, vient de nous être remise, qui nous annonce la découverte de circonstances importantes relatives à cette affaire. Nous requérons en conséquence qu'il plaise à la Cour renvoyer la cause à la prochaine session.

Il fut fait droit immédiatement à ces réquisitions.

LVIII

Cette dépêche, transmise par la préfecture de police, venait de Moule. Moule, on se le rappelle, était en Alsace, continuant ses recherches avec une infatigable persistance. La clôture de l'instruction judiciaire, l'imminence d'une décision plus ou moins entachée d'erreur, les difficultés presque invincibles *alors* d'une réformation d'arrêt, ne le rebutaient pas : il fallait que la

vérité se fit jour, et rien ne lui coûtait pour en arriver là.

Deux jours avant l'ouverture des débats, il avait fait, à Saverne, une découverte précieuse : dans la soirée du 19 février, vers neuf heures, un homme, dont le signalement répondait assez bien à celui de Léonce, était entré dans la boutique d'un chaudronnier et avait acheté une des boîtes à lait exposées à l'étalage ; cette acquisition avait même un peu surpris le chaudronnier, habitué à n'entendre demander cet article que par des ménagères. Moule avait immédiatement télégraphié cette nouvelle, mais à Paris on n'en avait tenu aucun compte. Pourtant cette découverte était, selon lui, de la plus grande importance. Pourquoi, se disait-il, Léonce aurait-il acheté cette boîte, sinon pour y enfermer les billets de banque soustraits chez Syramin ? Donc toutes les recherches faites à Paris, et toutes celles faites sur le parcours entre Paris et Saverne ne pouvaient aboutir à rien ; on avait perdu là un temps inutile. L'achat de cette boîte indiquait clairement aussi l'idée d'enfouir les valeurs, et, d'après tous les calculs, elles ne pouvaient avoir été enfouies que dans le trajet de Saverne à Strasbourg, par Wasselonne et Ittenheim.

Moule chercha sans retard. Entre Saverne et Wasselonne et Ittenheim, il ne découvrit rien. Mais à Wasselonne, il mit la main sur le voiturier qui avait mené Léonce de cette dernière ville à Ittenheim, — puis moyennant une forte rétribution supplémentaire d'Ittenheim à Strasbourg. Il se fit, au milieu de ses perquisitions, accompagner par cet homme : A quel endroit s'était-on arrêté ? Qu'avait-on fait ? Combien de temps était-on resté dans cette auberge ? etc. ; — telles furent les questions qu'il lui posa. Il refaisait après Léonce, et avec

le même cocher, ce trajet, se plaçant fictivement à la place du coupable, et tâchant de faire jaillir de son cerveau l'inspiration dont celui-ci avait dû être saisi. Cependant rien ne se révélait, et il commençait déjà à désespérer, quand, à deux lieues au-delà d'Itenheim, le cocher lui indiqua une auberge isolée au bord de la route.

— Nous avons fait halte ici, dit-il.

— Ah ! très-bien.

— Le bourgeois m'a demandé si je voulais laisser souffler mon cheval, et si je ne boirais pas bien un coup : j'ai répondu oui.

— Naturellement, répliqua Moule. Et je parie qu'aujourd'hui si je vous proposais la même chose, vous seriez, votre cheval et vous, dans les mêmes dispositions.

— Dame, ça ne serait pas de refus.

— Eh bien ! descendons.

Ils entrèrent dans l'auberge.

— Tiens ! dit le cocher, c'est justement cette servante là qui est venue nous servir.

— Elle a de jolis yeux.

— C'est ce que le bourgeois d'alors m'a fait remarquer, et j'ai été de son avis.

— Mais il n'a pas dû s'arrêter longtemps à ce détail ?

— Non. Il s'est retourné et, en regardant par cette fenêtre, il a dit : — « Ah ! quel joli point de vue ! »

— C'est justement ce que je me disais : cette vallée, ce cours d'eau...

— Vous comprenez, au mois de février, pas de feuilles aux arbres, pas de verdure, ça n'était pas si bien que maintenant ; mais c'est égal, il ne tarissait pas en admiration.

— Je comprends ça. Et probablement il a voulu voir ce paysage d'un peu plus près ?

— Oui. Il a tiré sa montre, et il a dit : « Bien ! nous avons le temps. » Alors s'adressant à moi : « Mon ami, attendez-moi ici un instant, il faut que j'aille voir ce cours d'eau ; on pourrait au besoin y construire une usine. »

— En effet, dit Moule, une usine ferait bien en cet endroit, et il y aurait de l'argent à récolter.

— Moi, vous savez, je n'y entends rien. Alors il est sorti.

— Et vous ne l'avez pas suivi du regard par cette fenêtre ?

— Non. Vous comprenez, j'avais devant moi une bonne bouteille, et puis, les yeux de cette petite qu'il m'avait fait remarquer.

— Combien de temps est-il resté absent ?

— Je ne vous dirai pas au juste... un quart d'heure, vingt minutes... mettez une demi-heure, c'est tout.

— Très-bien. Je vais faire comme lui. Ah ! une question : vous m'avez dit que votre bourgeois avait sous son par-dessus quelque chose de saillant et qui paraissait l'embarrasser ; est-ce qu'en revenant de sa promenade il n'avait pas l'air plus dégagé, plus libre ?

— Je n'ai pas remarqué.

— Bon. Je vous laisse, attendez-moi. Vous avez les mêmes moyens de distraction qu'alors.

Moule sortit, fit le tour de l'auberge, puis s'avança dans la vallée qui venait d'attirer son attention comme elle avait attiré, trois mois auparavant, celle de Léonce. Il suivait lentement les bords du ruisseau, scrutant du regard autour de lui chaque arbre, chaque accident du terrain. « — Une demi-heure, murmura-t-il, il n'a pas pu aller bien loin. » Le ruisseau était bordé d'arbres.

Moule les examinait l'un après l'autre. Enfin il arriva près d'un vieux saule qui attira plus particulièrement son attention.

— Hum ! ça doit être creux comme une caverne, fit-il en frappant avec sa canne. C'était tentant.

La tige était basse ; il se suspendit aux branches, et, se penchant sur la tige, regarda :

— Un vrai tube ! murmura-t-il.

Il redescendit, trempa le bout de sa canne dans l'eau, et, se hissant de nouveau, plongea le bras dans l'intérieur de l'arbre : le bout de sa canne était maculé comme si on l'eût trempé dans la vase ; c'est à peine s'il y adhérait quelque débris végétal. Il ne poussa aucune exclamation de triomphe en remettant pied à terre, il souriait... mais quelle sourire ! Il rentra à l'auberge, au moment où la servante reprochait au cocher de passer bien rarement sur cette route.

— Vous n'avez pas une cognée dans la maison ? demanda-t-il à cette fille.

— Une cognée?...

— Oui, j'en aurais besoin. Cherchez-moi cela.

La servante sortit, et Moule dit au cocher : « — Mon garçon, je vous remercie de vos bonnes indications : je crois que n'aurons pas besoin d'aller jusqu'à Strasbourg : nous avons ici ce qu'il nous faut. » La servante rentra, apportant l'instrument demandé. L'aubergiste la suivait.

— Qu'est-ce que vous voulez faire avec cette cognée ? demanda l'honnête Alsacien, un peu inquiet.

— Rassurez-vous, dit Moule. J'ai remarqué là-bas, à trois cents pas d'ici, un vieux saule dont je serais curieux de fouiller les flancs.

L'aubergiste, homme juste, objecta les droits du propriétaire.

— Bah ! fit Moule, cette vieille carcasse d'arbre contient un million de fois de quoi payer le dommage.

Le cocher et l'aubergiste ouvraient des yeux démesurés. Ils suivirent Moule sur les bords du ruisseau. L'agent de police, arrivé auprès du saule, se mit à le battre en brèche vigoureusement. Une large entaille fut pratiquée dans la partie inférieure du tronc : il s'en écoulait des débris de toute sorte. Tout à coup, la cognée en frappant fit résonner un bruit métallique. L'aubergiste et le cocher s'étonnèrent.

— Hé ! hé ! dit Moule, quand je vous disais que ce vieux saule avait quelque chose dans le ventre !

Il jeta sa cognée, et, s'agenouillant, fourra son bras, par la brèche béante, dans l'intérieur de l'arbre. Un instant après, il en retirait l'objet acheté par Léonce chez le chaudronnier de Saverne.

— Tiens ! une boîte à lait ! fit l'aubergiste stupéfait.

Moule la déboucha, y plongea la main, et en retira délicatement des liasses de billets de Banque.

— Le contenu vaut mieux que le contenant, dit-il.

Et, comme le cocher, s'extasiait sur cette merveilleuse découverte :

— Mon garçon, lui dit-il, tu ne voulais pas me croire, quand je t'affirmais qu'il y avait des trésors à récolter sur les bords de ce ruisseau !

Puis, il se ressouvint de ce qui se passait en ce moment à Paris : ce procès qui se jugeait... était-il encore temps ?

— Vite ! cria-t-il au cocher, en voiture ! Et ventre-à-terre à Strasbourg !

Le cocher n'avait rien à refuser à un homme qui découvrait ainsi des trésors dans le tronc des vieux arbres. Il fouetta son cheval et on arriva au galop à Strasbourg. La dépêche de Moule, on l'a vu, était parvenue en temps utile. Mais ce ne fut pas tout : il semblait que, dans cette affaire, le hasard voulut seconder les efforts d'un agent de police courageux et d'un fils dévoué. Déjà Richard, M^{me} Syramin et Antoinette avaient tréssailli de joie à la nouvelle de la découverte faite par Moule. Le 16 juin, Richard reçut la lettre suivante timbrée de Châlons-sur-Marne :

« Monsieur,

« J'ai suivi avec intérêt dans mon journal le compte-
« rendu du procès où est impliqué monsieur votre
« père et je crois devoir vous faire part d'un détail qui
« peut vous servir. Je me souviens que dans la journée
« du 19 février dernier, revenant d'Epernay, je me
« trouvais seul, dans un compartiment des secondes,
« avec un monsieur dont la physionomie répond assez
« bien au signalement du sieur Pelletier. Ce monsieur
« me parut singulièrement inquiet et agité ; et je me
« mis à l'observer, non sans défiance. Près de Jâlons,
« à l'endroit où le chemin de fer coupe la rivière, je
« vis tout à coup mon compagnon tirer de sa poche un
« portefeuille, l'examiner et ouvrant la portière, juste
« au moment où le train traversait la rivière, jeter ce
« portefeuille. » etc.

Cette lettre était signée Giraud. Richard, après l'avoir lue courut vers sa mère, et, lui sautant au cou :

— Il est sauvé ! s'écria-t-il.

LIX

Richard courut informer son père de cette heureuse nouvelle ; puis il prit le chemin de fer de l'Est et se livra, entre Epernay et Châlons, à des recherches semblables à celles qu'avait exécutées Moule entre Saverne et Strasbourg. Pendant ce temps, l'instruction se continuait et se complétait à Paris. Les quatre cent mille francs et la boîte qui les contenait furent représentés à Léonce ; Moule raconta devant lui les péripéties et l'heureuse issue de la campagne qu'il venait d'entreprendre ; le cocher et l'aubergiste, entendus, confirmèrent la déposition de l'agent de police ; enfin le chaudronnier de Saverne, mandé à Paris, reconnu, sinon son acheteur, du moins l'objet fabriqué et vendu par lui. Malgré ces témoignages accablants, Léonce persista à nier : « Il ne savait ce qu'on voulait lui dire ; il n'avait jamais eu ces billets en sa possession, et tous ces hommes se trompaient ou, peut-être, s'étaient concertés pour déposer contre lui. » Le juge d'instruction se borna, tant ces dénégations lui parurent pitoyables, à les consigner sur son procès-verbal. Léonce ne se dissimulait pas les préventions terribles qui s'accumulaient contre lui. Mais il persévérait, contre toute vraisemblance, dans son système : il pesait ses chances, et, selon lui, mieux valait le doute, résultant de dénégations obstinées, que l'indulgence conquise par un aveu. Ce qui l'inquiétait, c'était l'attitude de Lentague à la suite de cette révélation : Lentague n'allait-il pas

tout avouer?... Si la perspective de ces quatre cent mille francs à partager avait paralysé sa langue, qui l'empêchait maintenant de se venger gratuitement ? Rien ne le retenait plus.

Les deux complices furent mis en présence. Lentague boitait légèrement par suite de sa chute. En passant devant Léonce, il se mit à boiter plus que de coutume ; c'était un muet reproche, et il savait, lui aussi, ce qui se passait dans le cœur de Léonce. Il s'arrêta en face de lui et le regarda fixement : Léonce baissa humblement les yeux.

— Voyons, Lentague, dit le juge d'instruction, après avoir rappelé la récente découverte faite par Moule, réfléchissez ; les dénégations où vous vous renfermerez ne peuvent que vous nuire, tandis qu'un aveu vous concilierait peut-être l'indulgence de vos juges : dites-nous franchement la vérité.

Lentague garda un instant le silence. Il paraissait réfléchir ; mais, au fond, il se complaisait à prolonger l'anxiété de Léonce. Enfin il répondit gravement : — Je n'ai rien à changer à mes premières déclarations.

C'était du dédain, de la magnanimité, mais peu importait. Léonce le remercia d'un regard. — Imbécile ! pensait-il au fond.

Mais les chances favorables qu'il espérait se ménager, s'amointrissaient de plus en plus. Un jour, un garçon de café vint déclarer à la justice que les deux hommes poursuivis pour le crime de la rue Notre-Dame-des-Champs étaient probablement les mêmes qui s'étaient attardés dans la nuit du 18 au 19 février, à la barrière du Maine, où il était employé alors. Ce jeune homme, mis en présence de Léonce et de Lentague, les reconnut

parfaitement tous deux. Léonce fut obligé d'avouer qu'il était entré, en effet, un soir, dans un café à la barrière du Maine avec Lentague, mais non pas ce soir-là : c'était plusieurs jours avant. Mais le garçon de café persista dans son affirmation, et il indiqua les circonstances qui précisaient cette date dans son souvenir.

Ainsi s'évanouissaient l'un après l'autre les mensonges imaginés par Léonce. Il tenait ferme cependant et espérait encore faire illusion au jury, quand la découverte des papiers de Causson vint porter un nouveau coup à ses combinaisons. Richard, à force de recherches, avait fini par les retrouver à l'endroit indiqué ; malgré leur état de détérioration, ils n'étaient pas absolument méconnaissables. Dans une des poches du portefeuille que Léonce avait oublié de fouiller, se trouvaient notamment : les lettres de Lentague et de Léonce établissant leur complicité dans les faux ; et un billet de Maheur-tier prouvant le don manuel fait à Causson. C'était tout ce qu'il fallait.

En présence de ces pièces accusatrices, Lentague fit une moue dédaigneuse, et déclara qu'il ne savait pas ce que cela pouvait signifier. Léonce, forcé dans ses derniers retranchements, s'irrita, s'indigna : il nia que cette écriture fût la sienne, et dit nettement que l'homme qui avait altéré des livres de commerce pouvait parfaitement avoir fabriqué ces lettres. Cependant, il n'était rien moins que rassuré : il sentait le terrain manquer sous ses pieds. Alors, il imagina de prouver un *alibi* dans cette fatale nuit du 18 au 19 février. Angéline, conseillée par lui, vint un jour déclarer qu'elle se souvenait très-bien que Léonce était resté chez elle de minuit à trois heures du matin : il l'avait sans doute

oublié, mais elle en était parfaitement sûre ; deux ou trois habitués, quelque peu suspects, de la table d'hôte vinrent confirmer cette déclaration. Ceux-ci, sévèrement réprimandés par le juge, ne tardèrent pas à émettre des doutes, à se rétracter ; mais Angéline persista. Rien, par la suite, ne put la faire revenir sur ce mensonge effronté où elle voyait le salut de son cher Léonce.

Ce fut un incident assez dramatique des débats. Devant la cour, malgré l'évidence, malgré les abjurations du président, elle continua, les yeux fixés sur Léonce qui pouvait l'arrêter d'un signe, à soutenir énergiquement cette déposition impossible. En s'entendant condamner pour faux témoignage, elle jeta les hauts cris et s'élança vers Léonce : les huissiers la retinrent, et on fut obligé de l'emporter en proie à une violente attaque de nerfs. Léonce avait assisté à cette scène, avec une complète impassibilité. Intérieurement, il se sentait perdu ; mais il voulait lutter jusqu'au bout. Lentague avait au contraire une attitude indifférente ; il répondait à peine ; il ne regardait et n'écoutait rien de ce qui se passait autour de lui. Les bras croisés, la tête baissée, on eût dit que son esprit était ailleurs. En effet, il songeait déjà aux moyens de s'évader du bagne.

L'accusation, aujourd'hui, se sentait en pleine possession de la vérité ; elle allait d'un pas sûr, et elle faisait nettement la part de chacun des accusés. Elle ne reconnaissait à la charge de Causson que les faits de détournement et de faux ; et, dans une impartiale et équitable appréciation, le ministère public appelait la sévérité du jury moins sur l'auteur principal que sur les complices et les instigateurs de ces faits. Causson

lui-même s'associait à ces paroles : honteux de ses faiblesses, emporté par ses remords, il réclamait un châtiment qu'il reconnaissait mérité. L'avocat, chargé de le défendre, se montra à la hauteur de sa mission. Il peignit l'entraînement, l'aveuglement de ce malheureux, honnête jusque là, — honnête depuis. — Avait-il su alors ce qu'il faisait ? — Non ! son esprit était égaré, et il n'avait pas conscience des actes qu'il commettait. Et, depuis, quelle existence ! Quelles tortures de toute sorte ! S'il fallait une expiation, celle-là ne serait-elle pas jugée suffisante ? Après cette plaidoirie et le résumé du président, le jury entra dans la chambre des délibérations.

LX

Bien différentes cette fois étaient les impressions du public. Chacun s'intéressait à Causson, l'excusait, le plaignait. On reprenait, l'un après l'autre, les arguments de la défense. On souhaitait un acquittement.

La cour rentra en séance, et les jurés reprirent leurs places. Un profond silence, rempli d'anxiété, régnait dans la salle quand le chef du jury se leva pour donner lecture du verdict. Les faits étaient divisés en deux catégories : 1^o Ceux relatifs aux détournements et aux faux, qui seuls maintenant intéressaient Causson ; 2^o ceux relatifs au vol du mois de février dernier, dont Lentague et Léonce étaient seuls accusés. Le chef du jury lut : — « Sur la première question : Causson est-il

« coupable d'avoir, dans le courant des années 1843 et « 1844, commis des détournements, etc., et d'avoir « pratiqué lesdits détournements en altérant ses registres, « et au moyen de faux en écriture de commerce ? — La « réponse du jury est, à l'unanimité : NON... » En ce moment, un murmure d'approbation se répandit dans la salle ; quelques applaudissements éclatèrent. Ces manifestations furent aussitôt réprimées ; toutefois, il était évident que le verdict du jury exprimait non-seulement l'appréciation de la foule, mais encore celle de la Cour. Le chef du jury reprit sa lecture. Les questions secondaires relatives aux premiers faits se trouvaient implicitement résolues par la réponse donnée sur la question principale. Vinrent les questions relatives au vol. Les réponses furent toutes affirmatives, sans circonstances atténuantes. En conséquence, la Cour rendit un arrêt qui ordonnait la mise en liberté de Causson, et qui condamnait Lentague (récidiviste) aux travaux forcés à perpétuité et Léonce à vingt ans de la même peine.

Lentague entendit cet arrêt avec une indifférence parfaite ; Léonce était attéré. Mais peu importait à la foule leur contenance à tous deux. Tous les regards étaient fixés sur Causson. Richard et Clémence l'attendaient. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, trop émus tous trois pour dire une parole. La foule les regardait avec une curiosité respectueuse et attendrie. Elle s'écarta pour les laisser passer. Quelques personnes les félicitèrent. Mais il y a des triomphes douloureux, et ils se hâtèrent de se soustraire à celui-là. Enfin ils étaient réunis pour toujours ; ils pouvaient désormais s'aimer librement et sans crainte !

Richard et Clémence se mirent à entourer Causson d'attention et de tendresse : ils s'efforçaient de lui faire oublier le passé. Il recevait ces soins avec reconnaissance ; il y répondait de son mieux. Et cependant il était triste, humble, honteux. Oublier le passé ! était-ce possible, pour eux aussi bien que pour lui ?

— Mais qu'as-tu donc ? lui demandait parfois Richard.

— Moi ! rien, faisait-il en tâchant de sourire.

— Voyons ! es-tu mécontent de quelqu'un ici ?... de moi... ou de ma mère ?

— Ah ! cher enfant... tu sais si je vous aime tous deux !

— Peut-être es-tu fâché contre moi parce que je ne travaille pas assez ?...

— Je t'assure que non.

— Si ! c'est cela. Eh bien, tu as raison ; sois tranquille, je vais travailler avec une ardeur !... Je commençais, moi aussi, à être mécontent de moi.

En effet, cette longue oisiveté à laquelle il s'abandonnait, commençait à lui peser. C'était assez d'angoisses et de gémissements comme cela ; sa jeunesse et son tempérament reprenaient le dessus ; il avait besoin maintenant d'activité, de travail. Il se mit à peindre assidûment. Chose étrange ! pendant ce long repos, son talent, au lieu de diminuer, avait acquis de l'ampleur et de la force. Causson l'approuvait, l'encourageait. Cependant tout venait confirmer ses sombres pressentiments : il était évident que ce passé, auquel il n'était jamais fait allusion, établirait toujours une barrière entre les siens et lui. Richard affectait plus d'insouciance et de gaité qu'il n'en avait réellement ; il avait, à certains moments, des ennuis, des impatiences, qui

perçaient malgré lui. Ainsi, un jour, il revenait de chez le marquis de Blave, qui lui avait fait une magnifique commande. C'était de quoi se montrer joyeux : au contraire, il était agacé, maussade, et, sur l'observation que lui en fit sa mère, il ne voulut pas en convenir. A quelques mots qui lui échappèrent, Causson devina que le marquis l'avait félicité de l'heureuse issue de ce procès. — Une autre fois, c'était un peintre, un amateur, qui venait dans l'atelier de Richard, et qui, en voyant Causson, demandait tout bas : — « Quel est donc ce monsieur ? — C'est mon père. — Ah... oui ! » Il était question d'autre chose ; mais ces deux syllabes avaient serré le cœur de Richard.

Mille circonstances sans cesse renaissantes leur interdisaient l'oubli où ils eussent été heureux de se réfugier. Un simple accident, dépourvu de malveillance, suffisait pour cela, quelquefois une maladresse. Par exemple, un matin Causson vit Richard, gai ou tout au moins indifférent jusque-là, froncer le sourcil, et jeter brusquement dans un coin de l'atelier un journal qu'il lisait. Causson ne dit rien, mais, quand Richard fut sorti, il courut ramasser le journal, et lut, dans le feuilleton, une appréciation des derniers tableaux de son fils. L'article était bienveillant, élogieux d'un bout à l'autre : le critique exaltait, portait aux nues le talent de Richard ; mais il y avait cette phrase : « Tout artiste de valeur a des envieux, des ennemis. » « Ceux de M. Syramin comptaient bien que ses nouvelles productions révéleraient quelque défaillance. Dieu » « merci, il n'en est rien ! Tant il est vrai que les dures » « épreuves qui abattent les faibles, servent à retremper » « les forts ! » Causson laissa tristement tomber ses bras :

— Et on a aboli la marque ! murmura-t-il.

Cependant, ces retours vers le passé ne pouvaient pas abattre complètement Richard. A ces hontes, à ces ennuis, l'amour d'Antoinette faisait de victorieuses diversions. Ils s'aimaient encore plus qu'autrefois, s'il était possible. Et maintes fois Richard avait rappelé à sa mère que le deuil d'Antoinette était depuis longtemps expiré.

— Sois tranquille, lui dit un jour Clémence, j'irai la voir ce soir, et je lui parlerai de toi.

Ce mariage était depuis longtemps résolu : des événements déplorables avaient seuls pu le retarder. Aussi Antoinette ne dissimula pas le plaisir que lui causaient les paroles de M^{me} Syramin.

— Seulement, dit-elle, vous savez que ma mère m'a fait jurer autrefois de consulter M. le comte de la Roche-Houais et de me soumettre à ses conseils... Je lui dois de la reconnaissance, d'ailleurs, et je lui parlerai de ce projet.

C'était tout naturel, et M^{me} Syramin l'embrassa en la quittant. Mais, à la visite suivante, elle trouva Antoinette triste, affligée :

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-elle.

— Mon Dieu... rien... Mais M. le comte de la Roche-Houais, à qui j'ai parlé de ce mariage, a paru contrarié... Il a même refusé.

— Refusé?... Pourquoi donc ?

— Il ne m'a pas dit pourquoi. Peut-être a-t-il en vue quelque parti qu'il voudrait m'imposer... Mais jamais je ne consentirai... Je le reverrai, et il comprendra que son refus est déraisonnable.

Clémence dut rapporter cette réponse à Richard,

qui s'indigna, s'irrita, pleura. Peut-être comprenait-il le véritable motif du refus du comte, qui ne voulait pas qu'Antoinette épousât le fils d'un faussaire ! Quant à Causson, il n'eut pas le plus léger doute à cet égard.

— Oui, c'est cela ! se dit-il, et pas autre chose. Ah ! je comprends jusqu'à un certain point ce refus, ce dédain,... mais non pas de la part de M. le comte de la Roche-Houais !... C'est bien, cela suffit. Nous allons compter ensemble !

Et, sans faire part de ses projets à Clémence et à Richard, il sortit et se dirigea vers la rue de l'Université où demeurait le comte.

LXI

L'hôtel de la rue de l'Université n'appartenait pas au comte de la Roche-Houais, mais au vicomte son fils : il faisait partie du patrimoine de la comtesse, auquel le vieux dissipateur n'avait pu toucher. Le comte y occupait un vaste appartement au premier. C'était en quelque sorte sa demeure officielle, car il avait un autre appartement secret rue de la Chaussée-d'Antin : il fallait bien que ce septuagénaire continuât sa vie de jeune homme ! Le vicomte, du reste, lui servait une pension, comme on fait aux fils de famille. Cette interversion des rôles n'empêchait pas le vicomte de témoigner à son père la plus complète déférence, le plus profond respect. L'existence de l'un était aussi digne que celle de l'autre

l'était peu, et cependant jamais ce fils soumis ne se fût permis une allusion aux faiblesses et aux désordres du vieillard.

Comme Causson approchait de l'hôtel, il vit Richard qui en sortait. Il courut à lui.

— D'où viens-tu ? lui demanda-t-il.

— Peu importe, dit Richard d'un ton brusque.

Il voulut s'éloigner, mais Causson le retint impérieusement. Lui aussi, il était irrité, et il y avait dans sa voix et son attitude une énergie que Richard ne lui connaissait pas.

— Tu sors de cet hôtel. Tu viens de parler au comte de la Roche-Houais ? demanda Causson.

— Oui.

— Pourquoi allais-tu le voir ?

— Pour lui parler d'Antoinette, pour lui demander, puisqu'il a des droits sur elle, quel motif l'empêche de consentir à ce mariage.

— Est-ce que tu ne le soupçonnes pas, ce motif ?

— Peut-être...

— Et maintenant, tu sais exactement à quoi t'en tenir ? Tu as parlé à M. de la Roche-Houais et il t'a dit crûment la raison de son refus ?

Richard baissa les yeux et ne répondit pas.

— Oui ! continua Causson, je vois la scène d'ici. Tu t'enquiers timidement... Le comte se redresse de toute sa hauteur et laisse tomber ses mots : Monsieur, quand on a le malheur d'être le fils d'un faussaire... C'est cela, hein ?

Richard continua à garder le silence.

— Quelle misère ! poursuivit Causson. Et toi, là-dessus, tu baisses la tête, et, sans répliquer, tu sors

humblement, désespéré, honteux, furieux, me maudissant, moi qui suis cause de ton malheur. Est-ce vrai ? Voyons ! réponds-moi.

— Oui, dit Richard péniblement, c'est vrai !...

— Très-bien ! fit Causson. Ainsi cet homme a eu la lâcheté, l'audace de te reprocher ma honte ! Il n'a pas eu le moindre ménagement, pas même un peu de pitié !... Eh bien, attends un moment. Je vais ployer son orgueil, moi ! Ah ! il fait le fier... Viens !

— Où donc ? dans cet hôtel ?

— Mais oui, pardieu !

— Non, je ne veux pas... jamais !

— Je te l'ordonne. Viens ! Et ne baisse pas la tête. Nous pouvons marcher de pair avec ces gens-là.

Il prit Richard par le bras et l'entraîna avec lui dans l'hôtel.

— M. le comte de la Roche-Houais, demanda-t-il à un valet.

— M. le comte ne peut pas recevoir.

— Vous vous trompez. M. le comte me recevra parfaitement. Portez-lui ma carte.

Le valet obéit et revint, une minute après, avec la mine insolente d'un laquais qui va chasser un vagabond.

— M. le comte ne reçoit pas des gens comme vous, dit-il.

— Hein ? fit Causson. C'est charmant, en vérité ! Les gens comme lui ne reçoivent pas les gens comme moi ! Nous allons bien voir !

Malgré Richard, il avait déjà bousculé le valet et passait outre, quand le vicomte, attiré par le bruit de cette querelle, intervint.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il.

Le valet voulut s'expliquer, mais Causson lui coupa la parole.

— Vous êtes le vicomte de la Roche-Houais ? demanda-t-il

— Oui, que voulez-vous ?

— Parler à votre père, qui me ferme sa porte, et qui a tort, car je viens l'entretenir de choses qui l'intéressent singulièrement... et vous aussi, monsieur le vicomte !... Voulez-vous me conduire chez lui ?...

— Permettez, monsieur. Qui que vous soyez, du moment que M. le comte ne veut pas...

— Je vous répète qu'il a tort, qu'il ne sait pas ce qu'il fait.

— Ah ! un instant !... Si vous le prenez sur ce ton.

— Eh ! je le prends comme il faut. Ah ça ! vous voulez donc, vous aussi, que je soufflette votre blason, et que je ravale publiquement votre nom au niveau du mien. Je n'ai qu'un mot à dire pour cela, monsieur le vicomte !

Le vicomte tressaillit. Il prit vivement Causson par le bras et le regardant fixement :

— Vous venez de prononcer là, dit-il, des paroles bien imprudentes. Expliquez-vous.

— Eh ! je ne demande que cela, mais pas ici, devant votre père.

— Soit. C'est la première fois que j'aurai agi contre ses ordres : venez.

— A la bonne heure ! Et, vous aurez la bonté, monsieur, d'assister à notre entretien ; car j'ai à cœur de vous rendre, à vous, la leçon que M. le comte a bien voulu donner à mon fils.

Ils entrèrent tous trois dans l'appartement de M. de

la Roche-Houais. Celui-ci vint au-devant d'eux, irrité, jetant sur son fils un regard sévère.

— Mon père, pardonnez-moi, dit le vicomte en s'inclinant, si je transgresse les ordres que vous aviez donnés, mais il est telle circonstance...

— Allons au fait ! s'écria Causson. Je suis Causson, un faussaire ! et je trouve singulier, monsieur le comte, que ce titre qui devrait me faire ouvrir votre porte, me la fasse, au contraire, fermer !

— Comment !... que signifie ?... balbutia le comte suffoqué de surprise et de colère.

— Mon père !... Monsieur !... firent le vicomte et Richard en s'interposant.

— Cela signifie, continua Causson, que je suis porteur des titres d'une certaine créance Folster, que vous n'avez pas oubliée, monsieur le comte ! Ce fait seul suffit pour me donner un libre accès et une certaine autorité ici. Comprenez-vous ?

Le premier mouvement du comte avait été de se précipiter sur l'insolent qui lui parlait ainsi ; mais, à ces mots de *créance Folster*, il s'arrêta tout à coup, et, tout tremblant, recula et se laissa tomber sur un siège. Le vicomte courut à lui, tandis que Richard essayait de calmer son père. Mais celui-ci continua :

— Bien ! fit-il, vous avez bonne mémoire, à ce qu'il paraît. Maintenant, causons tranquillement... Mon Dieu, oui, monsieur le comte, je me trouve, grâce à M. Maheurtier, en possession de cette vieille créance Folster que vous avez tant de fois essayé de racheter, et toujours inutilement.

M. de la Roche-Houais s'était un peu remis.

— Vicomte, sortez, dit-il à son fils.

Celui-ci allait obéir, bien qu'à regret. Mais Causson était implacable.

— Non pas, s'il vous plaît ! s'écria-t-il. J'exige que M. le vicomte reste ; car je ne suis pas un ingrat, et je ne veux pas faire moins pour lui que vous n'avez fait pour mon fils tout à l'heure.

Le vieillard eut un tressaillement nerveux ; puis il baissa la tête avec une résignation effrayante : le vicomte resta, et Causson continua sans qu'aucun de ces trois hommes osât l'interrompre.

Il fit l'histoire de cette créance Folster, si précieusement gardée par le vieil usurier, dans un but d'exploitation, puis, à la mort de celui-ci, adroitement achetée par Maheurtier, afin de tenir le comte sous sa main dans les relations qu'ils allaient avoir ensemble. Il indiquait les faux commis par le comte et contenus dans les titres de cette créance : — « Il y a prescription, disait-il, et vous n'êtes plus justiciable de la cour d'assises, je m'y connais ! mais vous êtes justiciable de l'opinion publique, et votre honneur, votre nom, dont vous êtes si fier, monsieur le comte, sont à ma merci. » Puis, s'adressant au vicomte : — « Mon Dieu, oui, votre père, ce vieillard que voilà, a fait cela ! C'est un faussaire comme moi ! Etourderie de jeunesse, comme moi ! Et j'avais une excuse qu'il n'avait pas ! Je suis vraiment au regret de vous dire ces choses, mais il le faut. C'est la peine du talion ! »

Vingt fois, le vicomte avait été sur le point de se précipiter sur Causson ; mais toujours il s'était contenu sous le regard de son père.

— Maintenant, continua Causson, il y a deux choses qui me surprennent. C'est d'abord ce droit que vous

vous arrosez d'ordonner ou de défendre en ce qui concerne M^{me} Maheurtier. Comment l'avez-vous acquis, ce droit-là, s'il vous plaît ? Il est bien étrange, savez-vous ?

Ici le comte jeta un regard à Causson : ce regard était suppliant, autant que le regard de cet homme pouvait l'être.

— C'est juste ! fit Causson. J'ai tort de parler de cela. S'il ne s'agissait que de vous ! Mais vous n'êtes pas seul en jeu dans cette affaire. Seulement vous me permettrez de constater que si vous avez reçu quelques blessures honorables en votre vie, vous portez des cicatrices qui le sont peu.

Il parla ensuite de ce refus insolent fait à Richard parce qu'il était son fils. Son irritation allait croissant, et chaque mot, sifflant comme une flèche, frappait le comte et son fils en plein cœur. Puis... tout à coup, satisfait de cette vengeance : — J'ai fini, dit-il. Maintenant, c'est à vous, M. le comte, de décider ce que je dois faire de cette créance Folster. Cela vous regarde.

Le comte se leva. Il était grave, calme sans émotion apparente ; seulement son visage, pâle d'ordinaire, était livide.

— Vous aurez demain ma réponse, dit-il froidement. Causson et Richard sortirent.

LXII

Le lendemain Antoinette accourut, toute joyeuse, rue Notre-Dame-des-Champs.

— Je viens de voir le comte de la Roche-Houais, dit-elle à madame Syramin.

— Ah ! Et bien ?

— Il ne songe plus à influencer mon choix, il me laisse libre.

— Il consent à ce que vous épousiez Richard ?

— Oui.

Madame Syramin embrassa la jeune femme avec effusion. — « Ah ! que Richard va être heureux ! dit-elle. Il est là, bien triste, bien soucieux. Venez vite ! » Elle entraîna Antoinette vers la porte de l'atelier.

— C'est vous qui allez lui apprendre cette nouvelle, dit Antoinette un peu confuse.

— Non. Je veux qu'il la tienne de vous. Je vous en prie, dit Clémence.

Elles entrèrent. Richard, encore ému de la scène de la veille, tâchait de surmonter ses préoccupations et de travailler. En apprenant que rien ne s'opposait à son bonheur, il laissa éclater sa joie. Il embrassa sa mère et Antoinette. Mais, tout à coup, apercevant Causson qui, de loin, regardait cette scène avec un sourire attendri, il courut à lui :

— Eh bien ! et toi, cher père, pourquoi t'éloignes-tu ? Est-ce que tu boudes de me voir heureux ? Puis, bais-

sant la voix et lui serrant la main avec force : — Ce bonheur, c'est pourtant à toi que je le dois !

— Cher enfant ! murmura Causson les yeux pleins de larmes.

Le mariage fut fixé au commencement de février 1866. Huit jours avant, Causson dit qu'il était indisposé, souffrant. Ce malaise parut s'aggraver ; Richard et Clémence s'alarmaient.

— Ce n'est rien, leur dit-il : seulement je crois que l'air de la campagne me ferait du bien.

L'air de la campagne, à la fin de janvier ! il y avait de la neige.

— C'est égal, répétait-il, je sens que je serais mieux qu'à Paris.

Il s'obstina si bien qu'il fallut, bon gré mal gré, le conduire au Plantin, dans la maison de campagne louée par Richard. On l'installa tant bien que mal. Cependant il se disait tout aussi souffrant qu'avant de quitter Paris ; il fit venir un médecin, et, à force d'insistance, obtint qu'on le saignât. — Là, dit-il, je me sens un peu soulagé maintenant.

C'était deux jours avant le mariage. La veille, il se trouvait si bien remis qu'il eût pu, avec un peu d'effort, retourner à Paris. Mais il n'y voulut jamais consentir.

Comme Clémence et Antoinette proposaient d'ajourner la cérémonie jusqu'à son entier rétablissement, il s'emporta à cette idée. Il voulait que le mariage eût lieu tout de suite, et il fallut encore lui céder.

Quelques jours plus tard, il se faisait raconter par Clémence tous les détails de la cérémonie, qu'on avait faite, du reste, aussi simple que possible.

— Et le comte de la Roche-Houais ? demanda-t-il.

— Il était comme toi, très-souffrant, et il n'a pu venir, dit Clémence. C'est peut-être un peu de bouderie...

— Non, c'est du tact, dit Causson.

Le soir, il adressa au comte un paquet contenant les pièces de la créance Folster avec ce mot : « Brûlez ces papiers ; c'est ce qu'il y a de mieux à faire, et je suis sûr que vous n'y manquerez pas. On me dit que vous être resté chez vous toute la journée du 3, je vous en félicite : vous avez su, comme moi, être malade à propos. » Mais la maladie du comte n'était pas feinte. Frappé à mort par la terrible scène qui avait eu lieu quelques semaines auparavant, il rendait le dernier soupir au moment où Causson écrivait ces lignes : ce fut son fils qui reçut le paquet et se hâta de le jeter au feu. Quant à Causson, à partir de ce moment, il parut à peu près rétabli. Il fut question de le ramener à Paris.

— Non, dit-il, je me trouve parfaitement à la campagne ; pourquoi n'y resterais-je pas ?

C'était étrange. On eut dit un parti pris de s'éloigner de ses enfants.

— Ils sont si heureux ! disait Clémence. Qu'as-tu donc à les fuir de la sorte ?

— Je ne les fuis pas.

— Si ! Du reste, ton absence les afflige...

— Bab ! J'espère qu'ils sont assez heureux pour ne pas s'en apercevoir.

Il disait cela d'un ton dégagé. Au fond, son cœur saignait. Aucune supplication ne put le vaincre. Il trouvait cette campagne charmante ; et, le propriétaire

étant venu le voir, il la lui acheta le double de ce qu'elle valait.

— Je veux y finir mes jours, dit-il.

— Eh bien, soit ! dit Clémence ; mais je viendrai l'habiter avec toi.

Causson voulut s'y opposer ; mais elle insista, elle aussi, et il dut lui céder, à regret.

— Tu as tort, dit-il en l'embrassant avec force, ... et pourtant je te remercie !

LXIII

Ils vécurent là plusieurs mois, isolés, tristes. Causson restait plongé dans de sombres préoccupations, et des journées se passaient sans qu'il adressât un mot à sa femme.

— Qu'as-tu donc ? lui disait-elle parfois.

— Moi ? ... Rien.

— Si ! Et pourtant qu'est-ce qui peut t'inquiéter, t'affliger ? Richard et Antoinette s'aiment, ils sont heureux ; et nous aussi, nous le serions, si tu voulais.

— Je te demande pardon, je suis parfaitement heureux, moi. C'est toi qui y mets du mauvais vouloir.

Il la plaisantait. Il riait ! Plus d'une fois, il la surprit essuyant furtivement une larme : elle s'excusait en disant qu'elle était tourmentée, effrayée de le voir ainsi. C'était vrai, mais ce n'était pas tout. Elle souffrait d'être séparée de son fils et de sa belle-fille, de ne

les voir qu'à de si longs intervalles. Il le comprit, et un jour il lui parla avec autorité :

— Ecoute, dit-il, cette vie isolée, qui me va parfaitement, ne te convient pas du tout. Je te prie de retourner à Paris auprès de Richard et d'Antoinette.

— Mais toi ?

— Je resterai ici.

— C'est impossible... Tu es souffrant, je le vois bien.

— Tu te trompes, jamais je ne me suis si bien porté. Voyons, pas d'objection ! Si tu refusais, je partirais d'ici et j'irais vivre autre part, seul.

Il fallut qu'elle obéît.

Elle s'entretint longuement avec Richard et Antoinette de cette noire misanthropie où elle le voyait s'enfoncer chaque jour davantage. Tous trois, dans leur affliction, semblaient n'y rien comprendre ; peut-être en soupçonnaient-ils la cause sans oser se la communiquer. Quant à Causson, il sentit une sorte de soulagement après le départ de Clémence ; il pouvait, du moins, souffrir sans être aperçu ni interrogé ; il était libre de gémir et de pleurer. Il accueillait très-mal les visites de Paris ; il repoussait avec colère les supplications de sa femme et de son fils pour le faire consentir à revenir près d'eux. — Que ne le laissait-on ? N'avait-il pas le droit de vivre à sa guise ?... On eût dit qu'il les haïssait, que leur présence le faisait souffrir. Et cependant, il ne se passait guère de jours sans qu'un homme, enveloppé d'un manteau, vint, à la tombée de la nuit, rôder autour de la maison de la rue Notre-Dame-des-Champs ; l'ombre glissait le long des murs en face, s'arrêtait, levait la tête, et après avoir contemplé la

fenêtre du second étage, s'éloignait avec un profond soupir. Le concierge avait remarqué cet individu ; l'équipée de Lentague et de Léonce l'avait rendu vigilant, et il commençait à s'inquiéter de ce manège.

Vers la fin de juillet, le promeneur mystérieux cessa de paraître. Causson, sans que Clémence et Richard en furent informés, était malade, alité. Il se sentait mourir et il s'en réjouissait.

— « Enfin ! murmurait-il avec un sourire. Ils pourront donc être heureux, franchement, sans honte ! pourvu qu'ils n'arrivent pas avant que ce soit fini !... » Il ne cessait de se rappeler les dernières paroles qu'il avait recueillies de la bouche de Maheurrier. « — Et moi aussi, disait-il, je fais bien de mourir... Moi aussi, je suis de trop ! »

La vieille paysanne qui le servait voulait absolument envoyer chercher un médecin : il s'y opposa. — « Et d'ailleurs, ajouta-t-il, ce serait bien inutile, Dieu merci ! » Il recommanda spécialement à cette femme une liasse de papiers qu'il avait achevé, quelques jours avant, de corriger et de mettre en ordre. — « Quand M. Syramin viendra, dit-il, veillez à ce que ce paquet lui soit remis. » C'était le résumé des notes et mémoires que nous ayons publiés au commencement de ce récit, et qu'il avait, l'année précédente, écrits pour sa défense.

Dans la nuit du 1^{er} au 2 août, il sentit que l'heure de la délivrance était venue, et il dit à la domestique, d'une voix si faible que celle-ci l'entendit à peine : — « Envoyez quelqu'un prévenir M^{me} Syramin. » Il était certain d'expirer avant l'arrivée de son fils. En effet, le deux vers midi, quand Richard, Antoinette et

Clémence accoururent, ils ne trouvèrent plus qu'un cadavre. Clémence l'embrassa avec désespoir ; Richard, le visage baigné de larmes, pressait dans la sienne cette main froide et inerte.

Le lendemain, au retour du convoi, Richard parcourut ces notes où s'étaient exhalées les douloureuses confidences de son père. Puis il referma ces papiers, et, grave, silencieux, se mit à se promener par la maison, regardant machinalement ça et là. Il ouvrit une armoire, dans la chambre à coucher, et tout à coup, recula de surprise. Les rayons avaient été enlevés, et, au fond, apparaissait un splendide tableau.

— C'est donc vrai ! s'écria-t-il. Ce n'était donc pas une illusion ?

Il voyait la scène de tourmente et de désolation qu'il avait peinte dans le délire de la fièvre. Il resta un instant en contemplation devant cette toile. Sa prunelle fixe se dilatait : ses larmes étaient séchées, et, la poitrine gonflée, fier de cette souffrance qui avait doublé son talent, il s'écria : — Mais je n'ai jamais rien fait de cette force là !

L'artiste, du moins, avait pardonné.

FIN.

78290

~

